



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Span 5253.9.5

Found

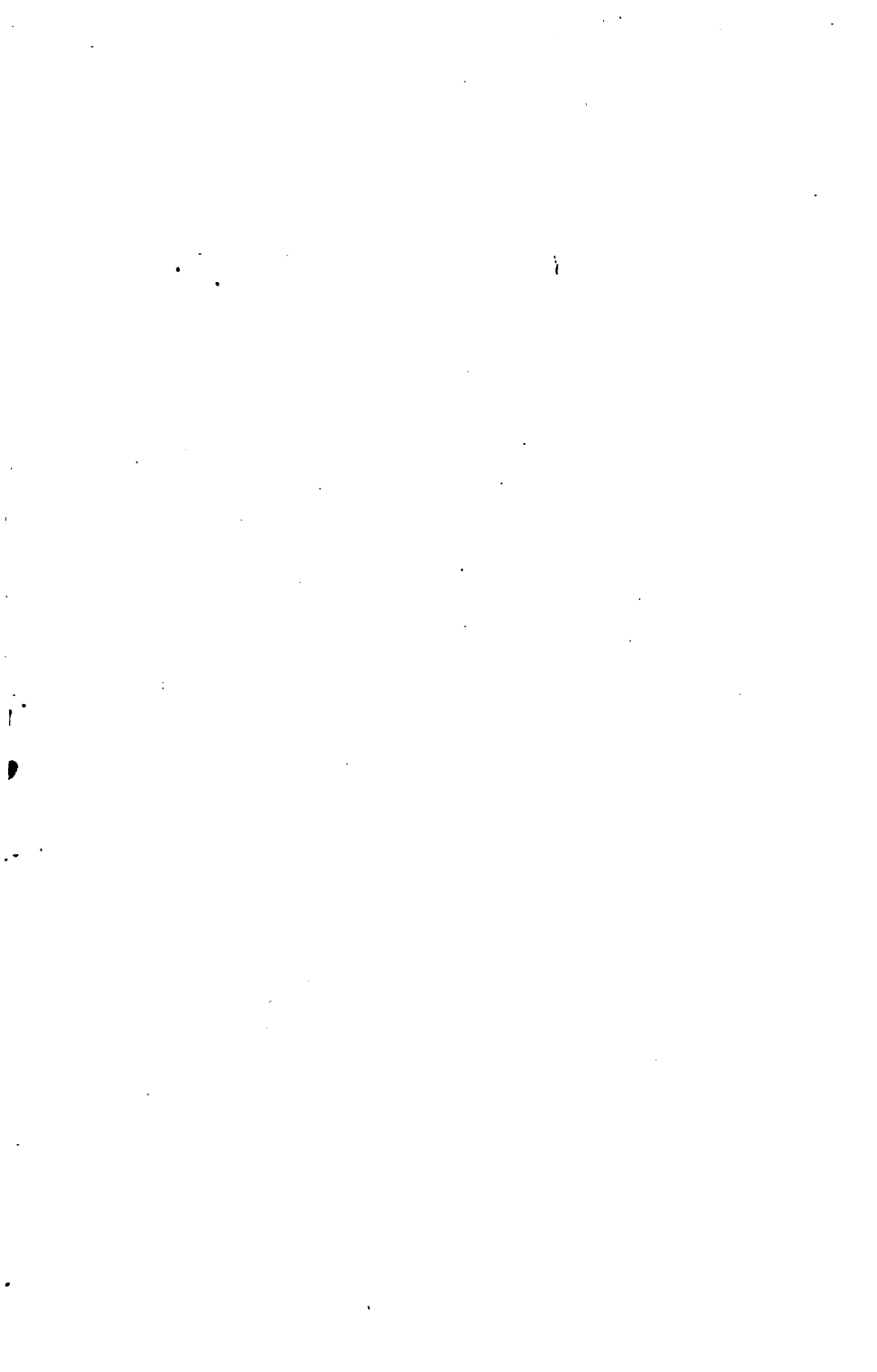
JUN 16 1908



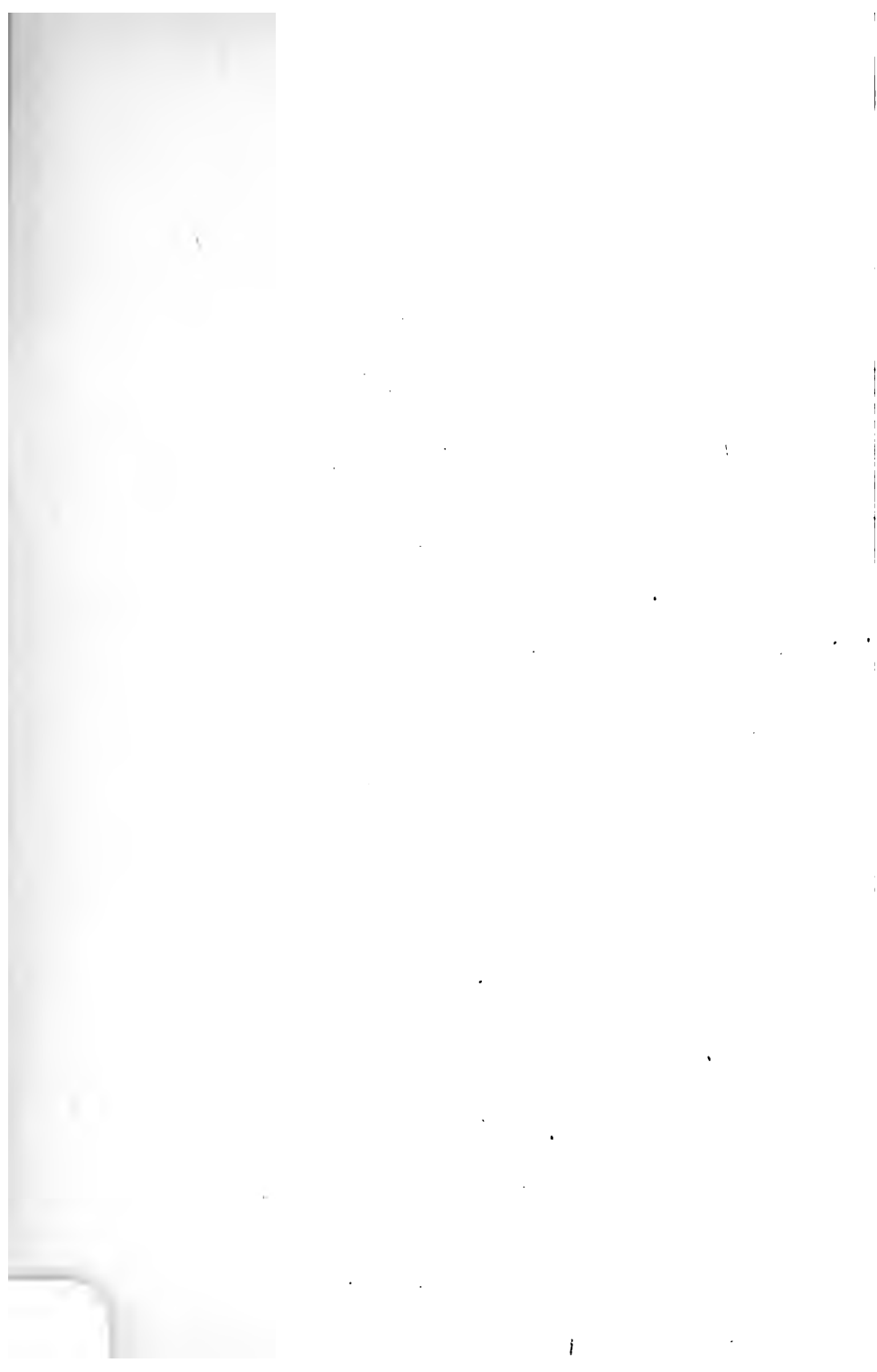
Harvard College Library

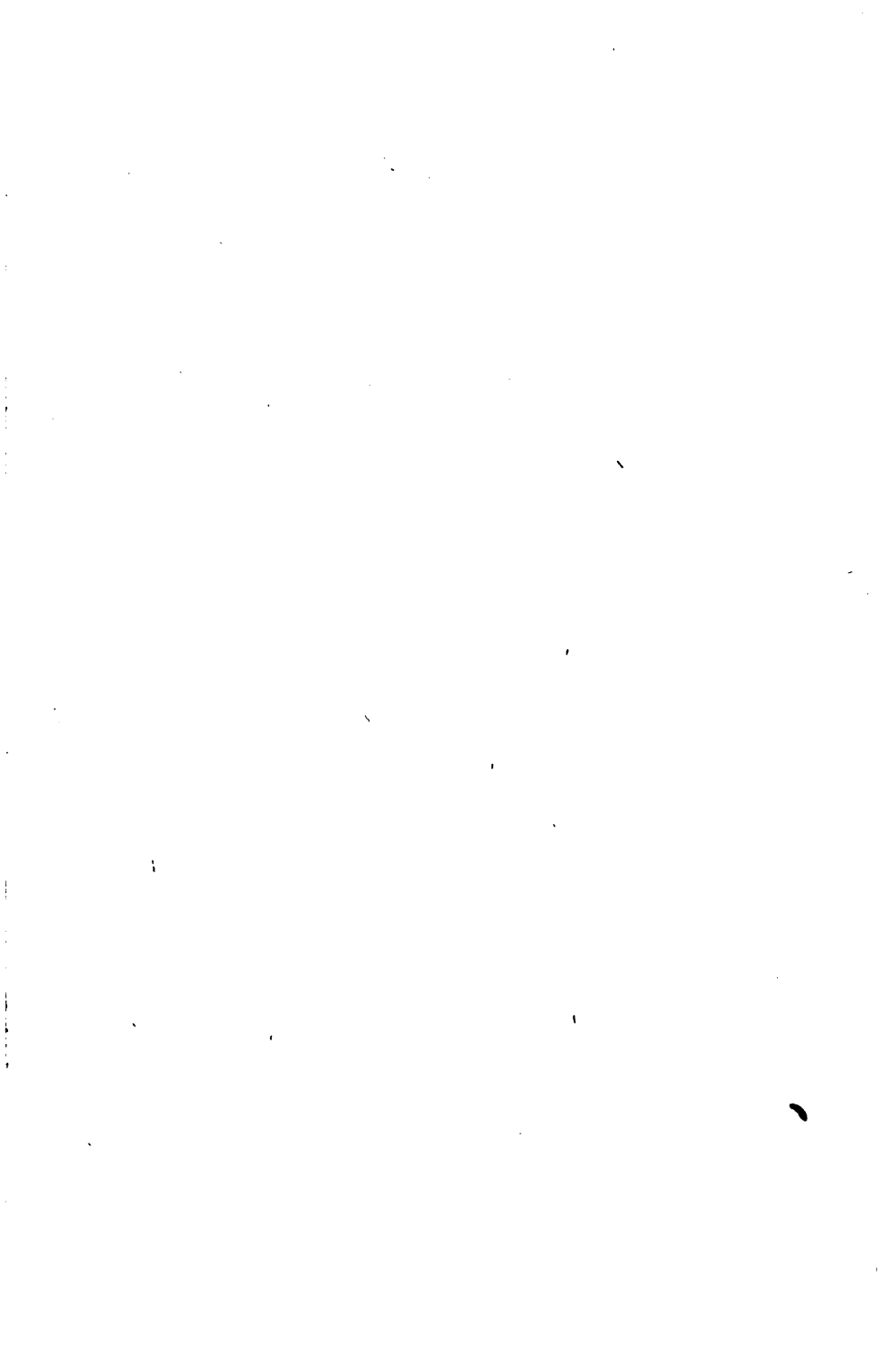
FROM

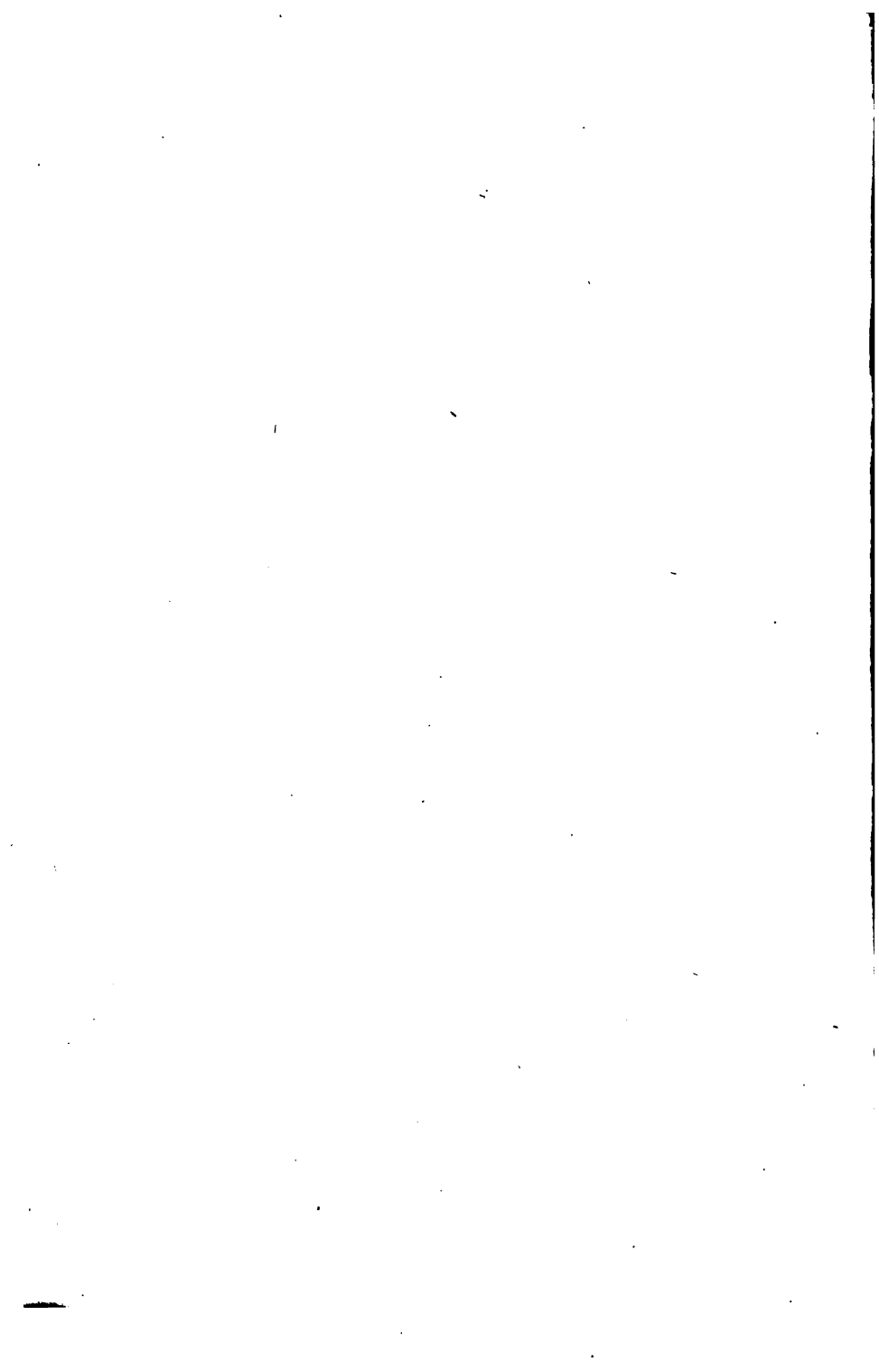
Univ. of Toulouse











*Suppl. 5253.9.5*

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

1<sup>re</sup> SÉRIE.

TOME XI.

GASPAR MERCADER

# EL PRADO DE VALENCIA

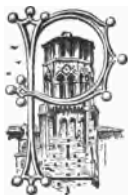
ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN APPENDICE

PAR

**Henri MÉRIMÉE**

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Montpellier.



TOULOUSE

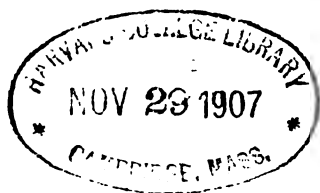
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

PARIS, AUGUSTE PICARD, RUE BONAPARTE, 82. PARIS

1907

Span 5253.9.5



11 1/2 ft. 1 1/2 in. 1 1/2 in.

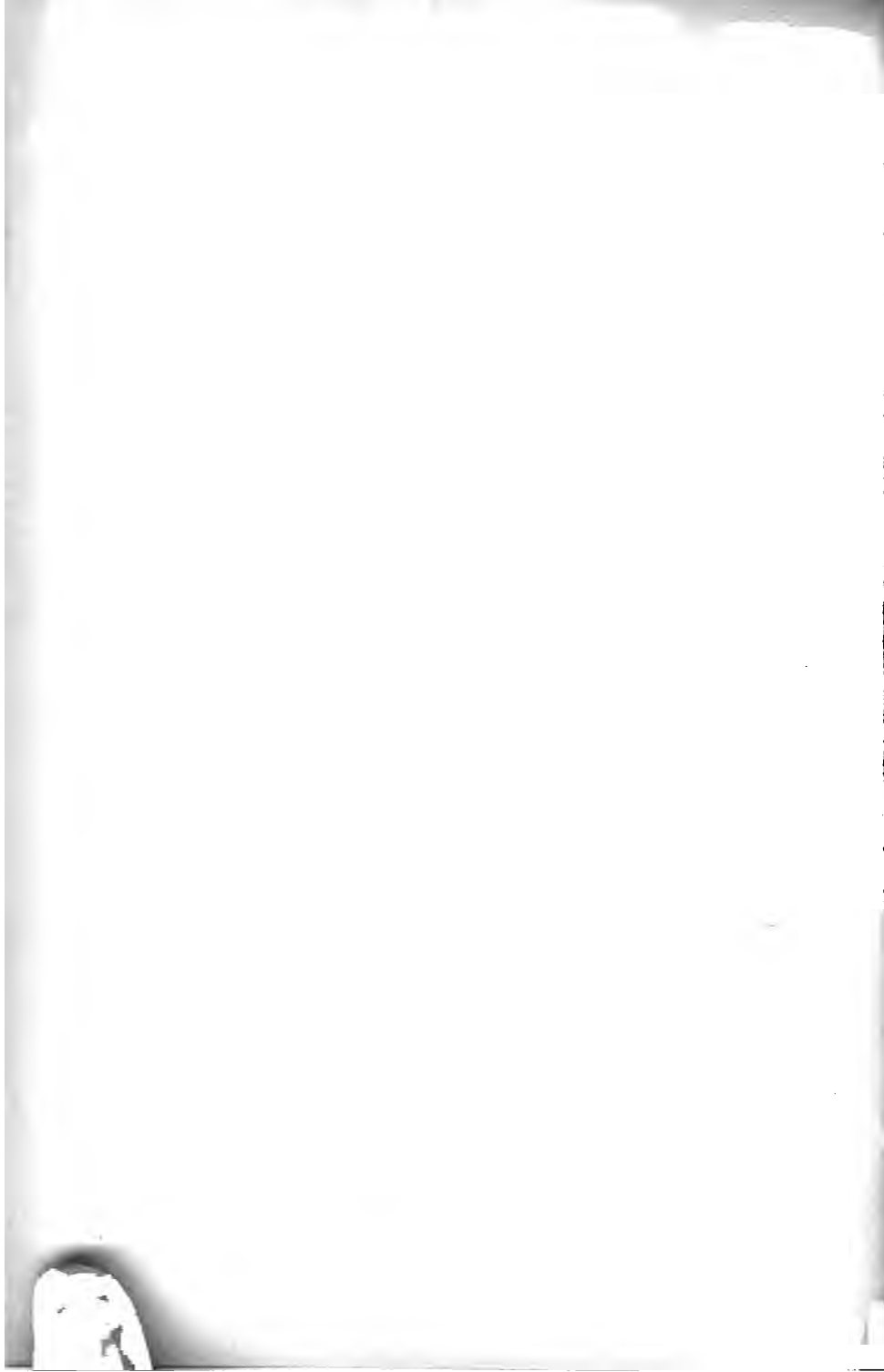
AL EXCMO. SEÑOR

**D. JOSÉ ENRIQUE SERRANO Y MORALES**

COMO TESTIMONIO DE AGRADECIMIENTO  
Y AFECTO

DEDICA ESTE LIBRO SU ADMIRADOR Y AMIGO,

**ENRIQUE MÉRIMÉE.**



## PRÉFACE

---

L'objet de la présente publication, c'est de rendre accessible aux curieux de littérature espagnole une œuvre que la rareté des exemplaires qui la gardent avait depuis longtemps placée hors du domaine public. On s'est donc efforcé, en premier lieu, de reproduire, avec toute l'exactitude désirable, l'édition *princeps*, la seule que l'ouvrage ait eue jusqu'à présent; on ne s'est permis au texte de 1600 d'autre changement que de résoudre les abréviations et de régulariser la ponctuation et l'emploi des majuscules. Les graphies de Gaspar Mercader ou de son imprimeur ont été scrupuleusement conservées, même dans ce qu'elles présentent de manifestement incorrect : il a paru que dans une région où le castillan, à cette époque encore plus qu'aujourd'hui, n'était pas la langue ordinairement usitée, les fautes les plus grossières pouvaient à l'examen révéler quelque particularité de la prononciation locale, en tant que celle-ci est influencée par la coexistence et la pénétration des deux langues. Chaque fois que pour le sens il a été indispensable de corriger le texte (et



on ne s'y est décidé qu'à la dernière extrémité), une note indique la nature et l'étendue de la correction.

On a voulu, en second lieu, aider le lecteur dans l'interprétation et l'appréciation des poésies qui font de l'ouvrage une sorte de *Cancionero*, moins copieux mais plus choisi que celui des *Nocturnes*. Dans ce dessein, on a indiqué en note, lorsque cela a été possible, à quel auteur appartient réellement la poésie empruntée et insérée par Gaspar Mercader, et quelles variantes le texte de cette poésie présente ailleurs que dans le *Prado*. Pour cette partie de l'annotation on a surtout mis à profit, outre quelques articles de MM. Mele et Bonilla, les trois publications de M. Martí Grajales, qui nous font connaître enfin, par des extraits abondants, le *Cancionero de los Nocturnos*. S'il y a dans les renvois de la présente édition au travail de M. Martí des hésitations et des lacunes, corrigées en partie dans l'erratum, cela tient à ce que nos publications se sont imprimées presque simultanément. Quant aux différences, généralement légères, que l'on pourra remarquer dans la façon dont le texte des *Nocturnos* a été édité par M. Martí ou se trouve cité ici, elles résultent d'une étude personnelle du manuscrit, qui a permis de rectifier parfois les lectures de l'éditeur. Puissent du moins tous les rapprochements tentés, toutes les variantes indiquées faciliter un peu la tâche de l'érudit qui nous donnera un jour l'indispensable répertoire des *Cancioneros* et autres recueils poétiques espagnols des seizième et dix-septième siècles !

Il n'a point paru malséant de profiter de l'occasion que cette réimpression offrait, pour raconter la vie, à peu près inconnue, de Gaspar Mercader. Les archives de Valencia et de Madrid ont fourni des documents assez nombreux pour qu'il ait été possible de faire revivre la figure de ce gentilhomme bel esprit, qui aima son roi et les muses avec une égale ferveur, — amateur de belles-lettres et professionnel de la galanterie, mousquetaire de coquette allure qui joua parfois au Cadet de Gascogne. Quelques-uns des documents sur lesquels sa biographie s'appuie ont été imprimés en appendice, soit pour justifier le récit de l'Introduction, soit pour fournir aux études des valencianisants des textes exactement datés et copiés avec soin, sinon avec une absolue fidélité. Relativement à l'œuvre elle-même, on ne trouvera ici que peu de chose, tout juste ce qui est indispensable pour l'interpréter dans ses grandes lignes et la juger. Sur la place qu'elle occupe dans la littérature espagnole de Valencia, l'éditeur pense avoir dans la suite l'occasion de s'expliquer avec détail, et il demande la permission d'ajourner jusqu'alors des rapprochements et des considérations qui auraient par trop grossi l'appareil de cette édition.

Un travail d'érudition, si modeste qu'il soit, requiert à l'habitude le concours de beaucoup de bonnes volontés. Pour ma part, je dois remercier avec effusion M. Menéndez Pidal, dont l'amitié est aussi sûre que la science, et M. Martí Grajales, qui m'a fourni de vive voix ou par écrit mille indications

profitables et a pris la peine de comparer les documents ici imprimés avec les originaux. Dans la copie qui a servi à l'impression du texte, M. Henri Vast a mis tous ses scrupules d'historien, mieux encore : toute la patience inspirée par une affection dont j'ai déjà reçu tant de preuves. MM. Vives Liern et Tramoyeres Blasco, archivistes municipaux à Valencia ; M. l'Archiviste de la paroisse Saint-Nicolas ; M. Roque Chabás, chanoine et archiviste de l'Insigne Chapitre ; M. Joaquín Casán, bibliothécaire en chef de l'Université, tous ont facilité, avec une inlassable complaisance, des recherches lentement poursuivies dans les dépôts dont ils ont la garde : inoubliables archives valenciennes où un rayon de clair soleil se joue sur la poussière, où la moisissure des vieux papiers se marie au parfum de l'oranger en fleurs ! Mais plus qu'à tous je veux adresser l'expression de ma gratitude profonde à D. José-Enrique Serrano y Morales. Non content d'avoir narré en un livre magistral l'établissement et les progrès de l'imprimerie à Valencia, il a constitué une bibliothèque incomparable, dont on ne sait s'il faut admirer le plus la belle ordonnance ou la libéralité avec laquelle elle s'ouvre aux travailleurs. Ce qui donne tout leur prix à tant de richesses, c'est le commentaire sobre, mais toujours sûr, de celui qui les a réunies ; d'un mot — le mot décisif — cet esprit lumineux met chaque chose en sa place, écarte l'erreur, aiguille vers la vérité. En souvenir des après-midi laborieuses, et si vite écoulées, que nous

avons passées ensemble dans cette bibliothèque de la *calle de la Corona*, où il m'avait appris à trouver une seconde patrie, D. J. Serrano a bien voulu accepter la dédicace de cette édition : qu'il en soit remercié, comme de tout le passé de bienveillance amicale qui m'attache respectueusement à lui. Enfin pourquoi tairais-je ici la collaboration de tous les jours, la direction paternelle dont j'ai eu dès mes premiers pas sur la terre d'Espagne la chance de bénéficier ? Dans cette liste de mes créanciers, que je dresse pour proclamer — non pour acquitter — mes dettes de reconnaissance, aucun prétexte de discrétion mal comprise ne m'empêchera d'inscrire clairement celui auquel je dois tout, et même la vie.

---

Berenguer Mercader  
Isabel Mercader

Honorato Mercader  
Laura Castellvi

Pedro Mercader  
Juana de Blanes

Juan Mercader + 1524  
Maria-Violante Mercader

Gaspar Mercader + 1538  
Juana Rovi de Caliena  
de Vintimilla

Baltasar Mercader + 1585  
Maria de Córdoba

Melchor Mercader  
Rafaela Mercader

Gaspar Mercader 1547-1603  
1<sup>o</sup> Laudomia Carroz 2<sup>o</sup> Laura Cervellón

Miguel Mercader, chanoine.

GASPAR MERCADER  
Hipólita Centelles

Baltasar Rafaela

Victoria

Pedro

Juan-Bautista

Berenguer Miguel Luis Galcerán Laura

Laudomio Mercader  
(1592-1654)  
Ana Perellos

Gaspar Cotaldo Hipólita Ángela Félix Laudomio Isidoro  
Beatriz de Melo y Ferreyra.

# TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE MERCADER

N. B. — La série complète des enfants n'est indiquée que pour les ascendants, et descendants immédiats de notre Gaspar Mercader. — Les noms imprimés en italique sont ceux des épouses.

## INTRODUCTION

---

### **Biographie de don Gaspar Mercader, comte de Buñol.**

#### I. — LA SEIGNEURIE DE BUÑOL.

C'était, au seizième siècle, une fière lignée que celle des Mercader, telle que nous l'entrevoions à travers la poussière des archives. Certes il y avait, dans le royaume de Valencia, des familles qui se paraient d'une noblesse plus antique ou plus éclatante, mais on n'en saurait trouver dont l'histoire se soit mêlée plus intimement avec celle de leur petite patrie.

Ce n'est point à la guerre, par l'éclat de prouesses exceptionnelles, que leur patrimoine se constitua. Il leur vint d'un contrat en bonne et due forme, passé à Saragosse dans le palais royal de l'Aljafería, le 20 janvier 1425, entre le roi Alphonse V et son chambellan Berenguer Mercader. Par cet acte<sup>1</sup>, Berenguer Mercader devenait seigneur de la baronnie de Buñol et des villages de Yátova, Macastre, Alborache et Siete-Aguas qui en dépendaient. Le roi lui céda ce vaste domaine en toute

---

1. Cf. une copie de cet acte, Archivo general del reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1673, libro I, maño 1, f<sup>os</sup> 24-32.

propriété, avec ses édifices, avec ses habitants « *tam videlicet Christianis et Judeis quam Sarracenis ibi habitantibus et habitaturis* », avec ses plantations d'oliviers et de vignes, avec ses jardins, ses champs et ses fruits, avec ses montagnes, ses plaines, ses bois, ses chasses, ses eaux, ses fontaines, ses torrents et ses canaux. Le nouveau seigneur recevait aussi le pouvoir de rendre la justice tant au civil qu'au criminel, et généralement d'exercer tous les droits qui, jusque-là, avaient appartenu au roi. Cette donation était faite contre le prix de 12,000 florins d'or, déjà payés par Berenguer Mercader au moment où l'acte fut dressé. Il faut croire cependant que le roi Alphonse ne se laissa pas seulement guider, dans cette affaire, par l'appât d'une grosse somme, mais qu'il voulut reconnaître par une faveur la confiance jamais trompée qu'il avait mise en la personne de Juan Mercader, jurisconsulte éminent, compagnon du roi dans ses expéditions à Naples, et père de Berenguer.

Une fois maître de la baronnie, Berenguer ne tarda pas à montrer que, s'il l'avait pacifiquement acquise, il savait vaillamment la garder. Dans la guerre qui mit aux prises le roi Jean de Castille et le roi Alphonse d'Aragon, le village de Siete-Aguas et la tour fortifiée qui le défendait tombèrent aux mains des Castellans; Berenguer Mercader entra aussitôt en campagne, et le 7 août 1430 il chassa au loin les Castellans, dont cinquante restèrent prisonniers. Ainsi s'affermissait-il dans la possession de son domaine<sup>1</sup>. Aux droits du propriétaire s'ajoutaient les droits du conquérant. Aussi Berenguer institua-t-il

1. Escolano, *Segunda parte de la Decada primera*, Valencia, 1611, col. 938.

en majorat la baronnie et ses dépendances par testament dressé le 30 juin 1467 en présence du notaire Pedro Marí<sup>1</sup>.

Dès lors, le fief acquis par Berenguer se transmet régulièrement d'héritier mâle en héritier mâle. C'était un précieux héritage, qui faisait l'orgueil de la famille. Dans l'immense jardin qui entoure Valencia, Buñol se distingue par un aspect original. Quarante kilomètres à peine la séparent de la capitale, mais il n'en faut pas plus pour que le paysage ait changé. Déjà les terrasses qui ménagent le passage de la *huerta* au plateau central étalent la série de leurs degrés; des collines dressent leurs pentes, parfois escarpées, où la verdure grise des oliviers se marie aux pampres joyeux de la vigne; des sources jaillissent, de vraies sources qui ne tarissent pas! des torrents se forment et s'échappent au galop vers de timides cascades; non loin se dessine la chaîne de montagnes qui enveloppe Valencia et sa *huerta* d'une ceinture aux teintes changeantes. Dans un pays où l'imagination ne se repose jamais, il n'en a pas fallu davantage pour que, de nos jours, l'on baptisât Buñol et ses environs du surnom imprévu de « la Suisse valencienne »<sup>2</sup>.

La capitale de cette Suisse où mûrit l'olivier, c'est la ville de Buñol. Faut-il admettre, avec Simonet<sup>3</sup>, que le mot de *Buñol* vient du bas latin *vineola* et que les plants de vigne, qui poussent en abondance dans cette terre

1. Serrano y Morales, *Diccionario de las Imprentas en Valencia*, Valencia, 1898-99, p. 638, note 1.

2. Cf. Constantino Llombart, *La Suiza valenciana, guía de Buñol y sus alrededores*; Valencia, 1884.

3. *Glosario de voces ibéricas usadas entre los Mozárabes...*, por D. Francisco Javier Simonet, p. 62.



fertile, ont donné leur nom à la région, puis à la ville qui s'y est élevée? Cette étymologie vaut mieux à coup sûr que celle inventée au seizième siècle par le professeur Laurencio Palmyreno, au témoignage d'Escolano<sup>1</sup>, et d'après laquelle Buñol serait simplement la *Betula* des Romains, la *Benatularom* des Arabes. — Comme les villages de Alborache, Macastre et Yátova, la ville de Buñol est assise dans une vaste dépression, connue de tout temps sous le nom de la *hoya de Buñol*, la fosse de Buñol<sup>2</sup>. La *hoya*, dont le sol présente des mouvements variés, est bornée au nord par les monts des *Cabrillas* ou des Chevrettes, au sud par la *Muela de Oro* ou Dent d'Or, indigne, à ce que l'on assure, de porter un nom aussi riche. Un château, aujourd'hui ruiné, dominait les misérables maisons : c'était le manoir des seigneurs de Buñol, la demeure qui symbolisait en leur absence leur pouvoir souverain et où, à chaque récolte, les vassaux devaient apporter les redevances fixées. François I<sup>er</sup> captif, dans son triste chemin vers Madrid, s'y arrêta et y passa la nuit du 20 juillet 1525. Pourquoi donc le lieu de tant de souvenirs est-il abandonné? Pourquoi faut-il qu'il ne soit plus qu'un décor romantique? Il n'a pu se maintenir après que ceux qu'il était destiné à loger ont vu leur autorité rejetée; en 1835, après un interminable procès, la seigneurie de Buñol, échappant à la tutelle des Mercader, est passée sous l'autorité directe du gouvernement royal. C'est que la petite ville est devenue assez populeuse et forte pour dresser sa volonté en face

1. *Segunda parte de la Decada primera*, col. 936.

2. Cf. des pages agréables dans l'ouvrage de D. Teodoro Llorente, *Valencia, sus monumentos y artes, su naturaleza é historia*, t. II, pp. 567-574.

de celle de ses maîtres. Escolano indique que de son temps il y avait à Buñol environ deux cents maisons de Morisques; d'autre part, un document de 1603<sup>1</sup> énumère cent quinze habitants du même lieu, tous chrétiens non convertis, de vieille et pure race catholique, en spécifiant qu'ils forment plus de la moitié de la population orthodoxe. Ces renseignements précis montrent que Buñol était loin d'avoir, au début du dix-septième siècle, les 4.616 habitants dont elle se vantait au recensement du 31 décembre 1897. L'affranchissement lui est venu avec l'accroissement de son importance<sup>2</sup>.

Les trois villages de Yátova<sup>3</sup>, Macastre et Alborache n'ont jamais eu qu'une mince valeur. Escolano affirme qu'à eux trois ils ne comptaient pas plus de trois cents maisons, sans qu'il précise par quels habitants, vieux ou nouveaux chrétiens, ces maisons étaient habitées. En 1603, lorsqu'ils passèrent sous le pouvoir de Gaspar Mercader, dans le Conseil qui se réunit sur la place de chacun des villages, il y avait à Yátova 77 présents, à Macastre 45 et à Alborache 41; il va de soi que seuls les habitants mâles et vieux chrétiens avaient été convo-

1. Cf. l'acte notarial qui relate la prise de possession de Buñol par G. Mercader. Il en sera parlé p. LII.

2. A cause de la situation de Buñol entre les royaumes de Castille et de Valencia, c'est à la *venta* de Buñol que les magistrats valenciens établissaient, en cas d'épidémie, une station sanitaire. Cf. à l'*Archivo municipal* de Valencia, dans les *Certificaciones del Racional 1567-1588*, n° 13, l'indication des sommes payées à un émissaire envoyé à Buñol *per aguardar e tenir compte ab les persones e robes que venien de les parts de Seuilla, puerto de Sancta Maria y altres parts ... sospitosos de contagio de peste* (30 août 1571). Cf. aussi *ibidem*, 20 décembre 1572.

3. Cf. *Ecos de mi lugar, historia, topografía, costumbres y otras menudencias del pueblo de Yátova*, par Modesto Castillo; Valencia, 1896.

qués au Conseil. En somme, Yátova, Macastre et Alborache n'étaient que des hameaux médiocres ; autrefois, comme aujourd'hui, ils étaient presque entièrement effacés parla ville prochaine de Buñol.

Il n'en est pas de même du village de Siete-Aguas. Il échappe, lui, à l'attraction qu'exerce Buñol ; il est situé hors de la *hoya*, vers le nord-ouest, à une altitude de 634 mètres, supérieure d'environ 300 mètres à celle de Buñol. Il était à l'avant-garde du royaume de Valencia, du côté de la Castille, parmi des hauteurs qui appartiennent à la chaîne des Cabrillas, et il formait place forte, *oppidum Septem Aquarum*, disent les documents anciens. Les sources y jaillissent de toute part avec une abondance intarissable, et comme jadis on en comptait jusqu'à sept à côté les unes des autres, les anciens, au témoignage d'Escolano, donnèrent à cet endroit le nom de Siete-Aguas. Faut-il croire avec le même Escolano que le village fut fondé au temps du Cid ? Ce qui est certain, c'est que Siete-Aguas remonte à une date plus reculée que les agglomérations rattachées, comme lui, à la seigneurie de Buñol ; la preuve en est que jusqu'au quinzième siècle il exerça sur elles la juridiction paroissiale. Cette antiquité ne faisait pas sa richesse : le climat plus âpre donne des récoltes moins riches, et les cultivateurs n'accourent pas pour peupler un terrain infécond. Escolano n'y signale que quarante-deux maisons de vieux chrétiens, et en 1603 le Conseil réuni sur la place du village ne comptait que 33 présents. Les Morisques semblent n'avoir pas fréquenté cette région, soit qu'eux-mêmes en trouvassent le sol trop ingrat pour lui appliquer leurs merveilleux procédés de culture, soit que dans une ville frontière l'on n'ait pas voulu

tolérer la présence de gens sur la fidélité desquels on ne comptait pas sans réserve <sup>1</sup>.

Telle était vers la fin du seizième siècle, dans sa topographie et dans sa population, la seigneurie que Berenguer Mercader avait achetée en 1425. Située à une médiocre distance de Valencia, où les récoltes avaient une vente certaine, bien arrosée, diversement exposée aux ardeurs du soleil par la différence des altitudes, elle constituait un précieux patrimoine. Berenguer avait placé son argent en bon père de famille.

## II. — FAMILLE ET ADOLESCENCE DE D. GASPAR MERCADER.

Au début du seizième siècle D. Juan Mercader était seigneur de la Baronnie et de la *hoya* de Buñol, ainsi que de la ville de Siete-Aguas. Il mourut en 1524, laissant après lui cinq filles et trois fils, qu'il avait appelés, comme les trois Rois mages, Gaspar, Baltasar et Melchor. En qualité d'aîné, Gaspar hérita de la seigneurie, mais sa fin survint prématurément en 1538 sans qu'il laissât de postérité. Son frère cadet Baltasar recueillit alors le fief familial, mais par une dure fatalité, malgré de longues années de mariage avec D<sup>a</sup> Maria de Córdoba y Mendoza <sup>2</sup>, il connut lui aussi la disgrâce

1. Un Valencien, Jacinto Maluenda, dans son roman *Bureo de las Musas del Turia* (Valencia, 1631), suppose que les Muses du Turia en route pour Madrid font halte et passent une nuit à Siete-Aguas. A cette occasion, il décrit brièvement ce site « *rico de aguas, pues possee siete, quando otros mas soberuios y caudalosos vna* ». Pp. 67-68.

2. C'est ainsi que s'appelait la femme de D. Baltazar Mercader. Elle-même le déclare, lorsque le 27 août 1588, à l'âge de soixante-

de n'avoir pas d'enfants : il s'appliqua du moins à régler minutieusement sa succession. Le 25 novembre 1572, il fit son testament par-devant Miguel Bellot, notaire, laissant à son frère Melchor la baronnie et ses dépendances. Plus tard, le 15 juillet 1581 et le 15 septembre 1585, il ajouta à son testament deux codicilles, dont la clause principale consistait à disposer de la seigneurie, à défaut de Melchor, décédé, en faveur de Gaspar, fils aîné de Melchor. Gaspar Mercader n'était pas l'unique héritier de son oncle Baltasar ; le Chapitre de la cathédrale recevait une part de l'héritage et l'administration d'un capital important dont les revenus devaient être distribués aux pauvres honteux de Valencia <sup>1</sup>. Il n'en fallut pas davantage pour provoquer bien des démêlés, et ce fut seulement le 30 août 1589, près de quatre années après la mort de Baltasar, que le Chapitre métropolitain déclara accepter l'héritage. Gaspar, de son côté, était entré en possession de ses domaines.

Ce n'est donc pas en ligne directe que la baronnie de Buñol vint au pouvoir de Gaspar-Juan-Jerónimo Mercader, fils de Melchor. En 1585, au jour où il reçut cet apanage, il avait trente-huit ans <sup>2</sup>. Il vivait paisiblement et honnêtement dans sa ville natale, marié et père de famille. Il avait montré beaucoup de hâte à se constituer un foyer : dès le mois de mai 1566, à dix-neuf ans,

dix ans, elle dépose dans une enquête faite par l'ordre de Santiago. Archivo hist. nacional, *Orden de Santiago*, año 1586, Mercader (D. Baltasar), nº 5225. Quelques généalogies l'appellent à tort Da Maria de Cardona.

1. Cf. Archivo general del reino de Valencia. *Manaments y Empares*, año 1696, libro I, mano 8, fº 11, et Escolano, *Segunda parte de la Decada primera*, col. 942.

2. Cf. *Appendice*, p. 223.

il s'était fiancé à D<sup>a</sup> Laudomia Carroz, et le mariage était célébré le 27 juin de la même année, non dans la paroisse des futurs conjoints, mais dans leur demeure privée <sup>1</sup>. C'était une vieille et noble famille que celle des Carroz ; elle occupe une belle place dans les fastes valenciens, depuis D. Francisco Carroz, loyal serviteur de Ferdinand le Catholique, jusqu'à D. Ramón Carroz, gouverneur de Bougie sur la côte d'Afrique, où il lutta contre le Turc renégat Barberousse <sup>2</sup>. Pourtant de fâcheuses rumeurs <sup>3</sup> circulaient dans Valencia : on répétait tout bas que D<sup>a</sup> Laudomia Carroz, la fiancée de D. Gaspar, portait une lourde hérédité ; que sa grand-mère paternelle, Laudomia Burguerino, était de race juive et qu'une conversion, même sincère, n'effaçait pas la souillure originelle. De fait, le père de Laudomia Burguerino, qui se nommait Baptista Burguerino, était un pauvre diable de Milanais, tombé à Valencia on ne sait d'où ni comment ; il s'y était marié avec la fille d'un humble apothicaire, Catalina López, dont la sœur cadette, Ysabel López, épousa *maestre* Pablo Leocadio, le peintre génial qui a laissé tant de chefs-d'œuvre dans

1. Le contrat de mariage fut signé le 26 juin 1566, par-devant le notaire Felipe Martí.

2. Escolano, *Segunda parte...*, col. 731.

3. On les trouve exprimées au long dans une enquête relative à un frère de l'auteur du *Prado* : Archivo histórico nacional, *Orden de Santiago*, año 1586, Mercader (D. Baltasar), n<sup>o</sup> 5225. C'est d'après ce document que j'établis la généalogie ci-dessous :

D. Galcerán Carroz. — D<sup>a</sup> Laudomia Burguerino.

D. Francisco Carroz. — D<sup>a</sup> Damiata de Moncada.

D<sup>a</sup> LAUDOMIA CARROZ.

la région valencienne. Ce cousinage avec un artiste illustre ne purifiait pas, au jugement des Valenciens de 1566, l'origine obscure, sinon suspecte, de Laudomia Burguerino. Pourtant, le mariage que la petite-fille de cette convertie contracta avec D. Gaspar Mercader ne semble pas avoir été mal accueilli : lui-même n'eut pas de scrupule à sceller cette union. Les Mercader et les Carroz étaient désormais unis pour la perpétuité de leur race.

Un enfant ne tarda point à naître de cette lignée, un enfant sur le berceau duquel veillèrent les bons génies ; c'est lui qui devait écrire le *Prado de Valencia*. On lui fit doublement fête puisque c'était un fils, capable par conséquent d'assurer une succession régulière. En sa qualité d'aîné, il reçut au baptême le prénom de son père, Gaspar. Désormais on s'habitua à distinguer l'un de l'autre par les épithètes de *mayor*, aîné, et de *menor*, jeune. Eux-mêmes acceptèrent docilement cet usage : le père signa son testament *Gaspar Mercader mayor* ; le fils, au bas de la dédicace du *Prado*, inscrit tout au long *Gaspar Mercader menor*. La date à laquelle le fils vint au monde ne peut être fixée avec une extrême précision, parce que dans la paroisse de Saint-Nicolas, sur le territoire de laquelle il naquit, le registre des Baptêmes des années 1555-1582 a disparu des Archives. Pourtant, si l'on réfléchit que le nouveau-né avait, dès 1583, un âge suffisant pour contracter mariage, c'est-à-dire plus de quinze ans, il faut admettre de toute nécessité qu'il vit le jour aussitôt que possible après l'union de ses parents ; en fixant sa naissance à l'année 1567, on a donc la certitude de ne pas se tromper.

Il est difficile de retrouver l'emploi qui fut donné aux premières années du jeune Gaspar. Dans une époque

où les confidences n'étaient pas de mode, il a toujours gardé sur lui-même cette réserve un peu hautaine de grand seigneur qui, par le seul éclat de son nom et de son rang, pense s'imposer assez à la foule pour que celle-ci se plaise à parler de lui, sans qu'il ait à faire sa part dans ce concert. L'enfance de Gaspar s'écoula à la maison paternelle <sup>1</sup>, dans la vieille rue des Chevaliers, *en lo carrer vulgarment dit de Cauallers* : c'était le cœur même de la cité, l'asile où, comme l'indique suffisamment le nom de la rue, les nobles se groupaient, dressant mur à mur leurs palais, loin des paroisses peuplées de Saint-Martin et des Saints-Jeans, où vivait dans l'agitation des négoce toute une population de commerçants et de travailleurs. Orellana, dans son œuvre manuscrite *Valencia antigua y moderna*, qui est conservée à la Bibliothèque universitaire de Valencia <sup>2</sup>, n'a point de peine à montrer que la rue des Chevaliers méritait bien son nom. C'était tout un nobiliaire valencien qui se dressait de chaque côté de la rue sur les écus des palais, comme sur les deux pages d'un livre. Près de la cathédrale, au seuil de la rue, s'élevaient, comme pour veiller

1. Cette maison existe encore dans la *calle de Caballeros*, à l'angle de la petite place qui porte le nom de *Plaza del Conde de Buñol*. Elle a grand air, avec sa cour entourée de voûtes et la galerie qui tient lieu d'étage supérieur. Elle semble avoir à peine changé depuis le dix-septième siècle. Au-dessus de l'entrée, dans un écusson de pierre, les armes des Mercader. La maison n'appartient plus à la famille : c'est de l'autre côté de la *Plaza del Conde de Buñol* que se dresse aujourd'hui le palais de D. Antonio Mercader y Tudela, marquis de Malferit.

2. Cf. tome I, fo 138 ro. De cette œuvre qui ne forme pas moins de trois gros volumes, Vicente Boix a extrait un livre en deux tomes, où la critique fait par trop défaut : *Valencia histórica y topográfica*.



sur elle, le palais des Cortès, sévère et imposant ; puis la maison de la Cité, aujourd'hui disparue, où dans les splendeurs de la *Chambre dorée* les jurés ou échevins délibéraient souverainement. Faut-il croire que le spectacle de tant de demeures illustres, quotidiennement aperçues, agit sur l'esprit du jeune Gaspar Mercader, et qu'à vivre dès l'enfance parmi ceux qui au nom du roi ou du peuple administraient la chose publique, il a contracté ce désir du bien général, cette application aux affaires, que nous le verrons montrer par la suite dans le gouvernement de sa seigneurie ?

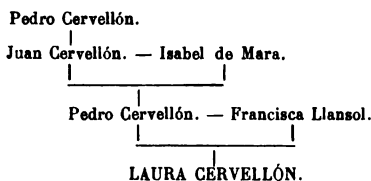
L'enfance de Gaspar Mercader ne fut pas solitaire. Un frère naquit bientôt, Baltasar, et une sœur, Rafaela. L'avenir s'ouvrait radieux à ces trois enfants et à leurs parents, dont la postérité était assurée. Le destin mentit brutalement à ces promesses de bonheur. D<sup>a</sup> Laudomia Carroz mourut après peu d'années de mariage, laissant trois enfants aux soins d'un père, qui, comme il convenait à son époque et à son rang, ne s'abandonnait pas souvent à des accès de tendresse. Gaspar, enfant encore, semble avoir ressenti la dureté de cette épreuve : il se souvint plus tard de la mère qui avait souri à ses premières années ; il rompit, pour lui rendre hommage, avec la tradition qui dans la famille Mercader donnait à l'aîné le prénom de Gaspar, et il fit baptiser du prénom de Laudomio le fils unique qui devait perpétuer sa race.

La viduité ne convenait pas à un personnage du rang de Gaspar Mercader mayor : à côté du chef de famille il y avait une place qui ne pouvait pas rester inoccupée sans inconvénient pour la bonne administration du patri-moine. Aussi, dès janvier 1583, trouvons-nous une pro-

messe de mariage entre Gaspar Mercader mayor et D<sup>a</sup> Laura Cervellón. Celle-ci était un parti digne d'un noble de la meilleure lignée : d'une famille d'abord catalane et devenue valencienne depuis deux générations, son père, Pedro Cervellón, était chevalier de Saint-Jacques, commandeur de Paragrullos et baron d'Oropesa<sup>1</sup>. D<sup>a</sup> Laura avait hérité de lui des qualités sérieuses, qu'une ardente piété soutint et exalta. Elle apporta à la communauté une dot considérable : 160,000 sous en monnaie valencienne, dont 120,000 fournis par le père et 40,000 par la mère<sup>2</sup>. Plus tard cet apport s'augmenta de toute la baronnie d'Oropesa, dont elle hérita par la mort de son frère unique Juan. La noblesse et la richesse se réunirent donc pour faire de cette union une grande solennité valencienne ; et le 17 mai 1583 l'église Saint-André dut réunir autour des nouveaux époux une brillante assemblée de parents, d'alliés, d'amis.

Faut-il croire que, ne se sentant plus très à l'aise dans la maison paternelle par la venue d'une marâtre, D. Gas-

1. Cf. Archivo histórico nacional, *Orden de Santiago*, Cervellón (Pedro), año 1553, nº 1912.

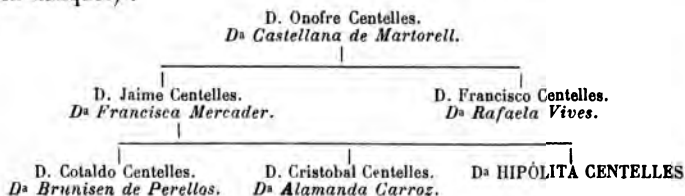


2. Le contrat de mariage fut reçu le 19 janvier 1583 par le notaire Perpinya. On en trouva une copie au fº 463 d'un procès qui divisa plus tard la famille : Archivo general del reino de Valencia, *Procesos de Madrid*, letra G, lio 28, año 1602, nº 226. Sur ce mariage cf. aussi, aux Archives du Palais Archiépisopal de Valencia, une enquête en vue de la dispense qu'une lointaine parenté des conjoints rendait nécessaire (7 mai 1583).

par menor ait voulu rehausser sa dignité par le mariage? Ce qui est sûr c'est que, âgé à peine de plus de quinze ans, il épousa D<sup>a</sup> Hipólita Centelles. La nécessité d'assurer au plus tôt la continuité de la race suffit d'ailleurs à expliquer son empressement. La famille des Centelles, qui s'alliait à celle des Mercader, apportait à cette union plus de lustre qu'elle n'en recevait. Elle avait vaillamment combattu au service des rois d'Aragon et elle n'avait pas cessé de maintenir ou d'accroître son prestige par des mariages avantageux<sup>1</sup>. Au seizième siècle elle tenait dans Valencia une place importante : par malheur elle possédait plus de réputation que de richesse. En particulier, la branche<sup>2</sup> de la famille Centelles à laquelle appartenait D<sup>a</sup> Hipólita, la fiancée de D. Gaspar Mercader, avait éprouvé les vicissitudes du sort : D. Jaime Centelles, le père d'Hipólita, avait dépensé sa vie et les débris de sa fortune à revendiquer des héritages, sur lesquels il pensait avoir des droits et qui auraient redoré son blason ; la mort le surprit à Madrid, en février 1576, au moment où il s'épuisait en démarches auprès de la chancellerie royale. Ses deux fils et sa fille reçurent sans enthousiasme un héritage qui comportait surtout des procès. Pourtant ils ne voulu-

1. Cf. Escolano, *Segunda parte*....., col. 164-167 et 559-563.

2. Voici un tableau généalogique (le nom de l'épouse est imprimé en italiques) :



rent pas désavouer les prétentions paternelles, et l'un d'eux, Cotaldo Centelles, montra qu'il avait de qui tenir dans ses longues chicanes à propos du comté d'Oliva. Le procès engagé contre les Borgia <sup>1</sup> pour la possession de ce comté était pendant lorsque D. Gaspar Mercader fut fiancé à D<sup>a</sup> Hipólita Centelles.

Sur les conditions dans lesquelles ce mariage fut conclu, nous sommes clairement renseignés d'un côté par le contrat de mariage, dont deux copies au moins nous sont parvenues <sup>2</sup>, d'un autre côté par une enquête ecclésiastique que rendit nécessaire la parenté des futurs époux. La mère de D<sup>a</sup> Hipólita en effet appartenait à la famille des Mercader, la même dont le fiancé était l'héritier présomptif. Plusieurs témoins comparurent donc par-devant le prêtre enquêteur; tous affirmèrent que malgré la parenté l'Eglise devait autoriser cette union, et leur argument à l'appui de leur dire éclaira la situation : D<sup>a</sup> Hipólita est si pauvre, répétaient-ils à l'envi, qu'il faut tout le dévouement d'un parent pour la prendre en mariage; négligera-t-elle l'occasion inespérée qui se présente? elle devra alors renoncer à se marier

1. Les Borgia intervinrent dans ce procès, parce que l'un d'eux avait épousé D<sup>a</sup> Magdalena Centelles, fille de D. Francisco Centelles, troisième comte d'Oliva. Les juristes valenciens écrivirent de nombreux mémoires pour et contre les parties en cause. L'un de ces mémoires est très riche en renseignements sur la famille des Centelles. Il s'intitule : *Francisci Tarrega, I. V. D., responsum in iure in favorem Don Raymundi de Rivosicco Gilaberti de Centelles, olim don Christophori de Centelles, domini villae et honoris de Nulles, adversus domnam Magdalenam a Centelles, Ducessam Gandiae. Valentiae apud heredes Ioannis Nauarro. Anno a Natiuitate Domini 1594.*

2. Cf. l'*Appendice* pp. 225-27.

avec un homme de son rang<sup>1</sup>. Cependant force fut de régler tant mal que bien la situation du futur ménage : on stipula en faveur de D<sup>a</sup> Hipólita une dot de 20,000 livres, avec cette réserve significative que 2,000 seulement seraient payées comptant, et même qu'un quart de la somme, soit 5,000 livres, ne serait exigible qu'au cas où D. Cotaldo gagnerait le procès en cours et serait proclamé comte d'Oliva ; c'était dire que toute la charge du foyer qui allait se constituer pèserait sur la famille Mercader. Celle-ci en effet s'engagea à loger, à nourrir, à vêtir selon les usages de leur rang les jeunes époux et leurs domestiques. Cette large hospitalité leur serait accordée dans la maison familiale de la rue des Chevaliers, mais avec promesse de leur donner une installation particulière et indépendante du jour où D. Gaspar Mercader mayor, par la mort de son oncle, aurait hérité de la seigneurie de Buñol. Telles furent les conventions. Le mariage, autorisé par l'Église dès le 28 mai 1583, dut être célébré en juin, ou au plus tard en juillet, à une date qu'il est impossible de préciser davantage à cause de la disparition des registres matrimoniaux de la paroisse Saint-Pierre. Dans quels sentiments le contractèrent ces enfants que les convenances des deux familles liaient l'un à l'autre à jamais ? Il ne semble pas que chez

1. Archivo del Palacio Arzobispal de Valencia, *Dispensas matrimoniales*, lio 22, n<sup>o</sup> 18 : « Ell testimoni sab molt be y es publich en la present ciutat de Valencia com la dita dona Ypolita Centelles no te dot competent pera poder casar conforme a sa condicio, perço que aquella es filla del Illustre Don Jaume Centelles y en certs pleyts que ha tractat y portat, a consumit casi tota sa azienda... » Autre déposition : « Aquella no te dot competent conforme a sa condicio ab la qual puga casar ab persona de son par yguar que no li sia parenta per affinitat o consanguinitat. »

ces fiancés, dont aucun n'avait atteint la seizième année, la fleur de l'amour, si précoce qu'elle soit sous le ciel valencien, ait eu le temps de s'épanouir. Dans le mariage de celui qui devait plus tard exercer et subir tant de séductions féminines, il faut se résigner à croire qu'il y eut de tout, sauf de la tendresse.

D<sup>e</sup> Hipólita Centelles brillait de tout son éclat de jeune femme, lorsqu'en janvier 1586 le roi Philippe II vint et séjourna à Valencia. Elle déploya dans cette occasion toutes ses grâces de Valencienne noble et jeune. La cité de Valencia voulut étaler devant ce monarque austère et sombre toutes les splendeurs qui représentaient en quelque sorte les conquêtes de son génie industriel et entreprenant. La *Lonja* ou Bourse des commerçants, située au centre même de la ville, sur la place du Marché, fournit à la fête qu'elle organisa un décor où se mêlaient les merveilles fleuries de l'art gothique à son déclin et les prémices d'un art nouveau. La grande salle de la Lonja cessa pour un jour d'entendre les cris et les discussions des marchands empressés à traiter leurs affaires à la *Taula* ou banque municipale. Elle reçut une parure de fête ; les piliers, supports de la voûte lointaine, furent entourés par des milliers de lumières dont l'éclat parut alors un prodige ; leur architecture singulière, qui les fait ressembler à des palmiers, donnait à la fête un aspect valencien, comme si elle se fût déroulée dans quelque oasis de la *huerta*. Lorsque tous les invités furent rassemblés dans la salle, le cortège officiel fit son entrée : « Dès que le Roi, le Prince et l'Infante se furent assis, — dit une relation contemporaine, — les danses commencèrent ; d'abord dansa l'illustre sire D. Francisco de Rojas y de Sandoval, marquis de Denia,

avec la noble dame D<sup>a</sup> Francisca de Proxida y de Cabanyells; ils dansèrent une pavane... Ce fut ensuite le tour de D. Giner Rabaza de Perellos avec D<sup>a</sup> Hipólita Centelles y de Mercader, femme de D. Gaspar Mercader, et après eux dansèrent beaucoup d'autres cavaliers et dames '... » C'est ainsi que dans cette fête inoubliable le mariage de Gaspar Mercader et de Hipólita Centelles reçut la consécration du monde. Peut-on imaginer, pour leur début dans la société valencienne du seizième siècle finissant, un cadre plus charmant ?

Gaspar Mercader, à cette même date, abandonna la rue des Chevaliers et la maison où son enfance s'était écoulée. Il alla loger de l'autre côté de la cathédrale, dans la rue du Palais, *carrer del Palau*<sup>2</sup>, non loin de la résidence archiépiscopale, d'où la rue tire son nom. S'il quitta, malgré sa qualité d'aîné, la demeure de ses ancêtres, ce fut pour obéir aux clauses de son contrat de mariage. Mais une autre raison justifiait ce départ : la lignée des Mercader devenait si nombreuse qu'il y avait nécessité pour l'aîné de céder la place aux plus jeunes. Du premier mariage de D. Gaspar Mercader mayor, il restait, en outre de D. Gaspar menor, un fils, Baltasar, et une fille, Rafaela ; le premier devait épouser, le 6 novembre 1591, à l'église Saint-Thomas, D<sup>a</sup> Elvira Sanoquera ; la seconde ne devait se marier que le 28 septembre 1594, à l'église Saint-Nicolas, avec D. Ramón de Rocafull. D'autre part, l'union contractée en deuxièmes

1. *Libre de memories de diversos sucesos... de Valencia*, publié en appendice (p. 310) par MM. Morel-Fatio et Rodriguez Villa à leur édition de la *Relación del viaje hecho por Felipe II en 1585*, de Cock ; Madrid, 1876.

2. Cela résulte notamment d'un texte publié à l'*Appendice*, p. 231.

noces par D. Gaspar mayor fut exceptionnellement féconde : à partir de 1584, D<sup>a</sup> Laura Cervellón lui donna chaque année, ou à peu près, un héritier qui obligeait ses aînés à se resserrer pour lui. Devant cette pléthore de nouveau-nés, Gaspar Mercader menor dut se réjouir de transporter ailleurs sa résidence.

Cette séparation n'entraîna aucune mésintelligence entre le père et le fils. D. Gaspar menor entretint des rapports fort corrects avec sa famille : il témoigna même assez de sympathie à ses demi-frères pour qu'on le choisît comme parrain de Juan-Bautista, troisième enfant de Gaspar Mercader mayor et de Laura Cervellón<sup>1</sup>. Cette protection qu'il accordait comme parrain à un frère beaucoup plus jeune que lui, il n'allait pas tarder à l'exercer comme père sur l'héritier de sa race. En avril 1592, un enfant lui naquit, qui devait être unique : par bonheur c'était un fils, Laudomio. On le baptisa le lundi 20 avril à l'église Saint-Étienne, et on se rendra compte de la joie avec laquelle il fut accueilli, si l'on réfléchit qu'il était attendu depuis plusieurs années et que D. Gaspar avait pu croire que la succession des Mercader allait lui échapper pour passer à ses cadets.

Désormais D. Gaspar Mercader est véritablement entré dans la vie. Marié, père de famille, familier de l'Inquisition<sup>2</sup>, il a cessé d'être dans la dépendance de son entourage : il a une personnalité propre. Elle vaut la peine d'être considérée.

1. Cf. *Registre des baptêmes de la paroisse Saint-Nicolas*, à l'année 1586, sous la date du 22 juin.

2. Il reçut ce titre le 26 juin 1587. Cf. *Inquisición de Valencia, Informaciones genealógicas*, Don Pedro Mercader y Cervellón, año 1640, leg<sup>o</sup> 200.



## III. — LA JEUNESSE : LE CHEVALIER GALANT.

Les joies de la famille ne suffisaient pas à Gaspar Mercader. Galant et coquet, jeune et bien doué, il prétendit occuper dans Valencia toute la place à laquelle sa naissance lui donnait droit. Rien de plus séduisant pour un jeune homme comme lui que les plaisirs de la vie valencienne à cette époque. C'est une banalité, en Espagne, que de louer le caractère joyeux des Valenciens, leur goût pour les divertissements, leur empressement à jouir de l'heure présente et à renvoyer au lendemain les affaires sérieuses. De fait, dans cette vallée du Turia, où la pureté du ciel et la fertilité d'une terre bienveillante font sentir si vivement la douceur de vivre, il semble que les roses mêmes n'aient point d'épines et que l'existence doive être traversée avec le sourire sur les lèvres. En vain la contagion du pessimisme contemporain a-t-elle menacé cette région bénie ; en vain des romanciers naturalistes nous ont raconté que, parmi ces jardins d'orangers, sur les bords de cette mer si bleue, des drames de haine et de sang se déroulaient implacablement. Ces couleurs sombres détonnent sous ce ciel ardent. Aussi bien la tradition est là pour démentir les affirmations d'aujourd'hui. Elle atteste que l'art d'occuper l'humanité sans la contraindre, de la distraire sans monotonie, de la divertir sans fatigue, fut toujours en grand honneur dans Valencia. En tout cas, jamais la cité ne retentit davantage de l'allégresse des fêtes qu'à la fin du seizième siècle. Dans les rues étroites, où les rayons

brûlants ne pénétraient point, ou bien hors des remparts sur les rives du Turia, chacun rivalisait d'empressement et d'ingéniosité. Non contents d'organiser chaque année la procession de la Fête-Dieu, qui réunissait bien des variétés de spectacles, les jurés municipaux s'associaient, à chaque occasion, aux tentatives privées : ils accordaient des subventions aux corporations religieuses et laïques qui entreprenaient d'organiser quelque fête. Il semblait que les magistrats de la cité eussent été institués pour assurer le plaisir plus encore que la sécurité de leurs concitoyens, tellement le goût d'une vie agréable et joyeuse était entré dans les esprits !

Dans la série ininterrompue de ces fêtes, quelle richesse et quelle variété ! Tournois et bals, concours poétiques et parades militaires, carrousels et courses de taureaux, c'étaient autant de divertissements où la meilleure société de Valencia prenait une part active, rivalisant de bravoure ou d'ingéniosité, faisant parade à chaque occasion d'un luxe toujours plus raffiné. La moindre occasion s'offrait-elle : un fils de Valencia canonisé ou simplement béatifié, les reliques d'un saint apportées à Valencia et remises à la garde du Chapitre métropolitain, un mariage unissant deux lignages illustres, le passage d'une personne royale ? Aussitôt, sous ce prétexte ou même sans prétexte, des réjouissances étaient organisées, où chacun prétendait briller, paraître au premier rang, éblouir ses compagnons par l'éclat et le nombre de son cortège, par une devise ingénieuse, par une parure raffinée, par quelque mode nouvelle. Lorsqu'enfin, fatiguée de se dépenser, cette noblesse voulait goûter un amusement plus reposant, n'avait-elle point à sa portée le plaisir du théâtre, si apprécié à Valencia ?

Ces divertissements si variés, guerriers ou pacifiques, militaires ou poétiques, n'étaient pas improvisés ; on s'y préparait longtemps à l'avance, dans un demi-mystère ; l'attente avivait le désir de voir arriver la fête et en faisait apprécier mieux l'ordonnance ; elle permettait aussi de concevoir et d'exécuter avec scrupule les inventions les plus imprévues et les plus galantes. On apportait même tant de soin dans ces préparatifs qu'on aurait sévèrement jugé la hâte d'étourdis assez négligents pour s'exposer en pareille occurrence aux surprises du hasard. Le chanoine Tárrega, dans une comédie de mœurs valencienues qu'il écrivit vers 1590<sup>1</sup>, exprime sur ce point l'opinion de son époque ; il met en scène un comte italien qui prétend, en l'honneur de sa dame, organiser sans délai un tournoi ; cette impertinente prétention provoque de la part de l'Espagnol Carlos un avertissement très net : « Seigneur, quiconque organise des fêtes à Valencia, en proportionne le luxe à son état. C'est ainsi qu'en se jouant on obtient des choses telles qu'il n'y en a guère d'égales en Espagne. — Dans mon pays, objecte le comte, nous excellons à organiser des fêtes d'importance. — Une seule, insiste Carlos, une seule qui échoue en public, obscurcit la réputation acquise par deux mille. » Ainsi, point de pitié de la part des spectateurs pour les organisateurs de fêtes manquées. Mais, au contraire, pour les spectacles dont l'éclat n'avait été terni par aucune tache, quelle admiration persistante ! Des relations en étaient soigneusement écrites, et l'on n'hésitait pas à les faire imprimer, de façon que chacun pût prolonger, par la lecture, le plaisir éprouvé.

1. *B. A. E.*, t. XLIII, pp. 43-44.

C'est dans ce milieu, brillant et mondain, galant et fastueux, que Gaspar Mercader entra avec tout le charme de ses vingt ans, la parure d'un nom illustre et les grâces d'un esprit qui ne demandait qu'à se produire.

Il serait vain — et aussi bien les quelques documents parvenus jusqu'à nous ne le permettraient pas — de le suivre dans toutes les occasions où il fit parade de sa dextérité intellectuelle ou physique. Il suffira d'indiquer le rôle qu'il joua dans les cérémonies les plus notables du seizième siècle finissant; on jugera par l'attitude qu'il eut à ces moments saillants, de celle qu'il conserva pendant toute cette époque.

C'est le 14 septembre 1590 que nous le voyons, pour la première fois, prendre part à une fête solennelle. Ce jour-là, Valencia entière dut retentir d'une extraordinaire allégresse : D. Francisco de Moncada, marquis d'Aitona, qui exerçait depuis 1581 la charge de vice-roi, mariait sa fille D<sup>a</sup> Lucrecia avec D. Francisco Palafox, seigneur d'Ariza. Pour célébrer cette union un jeu de *cañas* ou tournoi fut organisé sur la *plaza Mayor*, « tapissée de toutes les étoiles du second firmament », comme l'assure galamment le chanoine Tárrega, c'est-à-dire, je pense, ornée de la présence des plus illustres et des plus jolies Valenciennes. Avant que la lutte ne s'engageât, il y eut un défilé des différents groupes qui allaient se disputer le prix, défilé si brillant et si nourri que vingt-trois octaves suffirent à peine à le décrire dans la relation qui en est faite à l'acte second du *Prado de Valencia*. « D. Gaspar Mercader, — nous raconte Tárrega par la bouche de son personnage D. Carlos, — D. Gaspar Mercader, habillé à ravir d'orangé et de bleu, entièrement lamé d'argent, fit entrer le premier sa quadrille.

Il était accompagné de ses deux fils et d'un parent; Gaspar et Baltasar le suivaient, à son côté se tenait D. Cristóbal Mercader. » Jamais encore on n'avait vu tant de Mercader réunis ! Le malin chanoine en est tout ému, et comme il ne dédaigne pas le calembour, « Voilà, s'écrie-t-il, une société de quatre marchands (*mercaderes*) aux mains desquels le monde place volontiers son argent <sup>1</sup> ! » Quels furent les triomphateurs du tournoi, Tárrega omet de nous le dire. Nous en savons assez, du moins, pour entrevoir Gaspar Mercader menor chevauchant à la suite de son père, à côté de son frère cadet, — fier d'intervenir déjà dans une fête de cette importance, résigné cependant à n'y apparaître que discrètement et au second rang.

Il s'émancipera bientôt : il organisera pour son compte une fête presque aussi brillante que celle où l'on vient de le voir débiter. Vers le mois de février ou de mars 1592 il donna un splendide tournoi, dont il fut le mainteneur. S'il est permis de mesurer le luxe et le succès de la cérémonie à la qualité du chroniqueur qui la relate, il n'y en eut guère de mieux réussi ni de plus généralement applaudi : c'est le chanoine Tárrega, lumière du Chapitre métropolitain et gloire des lettres valenciennes, qui en vers faciles nota pour la postérité les épisodes de ce tournoi, et sa relation<sup>2</sup>, lue par-devant l'Académie des Nocturnes, fut transcrite dans le précieux *Cancionero*, où elle rend encore témoignage, sinon du génie poétique de son auteur, du moins de la somptuosité du mainteneur.

1. *B. A. E.*, t. XLIII, p. 44.

2. Cf. *Appendice*, p. 228.

Gaspar Mercader a mieux à faire que de rehausser de sa gentille allure l'éclat des parades équestres. Sa personnalité s'affirme : dans cette lignée des Mercader qui n'avait fourni que des jurisconsultes ou des administrateurs, des conseillers ou des *bailes*, il prétend donner sa note originale. Il ne tenta, dans ce dessein, rien d'exotique ni d'imprévu ; il se laissa seulement gagner par la contagion de cette fièvre poétique qui échauffait alors tant de cervelles valenciennes. Au noble de bonne souche et de loyaux services s'ajouta en lui un bel esprit : cela suffit à le distinguer de tout son entourage familial. Non qu'il ait jamais affecté les allures d'un homme de lettres ou, si le mot fait anachronisme à cette époque, celles d'un écrivain de profession : son rang ne le lui permettait guère ; sa culture intellectuelle le lui interdisait bien davantage. Il ne semble pas qu'il ait eu une jeunesse particulièrement studieuse ; les humanités ne durent point le retenir longtemps ; la mythologie, si connue de tous ses contemporains, si bien mise en œuvre par son compatriote Gaspar Aguilar, ne lui inspire que de vagues allusions ou de banales comparaisons. Sur ses connaissances, tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il comprenait et lisait l'italien : il a traduit ou du moins imité de fort près un sonnet célèbre de Pétrarque : *Pace non trovo e non ó da far guerra* ; mais à la fin du seizième siècle, et à Valencia, y avait-il là un mérite ? Aurait-il pu lui seul ignorer une langue assez familière à ses concitoyens pour que des acteurs italiens, au théâtre de la *Olivera*, attirassent le public et recueillissent d'honnêtes recettes ? Il montrait du moins quelque curiosité intellectuelle : à une époque où la littérature espagnole allait briller d'un lustre sans

pareil, il est à croire qu'il sut connaître et goûter les chefs-d'œuvre qui surgissaient; une de ses poésies les plus longues est manifestement inspirée par la lecture de la *Araucana*<sup>1</sup>; et dans maints passages de ses écrits, le goût régnant à son époque se fait sentir à un degré tel qu'il faut bien que l'auteur, pour en être ainsi imprégné, ait vécu dans le commerce des œuvres contemporaines. Ce que l'on peut craindre, c'est que son horizon n'ait été un peu borné et que, vivant dans un temps où les presses valencienues ne chômaient pas, il n'ait point été assez souvent chercher au delà la nourriture de son esprit. Le seul livre qu'il ait composé ne l'a pas sorti de son terroir, mais l'a fixé au contraire dans le coin le plus caractéristique, le plus « valencien » de la Valencia d'alors. Bel esprit, galant, lettré, bien disant, oui certes, il le fut, mais il sentit toujours un peu sa province.

Ce n'est pas en vain qu'il était né à la vie littéraire sous le patronage de l'Académie des Nocturnes. Ce cénacle, où l'on devisait si galamment sur les plus futiles épisodes de la vie mondaine, lui révéla sa propre nature. Railler une demoiselle qui se marie à cinquante ans, admonester une dame qui se ronge les ongles, consoler une autre dame dont une fusée a brûlé les jarrettières, voilà, il faut l'avouer, pour quels objets pendant trois ans, depuis le 4 octobre 1591 jusqu'au 13 avril 1594, les esprits les plus raffinés de Valencia se sont réunis une fois par semaine. Il aurait fallu une originalité bien

1. Cf. p. 175 et suiv. Cet épisode de Tegualda se trouve dans *La Araucana, Partie II, Canto XX* (à la fin) et *Canto XXI* (au début). Une comparaison entre Ercilla et Mercader montrerait que celui-ci n'a guère réussi qu'à abîmer ce qu'il empruntait, et qu'il n'a peut-être pas vu ce qui fait dans ce passage le mérite d'Ercilla.

marquée pour résister à cette épreuve. Ce n'était pas le cas de G. Mercader. Il n'entra à l'Académie que le 5 mars 1592, alors qu'elle était formée depuis six mois, que son organisation était arrêtée définitivement et qu'elle avait déjà imprimé à ses travaux un tour très particulier. A peine introduit dans ce milieu, il crut y avoir trouvé le modèle de toute bonne littérature. Dans les moules déjà construits par ses confrères, il coula si exactement son esprit qu'il lui en resta toujours une marque. Il dut paraître promptement le modèle des académiciens. On peut même croire que ce n'est pas seulement sa noblesse qui lui valut de présider un temps l'Académie : il incarne si bien l'idéal des Nocturnes qu'on voudrait savoir que ses confrères s'en aperçurent, qu'ils lui en surent gré et qu'ils prétendirent l'en récompenser, lorsqu'ils le reconnurent pour un de leurs chefs. Rien, au reste, de plus éphémère que sa présidence : elle dura tout juste quatre semaines, en octobre et novembre 1593, et elle s'exerça par délégation des pouvoirs du président en titre, D. Bernardo Catalán de Valeriola, obligé à un voyage à Madrid. Il n'est pas impossible que l'intérim ait été confié à G. Mercader, simplement parce que sa demeure de la rue du Palais offrait, pour les réunions de l'Académie, des commodités particulières. C'était, en effet, une des obligations du président de donner asile, chaque mercredi soir, aux jeux d'esprit des académiciens.

Dans chacune des séances qu'il dirigea, D. Gaspar Mercader, conformément à l'usage de l'Académie, prêcha d'exemple et lut le premier une œuvre de son cru. Il ne cessa jamais, d'ailleurs, d'apporter aux travaux de l'Académie une collaboration active ; sa part dans le



*Cancionero*, où sont enregistrées les élucubrations des académiciens, ne s'élève pas à moins de trente-neuf poésies et de quatre discours; et quoiqu'une poésie manque et ne soit représentée que par le titre, l'ensemble ne laisse pas de former un total respectable. La quantité, pour dire vrai, nuit un peu à la qualité, et la bonne volonté du poète se révèle plus nettement que son talent. Non qu'il se soit montré inférieur à la plupart de ses confrères; mais il n'a pas su non plus se placer au-dessus d'eux. En lisant dans le *Cancionero* telle poésie d'Aguilar, de Tárrega ou de Beneyto, nous avons souvent cette impression que l'auteur valait mieux que la pauvreté à laquelle, par mode et par discipline académique, il appliquait son esprit. Rien de tel avec D. Gaspar : son principal mérite a été négatif, si l'on peut dire, et ç'a été de ne pas tomber dans ces excès de subtilité et de préciosité qui attiraient irrésistiblement quelques-uns de ses confrères. Il a su rester, non pas simple et naturel, — le genre et les sujets ne le permettaient pas, — mais du moins à peu près intelligible; tous ses raffinements ne lui ont pas fait perdre le bon sens; si peut-être de son temps on lui en a fait le reproche, il est bien juste qu'aujourd'hui on en prenne occasion pour le louer.

Comme il est arrivé à presque tous les académiciens, ses poésies valent mieux que ses discours. Ceux-ci sont franchement détestables, non par leur sujet, qui était imposé à l'orateur, mais par l'indigence qu'ils découvrent. Dans une poésie, de longueur moyenne et de rythme bien établi il suffisait, pour la rendre acceptable, de quelque trouvaille d'expression, d'une heureuse alliance de mots, d'une pointe à la fin d'une strophe.

Pour un discours, il aurait fallu plus d'idées d'abord, et aussi l'art de les grouper, de les suivre, de leur donner leur relief particulier; et ceci, toute cette partie qui n'est, si l'on veut, que du métier, mais qui n'en est pas moins indispensable, faisait défaut à D. Gaspar. Lui-même semble l'avoir compris, et au début de son discours *Contre l'absence*<sup>1</sup>, il s'excuse de son inexpérience sur l'exemple d'Ovide, d'Aristote, de Démosthène et de Cicéron, qui ne sont devenus ce qu'ils ont été qu'à force de travail. Il n'avait pas, tant s'en faut, l'aisance souveraine de ces maîtres, et, sans égard à l'honnêteté de ses confrères, il compare, en un passage, l'Académie à une troupe de bandits où, pour éprouver les recrues, on les envoie seules sur le grand chemin afin d'y tuer quelques voyageurs, tandis que les vétérans du pillage apprécient de loin cette tentative du novice; ceux-ci, pourtant, se réservent d'intervenir en cas de danger, et ils sont en cela plus charitables que les académiciens, qui ont laissé D. Gaspar se débrouiller tout seul. Il ne sait donc comment arriver au bout de son discours; et force lui est de recourir à des invocations: « Qui, sinon toi, ô Absence, marâtre de tout bien et de toute joie, put donner occasion aux lascifs amants de la chaste Pénélope de violer la couche d'Ulysse absent? Qu'est-ce donc qui détruisit Troie, sinon *l'absence* d'Hélène avec Pâris?... » Après quoi, D. Gaspar conclut intrépidement que si l'absence est si redoutable c'est qu'elle est femme: conclusion prévue et inévitable de toutes les œuvres des Académiciens Nocturnes.

1. Ms. de la Nationale de Madrid, session 25, f<sup>os</sup> 174 r<sup>o</sup>-177 v<sup>o</sup>,

Ce beau sexe, si chéri et si attaqué, fournit à D. Gaspar le sujet de ses deux plus notables discours. Le président l'avait chargé d'un réquisitoire contre les femmes : sujet si riche qu'au lieu du discours demandé l'orateur en apporta deux <sup>1</sup> ! De fait, il semblait plus difficile de se borner que de s'étendre, si du moins, comme il est déclaré au début du deuxième discours, il n'est rien survenu dans le monde de fâcheux, dont le principe ne se trouve dans la femme. Cette accusation ne s'appuie pas uniquement sur des arguments théoriques, mais plutôt sur des anecdotes et des contes, très brièvement narrés, empruntés sans doute à quelques-uns de ces recueils italiens que l'on lisait si volontiers à Valencia, et où la femme, mariée et surtout veuve, apparaît chargée de tous les défauts, type parfait d'inconstance et de duplicité. Pourtant l'histoire, surtout l'histoire contemporaine, fournit aussi des preuves de la méchanceté féminine : D. Gaspar invoque cette « religieuse infernale » qui, par l'amour qu'elle inspira à Luther, provoqua l'hérésie protestante, et aussi cette Anne Boleyn, qui sut si bien envelopper dans ses rets Henri VIII d'Angleterre. Faut-il s'étonner si, après avoir mis à profit, en faveur de sa thèse, la réalité et la fiction, il se croit autorisé à conclure que tous les défauts de la femme viennent de ce qu'elle n'est qu'une reproduction incomplète et inférieure de l'homme, affirmation qu'il appuie d'un étrange raisonnement <sup>2</sup> ? Jusqu'à quel point D. Gas-

1. Sessions 46 et 50.

2. « Sabemos que algunas mugeres se han buuelto hombres, y de hombres mugeres ningunos ». Ces prétendus changements de sexe préoccupèrent beaucoup les Valenciens de ce temps. Cf. dans le *Prado de Valencia* la poésie de Beneito, p. 125, v. 70, et dans le

par et les académiciens ses confrères étaient-ils les dupes de ces jeux d'esprit ? Croyaient-ils sincèrement à tant de folles histoires, qu'ils donnaient comme des preuves, à tant de jeux de mots et d'antithèses naïves, qu'ils produisaient comme de bonnes raisons ? Hélas ! l'ironie ne semble pas avoir été leur fait, et je crains qu'ils ne se soient consacrés en toute candeur à ces niaiseries solennelles. D. Gaspar, notamment, apporta tant d'application à remplir ses devoirs d'académicien ; les œuvres, et en particulier deux des discours qu'il a insérés dans le *Cancionero*, sont si chargés de ratures qu'on devine qu'il ne croyait pas seulement travailler pour un petit cercle de confrères ; derrière eux, il sentait tous ses compatriotes de Valencia, ceux de son temps et peut-être même leurs descendants. Dans son rôle d'académicien, il mit toute sa foi.

Cet académicien exemplaire qui, depuis son élection, assistait aux séances avec une régularité presque continue, eut à un moment une défaillance : à partir du 17 février 1593 il ne prend plus aucune part aux travaux de la compagnie, quoique ceux-ci se soient prolongés cette année-là jusqu'au 14 avril. Hélas ! il aurait mieux valu que les jeux innocents de l'esprit eussent apaisé suffisamment son humeur pour le détourner des vilaines intrigues qu'il va bien falloir raconter<sup>1</sup>. Il exis-

*Cancionero de los Nocturnos*, à la date du 10 décembre 1593, le *Discurso averiguando la historia del papa Juan octavo*. L'Inquisition se crut même obligée d'intervenir : elle proscrivit notamment un livre où était rapportée *la fabulosa historia de que el papa Joan 8 fue muger y murio de parto*. (Inquisición de Valencia, *Cartas del Consejo*, lego 7, tomo 10, fo 204.)

1. Cf. Inquisición de Valencia, *Quinto libro de cartas del Consejo*, fos 376-377 et 454.

taît à Valencia, au début de 1592, un mauvais drôle, nommé Agustín Clausell, qui rôdait dans les environs de la grande ville et y répandait la terreur : sur le territoire de Masanaza, qui appartenait à D. Juan Boyl de Arenos, il tua un garde champêtre ; quelques jours après, à Alcira, il déchargea son arquebuse contre Bernardo Serra ; il le manqua et le regretta d'autant plus que la justice d'Alcira lui fut impitoyable et le condamna aux galères ; la sentence allait être exécutée lorsque brusquement, à la stupéfaction générale, la victime, Bernardo Serra, retira sa plainte et sollicita pour son assassin un pardon, qui fut accordé moyennant finances. La mise en liberté d'Agustín Clausell ne faisait pas l'affaire de D. Juan Boyl, qui obtint du vice-roi un nouvel emprisonnement et une nouvelle mise en jugement pour le meurtre du garde champêtre. Au moment où l'instruction de cette seconde cause commençait, on découvrit tout à coup une compromission inavouable et scandaleuse : D. Gaspar Mercader s'était constitué le patron, le protecteur occulte et tout dévoué de cet écumeur de grands chemins qui s'appelait Agustín Clausell. Une lettre fut retrouvée, signée de D. Gaspar et adressée à Bernardo Serra, qui n'expliquait que trop le désistement de celui-ci par les abominables menaces qu'elle contenait. Cette lettre, il faut la citer ; c'est la seule qui nous soit parvenue de l'auteur du *Prado*, et franchement elle ne donne pas envie d'en découvrir d'autres :

Par une certaine personne très digne de foi j'ai su que vous et Luis Perales, vous avez essayé de faire du mal à Agustín Clausell et de le tuer. Tant qu'il est dans ma demeure, il se trouve en parfaite sécurité ; mais si en dehors d'elle, en n'importe quel lieu, l'un de vous deux ou quelqu'un de votre part s'en prend à lui, j'invoque

Dieu à témoin que je vous arracherai l'âme à coups de pied. Vous le direz en mon nom à Luis Perales, et, dans l'intérêt de l'un et l'autre d'entre vous, qu'il ne revienne plus à mes oreilles le moindre bruit de tout cela, parce que dans le cas contraire j'y porterai remède avant longtemps. Le 6 juin 1592.

DON GASPARD MERCADER Y CARROZ.

Ce charitable billet ne fut pas du goût des juges de Valencia, d'autant plus que D. Gaspar, toujours pour sauvegarder son protégé, n'avait pas craint d'étendre ses menaces jusqu'à D. Juan Boyl lui-même. Celui-ci n'était guère patient, et l'on redoutait si bien qu'ils en vinssent aux mains, que le Saint-Office les contraignit à signer une trêve entre eux. Cependant le vice-roi hésitait à prendre des mesures décisives : D. Gaspar s'était souvenu fort à propos de la quasi-inviolabilité que lui conférait son titre de familier de l'Inquisition, et il s'en réclamait. Il se crut même assez fort pour joindre la bravade à la résistance. Au moment où il avait assez de défendre ses fautes passées, il frappa violemment d'une pelle, sous un prétexte futile, une personne parfaitement honorable ; un autre jour, tandis qu'il s'exerçait à l'équitation devant le Palais Royal (*el Real*), il lança sa dague contre un pauvre diable, d'origine portugaise, à demi idiot, qui avait commis le crime de porter la main sur la queue du cheval et de la

1. Texte : « De certa persona de molta veritat he sabut com vos y Luis Perales anau procurant fer mal e matar a Agosti Clausell. Estant en ma casa esta demasiat segur, pero si fora della en qual-seuol part lo enuchara ningú dels dos o algu per vos altres, boto a Dios que us traure la anima a coces y aço loy direu en mon nom a Luis Perales y per lo que us conue a lo hu y al altre no aplegue mes a mes orelles sombres de aço, perque aon no you remediare ans de ora. A 6 de junii 1592. — DON GASPARD MERCADER Y CARROZ ».

tirer légèrement; la dague ne l'atteignit pas, et, furieux de cette maladresse, D. Gaspar se dirigea contre lui de toute la vitesse de sa monture, lui porta un coup d'épée dans le dos, et, comme le malheureux gisait sur le sol et implorait le pardon, il lui taillada encore la tête du tranchant de l'épée. Cette fois la mesure était comble : le 20 février 1593, le Conseil suprême de l'Inquisition prescrivait une enquête, et le 10 mars un huissier se présentait au domicile de D. Gaspar pour lui signifier l'ordre de comparaître à Madrid, dans un délai de vingt jours, devant les Inquisiteurs Généraux. Notre homme avait pris les devants : l'huissier apprit des domestiques que la maison était vide, et que depuis quatre jours le maître était parti pour la Castille avec l'intention d'y séjourner longtemps.

Le séjour ne dura pas autant qu'on aurait pu le supposer. Dès le 6 octobre 1593, lorsque reprirent pour une nouvelle session les séances des Nocturnes, D. Gaspar est à son poste et il lit à ses confrères un *Sonnet à une vie désordonnée*. En effet, sa vie venait pendant quelques mois de manquer totalement d'ordre et de tenue; le vernis mondain, qui déjà recouvrait d'une couche uniforme la société valencienne de cette époque, craquait par endroits, et le fond de brutalité reparais-sait, se manifestant alors avec d'autant plus d'impétuosité qu'il était ordinairement contenu. Le poète Carlos Boyl, qui fondait vers cette époque une académie des *Adorateurs* pour rendre aux dames un culte constant, battait comme plâtre sa sœur D<sup>e</sup> Ana Boyl; il battait ce qu'il adorait et adorait ce qu'il battait. D. Gaspar, qui ne s'en prenait pas aux dames, tombait pourtant dans une inconséquence du même genre : il tournait des ma-

drigaux, il se complaisait aux propos fades des *Nocturnes* et des bergères du Prado, et aux moindres élans d'une nature qui était contenue plutôt que matée, il se répandait en violences criminelles. C'est la marque de son temps, et nous en contemplons en lui un admirable exemplaire : sous la pompe des manières, la nature primitive se conserve intacte; l'amour, avec un langage entortillé, est féroce ment sensuel et grossier; la vie, sous une parure de fête, reste brutale jusqu'à en être sanglante.

Ce mélange de civilisation et de barbarie se distingue nettement dans les grandes fêtes qui se déroulèrent à Valencia en 1599, à l'occasion du double mariage de Philippe III avec Marguerite d'Autriche et de l'infante Isabelle avec Albert d'Autriche. D. Gaspar Mercader allait trouver là une occasion propice de déployer ses prouesses et ses grâces de chevalier galant, et il allait jouer un rôle d'autant plus important que son père avait été nommé, en 1597, *baile general* de la cité et du royaume de Valencia<sup>1</sup>.

Quelle fut alors l'activité de D. Gaspar, il suffit pour s'en convaincre de feuilleter l'énorme relation manuscrite que Gaona nous a laissée<sup>2</sup>. Les splendeurs déployées à ce moment unique par les Valenciens de toutes les classes ont été décrites par bien des contemporains; mais aucun ne mit dans sa description plus de complaisance et de minutie, plus de foi ou de naïveté que l'honnête Gaona. C'est ce témoin, bien renseigné et

1. Cf. Archivo municipal. — *Manual de Concells y Establiments de la Ciutat de Valencia. MDLXXXVII-MDLXXXVIII*, à la date du 1<sup>er</sup> sept. 1597 : *Jurament del Señor de Bunyol en baile gral.*

2. Pour plus de détails sur ce manuscrit, cf. *Appendice*, p. 230.



bavard, qui nous donne une idée complète de la réputation que D. Gaspar sut acquérir par son élégance, sa bravoure, sa noble prestance. Grâce à Gaona, nous le voyons chevaucher fièrement dans le cortège qui, le 18 avril 1599, accompagne la reine Marguerite à son entrée dans Valencia, si brillant à la tête de ses quatre pages et de ses deux laquais, si étincelant d'or, de pierres précieuses et de perles, surpassant tellement par ses parures les autres nobles du cortège que le chroniqueur, pour prolixé qu'il soit, renonce à donner idée de tant d'ingéniosité et de luxe <sup>1</sup>. Le lundi 19 avril, à la fête donnée devant le Palais Royal, il prend part aux jeux des *alcancias*, sorte de vases en terre cuite, entièrement clos et parfois remplis de cendres, que les joueurs, à cheval, lançaient à leurs ennemis, qui essayaient de parer le coup soit grâce à un bouclier, soit par une volte-face de leur monture. Mis en belle humeur par ce premier exercice, il se distingue entre tous dans une course de porteurs de torches, grâce à l'idée qu'il eut d'allumer sa torche par les deux bouts et, emporté à toute vitesse par son cheval, de la faire tourner prestement, en sorte qu'elle dessinait dans l'obscurité un colimaçon de feu. Le 20 avril il paraît brillamment dans un carrousel, mêlé de luttés. Le 22 avril, dans une parade équestre, il se signale par la vélocité prodigieuse de son coursier. Enfin, le samedi 24 avril, dans le tournoi solennel que la cité de Valencia offre au roi devant la Lonja en guise de remerciement et d'adieu, sur cette lice glorieuse à l'extrémité de laquelle l'étendard de la cité

1. « Diferenciandose en las galas mas que todos los demas caualleros de su tiempo que sería muy largo de contar si todo se huviesse descreuir sus jnuenciones y galas » (Gaona, f° 332 vo).

avait été fixé en grande pompe, D. Gaspar eut l'insigne honneur de recevoir le prix de mille ducats « por hauer justado mexor que los demas », ayant brisé quatre lances en autant de rencontres et gagnant par surcroît le *prix des dames*, qui ne dut pas être le moins agréable à son cœur toujours galant.

C'était clore dignement une série de triomphes, conquis par-devant l'élite de la noblesse espagnole, en présence du monarque, sous les yeux des ambassadeurs étrangers. Lorsque cette brillante assemblée se fut dispersée, alors que Valencia, épuisée par tant de fêtes, tomba dans un calme si profond qu'elle n'en avait jamais connu d'égal, que faire, qui pût surpasser ou simplement rappeler l'éclat de ce moment unique ? L'instant paraissait venu pour D. Gaspar de revivre par la mémoire les temps révolus, de fixer du moins le souvenir des galanteries du jeune homme, des prouesses du chevalier, des succès du poète. Alors, tourné vers le passé, se rappelant et se recueillant, il composa le *Prado de Valencia*. Le livre, dans un cadre conventionnel, est un résumé de la vie littéraire, amoureuse et militaire de Gaspar Mercader. Imprimé et publié dans la seconde moitié de l'année 1600, il fut écrit vraisemblablement à la fin de 1599 et au début de 1600, alors que son auteur, le corps las et le cœur brisé, ne pouvait plus songer qu'à mettre une conclusion — brillante, sinon bruyante — à la série de ses exploits chevaleresques. Ainsi se clôt, dans la vie de D. Gaspar, la période mondaine. Le chevalier galant est mort : c'est un chef de famille, attentif aux intérêts de sa maison, que nous allons maintenant découvrir.

## IV. — LA MATURITÉ : LE CHEF DE FAMILLE.

Le vendredi 7 février 1603, survint le décès de D. Gaspar Mercader *mayor*, dans la cinquante-sixième année de son âge. Par là notre D. Gaspar devenait seigneur de Buñol et chef de la race des Mercader. Il se hâta de prendre officiellement possession de cette double dignité. D'une part, il transporta son logis à la rue des Chevaliers, dans l'antique demeure de ses ancêtres. D'autre part, il délégua à ses cousins, D. Hierónimo Mercader et D. Bernardo Vilarig, *olim* Carroz, baron de Sirat, des pouvoirs en forme pour qu'ils se fissent reconnaître seigneurs, en son lieu et place, de la baronnie de Buñol et de la ville de Siete-Aguas. Cette cérémonie d'investiture se fit, selon les rites consacrés, le 8 et le 9 février 1603. Une relation notariée<sup>1</sup> en fut dressée, qui atteste que, sans protestation, ni violence, le poète des *Nocturnes* se trouva investi, dans le fief héréditaire, du pouvoir souverain.

Il reviendra pourtant à ses premières amours : il s'abandonnera encore au malin génie de la poésie. Mais quelle différence entre le poète d'autrefois et celui d'aujourd'hui ! Son inspiration, abondante jadis et spontanée, a besoin désormais d'être mise en branle par les sollicitations de ses confrères ou par l'occasion exceptionnelle d'une grande cérémonie catholique. Il n'écrit plus pour lui, pour son plaisir et sa gloire, mais par

1. Archivo del Colegio del Patriarca. — *Prothocolum Michaelis Jacobi Peris de anno 1603* (à la date des 8 et 9 février).

obligation, pour s'acquitter d'une sorte de devoir envers sa religion ou envers un ami. Son œuvre se réduit à n'être qu'une collaboration, de plus en plus discrète et brève, soit à un recueil de poésies chrétiennes, soit à une série de ces poésies laudatives qui, imprimées au début des livres nouveaux, tenaient lieu, à cette époque, à la fois de critique littéraire et de réclame de librairie. On trouvera plus loin la liste de ces œuvres de circonstance. Il suffira de signaler ici qu'en 1602 D. Gaspar collabora plus copieusement qu'à son ordinaire aux fêtes que la cité de Valencia avait organisées pour la canonisation du bienheureux Raymond de Peñafort. Il y mit, à vrai dire, plus d'empressement que de bon goût. Était-il d'un catholique bien respectueux, ou simplement d'un poète délicat, d'attribuer à saint Vincent Ferrer, patriarche de l'église valencienne, l'organisation d'un tournoi en l'honneur de son nouveau confrère en sainteté ? Cette plaisanterie, qui introduit si gaillardement les mœurs tumultueuses de la noblesse dans le monde des béats, s'exprime laborieusement en un romance de cent deux vers.

S'il traitait avec quelque désinvolture les habitants du ciel, il montrait une parfaite obligeance envers ceux d'ici-bas. Gaspar Aguilar en fit l'épreuve à deux reprises, en 1608 et 1610 : il obtint de D. Gaspar, de plus en plus brouillé avec les muses, deux poésies pour être placées en tête des *Fiestas por la Beatificacion del Santo Fray Luis Bertran* et du curieux poème *Sur l'Expulsion des Morisques*<sup>1</sup>. Précieux témoignage que

1. Sur ces deux œuvres, cf. la biographie d'Aguilar, publiée par M. Martí Grajales en appendice à son *Cancionero de la Academia de los Nocturnos, segunda parte*, pp. 188-191.

ce grand seigneur, avec la double autorité de son nom et de son talent, apportait au besogneux poète, incapable de nourrir les innombrables bouches de sa famille !

Faut-il s'étonner qu'un poète qui, sans être plus qu'un amateur, avait pourtant rendu à la poésie un culte actif, ait eu si tôt fait d'abjurer et qu'à l'enthousiasme de jadis se soit substituée une abstention presque complète ? Peut-être la déception amoureuse que G. Mercader éprouva vers 1598, et qui est contée sous le voile de la fiction dans le *Prado de Valencia*, fut-elle pour quelque chose dans ce brusque changement. Si vraiment il ne rimait que pour Bélise, comme il l'a affirmé à tant d'occasions, il est clair que le silence seul lui convenait du jour où Bélise, en se mariant, se fut éloignée de lui à jamais. Mais sa passion, telle que lui-même l'a chantée, paraît si apprêtée et voulue qu'on a peine à croire que par elle la vie de D. Gaspar fût à aucun moment bouleversée. Le divorce qui survint entre les muses et lui s'explique mieux par les innombrables occupations — familiales, politiques, militaires — dans lesquelles il eut à se débattre du jour où il devint seigneur de Buñol : c'est très prosaïquement que ce poète se sépara de la poésie. Pour perpétuer la mémoire de ses succès, il gardait du moins l'admiration de ses contemporains et celle, plus rare, de ses confrères en poésie. Rodríguez a réuni dans sa *Biblioteca valentina*<sup>1</sup> plusieurs témoignages d'approbation qui lui furent accordés vers cette époque. L'un d'eux mérite d'être retenu, celui de Lope de Vega, non pour la qualité de l'éloge, qui est uniquement fondé sur le double mérite de Mercader, écrivain

1. Page 156.

en même temps que guerrier, mais parce que les deux séjours du *Fénix* à Valencia, en 1589-90 et en 1599, encadrent la période la plus brillante de la vie de D. Gaspar, qu'entre le Madrilène et le Valencien il y eut à coup sûr des relations amicales et qu'ainsi, sous la banalité de la forme, l'on peut supposer un fond de sincérité<sup>1</sup>.

Rarement succession<sup>2</sup> se présenta sous un aspect plus difficile que celle de D. Gaspar Mercader *mayor*. Marié à deux reprises, père d'enfants très nombreux nés de l'un et l'autre lit, devenu par héritage maître d'une seigneurie importante dans la possession de laquelle il n'était pas entré sans peine, lui-même avait prévu les débats auxquels le partage de ses biens allait donner lieu, et il avait cherché à les écarter par un testament aussi long que minutieux<sup>3</sup>, qui, comme à l'ordinaire, ne servit qu'à embrouiller les choses. Au reste, son fils aîné ne s'embarrassa point des dernières volontés paternelles : il fit constater que la seigneurie de Buñol constituait un majorat, que par conséquent elle lui revenait de droit, et, tranquille de ce côté, il refusa par-devant notaire d'accepter l'héritage, où il devinait plus de charges que d'avantages. Il poussa plus loin la préoccupation égoïste de ses intérêts : il rejeta la charge de tuteur dont son père l'avait investi envers ses

1. Lope de Vega parle de Mercader dans la *Jerusalén conquistada* (écrite en 1605, publiée en 1609) et dans le *Laurel de Apolo* (1630).

2. L'un des enfants de Gaspar Mercader *mayor* et de Laura Cervellón, Pedro, mourut le 14 octobre 1603, à l'âge de dix-huit ans, juste une semaine après son père. (Archivo de San Nicolás, *Libre de actes funerals del any 1603*, f<sup>os</sup> 79 et 84). Cette circonstance n'aida point à la liquidation de la succession.

3. Cf. *Appendice*, p. 224.

frères mineurs. Malgré cette précaution, qu'il prit dès le 2 mars, et comme il persistait à s'affranchir de ses devoirs de chef de famille, sa marâtre, D<sup>a</sup> Laura Cervellón, les lui rappela par-devant la justice.

Duel acharné et mesquin, engagé entre la mère et le beau-fils dès le 5 avril 1603, poursuivi avec âpreté, sous des formes diverses, jusqu'en 1610 ! La première attaque fut dirigée, au nom de Gaspar Mercader, par un cousin, Jerónimo Mercader, qui était chargé de liquider la succession de D. Gaspar *mayor*. Il s'agissait de restituer à D<sup>a</sup> Laura Cervellón la dot qu'elle avait apportée, en 1583, à la communauté, et le liquidateur prétendait faire cette restitution en nature, sous forme de meubles, tentures et bijoux<sup>1</sup>. Dès que les intentions du liquidateur furent connues, on vit se lever une nuée de créanciers ; il y avait parmi eux les noms les plus illustres de la noblesse valencienne, D. José Pellicer, D. Giner Rabaça de Perellos, D<sup>a</sup> Catalina Grau y Desplugues, chacun affirmant que sa créance était antérieure à celle constituée en faveur de D<sup>a</sup> Laura par le paiement de sa dot. Tant il est vrai que la solvabilité des Mercader inspirait des doutes à ceux-là qui, appartenant au même monde, auraient dû leur consentir le plus de confiance ! D<sup>a</sup> Laura Cervellón ne se laissa point effrayer par tout ce tapage. Elle demanda : 1<sup>o</sup> que sa dot lui fût restituée non en

1. Archivo general del reino de Valencia, *Procesos de Madrid*, Letra G, lio 27, año 1602, n<sup>o</sup> 226 ; — letra G, lio 27, año 1604, n<sup>o</sup> 230. Ces deux procès, dont le premier ne comporte pas moins de 507 feuillets, se font suite : l'un est le procès tel qu'il se plaida à Valencia ; l'autre est le procès d'appel à Madrid. A noter que la date de 1602, sous laquelle le premier procès est catalogué, est fautive ; il faut lire 1603.

nature, mais en argent ; 2° que ladite dot fût considérée comme une créance privilégiée ; 3° qu'on lui restituât, en outre de sa dot, ce qu'elle avait fait entrer dans la communauté lorsqu'elle avait hérité de son père. D'innombrables incidents de procédure survinrent. Ce fut une belle époque pour les chicanoux de Valencia, jusqu'au moment où, le 15 mai 1604, une sentence fut rendue qui mécontenta les deux parties. L'une et l'autre firent appel à Madrid : nouvelle procédure, nouveaux frais, nouveaux incidents, et enfin, après bien du temps perdu, nouvelle sentence.

Cette fois encore les plaideurs ne furent pas satisfaits, et ils recommencèrent leurs doléances par-devant la justice. Force leur fut de trouver un autre prétexte : ce fut D<sup>a</sup> Laura Cervellón qui le fournit, en demandant à son beau-fils de servir une pension alimentaire à ses frères puînés <sup>1</sup>. D. Gaspar refusa avec indignation : on plaida donc en première instance, puis en appel. Le procès offre aujourd'hui peu d'intérêt ; mais il donna occasion de produire un très curieux document, conservé dans une bibliothèque privée<sup>2</sup>. C'est un manuscrit intitulé : *Memorial en fet del conte de Buñol contra dona Laura Ceruello sobre lo proces de Aliments*, dans lequel nous trouvons un état détaillé de la fortune de D<sup>a</sup> Laura Cervellón et de celle de D. Gaspar vers l'année 1606.

1. Archivo general del reino de Valencia, *Procesos de Madrid* letra C, lio 20, año 1609, n° 235.

2. Dans la bibliothèque de D. J.-E. Serrano y Morales, *Varios in-fol.*, 12. Ce manuscrit, dont je n'analyse ci-dessus que la première partie, comprend une deuxième partie : *Memorial per part de dona Laura Ceruello y de Mercader contra lo conte de Buñol*, et une troisième partie : *Pro D. Laura Ceruello et de Mercader contra D. Gasparem Mercader, comitem de Bunjol*.



Mercader voulait prouver que ses ressources, loin de lui permettre d'entretenir ses frères putnés, lui suffisaient à peine pour les dépenses de sa propre maison, tandis que D<sup>a</sup> Laura Cervellón possédait des richesses supérieures à ses besoins. Pour faire cette preuve, D. Gaspar procède à un dénombrement méthodique des revenus de D<sup>a</sup> Laura, et il affirme que des biens mobiliers ou immobiliers, lui appartenant en toute propriété ou en usufruit, elle tire une somme annuelle de 30,176 livres 13 sous 10 deniers. Il est vrai que D<sup>a</sup> Laura prétend mener grand train, puisqu'elle déclare avoir besoin pour son service personnel de « une voiture, deux gentilshommes ou écuyers, deux pages, un domestique, trois servantes et trois duègnes ». N'importe, réplique D. Gaspar, elle peut suffire à ce luxe et à d'autres dépenses encore. Lui, au contraire, de quelle pénurie ne souffre-t-il pas ? Il ne reçoit pas de la munificence royale ce traitement de *baile* qui remplissait si bien la cassette paternelle. Il n'a pas davantage, comme son père, les revenus de deux dots reçues au moment de chacun des mariages ; il ne jouit même pas de la dot de la seule femme qu'il ait jamais épousée, puisqu'il a fallu la passer au compte de D. Giner de Perellos, qui faisait valoir une forte créance avec trop d'insistance. Que lui reste-t-il donc ? Tout juste les revenus de la seigneurie de Buñol, qui est affermée 6,000 livres par an. Il a beau se montrer prévoyant, éviter les excès, ménager ses finances<sup>1</sup>, il arrive avec peine à joindre les deux bouts. Qu'on ne lui inflige donc pas de charges nouvelles : de

1. « D. Gaspar Mercader era hun caualler molt prouido y que no feya excessos y que miraua molt per sa asienda » (*Memorial*).

la gêne à laquelle il est réduit, ce serait le faire passer à la misère. Ce n'est pas tout que d'être noble : il faut vivre et tenir son rang. Derrière les plus majestueuses façades se cachent parfois des lézardes.

Un surcroît de dignité arriva à G. Mercader, tandis qu'il se débattait parmi tant de difficultés financières et juridiques. Le roi Philippe III, désireux de récompenser en lui un bel exemplaire de la noblesse chevaleresque et militaire qui se survivait encore à elle-même, le comprit sur une liste de privilèges nobiliaires qu'il distribua, en 1604, dans le royaume de Valencia : il lui concéda le titre de comte. Si nous en croyons son contemporain Escolano<sup>1</sup>, le roi se décida surtout par la considération des mérites guerriers, équestres et mondains, dont Gaspar Mercader avait toujours fait parade, notamment dans ces fêtes de 1599, dont le roi conservait apparemment le souvenir. Sans rejeter le témoignage d'Escolano, il n'est pas défendu de supposer que le monarque, en répandant ses bienfaits parmi l'aristocratie valencienne, songeait à se ménager chez elle des appuis, indispensables dans les jours troublés que la politique de persécution contre les Morisques, vers laquelle il inclinait déjà, ne pouvait pas manquer d'amener.

Propriétaire d'un titre nouveau, D. Gaspar dut prendre plus d'importance encore dans l'Ordre ou *Bras* de la Noblesse. Déjà aux Cortès de 1604, réunies dans le couvent de Saint-Dominique, il avait joué un rôle prépondérant : dans la séance du 14 janvier il fut choisi comme l'un des douzes *Tractadors*. Ceux-ci formaient une commission qui agissait au nom de l'Ordre dont elle

1. Escolano, *Segunda parte...*, col. 942.

émanait, soit seule, soit conjointement avec les commissions analogues nommées par les autres Ordres; ils préparaient ainsi la solution des affaires, et dans bien des cas les assemblées plénières se bornaient à ratifier leurs décisions. Les *Tractadors* étaient donc les maîtres des délibérations, et D. Gaspar, dans cette charge, put acquérir une pratique directe des affaires. Fort de cette expérience, il prit part encore aux Cortès de 1607<sup>1</sup>. Bon serviteur de son roi et de son pays, il ne manquait pas aux assises où se réglait la marche de la chose publique.

Il ne servit pas moins exactement les intérêts de sa famille. Sa sollicitude s'exerçait au loin : en 1606, il épouse par procuration une sienne cousine, D<sup>a</sup> Hipólita Artes, fille de D<sup>a</sup> Leonor Mercader, en lieu et place de D. Juan Simon Carrillo de Arbornoz, seigneur des baronnies de Stiri et Canedu, résidant à Caller en Sardaigne<sup>2</sup>. Trois ans plus tard, il entreprend de marier son fils D. Laudomio. La chose n'était pas aisée à cause de la situation gênée de la famille. D. Gaspar résolut la difficulté avec élégance : il trouva pour Laudomio une héritière qui, sans posséder d'énormes capitaux, avait au moins cet avantage d'apporter dans sa corbeille une créance qui grevait lourdement les revenus de D. Gaspar et qui allait ainsi s'éteindre sans bourse délier. D<sup>a</sup> Ana de Perellos, dont la mère, D<sup>a</sup> María, était une Mercader, devint donc la fiancée et bientôt après l'épouse de son cousin D. Laudomio. Le contrat de mariage fut

1. Archivo general del reino de Valencia, *Corts del any 1604 et Corts del any 1607*.

2. Archivo de San Esteban, *Libre de desposoris de Sant Esteue del any 1668 fins 1620*, fos 333 v<sup>o</sup> et 334 r<sup>o</sup>.

signé le 5 août 1609, par-devant le notaire Francisco Bartolomé Simancas; il reconnaissait à D<sup>e</sup> Ana une dot de 18,500 livres, dont 15,000 livres données par le père, D. Giner, soit en espèces soit en créances sur la famille Mercader, et 3,500 livres, ajoutées en partie par le frère de la fiancée, lequel s'appelait aussi D. Giner, en partie par sa sœur D<sup>e</sup> Brunisen <sup>1</sup>. Une postérité nombreuse allait naître de cette union : Cotaldo, Hipólita, Ángela, Félix, Laudomio, Isidoro, et de tous, sauf du dernier, D. Gaspar Mercader fut très fidèlement le parrain. D'ailleurs, aucun des enfants mâles ne devait survivre aux parents : après la mort de D. Laudomio, le comté de Buñol passera à la branche cadette. D. Gaspar ne put voir ni prévoir ce malheur; de ses petits-enfants il ne connut que les joies qu'ils lui donnèrent et la satisfaction de croire que sa race allait se perpétuer.

Il avait besoin du spectacle idyllique de cette moisson qui se levait, pour le détourner des préoccupations qui pesaient sur lui. Des jours de tristesse étaient

1. On trouvera une analyse de ce contrat dans une *alegación en hecho y derecho*, de date postérieure, intitulée « *Por D. Gaston Mercader, conde de Buñol, contra la egregia Doña Anna de Perellos, viuda, condesa de Buñol* ». Au moment de marier sa fille à D. Laudomio, il semble que D. Giner Rabaça de Perellos, qui était un plaideur enragé et un procédurier redoutable, se soit défié de cette union, ou, du moins, ait pris pour la rédaction du contrat d'innies précautions. En effet, dans un procès concernant la famille de Perellos (*Archivo histórico nacional*), on lit ceci au cours d'une déposition de fray Gerónimo Mos, de l'ordre de Saint-Dominique (10 février 1618) : « Se recorda ell testimoni que viuint lo quondam Don Giner de Perellos, juntament ab lo molt magnífich Doctor del Real Consell Gaspar Tárrega, vingueren a la cella de ell testimoni en lo conuent de Sent Domingo de la present ciutat, y alli tractaren algunes vegades del casament de la señora Doña Anna de Perellos ab lo fill del comte de Bunyol y dels interesos de dit casament. »

survenus pour le royaume de Valencia, et le comté de Buñol allait connaître bien des misères : souffrances de la famine, horreurs de la dépopulation.

C'est un fait que, dès le seizième siècle, le blé manqua dans le royaume de Valencia. Soit que les bras fissent défaut pour la mise en valeur de cette terre extraordinairement fertile, soit que le sol fût employé à des cultures plus rémunératrices que celle du blé, il est certain que la disette sévissait presque chaque année. Les magistrats municipaux de Valencia consacraient la meilleure part de leurs efforts à assurer l'approvisionnement de la cité, et, pour qu'ils ne négligeassent pas cette part essentielle de leurs fonctions, ils portaient, sur leur costume de cérémonie ou *gramalla*, un insigne, nommé, selon les époques, *capirón* ou *chia*, qui représentait la miche de pain dont ils devaient assurer la fourniture à la population. Ils envoyaient donc tous les trois ans en Sicile un agent, qui achetait sur place d'énormes quantités de blé et assurait leur transport par mer au Grao de Valence. De là, ces approvisionnements passaient au petit village de Burjasot, où, au fond d'énormes souterrains (les *silos* mauresques, en valencien les *sitges*), ils se conservaient dans de bonnes conditions<sup>1</sup>. Or il arriva, en 1608, que la disette, surtout sensible jusque-là dans la grande agglomération de Valencia, s'étendit à l'un des villages du comté de Buñol, celui d'Alborache : on n'y

1. Cf. Gaona, *Libro copiosso*..., cap. 69 : *De hun romance muy cariosso*... fo 66o, ro et vo :

En hombros de seys jurados  
Toda esta ciudad estriua  
Que la prouehen de trigo  
De la abundante Cicilia.  
Alla de tres en tres años  
Con salario hun hombre embían

Cauallero o ciudadano  
Que el trigo les aperciba.  
Despues por la mar lo traen  
Y ay de hordinario en la[s] sixas  
Ochocientas mil fanegas  
Para las panaderias.

trouvait plus ni froment, ni millet, ni orge, ni aucune espèce de grain. Les infortunés habitants, ruinés par de mauvaises récoltes, n'avaient pas un sou vaillant pour se procurer quelque nourriture. Ils s'adressèrent alors à leur seigneur, comme les Valenciens s'adressaient à leurs jurés. D. Gaspar Mercader<sup>1</sup> fut sans doute bien embarrassé; enfin, au risque de diminuer les taxes et impôts que lui-même percevait, il autorisa l'« université » d'Alborache, c'est-à-dire l'ensemble des habitants, à s'endetter jusqu'à concurrence de 600 livres pour employer l'argent ainsi recueilli à des achats de grain. Ce remède, temporaire et médiocre, dut être d'autant plus inefficace que des calamités autrement graves allaient s'ajouter aux souffrances de la faim.

Jamais pays sous le ciel ne fut plus terriblement éprouvé que le royaume de Valencia par l'expulsion des Morisques. Tant de misères devaient en résulter que ni Philippe III, malgré son insouciance, ni son favori le duc de Lerma, malgré son acharnement contre les Morisques au temps de sa vice-royauté à Valencia, n'osaient prendre seuls la responsabilité d'une pareille violence; il fallut pour les y décider le fanatisme de D. Juan de Ribera, archevêque de Valencia et patriarche d'Antioche, figure marquante mais sombre de l'Église espagnole à cette époque. Par lui, par ses instances et ses intrigues, l'expulsion fut résolue. L'une des difficultés à laquelle l'exécution en était exposée pouvait venir de l'attitude de la noblesse valencienne : qu'allaient dire et qu'allaient faire tous ces

1. Archivo general del Reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1608, libro 3, mano 25, fo 25.

possesseurs de fiefs et de domaines du jour où le caprice royal les priverait de leurs plus laborieux agriculteurs ? Le roi essaya d'apaiser par avance la mauvaise humeur probable de sa noblesse. Le 11 septembre 1609, de l'Escorial, il adressa au comte de Buñol, qu'il considérait, on le voit, comme un des représentants les plus autorisés de la noblesse, une longue lettre<sup>1</sup>, qui n'est qu'un plaidoyer anticipé en faveur de la mesure projetée. Il commence par y montrer de quelle longue mansuétude il a usé envers les Morisques, qu'en bonne justice il aurait dû chasser depuis longtemps, puisque par leurs intrigues, par leurs appels adressés à des souverains étrangers, comme le sultan des Perses et le roi Muley-cidan, ils compromettent non seulement l'ordre intérieur, mais la sécurité du royaume. Il expose ensuite que les Morisques ne seront autorisés à emporter de leurs biens mobiliers autre chose que ce qu'ils pourront charger sur leurs épaules, de sorte qu'ils laisseront aux seigneurs une grande partie de leurs richesses. Il termine par l'assurance qu'il saura réparer les pertes imposées de ce chef à la noblesse. — Est-ce un triomphe de la dialectique royale ? est-ce plutôt que les temps étaient passés où la volonté des vassaux pouvait s'opposer à celle du suzerain ? Le fait est que D. Gaspar Mercader, pas plus que les autres Valenciens de son rang, n'eut des vellétés de résister à la volonté royale ; au contraire, il aida d'un concours très actif à réaliser cette volonté. Le 24 septembre 1609, il fut nommé au commandement de l'un des six secteurs entre lesquels le

1. Archivo general del reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1624, libro 4, mano 32, fo 48.

vice-roi avait divisé la ville de Valencia pour la défendre contre un soulèvement possible de Morisques<sup>1</sup>. Son frère Baltasar fut choisi par le vice-roi comme l'un des exécuteurs de la mesure<sup>2</sup>. Son fils Laudomio fut enrôlé par l'archevêque Juan de Ribera dans une sorte de milice que ce dernier avait formée avec les chevaliers de Saint-Jacques résidant dans le royaume de València<sup>3</sup>. Impossible, on le voit, de servir les desseins du roi avec plus d'unanimité que la famille de D. Gaspar en montra.

Tant de zèle manifesté contre les intérêts mêmes de celui qui le déployait, cela valait bien une récompense. Cependant le roi, assailli par d'innombrables réclamations et plus prompt à promettre qu'à payer, laissait les choses traîner en longueur. D. Gaspar, que ses créanciers harcelaient, entreprit, au début de l'année 1613, un voyage à Madrid dans l'espoir qu'une intervention personnelle serait plus efficace que des négociations écrites. Il en profita pour régler toutes ses affaires, réclamant même à l'Inquisition une expédition en double de son titre de familier, dont il avait égaré l'original en même temps que presque tous ses papiers de famille<sup>4</sup>. Du roi lui-même il obtint peu de chose. En effet, lorsqu'en 1614 le montant des indemnités dues à la noblesse valencienne à la suite de l'expulsion fut définitivement fixé, le comte de Buñol n'obtint aucun subsidé ; il fut seulement désigné pour une réduction des impôts qu'il

1. Fonseca, *Relación de la expulsión de los Moriscos de Valencia*, réimpression de 1878, p. 42.

2. Bleda, *Coronica de los Moros de España*, Valencia, 1618, p. 979<sup>a</sup>.

3. Bleda, *ibid.*, p. 979<sup>b</sup>.

4. Inquisición de Valencia. *Libro octavo de Cartas del Conso*, fos 307, 308 et 312.



payait au roi<sup>1</sup>. Fit-il mine de se fâcher ? ou le roi, de lui-même, revint-il à une plus juste appréciation des mérites de son serviteur ? Ce qui est sûr, c'est que Laudomio fut aussitôt l'objet d'une faveur qui dut panser les blessures de son père. Par lettre royale, donnée à Madrid le 22 janvier 1614, il reçut une charge d'officier de bouche de Sa Majesté : la lettre<sup>2</sup> adressée à D. Gaspar indique, dès le début, que le don de cette charge est fait « en réparation des dommages subis par le comte dans ses domaines et pour l'aider à payer ses créanciers ».

De ce jour la situation de la famille s'améliora un peu. Les dettes les plus criardes purent être éteintes grâce à la largesse du roi. D'autre part, le comté de Buñol, sans retrouver son ancienne prospérité, connut cependant des jours plus heureux. Il se repeuplait progressivement. Dès l'année 1611, D. Gaspar Mercader avait réussi à y amener une colonie de nouveaux habitants. Par une charte de repopulation (*cartas de poblaciones*) il leur avait accordé de nombreux avantages en retour du serment de fidélité et de l'hommage de vasselage qu'ils lui avaient prêtés ; grâce à eux, les terrains en plaine se couvrirent à nouveau de froment, d'orge, de maïs et de légumes, tandis que sur les pentes on replan-

1. *Asiento de las casas de los Titulos, Barones, y dueños de los lugares que por la expulsion de los Moriscos... quedaron despoblados*. En Valencia, en casa de Pedro-Patricio Mey, 1614. — Réimprimé par P. Boronat y Barrachina, *Los Moriscos españoles y su expulsión*, tome II, p. 638-39.

2. Archivo general del reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1616, libro 5, mano 46, fo 7 : « para reparo de los danyos reseuidos en el estado de V. S. por la expulsion y para ayuda a pagar a sus acrehedores. »

tait ou on faisait revivre par des soins attentifs les oliviers, les mûriers et surtout les figuiers, dont les fruits, séchés puis agglomérés en forme de pain, servaient de nourriture aux pauvres, comme ils en servent encore aujourd'hui dans quelques recoins de la province de Castellón. Ce ne fut pas seulement la vie agricole, ce fut aussi la vie sociale qui se reconstitua. La sèche énumération de la *Charte*<sup>1</sup> nous laisse entrevoir quelle désolation avait succédé à la richesse de naguère. Une fois que les habitants importés furent installés à Buñol, c'est-à-dire une fois que le dommage eut été réparé du mieux possible, le total des maisons ne s'y élevait même pas à soixante, tandis qu'il y en avait plus du triple avant l'expulsion. L'organisation administrative elle-même, qui avait disparu dans la tourmente, dut être reconstruite de toute pièce. On rétablit donc une charge de *justicia* et une charge de *lochtinent de justicia*, deux charges de *jurats* ou conseillers, une charge de *mustasaf*. Les titulaires de ces charges étaient choisis en double par l'assemblée des habitants; la liste de proposition était soumise à D. G. Mercader, qui faisait, en faveur de l'un de ceux qu'elle indiquait, la nomination définitive. À côté de ces magistrats municipaux, il y avait à Buñol un procureur général du comté qui représentait de façon permanente la personne même du comte, et qui était chargé, à ce titre, des fonctions de police. Sous la direction de ce procureur, par les soins des magistrats municipaux, la vie reprit à Buñol et dans tout le comté.

1. Archivo general del reino de Valencia, *Real Justicia*, años 1733-1735, n<sup>o</sup> 13, f<sup>os</sup> 439 sq.

C'est sur cet espoir d'un relèvement que se termine pour D. Gaspar Mercader cette période de sa vie. Il s'est donné avec activité, sans ménager sa personne ni ses démarches, à la tâche politique, administrative et guerrière qui lui incombait. Surveiller et contenir une révolte possible des Morisques, — les accompagner sans désordre jusqu'au port même où ils s'embarquaient pour la Barbarie, — remplir du mieux possible le vide qu'ils avaient laissé, — maintenir cependant le crédit de la famille, qui ne semblait pas devoir résister à une pareille secousse, — assurer pour son fils, par un mariage assorti, la perpétuité de la race, — en un mot, lutter contre vent et tempête, non seulement pour survivre à l'orage, mais encore pour vivre d'une vie complète, voilà une œuvre qui réclama de celui qui la mena à bien un peu plus que ces qualités banales de mondain disert et discret qu'il avait surtout déployées auparavant. Sa personnalité s'est élargie, et la maturité lui a apporté une maîtrise de soi et des choses que la décision de son esprit avait seul laissé soupçonner jusque là. Il est perdu (ou peu s'en faut) pour les lettres, mais il remplit tout son rôle de grand seigneur et de chef de famille.

#### V. — LA VIEILLESSE : LE CHRÉTIEN.

D. Gaspar Mercader, satisfait d'avoir ramené sa barque vers des flots plus tranquilles, va désormais la laisser cheminer paisiblement vers le port. A l'ancienne agitation succéda peu à peu une attitude paisible et recueillie, où l'activité, si parfois elle se manifeste, s'em-

ploie à des fins morales. Par des transitions doucement ménagées il se laisse aller à petits pas vers le grand repos, s'appuyant seulement, pour s'affermir, sur les vérités de sa religion.

L'exemple de ses compatriotes aurait provoqué chez lui, s'il en avait été besoin, un regain de piété. La cité entière, comme pour expier la splendeur profane dont elle avait brillé naguère, se consacrait à exalter les mérites de la Vierge et des Saints ; ou plutôt cette exubérance valencienne, qui ne trouvait plus à se déverser dans les amusements profanes, s'employait, toujours aussi vibrante, à des manifestations religieuses. Il s'agissait notamment d'obtenir de l'autorité ecclésiastique qu'elle béatifiât un prêtre de la paroisse Saint-André, le Père Francisco Gerónimo Simón. Celui-ci, au dire de ses dévots, qui formaient la quasi-totalité du peuple valencien, était mort en odeur de sainteté. Sa vie et ses miracles avaient été racontés dès l'année 1614 et, à la fin du livre qui les contenait<sup>1</sup>, se trouvait un récit sommaire des honneurs posthumes que la piété des Valenciens lui avait dès lors décernés. C'était un culte véritable que l'enthousiasme populaire organisait. L'Inquisition voulut au plus vite y mettre ordre. Comme il était à prévoir,

1. De ce livre je n'ai trouvé l'indication que dans une lettre à l'Inquisition de Valencia, reçue à Valencia le 23 juin 1614. (*Libro octavo de cartas del Consejo*, fo 410.) Il s'intitulait : *Breve y sumaria relacion de la vida, muerte y milagros del venerable Presbitero Mossen Geronimo Simon, Valenciano, con los tumulos, honrras, entradas y presentes que en el termino de un año en Valencia se le han hecho con otras cosas sucedidas, por Domingo Salcedo Loaiça, devoto suyo. Dirigida al obispo de Segorbe*. Je n'ai pas réussi à en retrouver un seul exemplaire. A la Bibliothèque provinciale de Tolède il y a un ms. de grand format, intitulé : *Vida de Mossen Geronimo Simon* ; j'ai pu le voir, mais non l'examiner.

les prohibitions qu'elle édicta ne firent qu'échauffer l'enthousiasme populaire. En particulier durant les années 1618 et 1619, les manifestations en faveur du Père Simón se multiplièrent : illuminations des maisons, autels dressés avec son image au coin des rues, processions organisées tour à tour par les différentes corporations, bref tous les témoignages d'un zèle résolu. Les miracles d'usage se produisirent : par exemple, un enfant de sept mois cria un beau jour à pleins poumons : « Vive Simón ! » On crut même avoir trouvé une preuve plus évidente de la sollicitude divine à l'égard du Père Simón : il advint que le jour de la Saint-Barthélémy un melon, un splendide melon, apparut sur la place de la cité, portant sur son écorce une inscription en relief : « Vive Simon ! » Du coup, l'affaire était claire. D. Gaspar Mercader fut des premiers à crier au miracle et il organisa sans délai, pour célébrer cette trouvaille, une manifestation. Le lendemain, au lieu du melon, on en trouva tout un chargement, ornés au même endroit de la même inscription. Le charme était rompu : un maraîcher avoua qu'avec le concours de son fils, qui était étudiant, il avait gravé à la pointe du couteau les miraculeuses inscriptions, dont le relief s'était formé lors de la croissance du melon. Et D. Gaspar peut-être d'éprouver quelque confusion....

Il montra autant de décision et plus de perspicacité

1. « El sabado dia de S<sup>a</sup> Barthe por la mañana se halló en la plaza de la ciudad un melon en el qual por la corteza de letras muy grandes y bien formadas estaba escrito : *Simon Victor*, con las quales se començo a inquietar la gente llamandolo milagro y fomentandolo el conde de Buñol..... » Inquisición de Valencia, *Cartas al Con-sejo*, f<sup>o</sup> 106 (27 août 1619).

lorsqu'il entreprit, dans la mesure de ses moyens, de faire définitivement proclamer comme un dogme l'immaculée Conception de la Vierge. La Vierge Marie avait-elle été préservée, dès le premier moment de sa conception, de toute tache du péché originel? Question que les théologiens avaient subtilement débattue depuis saint Bernard et Duns Scot, et sur laquelle les deux congrégations rivales des dominicains et des franciscains avaient pris des positions contraires. Le débat était devenu trop vif à la fin du seizième siècle pour rester contenu dans l'école; il fut porté devant la foule des fidèles, et plusieurs papes épuisèrent en vain leur autorité à défendre qu'aucune allusion y fût faite publiquement, soit de vive voix, soit par écrit. Dans ce mouvement qui ébranla toute la chrétienté, et dont l'Espagne entière accéléra l'impulsion, Valencia se distingua par l'intempérance de son prosélytisme : les Valenciens se souvenaient que dans leur ville avait été signé, le 2 février 1394, l'édit par lequel Jean I d'Aragon reconnaissait la fête de l'Immaculée Conception et recommandait ce pieux mystère à ses sujets sous menace d'exil; ils prétendaient aujourd'hui se montrer dignes des ancêtres qui avaient entendu proclamer la décision royale. Pour sauvegarder la mémoire de cette proclamation, en même temps que pour en mieux faire connaître l'objet, les Jurés municipaux décidèrent d'imprimer aux frais de la cité, en 1568, le texte même de l'édit de Jean I; mais tous les exemplaires tirés furent bientôt distribués, égarés, anéantis. L'idée vint donc, en 1619, à Gaspar Mercader, d'imprimer à nouveau en valencien la pragmatique royale, vieille déjà de plus de deux siècles, et de la répandre abondamment dans le public. En même temps, pour en fixer le texte, il la fit

enregistrer à la Curie civile<sup>1</sup>. Double témoignage du zèle de propagande dont il était animé.

Ces manifestations trop paisibles ne suffisaient pas. D'une part, D. Gaspar faisait profession d'être l'un des plus fervents dévots de l'Immaculée Conception et, au dire d'un de ses compatriotes, il se proclamait, dans ses écrits, esclave de ce mystère. D'autre part, les événements se précipitaient autour de lui. Au début de juin 1619, des cortèges significatifs parcoururent les rues de Valencia : un jour c'était la promenade triomphale d'un tableau sur lequel on voyait un Enfant-Jésus armé de pied en cap et s'apprêtant à défendre une image de Notre-Dame de la Conception ; un autre jour c'était l'exhibition d'un second Enfant-Jésus, armé comme le premier, mais accompagné cette fois d'un Saint-François, qui se montrait, non moins que lui, champion de la pureté originelle<sup>2</sup>. Dans ces conditions, il fallait frapper un grand coup pour ne pas laisser s'égarer sur d'autres l'attention du public : D. Gaspar n'hésita point. Il organisa, avec le concours de quelques nobles, une sorte de carrousel, un *estafermo*, qui devait tout entier se dérouler pour la plus grande gloire de Marie Immaculée<sup>3</sup>.

1. Ximeno, *Escritores del Reino de Valencia*, t. I, p. 293.

2. Inquisición de Valencia, *Cartas al Consejo* (4 juin 1619).

3. « Sabado 8 de junio de 1619. — Dicho dia fue el primer ensayo del estafermo que el conde de Buñol trata de hacer a honrra y gloria de la Purissima Concep<sup>a</sup>; salieron a el el conde de Buñol, el conde de Ana, el conde de Sin Arcas, este no comio, D<sup>n</sup> Carlos Borja, D<sup>n</sup> Francisco Carroz pardo, D<sup>n</sup> Manuel Belvis, D<sup>n</sup> Laudomio Mercader, D<sup>n</sup> Remigio Sorel, D<sup>n</sup> Luis Sorel, D<sup>n</sup> Luis Ferrer Cardona, D<sup>n</sup> Juan Cabanillas, D<sup>n</sup> Christoval Cabanillas. Miravan este ensayo desde el Baluarte la Marquesa de Navarreste, la condese de Ana,... » (*Dietario de Vique*, p. 13, ms. inédit appartenant à D. José-Enr. Serano Morales.)

Nous ne connaissons pas les détails de la fête; nous pouvons seulement supposer qu'elle fut digne de son objet, digne de ses acteurs, digne enfin de son organisateur.

Cependant les pouvoirs publics, de même qu'ils avaient naguère réclamé la canonisation du Père Simon, s'associaient aux pétitions du peuple valencien relatives à l'Immaculée Conception. Le 4 juillet 1619, les Jurés municipaux décident que dans l'Université, laquelle relevait de leur juridiction, nul ne pourrait être admis aux grades sans avoir prêté le serment de reconnaître en toute occasion et de défendre la pureté originelle de Marie <sup>1</sup>. Le samedi 20 février 1621, ils nomment des délégués <sup>2</sup> pour obtenir du roi l'autorisation de publier solennellement dans leur ville le décret du pape Paul V, en date du 31 août 1617, et d'organiser à cette occasion des fêtes magnifiques. Le roi acquiesça au désir des Jurés. Les fêtes eurent lieu, et avec d'autant plus d'éclat que, tandis qu'on les préparait, un décret du pape Grégoire XV était survenu qui, sans proclamer encore le dogme de l'Immaculée Conception, défendait aux catholiques de supposer chez la Vierge Marie une souillure primitive. De toutes les cérémonies qui célébrèrent la décision papale, il est possible de se faire une idée très exacte par la relation qu'un prêtre, Juan-Nicolás Creuhades, en a écrite et imprimée au compte de la cité de Valencia <sup>3</sup>. Hélas! le récit détaillé du chroniqueur nous permet de constater que Gaspar Mercader ne prit aucune part à

1. Archivo del Ayuntamiento, *Manual del Consell*, n° 146.

2. *Manual del Consell*, n° 147.

3. Ce travail fut payé cent livres à Creuhades. Cf. *Manual del Consell*, n° 149, à la date du 21 mars 1623.



tant de manifestations pieuses. Creuhades lui-même nous donne le motif de cette abstention, lorsque, énumérant les notabilités présentes à la procession du 13 novembre 1622, il ajoute<sup>1</sup> : « Je regrette qu'on me dise à l'oreille : Pourquoi le comte de Buñol n'est-il pas présent, dévot comme il l'est de ce culte ? Il ne l'a pas pu à cause de la crise de goutte dont il souffre... » Ainsi la maladie fut plus forte que sa foi ; il fut retenu chez lui, immobile et impotent, tandis que se déroulaient dans Valencia les pompes sacrées que son zèle avait suscitées. Est-ce pour se dédommager qu'il organisa chez lui un concours poétique en l'honneur de la Vierge ? Ou Ximeno, qui nous donne cette nouvelle, attribue-t-il à D. Gaspar une initiative qu'il n'a point eue ?

Ce qui est sûr, c'est que nous ne trouvons désormais, ni dans les imprimés contemporains, ni dans les manuscrits d'archives, aucune indication qui nous permette de supposer chez G. Mercader un renouveau d'activité. Malade désormais et vieilli, il est probable qu'il s'absorba dans les pratiques d'une piété de plus en plus étroite. Il sentait derrière lui tout un passé mondain et amoureux, qui demandait à être expié. D'autre part, il avait sous les yeux ou dans l'esprit les nombreux exemples de dévotion exaltée que sa propre famille lui offrait comme autant de modèles. C'était D<sup>a</sup> Laura Cervellón, la seconde femme de son père, qui, devenue veuve, s'était retirée au couvent de Sainte-Catherine de Sienne, y avait

1. « Y siento que me dicen al oydo que como no vino el Conde de Buñol, siendo tan aficionado ? No pudo, por el accidente que padece de la gota : basta que no faltasse su hijo, y se tenga certeza que venia el Conde en todos los coraçones de la procession. » (Creuhades, *Solennes, y grandiosas fiestas... de la inmaculada Concepcion de Maria*, Valencia, 1623, p. 98.)

pris l'habit de dominicaine, s'était assujettie rigoureusement aux prescriptions les plus sévères de la règle et s'était endormie, le 7 décembre 1616, dans la paix du Seigneur, tandis que ses compagnes et son confesseur observaient des marques évidentes de son triomphe céleste. C'était encore son demi-frère, Miguel Mercader y Cervellón, seigneur d'Oropesa, qui, en janvier 1627, étonna Valencia par la hardie simplicité de ses adieux au monde : en compagnie de sa femme, D<sup>a</sup> Vicenta Monpalau y Ferrer, en compagnie de leurs enfants, il se rendit au monastère de la Trinité, et là, prenant la parole devant la foule des fidèles, il proclama que, depuis six ans, il préparait cette journée de renoncement ; il confessa publiquement ses péchés avec humilité, puis, après des adieux mouillés de larmes, il revêtit l'habit religieux, tandis que sa femme s'ensevelissait à jamais dans le cloître<sup>1</sup>. Il est impossible que D. Gaspar n'ait pas ressenti la contagion de cette ferveur mystique. A l'imitation de sa seconde mère, à l'instigation de son frère, il dut, dans le silence de la demeure familiale, élever vers Dieu son âme pécheresse.

Trouva-t-il ainsi le repos de l'esprit ? On ne saurait le croire. Trop de tracas pesaient encore sur lui, et son âme n'avait pas un vol assez puissant pour s'en affranchir. La situation financière de sa maison était un de ses soucis principaux : elle avait cessé depuis longtemps déjà d'être solide, et la perturbation causée par l'expulsion des Morisques avait ôté tout espoir de la rétablir. Que faire alors ? Implorer les largesses royales, tendre la main au monarque, comme il sied dans un pays qui

1. *Dietario de Vique*, p. 75.

s'achemine vers la centralisation et où déjà tout bien-être arrive d'en haut. En 1621, Philippe IV se laissa émouvoir par des sollicitations qui avaient été probablement répétées à bien des reprises, et le 16 août<sup>1</sup>, sous prétexte de réparer les dommages causés par le départ des Morisques, il accorda à G. Mercader une rente annuelle et perpétuelle de 7,000 livres : ce fut probablement dès lors le plus clair de ses ressources. Il aurait pu quant à lui s'en contenter, mais il avait autour de lui sa famille, et notamment un fils, qui devait attirer aux finances paternelles plus de dépenses que de recettes.

Ce n'était pas un méchant garçon que Laudomio Mercader, mais il avait l'humeur terriblement vive. Ni le mariage ni la paternité n'avaient pu l'assagir. Comme son père s'était jadis compromis dans des intrigues qui confinaient au brigandage, lui-même s'abandonnait à des accès d'humeur qui allaient presque jusqu'à l'homicide. Le dimanche 5 août 1621, un peu avant midi, auprès de la cathédrale, il se prit de querelle avec un autre noble, D. Francisco Rocamora; les épées furent promptement dégainées, comme il convenait entre gens de qualité, et si D. Laudomio reçut une légère atteinte, il porta un coup profond à son adversaire. Le Dr Agustín Morlá, juge au criminel, commença une enquête, et, avant tout interrogatoire, il somma D. Laudomio de rentrer chez lui et de n'en plus sortir sous peine d'une amende de 2,000 ducats. Pour une fois, D. Laudomio avait obéi aux ordres de l'autorité, lorsque un émissaire accourut lui annoncer que la blessure de Rocamora pa-

1. Archivo general del reino de Valencia, *Manaments y Empares*, año 1621, libro 7, mano 67, fols 13-21.

raissait dangereuse et que l'affaire allait devenir très grave. Notre bretteur fut pris de panique et il alla chercher asile à l'Inquisition, dont il était familier : exactement comme son père avait fait en pareille occurrence. Cette fois, la démarche de Laudomio provoqua un conflit entre les juridictions, la religieuse et la civile ; celle-ci devait triompher, car l'Inquisition, mécontente sans doute d'une famille qui ne se souvenait jamais d'elle que pour réclamer une immunité compromettante, déclara tout net qu'elle n'avait point prétendu protéger D. Laudomio Mercader, que c'est lui qui était venu chercher un refuge chez elle et non elle qui le lui avait offert. Sans doute, le comte de Buñol, père du coupable, affirme le contraire, mais il a laissé entendre aux Inquisiteurs que son affirmation n'a d'autre but que d'échapper à l'amende annoncée<sup>1</sup> : touchant mensonge, qui devait du moins protéger des finances contre lesquelles tout semblait conspirer ! L'aventure tourna du mieux possible ; Rocamora eut le bon esprit de guérir, et la vindicte publique renonça dès lors à s'exercer.

En dehors de ces crises, D. Laudomio dépensait la surabondance de ses forces sans compromettre le prestige de sa famille. La mode des carrousels et des tournois, qui avait valu tant de triomphes à son père, était passée. C'est en combattant les taureaux que la jeunesse valencienne déployait maintenant sa bravoure. D. Laudomio excella dans ce sport<sup>2</sup>. Partout où l'on impro-

1. Inquisición de Valencia, *Registro de las cartas de 1618 à 1628* (à la date du 28 sept. et du 12 oct. 1621) : « El conde de Buñol mesmo, padre del familiar, nos ha imbiado a dar a entender que lo ha dicho por euadir la pena de 2 mil ducados. »

2. « Octubre 1626. — Lunes a 5 y Marte a 6 huvo toros en Rusafa ;

visait des arènes pour ces fêtes sanglantes, à la porte de Ruzafa, sur la place des Prédicateurs ou sur celle du Marché, en toute occasion nous le voyons apparaître, escorté de laquais et de domestiques, prêt à piquer d'une main ferme sur le garrot du fauve le *rejón* ou javelot.

C'est dans la retraite que le bruit de ces exploits filiaux venait, selon le cas, réjouir ou attrister D. Gaspar. Chaque jour il s'y enfonça davantage, disparaissant peu à peu de la scène où il avait tenu tant de place. Ni les joies de la famille, ni les devoirs de son rang ne le peuvent tirer de son immobilité : en 1623, il renonce à être parrain de son petit-fils Isidoro, comme il l'avait été de tous les autres ; en 1626, il n'occupe pas aux Cortès la place qui lui était réservée de par la convocation. Les fatigues d'une vie bien remplie et la maladie le retenaient dans la demeure où tant de ses ancêtres avaient déjà quitté la vie. Si d'aventure il lui fallait se transporter dans son comté, il ne chevauchait plus fièrement comme jadis, mais il se faisait traîner par deux mules dans une voiture verte, que les ornières du chemin fatiguaient. Son existence était monotone et terne : peu de luxe autour de lui, rien que le strict nécessaire<sup>1</sup>. Encore faut-il retenir que, des quelques objets de valeur trouvés après sa mort, plusieurs ne lui appartenaient

torearon D<sup>n</sup> Laudomio Mercader y D<sup>n</sup> Carlos Juan ; ellos anduvieron bien y los toros fueron buenos..... Julio 1628. — Lunes a 3 y martes a 4 huvo toros, y los peores que se han visto en Valenc'a. D<sup>n</sup> Geronimo Corella, D<sup>n</sup> Felipe de Castelví, D<sup>n</sup> Laudomio Mercader y D<sup>n</sup> Luis Sorel salieron a la plaza a lucir la funcion con muchos alacayos y criados, y sacaron los rajones enteros... » (Vique, *Dietaario*, p. 67 et p. 108.)

1. Cf. *Appendice*, p. 235.

point et n'étaient en son pouvoir que pour garantir de modestes prêts. Pourtant on ne l'oubliait pas. Le même honneur qu'il avait reçu au plus beau moment de sa vie, lorsqu'en 1601 Juan Martí lui dédia son *Guzmán de Alfarache*, il le reçoit à nouveau de Castillo Solorzano, qui lui adresse une des nouvelles contenue dans les *Noches de placer* (Barcelona, Sebastian de Cormellas, 1631). Suprême hommage à celui qui avait aimé les bonnes lettres avec tant de sincérité !

Il put à peine en jouir. Dès 1630, il avait dicté son testament en faveur de son fils Laudomio, sous réserve de quelques legs qu'il faisait à sa femme D<sup>a</sup> Hipólita Centelles et à une vieille servante de la famille. En paix avec les hommes, pour lesquels il avait formulé ses dernières volontés, en paix avec Dieu, dont l'idée, non pas oubliée, mais effacée jadis, n'avait pas cessé de lui être présente depuis de longues années, il ne lui restait plus qu'à quitter cette terre valencienne qu'il avait tant aimée. A l'époque où la *huerta* rayonne de tous les feux du soleil, où les bergères du *Prado* profitent de la longueur du crépuscule pour s'attarder auprès de leurs bergers, le 7 août 1631, il expira, les regards attachés, à ce qu'il semble, sur ce grand tableau qui représentait la Vierge du Rosaire et qui était une des œuvres d'art les plus estimables de sa demeure. L'Église veilla sa dépouille et la conduisit solennellement jusqu'à Buñol. Valencia maintenant pouvait s'endormir dans la paresse de l'esprit ou le prosaïsme du négoce ; celui qui avait incarné si brillamment les élans de poésie, de galanterie ou de religion, dont la cité avait été secouée, n'était plus là pour s'affliger de la décadence.

Telle fut la vie de D. Gaspar Mercader. Ce qui en fait l'intérêt, c'est qu'elle reflète, avec la fidélité d'un miroir, les aspects de la cité valencienne, au moment où celle-ci atteignit à la plénitude de son développement. Il y eut parmi les contemporains bien des poètes d'un talent plus certain : la fougue de Guillén de Castro, l'aisance élégante d'Aguilar surpassent de beaucoup l'inspiration courte et parfois contrainte de Gaspar Mercader. Dans le cortège des nobles, qui s'assemblaient sous les voûtes du couvent de Saint-Dominique pour tenir les Cortès, des noms universellement illustres et des titres sonores rejetaient bien en arrière le modeste seigneur de Buñol. Enfin, dans la procession des Valenciens auxquels leur ferveur religieuse a mérité les honneurs ou du moins la reconnaissance de l'Église, notre D. Gaspar ne peut prétendre qu'à occuper un rang modeste. Mais, alors que sur chaque point il se laisse devancer par des rivaux, il les devance tous si, réunissant ce qui ne fit qu'un dans la réalité, on considère l'ensemble de ses mérites. Personne ne peut alors lui disputer la prééminence : ni D. Bernardo Catalán de Valeriola, qui eut plus de noblesse, mais moins de talent ; ni D. Carlos Boyl, qui eut plus de talent, mais moins de noblesse. Il incarne le type parfait du Valencien vers l'année 1600. Il ne fut pas seulement *l'honnête homme*, création artificielle et mondaine, dont le tempérament espagnol n'a pu, à cause de son âpreté, donner que de médiocres exemplaires ; il fut le *Valencien accompli*, c'est-à-dire le produit naturel de sa terre natale juste avec ce degré et ce genre de culture dont celle-ci était alors pénétrée.

### Bibliographie des œuvres de don Gaspar Mercader.

- 1<sup>o</sup> *Cancionero de la Academia de los Nocturnos de Valencia*, ms. de la Bibliothèque nationale de Madrid.

La collaboration de Gaspar Mercader, inscrite sous le surnom académique de *Relámpago*, comprend trente-neuf poésies et quatre discours en prose. D'une poésie le ms. ne donne que le titre. — On trouvera l'énumération détaillée de ces œuvres dans l'*Índice de los trabajos de la Academia*, imprimé par M. Martí Grajales en tête du tome II de son *Cancionero*. Dans cette même publication, qui comprend actuellement trois volumes (une suite est annoncée), le texte de plusieurs poésies de D. Gaspar a été inséré intégralement.

- 2<sup>o</sup> *Relacion de las fiestas... de la Reliquia del glorioso San Vicente Ferrer...*, sacada á luz... por el Doctor y Canonigo Francisco Tárrega .. Valencia en casa de Pedro Patricio Mey..., 1600. (Cf. Serrano Cañete, *El canónigo Tárrega*, Valencia, 1889, pp. 56-57.)

Six poésies de Mercader ont été insérées dans cette relation, aux pages 23, 61, 89, 131, 189 et 279.

- 3<sup>o</sup> EL PRADO DE VALENCIA, *compvesto por Don Gaspar Mercader*. En Valencia, por Pedro Patricio Mey, MDC.

Inutile de décrire ici cet ouvrage, puisque Salvá l'a déjà fait (*Catálogo*, I, n<sup>o</sup> 291) et que sur plusieurs points les fac-simile, insérés dans cette réimpression à la place qu'ils occupent dans la première édition, valent mieux que toutes les descriptions. Il



suffira de rectifier et de compléter ce qui a déjà été dit ailleurs.

Très peu d'exemplaires du *Prado* ont été conservés. Il y en a trois à la Nationale de Madrid (un ayant appartenu à D. Agustín Durán, un autre à Gayangos), un quatrième à la Bibliothèque universitaire de Valencia (les dernières pages manquent), un cinquième dans la Bibliothèque privée de D. Marcelino Menéndez y Pelayo. Pour ma part je n'ai pu en découvrir davantage, mais nul doute qu'il y en ait quelques autres, notamment celui qui a appartenu à Salvá. — Il suffit de comparer deux des exemplaires de la Nationale madrilène pour constater qu'il y a eu deux tirages du *Prado de Valencia*, l'un daté de 1600, l'autre de 1601. Deux tirages, et non deux éditions : car la disposition typographique est partout identique et aux deux dates on retrouve jusqu'aux mêmes erreurs de pagination (la page 151 est numéroté 15, au lieu de 173 on a 176, au lieu de 259 on a 261, au lieu de 270 on a 276). Dans le corps de l'ouvrage il y a de l'un à l'autre tirage deux ou trois variantes, qui ont été relevées en note dans cette réimpression et qui se trouvent toutes dans les cinquante premières pages de la *princeps*. Dans les préliminaires<sup>1</sup> il y a des différences un peu plus nombreuses, mais généralement insignifiantes, dont voici un tableau :

## 1600

P. I. En Valencia, por Pedro Pa-  
(frontispice) tricio Mey, MDC.

P. IV. reale cofrens.  
del contrafaents.  
Condesa de Empudias.  
subido stilo  
merece

P. V. y Cea

P. VIII. el Sol dorado

## 1601

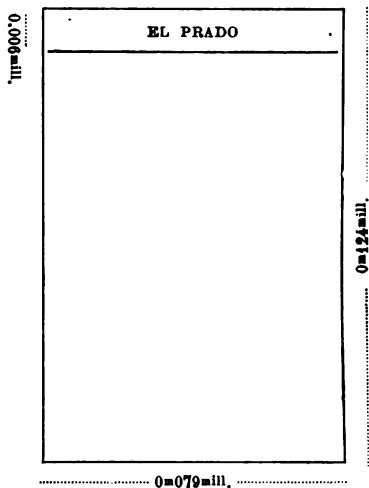
En Valencia, por Pedro Patri-  
cio Mey, 1601. A costa de  
Fràncisco Miguel y Iuseph  
Ferrer mercaderes de libros  
a la calle de caualleros y ven-  
dese en sus casas.

reals cofrens.  
dels contrafaents.  
condesa de Empudia  
subido estilo  
merece  
y Sea  
el sol dorado.

1. Comme l'a noté Salvá, les seize pages de préliminaires *ne sont pas numérotées*. C'est uniquement pour plus de commodité qu'on les a marquées dans cette réimpression de chiffres romains.

Pour être tout à fait complet, il faudrait encore noter, au début, de légères différences dans les réclames et la disposition des alinéas. Les indications ci-dessus suffisent pour conclure qu'il n'y a eu qu'une édition du *Prado*, mais que le tirage en a été fait en deux fois, et que, dans l'intervalle, quelques corrections ont été entreprises, menées à bien pour le début mais abandonnées presque aussitôt. En outre, l'indication de la librairie, introduite en 1601, permet de supposer que le second tirage était destiné au commerce et le premier réservé à l'auteur.

Dans chaque page de la *princeps* le texte est imprimé à l'intérieur d'un cadre, autour duquel se trouve la marge. Voici les dimensions et la figure de ce cadre :



Quant aux deux figures qui ornent la *princeps*, l'une au dos du frontispice et à la fin de l'ouvrage, l'autre après les préliminaires, elles ont une valeur symbolique. La signification de cette horloge étrange, dont l'aiguille sort d'un cœur et dont l'horaire est écrit à l'envers, s'explique par le texte même de l'ouvrage (p. 136 et p. 201 de la présente édition) : elle signale

l'heure des rendez-vous amoureux fixés au berger Fidenó. La couronne de fantaisie, surmontant les initiales accolées A F, ouvre et termine l'ouvrage : l'initiale F s'applique vraisemblablement à l'auteur lui-même, qui est affublé dans l'ouvrage du surnom de Fidenó, mais l'initiale A reste mystérieuse : il faudrait un B, première lettre de Belisa, qui est dans le roman l'objet aimé de Fidenó. A tient-il la place de B, trop difficile à marier avec F ? Il est difficile de donner sur ce point une explication définitive.

4º *Iustas poeticas hechas a deuocion de Don Bernardo Catalan de Valeriola*. Valencia, Ivan Chrysostomo Garriz, 1602.

Il y a, p. 224, quatre octaves de Gaspar Mercader. Dans la sentence ou *vercamen* du chanoine Tárrega, les mérites de D. Gaspar sont jugés p. 256.

5º *Relacion de las famosas fiestas que hizo la ciudad de Valencia a la canonizacion del bienauenturado S. Raymundo de Peñafort.....* Por el Padre Fr. Vicente Gomez. Valencia, Ivan Chrysostomo Garriz, 1602.

De D. Gaspar Mercader un romance de 102 vers (p. 210), un sonnet (p. 253), un romance de 78 vers (p. 277).

6º *Fiestas..... por la beatificacion del Santo Fray Luys Bertran...* Por Gaspar Aguilar. Valencia, Pedro Patricio Mey, 1608.

Un sonnet de Mercader dans les poésies préliminaires.

7º *Expulsion de los moros de España...* Por Gaspar Aguilar. Valencia, Pedro Patricio Mey, 1610.

Une poésie de Mercader dans les pièces laudatives du début.

8º *Solenes i grandiosas Fiestas... por la Beatificacion de... D. Tomas de Villanueva.* Por Geronymo Martinez de la Vega. Valencia, Felipe Mey, 1620.

De Mercader, six octaves à la p. 481.

---

### Le « Prado de Valencia ».

En face de Valencia, assise sur la rive droite du Turia ou Guadalaviar, de l'autre côté du fleuve et un peu en aval, se dressait, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, le *Palacio Real* ou plus simplement le *Real*, comme on avait coutume de l'appeler. Détruit lors de l'invasion française non point par les envahisseurs, mais par les Valenciens, de peur qu'il ne fournisse un point d'appui pour l'attaque de la ville, il avait symbolisé pendant de longues années la toute-puissance du roi, dont le représentant, ou *vice-roi*, trouvait là une résidence aussi somptueuse que sûre. A la fin du seizième siècle, aucune fortification n'en défendait les abords; entre l'entrée et le fleuve une esplanade s'étendait, le *llano del Real*, qui était large environ d'une portée d'arbalète et servait aux exercices équestres de la noblesse, aux parades des soldats ou des corporations. De l'autre côté de l'édifice, des jardins mêlaient à la beauté d'une végétation luxuriante les surprises que l'art ajoute à la nature : cavaliers et animaux de verdure, bassins aux poissons succulents<sup>1</sup>. Un lion et une lionne y étaient

1. Henrique Cock, *Relacion del viaje hecho por Felipe II en 1585*, édit. Morel-Fatio et Rodriguez Villa; Madrid, 1876, p. 245 : « ... el Real, que en otro tiempo fue de los moros, de muy linda fábrica, y está al norte, fuera de la ciudad, como un tiro de ballesta del rio Guadalaviar, y dicese que tiene tantos aposentos como hay dias en el año. Tiene ansimismo lindas huertas, y en una dellas hechos caba-

élevés aux frais du roi, non sans qu'ils échappassent quelquefois à leur gardien et répandissent la terreur dans le voisinage<sup>1</sup>.

Entre la ville et le *Real*, les communications étaient assurées au moyen d'un pont, *el puente del Real*. Ruiné une première fois le 5 juin 1408, puis reconstruit, il fut de nouveau détruit en 1589. On entreprit aussitôt d'en édifier un nouveau, mais on en changea l'emplacement, le reportant d'une centaine de mètres en aval, de façon qu'il se trouvât juste en face de l'entrée du palais royal : les fondations de l'ancien pont se distinguent aujourd'hui encore dans le lit du Turia. Les travaux de reconstruction étaient conduits avec lenteur, et nul ne sait quand ils auraient été terminés si, en 1598, la prochaine venue de Philippe III à Valencia n'eût hâté le zèle des architectes et ouvriers. En quelques mois, tout fut mené à bien, non seulement les œuvres du pont, mais encore, dans les remparts de Valencia, l'ouverture d'une porte en face le nouveau pont et la fermeture de la porte ancienne, désormais sans utilité<sup>2</sup>. Vers la même époque, en 1591 et 1592, on commença à construire sur la rive droite du Turia, entre le *puente del Real* et celui de la *Trinidad*, les quais, qui actuellement enserrent le fleuve entre une double barrière. Sur le parapet du quai, comme sur celui du nouveau pont, on plaça de distance en distance des boules de pierre, qui se détachaient en manière

lleros de verduras, que rompen la lanza, y otros diversos animales fechos de mirtho ». Cf. aussi pp. 236-37.

1. Cock, *Relacion* ..., p. 245 : « Criase tambien en este Real un leon y leona á costa de Su Majestad ». Cf. *Prado de Valencia*, p. 134.

2. Ces détails sont empruntés aux mss. de Gaona, f<sup>o</sup> 17 r<sup>o</sup>, et d'Orellana, *Valencia antigua y moderna*, f<sup>o</sup> 600 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>.

d'ornement et rompaient la monotonie de la ligne droite<sup>1</sup>.

Que de plaintes dut provoquer dans Valencia la lenteur des travaux ! C'est que par ce chemin, si longtemps intercepté, nobles cavaliers et gentilles dames se rendaient au lieu de leur prédilection, au fameux *prado*, où la galanterie recevait un culte, où la beauté rencontrait d'innombrables adorateurs. Il se trouvait sur la rive gauche du fleuve, en aval du palais royal, à la suite du *llano del Real*, dont il était un prolongement fleuri et gazonné. La promenade actuelle de l'*Alameda* jalonne assez exactement de ses rangées d'eucalyptus cet emplacement jadis célèbre ; mais l'aspect en a été altéré par la construction du quai, qui établit entre le fleuve et la promenade une séparation presque absolue. Au contraire, du vivant de D. Gaspar Mercader, on passait par une pente insensible des ruisselets, que le fleuve détachait à côté de son courant principal, aux bosquets plus retirés, qui se confondaient avec les immenses jardins du *Real*. Ainsi, les promeneurs pouvaient profiter à leur gré de la fraîcheur des ombrages ou de celles des cascates, tandis que leurs regards se posaient de l'autre côté du fleuve sur la grande cité, dont les coupoles offraient aux jeux de la lumière montante ou déclinante les reflets de leur toit multicolore.

A quelle époque remonte la vogue du *prado* comme lieu de promenade et de rendez-vous ? Nous le trouvons cité pour la première fois dans la *comedia* du chanoine Tárrega, à laquelle il a donné son nom et qui fut com-

1. Cf. *Prado de Valencia*, p. 146 : « ... se fixo el cartel ... en las puertas de la ciudad, en las bolas del puente y en la casa Real ».

posée vraisemblablement en 1590. A ce moment, plusieurs villes en Espagne, notamment Madrid et Séville<sup>1</sup>, avaient chacune leur *prado*, célèbre et fréquenté. Faut-il croire que Valencia, à l'instigation de Tárrega ou de quelque autre personnage, ne connut et ne pratiqua les avantages d'une promenade que par imitation de Madrid et de Séville? Les mœurs, à l'ordinaire, ne se façonnent pas ainsi. Il est plus probable que l'habitude de fréquenter la rive du fleuve, de s'y réunir en groupe et d'y passer une partie des après-midi existait avant le chanoine et sa *comedia*, avant même que la mode de Madrid et de Séville fût connue à Valencia. Mais il se peut que Tárrega ait baptisé — comme il convenait à son état — une promenade qui avant lui n'avait pas de nom spécial, et qu'ayant à la baptiser, il se soit souvenu, pour le choix du nom, de Madrid et de Séville. La dénomination de *prado* n'a rien de valencien; il faut donc croire qu'elle n'est pas née spontanément dans le pays. Si l'habitude de cette promenade était locale et indigène, le nom fut probablement importé.

La description que Tárrega a tracée du *prado* au premier acte de sa *comedia*<sup>2</sup> ne se distingue que par le vague des épithètes et l'abondance des synonymes. Elle nous prouve seulement de quel enthousiasme ce lieu de délices pouvait emplir l'âme même d'un chanoine. Les scènes qui suivent la description et qui se déroulent au *prado* donnent une idée plus précise de la façon dont les

1. Le *prado* de Tablada. Cf. *Rinconete y Cortadillo*, édit. Rodriguez-Marín, p. 14.

2. B. A. E., t. XLIII, *Dramáticos contemporáneos á Lope de Vega*, p. 35 : « Un campo arenoso | Junto á Turia el bullicioso, | Que ... etc. »



promeneurs y employaient leur temps. Ils y arrivaient au moment où l'ardeur du soleil commençait à se calmer; ils descendaient devant le *Real* de leurs carrosses qui les attendaient sur l'esplanade, ils cheminaient à pas lents à travers cette prairie, où « l'année n'était qu'un perpétuel avril », jusqu'au moment où la rencontre d'un groupe ami ou d'une herbe plus verte les décidait au repos. Alors des pages disposaient à terre tapis et coussins, sur lesquels on s'installait mollement; puis la conversation s'entre-croisait avec son cliquetis de madrigaux et de pointes. Des jeux où l'on échangeait des gages, le divertissement de la musique, des collations relevaient la fadeur des causeries. Parfois, fatigués d'une trop longue station, quelques groupes prolongeaient leur promenade jusqu'au Grao, où la brise marine, la caresse des vagues, l'activité contagieuse du port communiquaient aux esprits et aux corps un regain de vivacité. Entre temps, tous les artifices féminins étaient mis en œuvre<sup>1</sup>. C'est à coup sûr pour paraître au *prado* que les Valenciennes faisaient ces débauches de fard notées par un étranger<sup>2</sup>. Leurs attraits cependant valaient assez par eux-mêmes. S'il serait naïf de croire, malgré l'autorité d'un contemporain, qu'elles devaient la supériorité de leurs charmes à l'usage des bains, aisé sur les bords du Turia et impossible aux Castillanes, il faut constater que

1. Cf. ce début de romance :

O que linda sales, niña,  
al prado a matar de Amor,  
toda fuego, toda rayos,  
toda cielo y toda sol.

(Castillo Solorzano, *Huerta de Valencia*.  
Valencia, 1629, p. 285.)

2. Cock, *Relacion* ..., p. 247.

la séduction exercée par elles était assez irrésistible pour que le *prado* fût, à l'air libre, un vrai temple de la galanterie<sup>1</sup>.

Il ne s'y déroulait pas que d'insipides idylles. Au témoignage de Juan Martí dans son *Guzmán*<sup>2</sup>, les vagabonds et les gens perdus pullulaient à Valencia, attirés par la facilité de la vie. Ils y pratiquaient toutes les roueries propres aux chevaliers d'industrie, et s'efforçaient en particulier de se pousser auprès des femmes. C'est le *prado* qui était tout naturellement le champ de leurs exploits. Ils étaient aidés dans leurs manœuvres par toute une légion d'entremetteuses, dont l'industrie était alors à Valencia en pleine prospérité. Un nom spécial leur était réservé, celui de *tantes (tías)*<sup>3</sup> sans doute pour exprimer qu'elles pénétraient dans le cercle même

1. Dans le ms. de Gaona se trouve le texte d'un romance qui courait Valencia vers 1599 et qui célébrait l'agrément de la ville. Voici quelques vers, relatifs au *prado* (f<sup>os</sup> 660 v<sup>o</sup> et 661 r<sup>o</sup>) :

El citio do esta el Real  
quantos lo vehen, y maxinan  
va parayssos en la tierra  
cercado de mil delicias.  
Desde alli se vehe la mar  
y la ciudad que se hos pinta,  
y es xardin quanto rodea  
del horizonte la vista.  
Y por delante su puerta  
Gualadauiar (*sic*) camina  
plateando con sus bondas  
su verde margen y horilla...  
Esto es el cielo estrellado  
que al octauo cielo ymita,

y este es, Valencia, tu Prado  
do se recrean las Nymphas...  
Las quales, aunque son libres  
menos que las granadinas,  
discretas son como ellas  
y mas curiosas y limpias.  
Mas limpias fuerza es que sean  
las Valencianas bellissimas,  
porque aqui en Valencia tienen  
los baños, que no en Castilla...  
Y sobre ser tan hermosas  
son amorosas las Ninphas  
y que Benserraxes huuo  
galanes de sus xariphas...

2. II, 3, 8. B. A. E., p. 421<sup>a</sup>.

3. Carlos Boyl, *Segunda parte de la Sylva*, etc.; Valencia, Miguel Prats, 1600 :

En tropa tras esto entraron  
muchas viejas celestinas  
destas que en Valencia llaman  
(galanes y damas) tías...

Por estas tías señores  
muchos toros se fabrican  
con cuernos no imaginados  
que penas por cañas crian,

(*Romance a una enigma.*)

de la famille! Leur manège et celui des galants, tels qu'ils se pratiquaient chaque jour au *prado*, ont été décrits malicieusement par Carlos Boyl, dont l'existence était assez désordonnée pour qu'il fût au fait de tous les dessous de la vie valencienne. La poésie, adressée au licencié Gerónimo de Espejo, a été imprimée dans un livre fort rare, intitulé : *Segunda parte de la Sylva de los versos y Loas de Lisandro*<sup>1</sup>. Elle nous expose comment de prétendus cousins escortaient à la promenade de gracieuses cousines, au grand dommage des maris, sous la protection de *tant*es providentielles : rapports de parenté qui ne se justifiaient qu'en remontant jusqu'à Adam, mais qui n'en étaient pas moins des plus intimes. Les cousines montraient plus d'ardeur encore que les cousins; loin de se cacher d'avoir un amant, elles en faisaient parade avec effronterie, et au retour du *prado* vers la ville, au moment de passer le pont du Turia, elles faisaient arrêter leur carrosse pour lancer de loin un dernier regard à l'élu de leur cœur<sup>2</sup>. Tellement, au jugement de Carlos Boyl, qui jugeait bien s'il agissait mal, tellement la corruption avait pénétré les mœurs à Valencia!

C'est pourtant ce rendez-vous du beau monde et du vilain monde que Gaspar Mercader a choisi pour en faire le cadre et le titre même de son livre. Mais quelle différence entre la réalité telle qu'on vient de l'entrevoir

1. Cf. *Bulletin hispanique*, VIII, p. 163.

2.

Las bueltas de la puente siempre duran,  
Y el pararse los coches de las damas  
Que mas que al rio ver su amor procuran...  
Mas agora la dama no se asconde  
De buscar al galan, pues en el prado  
Con mas amor que el suyo corresponde.

d'après les documents contemporains et la peinture que D. Gaspar nous en a donnée ! Du site lui-même l'on ne saurait prendre une idée même sommaire dans le *Prado de Valencia*. Mercader ne décrit pas pour le plaisir de décrire. Lorsque quelque détail local est indiqué dans son œuvre, il est destiné à fixer le lieu de la scène à l'usage des Valenciens, mais il est toujours si sobrement noté qu'un étranger ignorant Valencia pourrait lire et relire l'ouvrage sans s'initier à la topographie de la ville. Même défaut de fidélité dans la peinture des mœurs : nous voyons dans le *Prado* de Mercader des amoureux, admirablement fidèles, qui s'épuisent à servir leur belle avec une ingéniosité raffinée. Ils se torturent l'esprit pour trouver chaque jour des hommages nouveaux. Leurs joies et leurs peines naissent d'un regard des yeux qu'ils adorent. Où sont les « tantes » de Carlos Boyl, les cousins et les cousines d'occasion ?

Cette insuffisance dans la représentation du paysage ou des personnages provient de ce que Mercader a prétendu envelopper d'une fiction pastorale le tableau de mœurs qu'il voulait tracer. A Valencia, la prétention se justifiait par l'exemple de Gil Polo et par le succès de sa *Diana*, mais en adoptant un genre dont la vogue se maintenait sans que les conditions s'en modifiassent, D. Gaspar s'obligeait du même coup à en respecter toutes les traditions : de là l'imprécision du décor, dont l'auteur nous dit l'agrément et le charme plutôt que la disposition ; — de là ces bergers qui ne gardent des chèvres que pour avoir, ce faisant, tout loisir de soupirer après leur maîtresse ; — de là ces bergères plus expertes aux subtilités de l'amour qu'à soigner les canards qu'on leur a confiés ; — de là enfin cette intrigue vague et inconsis-

tante, qui dépend toute de la fidélité ou de l'infidélité d'un amoureux, de la cruauté ou des bontés d'une belle. Il est certain que D. Gaspar, par l'influence de ses lectures ou par une disposition de son esprit, était incapable de se représenter le *prado* autrement que peuplé de bergères et de bergers : la seule fois où en dehors de son roman il nous en ait parlé, c'est encore pour nous y faire apercevoir une population bucolique<sup>1</sup>. Est-ce à dire que son *Prado de Valencia* soit à proprement parler un roman pastoral ? Ce serait mal le juger que de le classer sans réserve dans cette catégorie. L'intérêt — et la justification — du genre pastoral c'est que le voile sous lequel la réalité s'y enveloppe permet d'en laisser dans l'ombre toute la partie qui n'intéresse pas directement l'âme même des personnages représentés. Le roman pastoral est essentiellement psychologique. Il permet d'analyser et de décrire les sentiments humains en dehors de toutes les circonstances particulières, l'habit de berger ayant cet avantage de soustraire les personnages aux contraintes qui pèsent habituellement sur les hommes et altèrent la sincérité de leurs états d'âme. Le roman pastoral italien et même français au seizième et au dix-septième siècle a pu ainsi représenter toutes les finesses et les nuances des rapports sociaux entre honnêtes gens, il a pour ainsi dire dégagé la quintessence de la vie mondaine. Gaspar Mer-

1. Fr. Vic. Gomez, *Fiestas y sermones de S. Raymundo de Peñafort*. Valencia, 1602. — Poésie de Mercader, intitulée : *Guirnalda a S. Raymundo...*, p. 277 :

Una mañana de Enero  
turbia, esteril, seca, mala,  
y solamente en Valencia  
sana, buena, alegre, blanda,  
A la muralla sali  
alta, fuerte, larga, ancha,

para mirar en el rio  
ouas, cañas, juncos, agua.

Y por una tabla suya  
blanca, queda, grande, mansa,  
vi vna pastora, que a todos  
mueue, incita, alegre, llama...

cader n'a point mis à profit cet avantage éminent du genre qu'il adoptait. A ses héros et à ses héroïnes il a imposé des détroques de bergers, et il a donné à son œuvre toute l'apparence d'un roman pastoral ; mais s'il s'est plié à toutes les obligations extérieures du genre, il a négligé d'en rechercher pour sa part le mérite essentiel, à savoir la pureté et la finesse de l'analyse psychologique. Est-ce par erreur sur les conditions mêmes du genre ? est-ce par impuissance à exécuter ce qu'il concevait clairement ? C'est plutôt, me semble-t-il, parce qu'il avait en tête d'autres desseins, et que la fiction pastorale n'était pour lui qu'un moyen commode d'envelopper ces desseins.

Plus que de faire vivre un monde de bergers et de bergères, il s'est proposé, en écrivant le *Prado de Valencia*, de constituer une anthologie des meilleures poésies que la fin du seizième siècle avait vu éclore sur les rives du Turia. La prospérité de la ville à cette époque et les fêtes dont elle avait été le théâtre avaient provoqué une floraison surabondante de romances, d'octaves, de sonnets, de quatrains, des formes les plus diverses, auxquels se plie le rythme des vers. Fallait-il laisser perdre tant d'œuvres qui, précisément parce qu'elles avaient été composées presque toutes pour quelque occasion particulière, étaient d'autant plus exposées aux injures du temps ? Gaspar Mercader lui-même n'avait-il pas éprouvé cette frénésie poétique et ne trouvait-il pas un intérêt personnel à sauver ce qui pouvait être sauvé ? Son rang et la situation de sa famille ne lui commandaient-ils pas d'être le Mécène en même temps que le confrère des autres poètes valenciens ? Mécène modeste et un peu égoïste : il ne cessa pas de penser à lui tout

en pensant aux autres, il n'inséra leurs poésies dans son recueil qu'en les encadrant dans sa prose. Il n'en rendit pas moins un service éminent en formant ce *Cancionero* valencien au moment précis où les réserves poétiques de la pléiade valencienne étaient encore intactes et où un large choix pouvait y être pratiqué.

Cette préoccupation de constituer un florilège rend compte de presque tous les défauts qu'il est aisé de relever dans le *Prado*. Si l'on s'obstine à le considérer comme un roman, on n'épuisera jamais les critiques auxquelles l'intrigue et les caractères donnent occasion. Que l'on s'attache au contraire à étudier dans l'ouvrage les poètes valenciens de la fin du seizième siècle, et l'on s'étonnera alors de toutes les ressources que l'on y découvrira. D. Gaspar a mis une ingéniosité extrême à recueillir et à insérer dans la trame de l'ouvrage les meilleures poésies contemporaines. Il fallait quelque souplesse d'invention et de plume pour introduire ainsi, à toute occasion, dans l'intrigue d'un roman, des poésies qui n'avaient pas été écrites spécialement à cette fin. C'est une difficulté dont Mercader n'a fait que se jouer. Il était même si pénétré du désir d'accueillir le plus possible de poésies et de les accueillir telles quelles, sans les altérer ni les corriger, qu'il a parfois sacrifié la vraisemblance à ce désir. Un exemple le montrera, et il est d'autant plus frappant qu'il s'agit d'une poésie de Mercader lui-même. Cette poésie représente le pasteur Fideno se lamentant, sur le rivage, des rigueurs de Belisa. De quel rivage s'agit-il? Le texte primitif, que nous connaissons par le *Cancionero de Duque de Estrada*<sup>1</sup>,

1. Cf. *Prado*, p. 27.

indique très clairement que la scène se passe sur le bord de la mer :

estaua Fideno vn dia  
en la plaia de Valencia.

Cette assertion de Mercader-poète ne faisait pas le compte de Mercader-romancier, dont les personnages ne quittent guère le *prado*. Il a donc remplacé : *en la plaia* par : *en el prado*, mais il a laissé subsister dans la pièce des vers qui contredisent formellement la localisation nouvelle :

En las orillas del mar,  
.....  
Donde compiten las olas  
luchando por tomar tierra,  
estaua Fideno vn dia  
en el Prado de Valencia.

Il y a près de 4 kilomètres entre le *prado* et le rivage de la mer ; pour ne point remanier une poésie dont lui-même était l'auteur, il n'a pas hésité à donner au pasteur Fideno le privilège d'ubiquité. Ces scrupules qu'il montrait envers lui-même, il les a eus, plus poussés encore, à l'égard d'autrui. Tant il est vrai qu'en composant le *Prado* il a voulu servir la renommée du groupe des poètes valenciens en même temps que sa propre réputation !

Il a choisi avec un soin visible les poésies qu'il a mêlées à sa prose. Sans doute, plusieurs choquent le goût d'aujourd'hui. Leurs puérilités et leurs fadeurs arrêtent notre attention plus que la grâce de leur style ou l'aisance de leur rythme. Mais qu'on lise intégralement quelque *Cancionero* de la même époque, qu'on lise



par exemple celui des *Nocturnes* qui est pourtant l'un des plus célèbres; et on appréciera après cette épreuve le discernement et la discrétion de Gaspar Mercader. Il n'est pas un seul poète notoire de la Valencia d'alors qu'il ait omis, et de chacun il a su retenir les œuvres caractéristiques et bien venues. Ce travail de sélection, qui est aisé avec le recul du temps, exige chez un contemporain une vue singulièrement nette des beautés littéraires, et cette qualité-là n'a point fait défaut à D. Gaspar. Voyez, par exemple, avec quelle sûreté de jugement il a détaché de l'œuvre d'Aguilar cette belle *Fabula de Iupiter y Europa*, qui forme un pendant bien assorti à la *Fabula de Endimion y la Luna*<sup>1</sup> du même auteur. Il suffirait en somme, pour prendre une idée juste des poètes valenciens de la fin du seizième siècle, de lire avec soin le *Prado de Valencia*.

L'art du collectionneur se manifeste mieux encore chez D. Gaspar, si l'on considère non plus ce qu'il a recueilli, mais ce qu'il a résolument laissé de côté. On trouve, notamment dans le *Cancionero de los Nocturnos* et dans celui de *Duque de Estrada*, maintes poésies qui par leur sujet auraient trouvé place dans le *Prado* aussi bien et même mieux que celles retenues par D. Gaspar. Il a su pourtant résister au plaisir de grossir son livre à peu de frais; il a recherché la qualité plutôt que la quantité. Insérant toute une série de poésies sur la vengeance qu'un amant peut tirer des changements de sa belle, il laisse de côté deux poésies sur ce sujet, qu'il aurait aisément trouvées<sup>2</sup> dans le *Cancionero de los*

1. Publiée par Gallardo, *Ensayo...*, t. I, col. 41-48.

2. Sessions 58 et 71.

*Nocturnos*; et d'une des poésies omises c'est lui-même qui était l'auteur ! Cette abnégation nous donne la mesure de la rigueur avec laquelle il entendit faire son choix.

Où donc Gaspar Mercader prit-il les poésies qu'il a enchâssées dans le *Prado* ? Plusieurs sont de sa façon et pour celles-là il les avait sans cesse à sa disposition. Quant aux autres, qui sont la majorité, ou bien il les a reçues de la main à la main des auteurs, qui les lui cédaient à titre de compatriote et d'ami, ou bien il les a copiées dans des recueils déjà constitués et tombés dans le domaine public. Il est frappant que bon nombre des poésies du *Prado* se retrouvent dans des *cancioneros* manuscrits, comme celui de Duque de Estrada ou celui des *Nocturnes* : c'étaient donc des poésies qui étaient déjà en circulation, et elles se sont offertes comme d'elles-mêmes à D. Gaspar. En particulier, pour ce qui est du *Cancionero de los Nocturnos*, il y a lieu de croire que Mercader, vice-président et membre très zélé de l'Académie, garda après la dissolution de l'Académie les précieux volumes où les œuvres produites avaient été enregistrées ; c'est à ce moment, selon toute vraisemblance, qu'il fit, notamment à deux de ses discours, les corrections dont le manuscrit permet de suivre le détail. Il put donc sans sortir de chez lui procéder sur ce point à la sélection indispensable.

De quelque façon que les poésies soient parvenues à D. Gaspar, il est certain que le nom de leurs auteurs lui était connue. Cependant, sauf au concours poétique qui termine le livre premier, il n'indique pas une seule fois au début ou à la fin de la poésie quel auteur l'a composée. C'est bien d'un anonymat rigoureux qu'il s'agit, et non, comme on l'a cru parfois, d'un système ingé-

nieux de pseudonymes. Juan Quirós de los Ríos, le même qui prépara la réimpression des *Flores* de Espinosa, menée à bien par M. Rodríguez Martín, a prétendu interpréter le *Prado* de façon aussi simple qu'impérative<sup>1</sup>. Il avait remarqué qu'une des poésies mises par Mercader dans la bouche du pasteur Cardenio, le fameux sonnet *Contre l'espérance*, se trouvait aussi dans les *Poesias de Artemidoro* et qu'il était donc de Rey de Artieda. Il avait aussitôt identifié le pasteur Cardenio avec le poète Artieda, attribuant à celui-ci toutes les poésies prêtées à celui-là dans le *Prado*. Ainsi pour tous les autres personnages. Ce système trop simple ne résiste pas à une étude attentive. Pour garder l'exemple de Cardenio, il est aisé de voir que la première des poésies qu'il récite dans le *Prado* appartient en réalité à Miguel Beneyto, la seconde à Luis Ferrer de Cardona, la troisième à Tomás Cerdán de Tallada, la quatrième à Rey de Artieda, la cinquième à Mercader lui-même, etc. Allez chercher après cela quel poète l'auteur a voulu cacher sous ce pseudonyme! ou plutôt ne le cherchez pas : les poésies dans le *Prado* ne se réclament d'aucun nom, avoué ou déguisé. Si dans bien des cas nous leur retrouvons une paternité, c'est par d'autres voies que nous y réussissons.

Pourquoi donc Gaspar Mercader a-t-il si bien embrouillé les choses? Pourquoi ce mélange de poésies d'origine diverse sous des noms différents? Ce n'est pas

1. Cette interprétation se trouve dans une copie manuscrite du *Prado*, faite tout entière par Quirós de los Ríos et conservée dans la bibliothèque de D. J.-E. Serrano y Morales. Cette copie, par malheur, a été exécutée sans assez de rigueur et les quelques notes qui l'accompagnent sont trop souvent sans valeur.

à coup sûr pour se ménager des succès aux dépens d'autrui. Ces poésies dont il laissait l'origine dans le vague, personne à Valencia au temps où il écrivait ne pouvait s'égarer jusqu'à lui en attribuer l'honneur. On peut même croire que s'il n'a pas tenu à préciser à qui il en était redevable, c'est qu'il était impossible à ses contemporains de se tromper sur les auteurs véritables. A quoi bon, dès lors, des indications et des références qui auraient été superflues, qui de plus n'étaient pas dans les habitudes de l'époque, qui enfin, trop ouvertement étalées, auraient gravement manqué à la vraisemblance nécessaire dans un roman ?

A un seul moment nous lisons au début de chaque poésie le nom de l'auteur qui l'a composée : c'est durant le concours poétique qui termine le livre premier. Les circonstances justifient cette exception à l'anonymat : le concours, par cela même qu'il aboutit à un classement, suppose une claire désignation des concurrents. Sans doute, des pseudonymes auraient pu suffire ; mais il en aurait fallu un trop grand nombre, et, à les multiplier de la sorte, l'auteur aurait détourné l'attention loin de ses principaux personnages de convention, Cardenio, Fideno, Lisardo et Olimpo. Faut-il croire d'ailleurs que l'authenticité des noms est une preuve que le concours a réellement eu lieu ? L'auteur n'a-t-il fait que transporter dans son livre une de ces joutes poétiques comme on en organisait tant à Valencia ? C'est une hypothèse qui semble combattue par ce fait que plusieurs des poésies soumises au concours se retrouvent isolément à des dates différentes dans des recueils autres que le *Prado* ; mais peut-être ce détail prouve-t-il seulement que certains concurrents ont utilisé pour le concours des œuvres déjà

anciennes dont le sujet coïncidait avec ceux proposés, ou bien que le concours remonte à une date éloignée, 1591 ou 1592, antérieure à la constitution des recueils où des poésies, précisément parce qu'elles avaient été distinguées, ont pu être insérées<sup>1</sup>. Il y a, par contre, un argument qui fait croire à la réalité du concours : c'est que dans la sentence de G. Mercader un poète, Fabián Cucalón, est nommé et apprécié sans qu'un seul vers de son cru soit inséré auparavant. Il est probable que l'apport fourni par lui au concours avait été détruit ou égaré dans le temps écoulé depuis le concours jusqu'à l'impression du *Prado*. D. Gaspar, distrait comme un vrai poète, oublia de supprimer de la sentence ce qui concernait ce concurrent défaillant.

Concours réel ou supposé, ce qui est certain c'est qu'aucune des poésies insérées dans le *Prado* n'a été expressément écrite à l'occasion de ce livre. Le *Prado* n'est pas un recueil poétique original, c'est une anthologie. Il n'a pas été la manifestation de talents nouveaux et inconnus, mais l'aboutissement de toute une pléiade déjà à son déclin. D. Gaspar n'a été nullement créateur ou inventeur, mais seulement un *profiteur*. C'est ce qui fait aujourd'hui l'intérêt principal de son *Prado*.

Les contemporains avaient d'autres raisons de lire et d'aimer cet ouvrage. Sous les noms bucoliques dont les personnages y étaient affublés, ils retrouvaient aisément quelques-uns de leurs contemporains, quelques-unes de

1. A quelque date que ce concours ait eu lieu, du moment qu'il est antérieur à 1600, il faut admettre que les poésies qui portent le nom de Laudomio Mercader ont été composées par un parent ou un ami complaisant. En effet, Laudomio Mercader naquit en 1592.

leurs contemporaines. Roman pastoral et roman à clef, ce sont variétés du genre romanesque qui vont souvent ensemble. Virgile lui-même avait donné l'exemple de ces déguisements qui ne trompent personne. En Espagne, et à une date récente, Cervantes dans sa *Galatea*, Lope de Vega dans son *Arcadia* avaient pratiqué des allégories de ce genre, multipliant les allusions aux événements et aux personnes. Gaspar Mercader n'eut garde de dédaigner cet élément d'intérêt, et il est certain que de son temps on lui en sut gré. Aujourd'hui nous éprouvons beaucoup de peine à écarter les voiles que son ingéniosité a mis entre la réalité et le lecteur, et il faut l'avouer : nous ne désirons pas beaucoup les lever, sentant bien que notre curiosité une fois satisfaite le livre n'en acquerra point une valeur nouvelle. Essayons pourtant dans la mesure du possible de dissiper les obscurités.

Pour l'un des personnages du *Prado* l'hésitation n'est pas possible : Fideno c'est D. Gaspar Mercader lui-même. L'auteur, sous un pseudonyme, s'est donné le rôle principal, de même que Jacopo Sannazzaro, sous le nom de Sincero, est le héros de l'*Arcadia*. Tout atteste dans l'œuvre l'identité de Fideno et de D. Gaspar : l'F symbolique placée, sous une couronne, au début et à la fin de l'ouvrage, la ressemblance des exploits de Fideno dans le livre et dans la réalité<sup>1</sup>, la complaisance avec laquelle les faits et gestes de Fideno nous sont dépeints, la persistance avec laquelle Mercader, en dehors de son *Prado*, s'est représenté sous le nom de Fideno. Il suffit de parcourir le *Cancionero de los Nocturnos* pour se convaincre que Gaspar Mercader et sa maîtresse

1. Cf. *Appendice*, p. 230.

se dissimulent constamment sous les surnoms de Fideno et de Belisa, exactement comme dans le *Prado*. A la fin de son réquisitoire *contre les femmes*, D. Gaspar s'écrie, après avoir maudit le beau sexe : « Et que Belise me pardonne ! » Dans un romance (session 28), il raconte une entrevue qu'il a eue avec Belisa à la fontaine du cyprès et nous avons là une première version d'un épisode qui se retrouve dans le *Prado* :

En la fuente del cipres  
las de mis ojos te vieron  
tan hermosa como cruel...  
y perdoname, Belisa,  
que aborrecido te aduierto  
que de ingraticudes tales  
se suele vengar el tiempo.

Bref Fideno et Belisa, c'est-à-dire Gaspar Mercader et sa maîtresse, nous apparaissent en toute occasion indissolublement liés.

Cependant l'amour de Fideno ne recevait pas la récompense qu'il attendait. En vain montre-t-il pour sa maîtresse la plus ingénieuse déférence, en vain porte-t-il toujours sur ses vêtements les couleurs de sa dame, ce jaune orangé, dont nous le verrons sans cesse habillé dans le *Prado* : tous ces témoignages de sa fidélité ne lui servent de rien. Une séparation se produisit, et l'on peut même en fixer la date. Gaspar Aguilar, dans sa relation des *Fiestas nupciales* de 1599, nous raconte <sup>1</sup> que

1.

Don Gaspar Mercader, que honra los trajes,  
Y es de la honra incontrastable muro,  
Mostrando en los colores y plumajes  
Que no hay estado en el amor seguro,  
Vistió de raja azul todos sus pajes.

(Cité par Marti Grajales, *Canc. de los Nocturnos*,  
t. II, p. 173.)

Mercader y parut en une occasion solennelle habillé de bleu, montrant par la couleur de son vêtement qu'il n'y a pas d'amour éternel. Or, ces fêtes eurent lieu au début de 1599. Il est donc probable que la rupture de D. Gaspar avec son ancienne dame, la dame orangée, survint à la fin de 1598. Dans quelles conditions elle se produisit, on l'apprend clairement par le *Prado* : un berger du Tage, c'est-à-dire un noble de Castille, épousa la belle et l'emmena dans son pays. Ces indications suffisent pour lever l'incognito : Belisa c'est D<sup>a</sup> Catalina de la Cerda y Sandoval, qui, à la fin de 1598, quitta le royaume de Valencia pour épouser à Madrid, le 6 novembre, D. Pedro Fernández de Castro Andrade y Portugal, comte de Lemos, marquis de Sarriá, comte de Villalba et d'Andrade<sup>1</sup>.

D'autres raisons viennent appuyer l'identification de Belisa avec D<sup>a</sup> Catalina de la Cerda. D'une part, elle était fille de D<sup>a</sup> Catalina de la Cerda, une Medinaceli, qui avait épousé le marquis de Denia, et à laquelle précisément le *Prado de Valencia* est dédié : hommage bien significatif ! la mère reçoit le livre où se prolongent en écho les soupirs de l'amoureux de sa fille. D'autre part, le père de Belisa, D. Francisco Gómez de Sandoval y Rojas, quatrième marquis de Denia, cinquième comte et premier duc de Lerma, le futur favori de Philippe III, avait été en 1595 vice-roi de València : c'est à ce titre qu'il gouverne le *prado*, ses bergers et ses bergères, sous le nom de *pasteur de Denia*. Or, tandis qu'il préside à un jeu de société où Belisa est sur la sellette,

1. Bethencourt, *Historia genealógica y heráldica de la monarquía española*, t. IV, pp. 550-557.



« *ella es obligada de designar celui qu'elle aime et n'osant prononcer le nom de Fidenio, déclare que, plus que tous, elle chérit son père. Et le pasteur de Denia de répondre : « Cette déclaration excuse à mes yeux les fautes que tu as commises dans le jeu<sup>1</sup>. »* Indication bien nette des rapports de descendance qui existaient entre le marquis de Denia et la pseudo-Belisa.

Si aucun doute ne peut exister sur la personnalité réelle de Fidenio et de Belisa, il n'en va point de même des autres personnages. L'on peut cependant essayer une hypothèse touchant le pasteur Lisardo et son amante Nisida. Il est à remarquer que, dans le *Cancionero de los Nocturnos*, l'académicien *Secreto*, c'est-à-dire Guillén de Castro, nomme toujours Nisida la dame à laquelle il adresse ses poésies. Voici par exemple dans la session 64 le début d'*endechas a una dama que sospirava mucho* :

Nisida, presumo,  
 quel amor te inflama,  
 pues son de su llama  
 tus suspiros humo.

De même, dans les *Estanças a una dama que le cortaron los cabellos*<sup>2</sup>, c'est encore Nisida que Guillén de Castro met en scène. D'autre part, le poète lui-même s'affuble du surnom de Lisardo, et c'est précisément dans le *prado* et sous le costume de berger qu'il se représente lui-même dans la personne de Lisardo. On en

1. Cf. *Prado de Valencia*, p. 94.

2. Publié par Martí Grajales, *Canc. de los Nocturnos*, t. II, p. 130.

Jugera par ce début du *romance a un pensamiento* (session 74) :

Solo, afligido y ausente  
de la pastora mas bella  
que tiene el suelo español  
y quien tiene su alma en prenda,  
Esta Lisardo, un pastor,  
en el prado de Valencia  
donde sin guardar ganado  
como perdido pasea.

Il est donc certain que dans le *Cancionero de los Nocturnos* Guillén de Castro et celle qu'il aime se dissimulent sous les noms de Lisardo et de Nisida. Faut-il en conclure que dans le *Prado* nous devons lire Guillén de Castro partout où l'auteur écrit Lisardo? Étant donnée la banalité de ces noms bucoliques, l'on n'oserait même pas incliner vers une conclusion si aventureuse, si d'autre part elle ne semblait confirmée par certaine ressemblance entre les aventures de Lisardo et la vie de D. Guillén de Castro. Ce qui donne à Lisardo dans le *Prado* une figure originale, c'est que ses chagrins amoureux, loin d'être imaginaires, ne s'expliquent que trop par la mort de celle qu'il aime. Avec lui, pas de lamentations vaines, de tourments ingénieusement forgés, mais le décès trop réel de sa Nisida. Or, Guillén de Castro, marié le 17 décembre 1695 avec D<sup>a</sup> Marquesa Rebolledo, ne tarda pas à devenir veuf, puisqu'il devait par la suite épouser en Andalousie D<sup>a</sup> Ángela-María Salgado. Est-ce le décès de D<sup>a</sup> Marquesa, survenu presque au temps de la lune de miel, qui est raconté dans le *Prado*? Il faudrait, pour en être certain, retrouver l'acte de décès de la jeune épouse. Si l'on pouvait ainsi s'assurer qu'elle est morte

avant 1600, rien ne s'opposerait à l'identification proposée ici. Tout, au contraire, y pousserait.

Pour ce qui est d'Olimpo et de Cardenio, les deux autres protagonistes de l'œuvre, aucun indice ne permet de découvrir à qui songeait Mercader en nous contant leurs aventures. On peut seulement remarquer que le procédé d'Olimpo pour obtenir le mariage avec Dinarda n'a pas été inventé par l'auteur, mais qu'il a été réellement employé à Valencia un peu avant la composition du *Prado*. Olimpo, pour forcer la main aux parents de Dinarda, fait savoir dans toutes les directions qu'il n'a point attendu leur autorisation pour goûter du fruit défendu. De la même manière, D. Bernardo Catalán de Valeriola, président de l'Académie des Nocturnes, ainsi qu'il le raconte dans son *Autobiographie*<sup>1</sup>, se fit surprendre dans la chambre de celle dont il prétendait avoir la main<sup>2</sup>. Il lui en coûta quelques bourrades et un séjour à la prison; de quoi il fut largement récompensé par le mariage désiré. Cela ne veut pas dire qu'Olimpo et D. Bernardo Catalán ne forment qu'une seule et même personne. Mais cela nous prouve une fois de plus que cette œuvre, qui par son déguisement pastoral paraît si distante de toute réalité, s'est inspirée au contraire des événements les plus authentiques de la vie valencienne, qu'elle s'est nourrie d'actualité, et que, si elle en valait la peine et si nous en avions les moyens, nous pourrions attacher à chaque page un commen-

1. Une partie de cette *Autobiographie* a été publiée par M. Martí Grajales dans l'appendice à son *Cancionero de los Nocturnos*, t. I.

2. Il est à noter que l'héroïne de cette aventure, Da Constanza Rabaza de Perellós y Mercader, appartenait à la même famille que D. Gaspar.

taire qui serait la résurrection de Valencia vers les années 1590-1598.

Roman pastoral, *cancionero*, roman à clef, tel est le triple aspect sous lequel se présente le *Prado de Valencia*. L'œuvre souffre de la diversité des objets que son auteur s'est proposé en l'écrivant. Elle laisse une impression confuse et même une déception : on cherche autre chose, parce que l'on n'y a trouvé rien de net, qui se suffise et forme un tout. D. Gaspar Mercader n'était en littérature rien de plus qu'un honnête amateur. De là les défauts de son livre. Mais de là aussi ce mérite qu'on ne lui ôtera pas : le *Prado* reflète la Valencia du temps où il fut écrit, les fêtes qui s'y donnèrent, les intrigues amoureuses qui s'y tramèrent, les poésies qui firent éclosion à la chaleur de ce foyer. Dans l'édifice que le génie valencien dressa à la fin du seizième siècle, le *Prado de Valencia* n'est rien de moins que la clef de voûte.

---

## ADDITIONS ET CORRECTIONS

---

P. 24. La poésie de Beneyto se trouve aussi dans *Noct.* (Marti, t. III, p. 31), sous le titre de *Redondillas á un galán que por mirar á su dama erró una danza*. Mêmes variantes que celles indiquées pour *Estr.*, sauf aux vers 9, 35, 38, 44, 59, où *Noct.* et *Pr.* coïncident. Par contre, *Noct.*, au v. 1, dit : *Ni culpes*, au lieu de : *No culpes*.

P. 31, ligne 18. Lire : Guillén.

P. 61. Le sonnet de Pretel se trouve aussi dans *Noct.* (Marti, t. II, p. 100), sous le titre de : *Soneto al secreto de amor*. Pas de variantes.

---

# **EL PRADO DE VALENCIA**

**COMPUESTO**

**POR DON GASPAR MERCADER**

## ABRÉVIATIONS

---

*Pr.* = Edition *princeps* (1600).

*Noct.* ou *Canc. de los Noct.* = *Cancionero de los Nocturnos*, conservé à la Bibliothèque Nationale de Madrid. (Cf. Salvá, *Catálogo*, t. I, n<sup>o</sup> 156, p. 57.)

*Estr.* ou *Canc. de Duque de Estr.* = *Cancionero de Mathias Duque de Estrada*, conservé à la Bibliothèque Nationale de Naples. (Cf. Mele et Bonilla, *Revista de Archivos*, 1902, t. I, p. 141 et p. 299.)

Salvá-Martí = *Cancionero de la Academia de los Nocturnos de Valencia*, extractado de sus actas originales por D. Pedro Salvá y reimpreso con adiciones y notas de Francisco Martí Grajales. Valencia, imprenta de Francisco Vives y Mora, MCMV.

Martí, t. II = *Cancionero de la Academia de los Nocturnos de Valencia*, segunda parte extractada de sus actas por Francisco Martí Grajales. Valencia, imprenta de F. Vives y Mora, MCMVI.

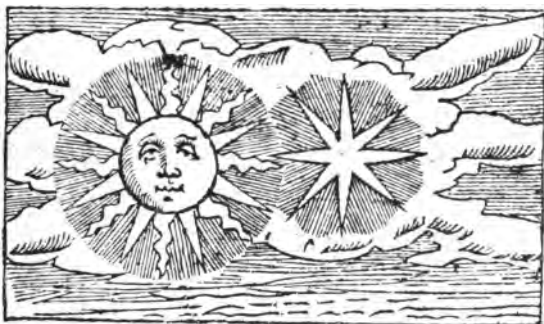
Martí, t. III = *id.*, tercera parte, *id.*

---

# EL PRADO DE VALENCIA.

COMPUESTO POR DON  
Gaspar Mercader.

A la Ilustrísima y Excellentísima señora Doña Catalina de la Cerda y Sandoval, Duquesa de Lerma, Marquesa de Denia, y Sea, Condesa de Empudia, y Camarera mayor de la Reyna nuestra Señora.



La que cerca de su dueño  
resplandece,  
Mucho alcanza, y mas merece

---

En Valencia, por Pedro Patricio Mey,  
M D C.





## [III] Lo Rey, e per sa Magestat

**D**on Iuan Alfonso Pimentel y de Herrera, Comte de Bena-  
uent, Loctinent y capita general en la present ciutat y regne  
de Valencia : Per quant per part del noble don Gaspar Mer-  
cader nos es estat suplicat fos de nostra merce donar y conce-  
dirli llicencia y facultad, pera que ell, o qui son poder y orde  
tindra, pugua imprimir, eo fer imprimir, y vendre en la present  
ciutat y regne vn llibre per aquell compost, intitulat : El Prado<sup>1</sup>  
de Valencia, Ab tal que ninguna altra persona pugua imprimir  
ni vendre lo dit llibre dins temps de deu anys; E nos attes  
que aquell es molt curios, ho hauem tengut per be; Perço Ab  
tenor de la present, de nostra certa scientia, delliberadament  
y consulta, per la real auctoritat de que vsam, donam y con-  
cedim llicencia, permis y facultat al dit don Gaspar Mercader,  
o a qui son poder y orde tindra, pera que liberament y licita  
puga imprimir, eo fer imprimir, y vendre lo sobre dit llibre en  
dita present ciutat y regne. E volem y manam, que ninguna  
altra persona pugua imprimir ni vendre aquell en dita present  
ciutat y regne durant lo temps de deu anys, comptadors del  
dia de la data de la present en auant, sots pena de perdicio  
dels tals llibres y aparells ab quels hauran impres, y de cent  
florins de or de Arago, ni portarlo impres de altres regnes.  
Diem perço y manam a vniuersos y sengles officials y subdits  
de sa Magestad, dins lo present regne constituïts y constituï-  
dors, que la present nostra Real llicencia guarden y obseruen,  
y a ella no contrauinguen en manera alguna, si la gracia de  
sa Magestat tenen per cara; y en pena de cinchcents florins de  
or de Arago als [IV] reals<sup>2</sup> cofrens aplicadors, y de bens dels

1. *Pr.* : Pradro. — 2. *Pr.* : reale. *Edit. de 1601* : reals.

contrafaents exhigidors, desigen no encorrer. Dat. en lo Real Palacio de Valencia, a xxij dies del mes de Nohembre, del any Mil y siscentos.

El Conde de Benaute.

*V. Nuñez Reg.*

*V. Guardiola Fiscí  
Aduocatus.*

Franciscus Paulus Alreus  
In diuersorum viij  
fol. lxxxxv.

Yo, el Doctor Pedro Iuan Assensio, de mandado y comission de don Iuan de Ribera, Patriarcha de Antiochia y Arçobispo de Valencia, del Consejo de su Magestad, &c. he visto y atentamente leydo este libro, cuyo titulo es : Prado de Valencia, compuesto por don Gaspar Mercader, A la Illustrissima y Excellentissima señora doña Catalina de la Cerda y Sandoual, Duquesa de Lerma, Marquesa de Denia, Condesa de Empudias, y Camarcra mayor de la Reyna nuestra señora. Y no he hallado en el cosa repugnante a nuestra santa Fe Catholica, ni que contradiga a las buenas costumbres, antes bien es libro curioso y con elegante y subido stilo compuesto, por lo qual, y por la erudicion y subtileza de ingenios que en el se representan, digo que merese y deue ser impresso : En fe de lo qual lo firme de mi nombre en Valencia en 24 de Nouiembre de 1600.

Petrus Ioannes Assensius.

---

[V] A LA ILLVSTRISSIMA Y EX-  
 celentissima señora doña Catalina de la Cer-  
 da, y de Sandoual, Duquesa de Lerma,  
 Marquesa de Denia, y Cea, Condesa  
 de Empudia y Camarera mayor  
 de la Reyna nuestra  
 señora, &c.

**D**ESPUES *que V. Excelencia dexo este lugar tan  
 pobre de contentos con su ausencia, todos se  
 entretienen con la memoria de passados bie-  
 nes; yo, como el que mas la siente, escriuo un libro,  
 porque siga los passos de mi desseo. Suplico a V. Ex-  
 celencia le tenga por suyo, para que sea del mismo  
 dueño que yo. Su titulo es el Prado de Valencia, siem-  
 pre florido desde que fue alfombra de los pies de  
 V. Excelencia, cuya vida nuestro Señor guarde, como  
 todo el mundo dessea y ha menester.*

Ill. y Excellentissima señora

B. los pies de V. Excel. su mayor seruidor.

Don Gaspar Mercader Menor.

## [VI]

## PROLOGO

**E**ve tanta la imbidia que tuue a los que seruian a mi señora la Duquesa de Lerma, que luego me determine a lo mas dificultoso, para que el nombre de seruilla lo facilitara. Por lo que tiene el libro de malo, ha de ser prolijo, pero mi voluntad es gigante y no puede tener hijos enanos, y aunque los yerros son infinitos, tambien lo es el oro cendrado, a quien amparo piden; de cuyas mercedes sobredorados todos, no ay vista que alcance a diuissallos, ni ofendellos. Mis pobres manos quisieran ser las de Midas, para ygualarse con mis desseos, pero son tan pobres como los pastores de quien trata. El libro todo es humilde, y lo sera hasta que me ensoberuezca la merced que espero de todos los que pusieren en el los ojos, considerando mi pobreza de ingenio, y que mucho da el que da poco, sino tiene mas.

---

[VII] *Don Leodomio Mercader, Cauallero del habito de Sanctiago, a D. Gaspar Mercader su padre.*

EN tiernos años tiernos llantos hizo  
 Alexandro, entendiendo que ganaua  
 Philipo el Rey, su padre, y allanaua  
 vna prouincia y Reyno banderizo.

Lloro aduirtiendlo el niño antojadizo 5  
 quel valor paternal no le dexaua  
 Reynos que conquistar; ya campeaua  
 soberuio pecho en vaso quebradizo.

Este gallardo y alto sentimiento  
 deuo yo, padre mio, a los exemplos 10  
 que en tus heroycos hechos me propones,

Pues de armas, letras, galas, ardimiento,  
 en Cortes, Reynos, plaças, salas, templos,  
 lleuas tropheos, triumphos y blasones.

[VIII] *Don Hieronimo Mercader, a Don Gaspar Mercader.*

SATVRNO grauedad, constancia, alteza,  
 Iupiter su valor inaccessible,  
 Marte la fortaleza mas terrible,  
 el sol dorado y bello su nobleza;

Mercurio habilidad, genio, y destreza, 5  
 su gallardia Venus apazible;  
 la luna agilidad, brio increyble,  
 y el cielo octauo toda su grandeza,

Derramaron con franca y larga mano  
 estos Planetas y estrellada Esphera, 10  
 don Gaspar Mercader, en tu sugeto.

Tu prado destas flores soberano  
 gozara de perpetua primavera,  
 milagrosa la causa, y el efeto.

[IX] *Don Miguel Ribellas, a don Gaspar Mercader.*

**S** entra en juegos de Marte bellicoso,  
 los precios gana el Mercader valiente;  
 si entra en salas de damas, es patente  
 ganar de mas galan el nombre honrrroso.

Y si torea o corre en ancho cosso, 5  
 gana las voluntades de la gente;  
 en quantas cosas trata, finalmente,  
 nunca vi Mercader tan ganancioso.

Y assi agora, fiado en su ventura, 10  
 todo su gran caudal pone en vn prado  
 do transformarse en vn pastor procura;

Pues quien nunca perdio trata en ganado,  
 cosa sera certissima y segura  
 que añadira ganancia a lo ganado.

[X] *Don Iuan de Castellui, a Don Gaspar Mercader.*

**H**ONRRESE el Tajo, pues dichoso baña  
 de Toledo la cerca milagrosa,  
 y Mançanares, pues la patria honrrrosa  
 circuye de Philipo Rey de España.

Guadalquiuir tambien que con estraña 5  
 suerte guia su flota venturosa,  
 y el Tormes, pues con boz marauillosa  
 vn pastor sus corrientes acompaña.

Que tu, famoso Turia, honrrar te puedes 10  
 con don Gaspar de quien tal gloria esperas  
 por su gran discrecion, ingenio y arte;

Y pues en dar a todo el mundo excedes,  
 denle eterno renombre tus riberas  
 de sabio Apolo y valeroso Marte.

[XI] *Don Carlos Boyl, a Don Gaspar Mercader, Soneto,  
cuyo nombre va en el cifrado.*

DEL fuerte Achilles la famosa historia  
Obliga a que le estimen por valiente,  
No olvidando de Pirro el pecho ardiente,  
Ganando por su esfuerço eterna gloria.

Annibal dexo en Africa memoria, 5  
Scipion despues en la Romana gente,  
Pompeyo le imitara honrradamente  
A no ganarle Cesar la vitoria.

Renombre alcançan estos por ser fuertes ;  
Mas del valor qu'el cielo ha repartido 10  
En estos y otros por diuersas suertes,

(Recibiendole Curcio de atreuido,  
Como de sabios Seneca y Laertes),  
Agora don Gaspar la cifra ha sido.

De lo qual ha nacido 15  
El ser Ouidio en Musas amorosas,  
Roldan en armas, Ciceron en prosas.

[XII] *Don Guillem de Castro, a Don Gaspar Mercader.*

BELLEZA, armas y letras son las cosas  
de mas estima y de mayor efeto,  
impossibles de hallar en vn sugeto  
juntas las tres, y todas tres famosas.

El cielo con sus manos poderosas 5  
entre el galan, el fuerte y el discreto  
las repartia, y ya en su ser perfeto  
juntas las muestra, y todas milagrosas.



Pues el gran Mercader, porque se halle  
 en su caudal la suerte tan colmada  
 que encierre de las tres tan larga suma,

10

Aficiona las almas con el talle,  
 los animos espanta con la espada,  
 y admira los ingenios con la pluma.

[XIII] *Gaspar Aguilar, a don Gaspar Mercader.*

A Cortes los Planetas se han juntado  
 por darte, don Gaspar, blason famoso;  
 Iupiter, por tu bello rostro hermoso,  
 te da el ser de los hombres respetado.

Saturno, por tu termino encumbrado,  
 te da la compostura y el reposo;  
 Marte, por tu semblante belicoso,  
 te da su estoque y te le ciñe al lado.

5

Mercurio, por tu ingenio, inteligencia;  
 Venus, por tu aficion, suerte amorosa;  
 Diana, por tu honor, honrra excessiua.

10

Y Apollo, por el Prado de Valencia  
 que tanto ilustras con tu verso y prosa,  
 circuye de laurel tu frente altiua.

[XIV] *Francisco Tarrega, a don Gaspar Mercader.*

Y<sup>A</sup> vio tu cuerpo valeroso armado,  
 ya vio tus galas muchas y primeras,  
 ya vio tus cañas, justas y carreras,  
 gran don Gaspar, el Valenciano prado.

Ginete, justador, galan, soldado,  
 te han visto en mil jornadas sus riberas;  
 y ansi es razon que enriquecer las quieras  
 agora con tu ingenio regalado.

5

Tu hazer y tu dezir en competencia,  
pues con entrambos ygualmente aplazes, 10  
es bien que de vnas flores los matizes.

Honrrense las campañas de Valencia,  
que vieron en tus obras quan bien hazes,  
de ver en tus palabras quan bien dizes.

[XV] *Don Luys de Rocafull, a don Gaspar Mercader.*

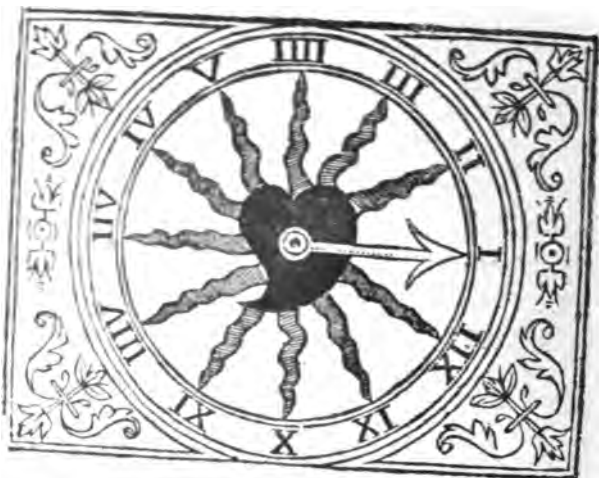
EL Mercader mas prospero que el Fucar,  
que le suelen venir las naues llenas  
del oro quel Peru cria en sus venas  
y ofrece por la barra de Sanlucar;

El que por ser de amor trata en açucar, 5  
y a vezes oluido trata en penas,  
derramando mas lagrimas que arenas  
tiene Guadalquivir, Guadiana y Xucar,

Eres tu, don Gaspar, que has procurado  
lleuar cuenta y razon, por que te enoja 10  
ver que estan tus ganancias mal logradas.

Y assí el grande valor que esta cifrado  
dessa tu espada en la luziente hoja,  
deste libro en las hojas le trasladadas.

---



Porque espera  
La dichosa, o la postrera.



# [1] EL PRADO DE VALENCIA

COMPUESTO

POR DON GASPAR MERCADER

---

## LIBRO PRIMERO

**E**N las riberas verdes y floridos linderos del famoso Turia sonaron dulces ecos de la nueva feliz y venturosa que, de boca en boca cruzando el ayre, lleo donde fue bien acogida; y fue causa deste alborozo la cudiciosa Fama que pidiendo albricias venia dando bozes, pregonando a las gentes como el Mayoral de España, dignissimo posseedor de tal grandeza, daua la tenencia y administracion de gouierno, haziendole otro si en todos los valles circunuezinios deste [2] rio, a vn pastor, cuyo ganado de ordinario pacia las saladas yeruas de la inuencible Denia. Esta eleccion, tan buena para todos, pudiera nacer de la imbidia grande que tenian los valles de aquel Reyno a los valles de Denia, todas las cueuas, los montes, plantas, arboles, yeruas y fuentes a los que circuydos de la raya de su dichoso termino mas florecian, mas brotauian, y mas agua trayan en fe del sabio dueño, para cuyo servicio se auentajaua todo; pero, sea la causa esta o la sabiduria grande y ordinario acertamiento del Mayoral, (por cuyo voto siempre tienen acertados fines estas cosas), vino y lleo el pastor de Denia a gouernar estas riberas, con tal dueño

dichosas. Y por no errar jamas en cosa alguna, consigo truxo vna tan gallarda y tan hermosa pastora, como a posta criada de los cielos para muger suya.

Sabida pues la venida cierta destos seruidos y festejados pastores, no quedo en el brauo Xarama nouillo por traer, no en [3] el caudaloso Ebro barco por venir, no en el manso Henares pastora de bayle, no en el dorado Tajo poeta de fama, ni en el Seuillano rio plazerteros esquifes, porque todos lo dexaron todo por hallarse presentes en jornada tan celebre como la del recibimiento. Este fue vn famosissimo dia, en el qual sacaron tantas diferencias de galas y tan estraños y mezclados colores de vestidos, que, si las manos propias tocandolos no desmintieran a los engañados ojos de las gentes, todos juzgauan que en esta fiesta yuan los pellicos, çaragueles y monteras cubiertos de sobrepuestas flores por la variedad tan matizada de colores, que parecia impossible dexar de ser verdaderas y biuas; porque a la vista primera no era mucho recebir este engaño, respeto de lo mucho que se parecian las bien cortadas libreas y las naturales alfombras de la ribera, que la pedaços vestian lo llano del prado tal vez con la blanca açucena, retrato del Aurora, con la mosque[4]ta casta, con marauillas doradas, con leonados clauales, con diferentes rosas, con moradas violetas, con saludable romero, con jazmines, albahacas, mirabeles, alhelis, açucenas, lirios y azahares, y tal vez con el hermoso y fiel tornasol, vitorioso siempre y auentajado a todos por el color naranjado que professa y viste. Bien es verdad que en este assiento no pueden los tornasoles vsar, ni mostrar la virtud vnica de que los cielos les enriquecieron y dotaron, dexandoles mirar eternamente al sol y seguir sus visos; antes bien estan quedos todos y parados, pareciendo en esto al hierro, que tirado ygualmente de los aymanes de vna boueda, esta en el ayre; assi proprio los naranjados y vistosos tornasoles,

que visten y honran lo mas bello del Prado, llamados tambien ygualmente de tantos, tales y tan bellos soles, como lo son los claros, grandes y hermosos ojos de las pastoras muchas que lo habitan, hazen su officio siempre quedos, miran[5]do algun sol sin hazer jamas mudança, no pequeño ni ordinario milagro, conforme reyna en los coraçones ingratos, que tienen por bizzarria y costumbre aposentalla y recogella.

Huuu grandissimo y sumptuoso passeio, quando fue acompañado en la primer entrada el pastor de Denia; pues ni quedo choça con gente, ni cayado alguno que no saliesse con alguna nueua gala hermozeado, o con listones cubierto, y de la propria madera con torneadas galas auentajado, y aun algunos no torcidos y tan cubiertos de borlas, que parecian mas ginetas de capitanes que cayados pastoriles. El numero de los pastores forasteros fue grandissimo, aun que pudieron muy mal ygualar su gallardia con los naturales de aquel Prado, pues ciertamente parece, y es verdad, que todo lo que aquel apazible cielo cubre es mejor, assi por la buena compañía del blanco Turia, cierto y ordinario proueedor de madera, como por el temple [6] de la tierra, a quien jamas alcançaron ni los calores excessiuos del Agosto, ni la enfadosa escarcha del inuierno, por ser aposento eterno de vna primavera tan assignurada, que siempre las tembladoras ojas estàn haziendo compañía a los arboles de quien son hijas, sin estar sugetas al amarillo color, que, ayudado del Octubre, en otras partes suele derriballas. Nace alli el sol mas hermoso, sin competir con nieblas que lo enojen; la blanca luna mas blanca, contenta de ver su cara en las sossegadas tablas del rio; las estrellas tan bellas y tantas, que yo assignuro no las vio de alli el que las puso numero.

Supose en el Prado de vn zagal que lo cruzaua con vn çurron naranjado y con vn rabel tan bueno, que el solo daua las nuevas no esperadas de la cierta venida de

su hermosissimo dueño, como para el dia siguiente auia de tener a medio dia la cabaña de Belisa apercebida, que de los apartados montes la trayan sus padres, a que juntamente [7] con ellos visitasse los pastores de Denia. Fue tambien recebida esta nueva de todo el Prado, que las plantas de nuevo brotando, las blandas olas del sossegado Turia riendo, los mansos ayres trepando las aues con nueva musica, los peces con nuevos cruzados, y los chiuos con leuantadas cabriolas, todos se dauan a si mismos el parabien de tan venturosa nueva; y mas que todos, el verdadero y firme enamorado Fideno, que abrio los ojos, como si por ellos escuchara la causa de su alborozo y contento.

Este era vn pastor de humildes y pobres padres nacido, y padre de ricos y leuantados pensamientos, condenado eternamente a los amores de Belisa, y por entonces a la penosa ausencia, en quien biuia muriendo. Y quando le dixeron que Belisa venia en ocasion semejante, como espantado de que la fortuna le concediesse tan colmada alegria, de vn corrillo en otro de pastores yua escuchando en vna y otra parte el bien que, por ser tanto, no lo po[8]dia creer; hasta que Cardenio, vno de los pastores mas amigos que el tenia, y 'a quien fiaua semejantes secretos, lleo diziendole: « Amigo Fideno, estraño caso es, que ayas dado en querer siempre llevar las cosas con tanto rigor que si de pesares son, vas dando alcances a la muerte y si son de plazer, parece que adquieres fama y nombre de loco. Lo vno te esta mal, y lo otro peor; por siempre lo digo, y mas por agora que te dexas llevar sin rienda de los plazerres desta nueva, de gente en gente, que a los que sin passion te miran, parece que vas preguntando por ti mismo; calla tu boca, Belisa viene, holguemonos, preuengamos galas, haz te vestidos, enxuga los ojos, alegrate

1. Pr. : y y a quien.

sin dar que dezir, y vente conmigo, que en el bien o el mal yo sere tu compañero, hasta que el cielo disponga desta vida, que suya es, aunque yo la posseo.

— Amigo Cardenio, dixo Fidenio, que bien se juzgan estas cosas desde a fuera! que facil es el dar consejo! si qual yo estuuie[9]ras, no te espantarás? No ves, Cardenio amigo, que tengo el alma en deposito, y la guarda aquel dueño suyo Belisa, cuyo rigor compite con su belleza, y cuya belleza compite con el extremo de mi fe? Quantas vezes me viste crecer las corrientes deste rio con el agua de mis ojos, quantas alborotar los ayres con la fuerza de mis suspiros, y quantas morder las bolas de aquel puente con el rigor de mi cuydado! Siempre me aconsejauas, porfiandome cosas impossibles; siempre me predicauas paciencia, siempre me dauas esperanças deste dia en ti ciertas, y en mi, quando no impossibles, dudosas. Dexame reyr, si quieres, agora, ya que entonces llorar no me dexauas; muera el pesar, acabense tristezas, renazca la vida, despleguemos galas, pensemos inuenciones, hagamos pellicos, herremos mi yegua, busquemos castañetas, y cenemos juntos esta noche; conuidare a todos los pastores del Prado; aunque no : ya mudo de parecer, que para esto hauia de ma[10]tar mis cabras, y no quiero hazerlo, que no es justo darles muerte ni pesar agora; biuan, biuan alegres y a su antojo, que justo es, pues me ayudaron con balidos tristes, tambien agora retocen y jueguen sin sobresalto ni pesar; por esto lo dexo, no por escasez, ni miedo de pobreza; que aunque se cuentan presto, respeto de ser pocas, que se me da a mi, mas rico soy que el Rey, pues tengo gusto. Mas dime, Cardenio, quantas son las horas prolixas de mi tormento? quantas faltan hasta ver aquel Angel soberano, cuya venida nos ha de dar tantos ratos buenos, y nos ha de causar tanto bien con su desseada presencia?

— Bien estoy con esse cuydado, dixo Cardenio, y por



seruirte, quisiera tener en la mano el açote y calçadas las espuelas, con que se aguijan los ya lerdos caualllos del Sol, para lleuarlos al passo de tu desseo; pero, si con el zagal de Belisa tienes alguna amistad, trato o correspondencia, de aqui a vn rato podremos saber del la certeza de su veni[11]da y los fines de tu desseo.

— Siempre hazes y dizes bien, respondió Fidenio; ya sabes que soy pobre tanto de moneda como de ventura, pero con el zagal de Belisa fuy liberal y dadiuoso quanto pude : busque para el, (lo que no hiziera para mi,) entre algunos pastores pellicos que me fiasen a costa de mi sudor, dineros aunque pocos sobre mi palabra mal sigura y bien cumplida; quanto tuue, le di, porque, Cardenio amigo, en semejantes cosas mas vale vn tercero obligado que vn principal satisfecho; y en lo que es dar ha de ser como la beuida, poco y muchas vezes, porque lo vno es saludable, y lo otro solicita cada vez y obliga de nueuo. Esto hize con el zagal que dizes. Vamos alla, quando te parezca hora conuenible. Tu consejo sigo, no tengo que te deuer de nueuo, por ti hazes lo que por mi obras; pues soy tu amigo y esclauo, seme tu compañero como lo eres, y escriue en mi cara tu nombre, que si ya puedes hazello, y yo deuo consentillo, que [12] sera de hoy mas, si en las cosas de Belisa me vales y aconsejas? podras venderme, y digo poco o nada, que quien ha de comprar vn cuerpo sin alma? vn coraçon sin vida?

—Tente, dixo Cardenio, acaba ya, que en nuestras cosas yo soy quien deue; mira que ya tienes vna hora menos de tormento, que la noche nos haze con su manto negro fauores, y nos da lugar y ocasion de yr escondidamente a la cabaña de Belisa; pero mucho deuemos a tus pies, que, sin guiarlos los ojos, nos han puesto en los vmbrales de juncia reuerdecida ya con nuestras esperanças; mira el zagal de Belisa, que viene a que sepas del con certeza lo que has oydo a los otros pastores del Prado. »

Y, llegados mas cerca, le dixo Fideno al zagal con mil abraços y palabras nacidas del coraçon : « Seas, amigo, tambien venido como te assigura aquel angel que por dueño tienes. Quando le vera mis ojos? — A medio dia, dixo el zagal, aura ya pisado las espadañas verdes que por alfombra le apercibo; per-[13]doname que no satisfago a tus palabras con cumplimientos, pues el mayor seruicio que hazer te puedo, es responderte presto y bien a lo que me preguntas. Otra y mil vezes digo que a medio dia la veras, y a mi siruiendola y siruiendote con el gusto que professo; aunque no hare jamas lo que deuo, por ser infinito, hare sin falta lo que podre, y mas, si mas quisieres. — No puedes obligarme de nueuo, dixo Fideno, que ya la experiencia misma me tiene dicho y assigurado lo que tu me dizes. Pero, si te parece, amigo, entremos en la choça donde ha de estar el dueño de mi coraçon; podre ya con este bien entretener esta prolixa y enojosa distancia, que me da tormento. — Vamos, dixo el zagal, que ya hazia yo falta en lo que es adereçalla con algunas cosillas que para hazello truxe. Pero dime, Fideno, vn Soneto que a la puerta de la choça halle, quitarelo, o estarse ha en el lugar que lo pusiste? — No, amigo, dixo Fideno, antes bien traygo conmigo otro que pensaua en[14]uiarte oy, para que lo pusieras pegado en el espejo de Belisa. — Eso hiziera yo alla bien, y aqui lo hare mejor, dixo el zagal; pues esta el espejo tan cerca de nuestras manos. » Y tomandole en las suyas, puso en la tapa el papel que ya Fideno auia sacado de los pechos; y contento de ver lograda en esto su esperanza, se partio de la choça, harto sin poder, con su amigo Cardenio, dexando en ella al zagal que la guardaua.

Y a penas las estrellas de Oriente empezaron a perder luz, boluiendola al cercano sol que por toda la noche se la hauia prestado, quando salio Fideno a esperar en

muchos de los bellos cabellos de Belisa, mas bellos que los primeros que se describrian entonces del aurora. Paso Belisa a trabajar estas lerdas horas de las tardes y largas, tal vez mirando el camino de su casa para saber su llegada, y tal vez de la esperanza, por ser, como era, una esperanza mas cruel verdigo que en ocasiones semejantes. A las 15 horas y pudo bien passallas, teniendo la esperanza una fuerza destruydora de paciencias. A las 16 horas Belisa acompañada de sus queridos padres, vestida toda de raso negro, bordado el campo con sus letas, sus flores, en todo perfetas, de vnas guarniciones de plata tan bien puestas, que nadie podia dudar en que en las tardes y en vez de guarnicion lleuaua bordada una letra que dezia: Siguras Indias de amor. No tubo Fidenio atrevimiento de salir a hablalla, porque lo dexó en baxada y suspenso la estremada hermosura de Belisa y las razones que imaginadas tenia para dalle la bienvenida, se trocaron todas en elados miedos, nacidos del respeto grande que a sus padres tenia.

Passo Belisa, y poco antes de llegar a la choça, vio su zagal que a recibilla salio, y baxada de las samugas en que vino, pintadas con los mismos colores, cifras y letras del vestido, lo primero que toparon sus bellos ojos, fue con el papel que muchos dias antes auia Fidenio puesto 16 al lado de la puerta de la choça, y el zagal por dalle gusto no lo auia quitado. Detuuose Belisa lo que basto para leerle, y fue poco por ser la letra tan conocida como legible, y dezia assi:

CASA lobrega, triste y desdichada,  
que tanto os pareceys al alma mia,  
pues, como ella perdio el bien que tenia,  
perdistes el tenella en vos guardada ;

Miralda destos gustos despojada, 5  
y vosotras, paredes, que algun dia  
en el mas alto assiento de alegria  
vestis vna esperança leuantada,

Mirad tantos estremos de contento  
en desuenturas tantas conuertidos, 10  
consoladme en mi mal, llorad mi mengua,

Que mitigara en parte mi tormento,  
si, como dizen que teneys oydos,  
para en esta ocasion tuuierays lengua<sup>1</sup>.

B IEN conocio Belisa la letra, y aunque no la conociera, bien sabia que nadie se atreuiera a fixar papel en su cabaña, [17] por el respeto que todos le guardauan y por el que Fideno se hazia tener, pero con todo le pregunto a su zagal : « Quien puso aqui este Soneto ? — No lo he visto poner, (dixo,) Señora ; solo se que Fideno me rogo que no lo quitasse. — Presto topaste con tus amigos », dixo Belisa, y no mas palabra alguna, porque sus padres la llamaron, y de camino topo con su espejo verdadero y estimado ; en cuya tapa desde lexos diuiso la nouedad del papel, y de cerca conocio la letra, y en el numero de los versos, que Soneto era, y leyendole vio que dezia desta suerte :

1. De Guillén de Castro, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. II, p. 132), sous le titre de : *Soneto a una casa huerma [en] que había estado su dama*. Var. : 1 y despoblada, — 5 de tus — 6 Pr. : vosotros — 10 Noct. : en tantas desventuras.

EN esse cristal puro y transparente,  
 dichoso espejo, contemplar pudiera  
 la viua luz, la imagen verdadera  
 de mi querido sol resplandeciente.

Mas su querida, respetada frente  
 resplandece en tu luna, de manera  
 que en mis turbados ojos reuerbera  
 con el reflexo de su rayo ardiente.

5

[18] Pues eres claro, y la razon es clara,  
 si te mira Belisa, en ella inspira  
 la justa claridad de mi querella,

10

De suerte que mostrandole su cara,  
 le muestres mi razon, que si la mira,  
 podria ser enamorarse della<sup>1</sup>.

N o pudo tener Belisa encogidos los nacares de sus labios, porque siempre tuuo tanto gusto de las cosas de Fidenio, como el tomara de compassion, porque assi como lo primero le entretenia, lo segundo le remediara; y sin preguntar quien el papel puso, ni otra cosa alguna, se fue a passar despues de su comida regalada con sus padres la fiesta, y esperando que el sol tocasse los arboles por los lados, para yr a visitar los pastores de Denia, que ya con increyble contento la esperauan, acompañados aquel dia de lo mejor del Prado, en las orillas mismas que con arenas de oro cubre el fresco rio, llego Belisa con la buena compañía de sus padres en todo viejos.

Sentaronla cabe si los pastores de Denia por auentajarla en esto, co[19]mo en todas las otras cosas lo era siempre. Alabaron su belleza, dando gracias a las

1. De Gaspar Aguilar, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 49), sous le titre de *Soneto a un espejo de una dama*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele, *Bull. Hisp.*, 1901, p. 332), sous le titre de *Soneto a un espejo*. Var. : 2 *Estr.* : diuino espejo, — 5 *Estr.* : Mas su temida; *Noct.* : temida y respetada — 7 *Noct.* : quen — 10 *Noct.* : mira mi Tirsi; *Estr.* : mira mi Nise — 14 *Estr.* : de ella.

manos diuinas de su hechura, y a las hermosas de Belisa de los bordados curiosos del pellico, pues lo vno y lo otro auia llenado los coraçones de todos los pastores de contento, y los blancos pechos de las pastoras con embidia. Hablo Belisa con sus amigas Laura, Dinarda, Nisida, Arcinda, y otras muchas que aquel dia estuuiéron presentes; recibio la bien venida de los alegres pastores que alli estauan, Lisardo, Olimpo, Cardenio, Leonardo y Fideno. Este fue el dia de mayor alegria que tuuo el hijo que Venus pario en Chipre, despidiendo en el grandissima muchedumbre de sus afiladas saetas, sin hazelle embaraço ni estoruo la benda de sus ojos, pues jamas dio golpe en vazio; verdad sea que las mas dellas cabian en el coraçon de Fideno, que ya no era sino carcaxo o aljaua, en quien por no caber mas estauan a concierto.

lomas quito Fideno sus amantes ojos de los [20] hermosos de Belisa, contemplando en ellos la causa de su tormento; y fue con tan poca dissimulacion, que dio causa a que preguntassen y supiesen los pastores de Denia quien era, por que la miraua, y quanto en estos amores le auia sucedido. Holgaronse muchissimo de saber que en vn pastor cabian terminos honrrosos, procederes cortesanos, y desseos lleuados con tanta hidalguia, y quedaron aficionados a fauorecelle y honrralle en quanto pudieron. Y por dar muestras deste buen concepto en que le tenian, le mandaron que diesse principio a los reguzijos que se esperauan, baylando con quien el quisiesse. Leuantose Fideno de la yerua verde, en quien tenia puestas las rodillas, y pusolas delante de Belisa, suplicandole que baylase con el. Pidio Belisa licencia a sus padres, y tomandola, saludo a los pastores de Denia, dexando asir su mano con la de Fideno elada, que no causo poca risa a todos, ver temblar vn pastor tan animoso y gallardo, con el rostro tan di[21]funto y palido, como el de Belisa colorado y bello, porque obro en ella la verguença al contrario de lo que en el pudo el temor;



Mas con termino discreto  
 este amoroso defeto  
 tienes, mi bien, de sufrir,  
 que no es mucho descubrir,  
 siendo niñas, vn secreto. 20

Y pues que dexar de errar  
 solo pudiera hauer sido  
 con dexarte de mirar,  
 todos hauran conocido  
 que fuera yerro acertar. 25

[23] Por esto el errar las danças  
 me da nueuas esperanças,  
 que pensara tu rigor  
 que andaua errado en amor  
 si acertara en las mudanças. 30

Veras me temblar de hazellas  
 mientras delante me vieres  
 de damas que son tan bellas,  
 y que estan, por ser mugeres,  
 tan grandes maestras dellas, 35

Que a mas de hauerme turbado  
 de miedo de ser notado,  
 sin razon dello te espantas,  
 que han hecho estas damas tantas,  
 que ninguna me han dexado. 40

Assi pienso merecerte,  
 que para tan justa empresa  
 quiere amor constante y fuerte  
 que quien firmeza professa  
 ninguna mudança acierte. 45

Y assi podra tu belleza  
 tener de mi fe certeza,  
 [24] teniendo cierta esperança  
 que quien yerra en la mudança  
 acertara en la firmeza. 50



Pero culpa no me des  
de que vaya tan errado,  
porque justa razon es  
que quando vaya a tu lado  
no sepa mouer los pies.

55

Pues no hay razon porque assi  
estes quexosa de mi,  
que no es mucho, si se adierte,  
que las mudanças no acierte  
quien las dexa para ti.

60

**B**IEN quisiera Fideno que toda la vida durara el dezir Redondillas; y si las dixera siempre por entretenir el gusto que con la mano hazia; pero callo la boca, gran-geando su humildad para con los pastores de Denia credito y con los demas imbidia; y tanta, que viendole tan fauorecido, y las coplas no muy malas, algunos imaginaron que fue trato el errar [25] las mudanças por tener ocasion de publicarlas.

A este punto llegaron algunos coches de los que suelen salir al Prado, mas gallardos y bellos que el carro del sol, porque traen muchos y mas hermosos. Llegaron cerca desta alegre junta, aunque con recelo de ser estoruo, que siempre los discretos llegan con miedo adonde no los llaman. Dauan por alli bordos los coches, dando licencia a los ojos, y negandola a los oydos, por no acercarse sobrado. Bien lo echo de ver esto el pastor de Denia, cuya sabiduria cortesana siempre dio muestras de su infinito valor; y embio a dezir a las señoras que en los coches venian, que le hiziessen merced de llegar donde el estaua a honrralle aquel puesto, para que las pastoras viessen algo de lo mucho que hauian oydo

52 por ver que voy tan turuado — 54 que quando estoy a tu lado  
— 55 no acierta a mudar los pies — 59 que la mudança.

en alabança suya. Fue el recado bien recebido y mejor satisfecho, pues la respuesta del fue llegarse los coches, que fueran por poco demasiados; bien es verdad que las señoras que dellos salieron fueron atapa[26]das por el poco conocimiento que tenian con los pastores, y aun quiça en viendo a Belisa tan hermosa, ninguna se atreuiera a descubrir el manto. Tomaron puestos sobre la verde y olorosa yerua, todas muy contentas de ver la perfeccion grande de aquellos rostros tan libres de afeytes y disfraces; y en tanto que vnas con otras se consultauan estas imbidias, hizo Fideno que los zagales que tocaron los instrumentos quando el danço, cantasen vn Romance<sup>1</sup> suyo, que dezia assi :

EN las orillas del mar,  
 tendido sobre el arena,  
 para contar de Belisa  
 con cada grano mil quexas;  
 Donde compiten las olas 5  
 luchando por tomar tierra,  
 estaua Fideno vn dia  
 en el Prado de Valencia.  
 Y escriuiendo vnas memorias  
 que a cada passo se anegan, 10  
 al agua que las borraua  
 dixo, llorando sobre ella :

[27]

« Mi fin acercan  
 memorias tristes de esperanças muertas. »

Teatro donde mi ingrata 15  
 sus mudanças representa,  
 de ti me quiero quejar,  
 pues en ti miro las della.

1. De Gaspar Mercader, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele, *Bull. hisp.*, 1901, p. 338), sous le titre de *Romance de un Amante quexoso*. Var. : 8 en la plaia — 10 se amenguan,

Tus bonanças me embarcaron  
 solo a prouar tus tormentas,  
 que a los biuos que recoges,  
 luego en matarlos los echas.  
 Vientos de mañosos fauores  
 hincharon todas mis velas,  
 vine al fin de mis naufragios,  
 mas ya chocando en tus peñas.

20

25

« Mi fin acercan  
 memorias tristes de esperanças muertas. »

Siguieron mis esperanças  
 el norte de tus promesas,  
 regidas por vna carta  
 que, fabricando mis letras,  
 Al traues dio mi nauio,  
 y sola vna tabla queda  
 del vltimo desengaño,  
 para que nadando muera.  
 Falto el norte, y las espumas  
 borrarón mis experiencias,  
 que solamente las aguas  
 para mentir tienen lenguas.

30

35

40

« Mi fin acercan  
 memorias tristes de esperanças muertas. »

Aunque el Romance no fue muy auentajado, fueron lo sin duda las bozes que lo cantaron, por ser las mejores que en toda España hauia. Por entonces no tuuieron mal rato los pastores de Denia con las atapadas que cabe si tenian, pues passaron infinitas cosas de plazer. Rogaronles que hiziessen baylar alguna pastora, o cantar, porque si en estas cosas eran tan estremadas como en ser hermosas, serian asombro de naturaleza. « Qualquier cosa se puede esperar de lo mucho que sus rostros

prometen, (dixo el pastor de Denia,) pero yo soy tan rezien venido a este Prado, que apenas les se los nombres. Y [29] no querria enojallas, pidiendoles cosa que les sea en algo dessabrida de oyr y dificultosa de hazer; yo les prometo a vuessas mercedes para otro dia, pues muchos han de ser, tenellas preuenido esso, y mas con que satisfazelles el gusto y llenarles el desseo ».

Mil cosas passo Belisa con las atapadas que cerca tenia, que, como el Romance oyeron y echaron de ver en Fidenó el gusto con que la miraua, tomaron argumento del para trauar razones, diziendola bienes de Fidenó, y solicitandole fauores, a quienes ella agudamente y bien respondio : « Señoras, el trato pastoril es en todo diferente al cortesano, respeto de que en los lugares grandes hay tanto que hazer tantas cosas, a que el tiempo falta, que assi disculpadamente ponen en essecucion presto las mas dellas, señal poco claro de acertallas; pero aqui entre pastores siempre son los tiempos largos, y los que hazeres pocos, y por esso miran las cosas con poca prissa, y mas en las de aficiones, que el que mas a lo largo se determina, [30] mas lexos y siguro viue del arrepentimiento. No quiero dezir por esto que las pastoras nacemos sin oydos, antes bien los tenemos despiertos siempre para escuchar las quexas amorosas que con honrosos fines se encaminan. Y por que no digan en Valencia que han topado con vna pastora tan corrida como fea, sepan vuessas mercedes que esse mancebo a quien procuran fauores, ha diez años que tiene los ecos destos valles con mi nombre roncós; y quando haura otros diez, quiza entonces pensare si sera justo dar credito a sus palabras. » Mucho se holgaron las atapadas de oyr a Belisa, y estauan contemplando su lengua entre los dientes, que parecia vn clavel entre alabastros; pero tuuieron compassion a Fidenó.

Las otras pastoras estauan entretenidas de sus galanes, Arcinda de Cardenio, Dinarda de Olimpo, Nisida

de Lisardo, y de Leonardo Laura; la qual tuuo desseo de saber de su amiga Belisa lo que trataua con las atapadas; y por no leuantarse, ni embiar rel[31]cado, se valio como otras vezes de vna cerbatana que en lugar de cayado traya, y seruia tambien de matar con ella algunos paxaros; y assi por ella supo de Belisa a vista de todos lo que desseaua. Cardenio le rogaua a la hermosa Arcinda que recibiesse del vn as ligas, porque el sabia que la noche antes se las auia quemado vn coete. Lisardo estaua quexoso de Nisida, porque hauia dexadose hablar a vn competidor suyo tan necio, que a si proprio se escuchaua. Leonardo hablaua con Laura, quexandose del, y della, y de si mismo. Dinarda oya de su amante Olimpo mil querellas de la esperança larga en que le tenia puesto. Todos y todas estauan diuertidos, sin mirar los vnos lo que los otros hazian; solo 'el pastor de Denia lo miraua todo, y por dar gusto en algo a las atapadas que cabe si tenia, hizo que vn zagal llegasse quedo sin ser visto, y supiesse de que tratauan los pastores con los dueños de sus vidas, y despues de sabello, les rogo, que por dar contento a [32] todas aquellas señoras, que dixessen algunas coplas de improuiso. Y acetado dellos, les repartio para luego los sugetos siguientes :

Fideno : vnas Redondillas a vnas pastoras que hablaban por vna cerbatana.

Olimpo : Estanças contra la esperança.

Lisardo : Redondillas contra los hombres que hablando se escuchan.

Leonardo : Estanças, quexandose del tiempo, de si y de su pastora.

Cardenio : Redondillas a vna pastora que le hauian quemado las ligas con vn coete.

No huuo persona alguna que no se holgasse con semejante nouedad, las pastoras esperando las coplas,

los pastores con tan venturosa ocasion, y todos los demas escuchando a Fideno, a quien toco ser primero; y dixo asi :

[33] *Redondillas de Fideno a unas pastoras que hablaban por una cerbatana* <sup>1</sup>.

B IEN veo que señalays  
 ymagines soberanas,  
 quando por la caña hablays,  
 que son esperanças vanas  
 las esperanças que days. 5  
 Pero las lenguas parleras  
 dizen que el gusto os engaña,  
 y que palabras y veras  
 son vanas como la caña,  
 y como el gusto ligeras. 10

Aunque no tiene razon  
 quien desto se satisfizo,

1. De Guillem de Castro, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 108), sous le titre de : *Redondillas a una cerbatana por la cual se hablaban dos damas*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Teza, *Versi spagnoli*, p. 7), sous le titre de : *Quintillas a unas damas que hicieron una cerbatana de una caña y se hablaban por ella de una ventana a otra*. J'indique les variantes de *Estr.* et je reproduis en entier le texte de *Noct.* non d'après l'édition Salvá-Martí où il a été publié très inexactement, mais d'après une copie du ms. que je dois à l'obligeance de M. Martí. Les vers en italiques sont les seuls qui soient identiques à la version du *Prado*.

Var. : 12 *Estr.* : de esta.

*Noct.* :

Damas, si en el cielo toca  
 vuestra hermosura estraña,  
 quien a juntaros provoca  
 la vanidad de la caña  
 con el aire de la boca?  
 Ya veo que señalais

5

con aparencias bien llanas,  
 cuando por la caña hablais,  
 que son esperanzas vanas  
 las esperanzas que dais.  
 De tan divinos sugetos  
 bien claro esta y entendido

10

que, pues en tal ocasion  
han menester passadizo,  
sin duda pesadas son.

15

Y sospecho que se deue  
tratar de ageno sosiego  
quando la caña las beue,  
las maliciosas con fuego,  
las desdeñosas con nieue.

34

20

Por no dexalla abrasando,  
pienso que yrevs preuiniendo  
el templar de quando en quando  
a las que parten ardiendo,  
con las que bueluen elando.

25

Quantos hay que se desuelan  
en dar gusto y procuralle,  
y con veros se consuelan,  
que apenas pisan el valle,  
quando por la caña buelan!

30

Y days eterno renombre  
al que a tanta gloria viene,  
por ser venturoso el hombre,  
que, aun para fisgalle, tiene  
en vuestras bocas su nombre.

35

Que no tiene suerte poca  
el que tal ha merecido,  
pues por lo menos le toca

15 *Estr.* : digo que pasadas — 24 *Estr.* : que pasan — 29 *Estr.* :  
pisan la calle.

*Noct.* :

questos seran los efectos,  
y este solo es el sentido  
que pueden dar los discretos.

15

Mas los no tan cortesanos  
diran con termino injusto  
y pensamientos livianos,  
pues por caña pasa el gusto,  
que son vuestros gustos vanos.

20

Y aunque se muestre a la clara  
malicia en sus corazones,  
diran ques costosa y cara,  
pues para pasar razones  
la teneis como alquitara.

25

Y así de malicia llenos  
dicen algunos en vella :  
alquitara es, y a lo menos  
sabran distilar por ella  
bienes y males agenos.

30

Y aun yo creo que se debe  
hablar de ageno sosiego  
y que las palabras beve  
*las maliciosas con fuego,*  
*las desdeñosas con nieve,*

35

Y ques el camino derecho  
con que avasallais despojos,  
a lo que yo me sospecho;

entrada por el oydo,  
y salida por la boca. 40

[35]

Si yo tan dichoso fuesse  
que mi alma a tal llegasse,  
que seria quando viesse  
que la vna me arrojassee,  
y en otra boca cayesse! 45

Que Indias descubriria  
adonde el bien va en aumento!  
de que almibar gustaria!  
y del ambar de su aliento,  
que de secretos sabria! 50

Y bien me puedo atreuer  
a sabellos sin dudar,  
pues he llegado a entender  
de mi que los se callar,  
si los merezco saber. 55

43 *Estr.* : que veria — 44 *Estr.* : que una boca la arrojassee —  
47 *Estr.* : donde el bien es infinito — 48 *Pr.* : al mimbrar —  
49 *Estr.* : que daria a mi apetito! — 50 *Estr.* : cuantos secretos  
sabria! — 51 *Estr.* : que bien — 53 *Estr.* : que, llegado a conocer.

*Noct.* :

pues el fuego de los ojos  
templais con nieve del pecho. 40

Mas deo trance tan fuerte  
y vuelvo á la caña, y digo  
que por ella desa suerte  
al ques mas estrecho amigo,  
les (*sic*) dais heridas de muerte. 45

Pues averiguado esta  
que causando ajenas menguas  
la caña cortar podrá,  
y ayudada de dos lenguas  
decidme que cortara. 50

Cuantos, a lo que yo entiendo,  
van las ventanas mirando  
y con los ojos midiendo  
por la calle paseando  
por la caña corriendo, 55

Destos bien puedo llamallos  
dichosos sin conocellos

y con razon imbidiarlos,  
pues que diciendo mal dellos  
os acordais de nombrallos 60

Quan venturosa seria  
mi alma, si a tal llegase  
porque sé que al alma mia  
cuando una boca la hechase,  
otra la recogeria. 65

Y a mas de que en dulce aprieto  
tanta gloria alcanzaria,  
con otro notable efeto  
de vuestros pechos sabria  
el mas intimo secreto. 70

Y si acaso me atrevi  
por secreto llevo palma,  
y por esto collegi  
que los secretos del alma  
se pueden fiar de mi, 75



Y mas de dos atreuidas  
 que assi los auenturays ;  
 pues, tan conformes y vnidas,  
 de la caña los fiays  
 que descubrio los de Midas.

60

36

Aunque lo tengays por gala,  
 lo que digo nous de pena ;  
 pues la caña me señala  
 ques para mil cosas buena,  
 y para otras tantas mala.

65

Y en parte la viera yo,  
 que sospechara de vella  
 con esse gusto que os dio,  
 que hauia de nacer della  
 lo mismo que la engendro.

70

Mas con todo el pensamiento  
 la adora ensoberuecido,  
 y pide por alimento  
 que ya es dulce, pues ha sido  
 regada con vuestro aliento.

75

Y assi su nombre me encarga  
 que la adore mientras pueda,  
 cudiciando vida larga,  
 porque es dulce lo que queda,  
 si lo que ha passado amarga.

80

61 *Estr.* : la tengais — 64 *Estr.* : que es — 69 de ella — 74 pues  
 que ha — 76 *Estr.* : en su nombre.

Noct. ;

Y mas las tan atreuidas  
 que su gusto las engaña,  
 pues con dos almas unidas  
 los fian ya de la caña  
 que descubrio los de Midas.

80

Y en parte la viera yo,  
 que sospechara de vella  
 con ese gusto que os dio,  
 que habian de nacer della  
 lo mismo que la engendro.

85

Y aunque lo tengais por gala  
 lo que digo no os de pena,  
 pues la caña nos señala

ques para mil cosas buenas,  
 y para otras tantas mala.

90

Mas con todo el pensamiento  
 la adora ensoberbecido,  
 y pide por alimento  
 que ya es dulce, pues que ha sido  
 regada con vuestro aliento

95

Y así en su nombre me encarga  
 que la adore mientras pueda,  
 cudiciando vida larga,  
 porques dulce lo que queda,  
 si lo que ha pasado amarga.

100

*Olimpo, Estanças contra la esperança<sup>1</sup>.*

[37] **Q**UIEN de gozar vn bien tiene esperança  
 ha de esperar que la esperança muera,  
 que en tanto que ella biue, no se alcança,  
 pues no se goza aquello que se espera. 5  
 Y tanto a vezes el tenella cansa,  
 que el tener esperança desespera ;  
 que la esperança como puede verse,  
 para gozarse tiene de perderse.

Y pues tienes sin causa el alma mia  
 con tan injusta y peligrosa calma, 10  
 mirando tu rigor, dezir podria  
 que quieres ser como la ingrata palma.  
 Pues tardas como palma que se cria,  
 a dar el fruto que dessea el alma,  
 procurando imitalla tu belleza 15  
 en la tardança mas que en la firmeza.

Y essa muerte cruel que piensas darme,  
 que con inciertas esperanças doras,  
 poco con ella puedes consolarme,  
 aunque presumas que mi bien mejoras. 20  
 Que si yo con desseos de ayudarme  
 por años cuento las ligeras horas,  
 poco puedo sufrir los largos dias  
 de las prolixas esperanças mias.

1. De Miguel Beneyto, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. II, p. 85), et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Rev. de Archivos*, 1902, I, p. 306), sous le titre de *Octaua rima contra la esperança*. Var. : 3 *Estr.* : quella — 4 *Noct.* et *Estr.* : que no se — 5 *Estr.* : y tanto el que a tenella se auxlança — 6 *Estr.* : prueua el pesar, que muere y desespera — 8 *Noct.* : para lograrse — 10 *Noct.* : en tan incierta, peligrosa calma — 18 *Noct.* : y con.

- [38] Y pues subio con tan ligero salto  
 al cielo tuyo el pensamiento mio,  
 no lo derribes de lugar tan alto,  
 pues ha tenido tan hourroso brio.  
 Que ya con vn eterno sobresalto  
 de tus promesas falsas desconfo,  
 porque es vn nuevo modo de rigores,  
 dar esperanças, y negar fauores.

25

30

*Lisardo, Redondillas contra los hombres que se escuchan hablando<sup>1</sup>.*

L os hombres a quien amengua  
 el credito cortesano,  
 adoran su propria mengua  
 por hazer ydolo vano  
 de su mal regida lengua.  
 Y como a tal punto vienen,  
 que soberuios se mantienen,  
 siguiendo su gusto solo,  
 por oraculos de Apolo  
 a sus torpes lenguas tienen.

5

10

- [39] Para poder descansar  
 sus oydos algun dia  
 de su cansado escuchar,

29 *Noct.* : Que yo con nuevo eterno sobresalto — 31 *Noct.* : son nuevos modos. — En outre, dans *Noct.*, il y a deux *octavas* de plus, insérées l'une après la troisième, l'autre après la quatrième :

Estoy de suerte a mi pesar rendido  
 por tu mucho rigor, que no presumo  
 que puedan ver el plazo diferido  
 los ojos míos, que en llorar consumo.  
 Porque tu pecho poco agradecido,  
 resolvera mi vida en debil humo,  
 que siempre con penosa, injusta carga,  
 vidas acorta la esperanza larga.

No pienses quel rigor de tu aspezeza  
 la firme fuerza de mi fe destruya,  
 que nuevas fuerzas cobra mi firmeza  
 con el rigor de la aspezeza tuya.  
 Y por mostrarte mi mayor fineza  
 la vida quel dolor tiene por suya,  
 con esperanzas quiero entretenella,  
 que al fin es vida el esperar tenella.

1. De Miguel Beneyto, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. III, p. 25), sous le titre de *Satira en redondillas a los que se escuchan*.  
 Var. : 3 *Édit. de 1601* : propia lengua — 4 *Noct.* : haciendo idolo.

dexaran su compañía  
si la pudieran dexar. 15

Pues son por las libertades  
de arrogantes vanidades,  
en todas las ocasiones  
escuchando sus razones  
alcaduz de necedades. 20

Con todo deue mirarse  
que su discrecion es mucha,  
pues suelen por consolarse  
de que nadie los escucha,  
ellos mismos escucharse. 25

Y con vanos barbarismos,  
siendo de locura abismos,  
porque veen que entre nosotros  
somos locos vnos de otros,  
ellos lo son de si mismos. 30

[40]

Las soberuias presumpciones  
de confianças perdidas  
son tristes camaleones,  
que se sustentan sus vidas  
del viento de sus razones. 35

Siendo por su sciencia poca  
la necedad vna y loca  
Fenis en estos perdidos,  
que en muriendo en sus oydos  
buelue a nacer en su boca. 40

El que sin poder huyr  
escucha su orgullo vano,  
suele admirado reyr,  
de que tengan tan a mano  
necedades que dezir. 45

Y no se deue espantar,  
pues sus cabeças son mar  
de soberuios desuarios,

que dellos salen los rios,  
y en ellos van a parar.

50

Qualquier destos con oyrse  
razones de orgullo llenas,  
tanto piensa preferirse  
que puede ser vno apenas,

[41]

55

y en dos quiere diuidirse.  
Porque esta gente maldita,  
que es en el mundo infinita,  
como el perro suele ser,  
que luego buelue a comer  
la necesidad que vomita.

60

*Leonardo, Estanças quexandose de si, del tiempo  
y de su pastora'.*

CADUco tiempo, que la culpa tienes  
de mis passados juueniles brios,  
pues tan ligero passas por mis bienes  
y tan pesado por los males mios.  
Assi tus blancas y neuadas sienes  
se vean por las Ninfas de los rios  
coronadas con hymnos y cantares,  
que siempre bueles, o que siempre pares.

5

Quando miraua el bello rostro hermoso  
de Venus, a quien tuue de mi parte,  
corrias tan ligero y pressuroso,  
que solo tu pudieras alcançarte.  
Y agora que en estado peligroso  
miro el aspecto de Saturno y Marte,

10

[42]

49 que dellas — 50 en ellas bueluen a entrar. — 59 pues luego.

1. De Gaspar Aguilar, dans le *Canc. de los Noct.* (Marti, t. II, p. 97), sous le titre de *Octavas a un pensamiento*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele, *Bull. hisp.*, 1901, p. 331), sous le titre de *Octava rima al tiempo*.

rebuelto en sangre, colera y braueza, 15  
tropieças en tu misma ligereza.

Yo soy aquel que tuuo tal ventura  
que pudiera gozar de los despojos  
de la mayor belleza y hermosura  
que ver pudieron los humanos ojos. 20  
Mas como la muger siempre procura  
seguir la vanidad de sus antojos,  
perdi la possession y la esperança,  
que su mayor firmeza es la mudança.

Luego me vi anegado y sumergido 25  
en el profundo mar de mis engaños,  
cuyas hinchadas olas me han traydo  
a que padezca daño, y cause daños.  
Y en ellas acosado y perseguido,  
quedo en mis tristes y floridos años 30  
como la tierna planta que despojas  
de sus tempranas verdinegras ojas.

[43] Pues con tu mano vengatiua buelues  
la rueda mas cruel que de nauajas,  
y en la ocasion fatal que la rebuelues 35  
los baxos subes, y los altos baxas.  
Ya que en darme desdichas te resuelues,  
porque darle otra buelta no trabajas?  
que aunque vaya a desdichas condenado,  
es mejor caminar que estar parado. 40

Tu que tienes el mando y el gouierno  
de los ciertos influxos celestiales,  
y en primavera, estio, otoño y inuierno,

Var. : 15 *Estr.* : embuelto en — 17 *Noct.* : que tuve — 18 *Noct.* : triunfar de los — 21 *Noct.* : Mas como en todo la muger procura — 22 *Estr.* : bariedad. *Noct.* : de tus — 29 *Noct.* : Y dellos; *Estr.* : Y dellas — 30 *Noct.* et *Estr.* : en mis verdes — 31 *Noct.* : la verde planta a quien — 33 *Noct.* : Si con tu — 37 *Noct.* : Pues en darme — 38 *Estr.* : porque en dalle — 39 *Édit. de 1601* : pues al que esta a — 40 *Édit. de 1601* : le es mejor — 41 *Noct.* : Y pues tienes — 42 *Noct.* : de los fuertes influjos — 43 *Noct.* et *Estr.* : otoño, invierno.

por tu causa padecen los mortales,  
 la rra ta, o tiempo, con oluido eterno  
 el soberano edificio de mis males,  
 pues el mas principal de tus oficios  
 es derribar los altos edificios.

45

*Cardenio, Redondillas a una pastora que le hauia quemado las ligas en coete*<sup>1</sup>.

44. LLEGA vn ardiente papel,  
 de quien sin razon te queexas,  
 a ti con furia cruel,  
 encendido por mis queexas,  
 que van escritas en el.  
 Y sin hallar embaraços,  
 haziendose mil pedaços  
 para causarte fatigas,  
 entra a quemar de tus ligas  
 los bien concertados lazos.

5

10

Tu con valor soberano,  
 abrasado y diligente,  
 quieres con brio loçano  
 apagar su fuego ardiente  
 con la nieue de tu mano.

15

44 *Noct.* et *Estr.* : padecen por tu causa. — En outre, la strophe, qui est la cinquième dans le *Prado* et dans *Estr.*, est la troisième dans *Noct.* La même poésie avec la même interversion que dans *Noct.*, et avec de nombreuses variantes, a été publiée d'après un *Cancionero* ms. par Salvá (*Catálogo*, t. I, n° 198, pp. 106).

1. De Miguel Beneyto, dans le *Canc. de los Noct.* (Marti, t. II, p. 82), sous le titre de *Redondillas a una dama que un coete le quemo las ligas*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Revista de Arch.*, 1902, I, pp. 310-12), sous le titre de *Castellanas a una dama que un cohete le quemo las ligas*. Var. : 5 *Estr.* : que yban — 12 *Noct.* et *Estr.* : abrasada.

Y de suerte te suspendes  
 quando en apagallo entiendes,  
 que mostrando sin auiso  
 pedaço de parayso,  
 por matallo mas lo enciendes. 20

Ha querido el niño ciego  
 que este fuego te encendiesse,  
 mouido de vn blando ruego,  
 porque saber se pudiesse,  
 si puede contigo el fuego. 25

[45] Y desto vine a entender  
 que es muy pequeño el poder  
 deste Dios astuto y vano,  
 pues pudo hazer vna mano  
 lo que vn Dios no pudo hazer. 30

No encendio tu pecho fiel  
 y para encender mis males  
 ordena el hado cruel,  
 que puedan fuerças mortales  
 lo que no pueden las del. 35

Pero pon al rigor tassa,  
 veras por lo que en ti passa,  
 y por el punto a que llego,  
 que hara vn pecho que es de fuego,  
 quando el de yelo se abrasa. 40

Pero mientras se dilata  
 el servirte, y me destruyo,  
 dexame llegar, ingrata,  
 a matar el fuego tuyo,  
 aunque tu yelo me mata. 45

Concedeme estos despojos  
 por premio de mis enojos,

17 *Noct.* : apagalle — 19 *Noct.* et *Estr.* : pedaços — 20 *Noct.*  
 et *Estr.* : matas uno y mil enciendes — 32 *Noct.* et *Estr.* : para  
 crecer — 40 *Noct.* et *Estr.* : quando tu hielo se — 42 *Noct.* et *Estr.* :  
 servirte, me.



[46]

dexa que pueda tocalte,  
que yo ofrezco de apagalle  
con el agua de mis ojos.

50

Dexame valerte aquí,  
pero en vano es el rogarte,  
porque yo entiendo de ti  
que dexaras abrasarte  
por no valerte de mi.

55

Y deues lo de acertar,  
que no pudieran bastar  
mis ojos para valerte,  
pues con la gloria de verte  
se oluidaran de llorar.

60

De aquí miro las centellas  
que del fuego riguroso  
yuan a partes tan bellas,  
y de su gloria embidioso  
quisiera ser vna dellas.

65

Amor la guerra te hazia,  
que amigos del alma mia  
por conquistar tu belleza  
con fuegos la fortaleza  
de tu pecho combatia.

[47]

70

El es quien esto procura,  
que fuera hecho inhumano  
poner fuego sin cordura  
vna sacrilega mano  
al templo de tu hermosura.

75

Amor tu contrario fue  
y, como entiende mi fe,  
por fuego se vino a mi,  
y despues que lo encendi,  
con suspiros lo atize.

80

48 *Noct.* et *Estr.* : pueda miralle -- 67 *Noct.* et *Estr.* : que a  
ruegos del — 71 *Estr.* : eres quien — 72 *Noct.* et *Estr.* : porque  
fuera — 75 *Estr.* : al templo de la,

Este fuego se encendió  
 del fuego en que me consumo,  
 y a tanto mi mal llego,  
 que he tenido invidia al humo  
 que deste fuego salio.

85

Porque en saliendo de alli  
 subio trepando por ti :  
 y pues esto pudo ser,  
 el humo quisiera ser  
 del fuego que yo encendi.

90

[48]

**D**ESPUES que tuuieron fin estos mal pensados versos, empezaron a ser gigantes las sombras de todos los que estauan en el Prado sentados, y las atapadas querian despedirse para entrar en sus coches, y con ellos en Valencia; a quienes dixo el pastor de Denia : « Señoras, aunque no hay ausencia sigura, yo fio de vuessas mercedes que pondran en oluido nuestras faltas para no hazer burla dellas, ni de nosotros; esto ha sido nada, pero yo assiguro que con mucha enmienda bolueremos por nosotros en algunos juegos que daran contento. Y pues todo el mundo sabe que en el juego todos son yguales, razon sera que vuessas mercedes nos paguen esto poco a letra vista, y lo que mas haremos anticipado con alguna fiesta dentro del lugar, pues dizen que Valencia es la escuela donde vienen a aprender y saber los Caualleros forasteros el termino de serlo, y las costumbres del exercitarlo. »

Tan pagadas estauan las atapadas de la pastoril cortesania con que fueron recibidas [49] y festejadas, que casi todas juntas a qual primera respondieron, que muy justa demanda era la del pastor de Denia, y le hizieron plato delante de todos los pastores y pastoras de las fiestas de Valencia, diziendo si querian ver jugar vnas cañas a lo morisco en ligeros, atreuidos y veloces

86 *Noct. et Estr.* : el saliendo — 88 *Noct. et Estr.* : pudo hacer.

cauallos Andaluces, con cifras en las adargas y alas en los bohordos; si querian mirar vn torneo con diuissas en las celadas y azogue en las espadas y picas; si hallarse presentes en vna justa con empresas en las cabeças y rayos en las lanças; si querian asistir en vn estafermo, donde no lo estuuiera sin trocar color el mismo Marte; si escuchar entonadas bozes que pudieran ser enseñadoras de Orfeo; y si querian ver danças, esgrimas, mascararas, saraos, sortijas, faquines, torear, dar lançadas, passar carreras, tirar barras, o saltar, que escogiesen fiesta y dia, en fe de su palabra, que sin falta y luego seria ella cumplida, y lo demas puesto en execucion. « Sobrada es la merced que re[50]cibo, dixo el pastor de Denia, pero Belisa ha de ser esta vez por amor de mi la que tiene de escoger la jornada y fiesta. » A quien Belisa con la medida que siempre, despues de hauer replicado tres vezes y a la postrera pedido licencia a sus padres, dixo: « Señoras, poco se nos alcanza a las que siempre pisamos desiguales romeros y esquinadas piçarras, de la musica sonora con que las salas se alegran, ni de las fiestas con que se alborozan las plaças; pareceme que a posta se han olvidado vuessas mercedes de nombrar algun reguzijo de coplas; pues yo quiero ser muger en esto, pidiendo lo que no se me ofrece, y assi suplico a vuessas mercedes nos tengan en alguna casa de Valencia vna justa poetica, donde yremos todos; y despues con otra y otras fiestas, aunque humildes y pobres, pagaremos la infinita merced que alli recibiremos.»

Las atapadas acetaron con mucho gusto el tomar a su cuenta esta jornada; y entre los caualleros que a la mira estauan destas co[51]sas, escogieron para que se encargasse de sacallas bien desto a don Gaspar Mercader, que casi con los ojos lo estaua pidiendo; y lo aceto, dandose a si mismo el parabien de la honrra que aquel dia con tan buenos huespedes se le haria. El pastor de Denia se holgo muchissimo de hauer negociado esto tan bien.

Y por acaballo mejor encargo a Fideno que embiasse a don Gaspar Mercader en vn Cartel los sugetos para las coplas, porque ya en los amores de Belisa queria vaille. Y acabado esto con el dia, los vnos se entraron en la ciudad, y los otros en sus choças. Acompañó Fideno desde lexos a Belisa, y luego en su posada compuso el Cartel, y lo embio con vn zagal a don Gaspar Mercader, para que lo publicasse y diesse a sus amigos; y dezia assi :

*Nuevo jardin de las Musas.*

[52]

V<sup>N</sup> jardin quieren plantar  
 las nueue hermanas de Phebo,  
 en las riberas que a Turia  
 hazen retratos del cielo;  
 Porque con flores y frutas 5  
 de yeruas y arboles nuevos  
 paguen a sus damas nobles  
 tributo vario los tiempos.  
 Y aunque la furia amenaza  
 del ya declarado inuierno, 10  
 hallan sazon mas colmada;  
 pues son las plantas de ingenios.  
 A todos llaman al campo,  
 pues seruiran en su suelo  
 de sembrar los no nacidos, 15  
 y los nacidos de enxertos.  
 Quatro Estancias Castellanas  
 produzgan los ramos tiernos  
 de los arboles que pidan  
 lugar en el mejor puesto. 20  
 Traygan escrito en sus ojas  
 como puede vn cavallero  
 vengarse de vna señora  
 que tiene mudable el pecho.  
 Y no traten de dexalla 25  
 que en ser villano respeto,

[53]

ni para prouado es vtil,  
 ni sano para consejo.  
 Que de las mas allegadas  
 a razon y cumplimiento, 30  
 vna sortija muy rica  
 sera merecido premio.  
 Cubran las siguientes plantas  
 entre los tallos rebueltos  
 con lazos artificiosos 35  
 vn enlazado Soneto,  
 Que secreto ha de venir,  
 pues ha de ser al secreto;  
 que vn vaso de plata pura  
 descubrira el mas bien hecho. 40  
 A la palma leuantada  
 con el mas medido peso  
 de vnas quatro Redondillas  
 con mil almas y diez versos,  
 Escritos a vna beldad 45  
 llena de gustos inciertos,  
 que nunca se determina  
 con ver certezas y efetos.  
 Daran por palma vnos guantes  
 con ambar fino cubiertos 50  
 del color del coraçon  
 de quien los ofrece negros.  
 Y a los que en sigunda flor  
 brotaren los tres sugetos,  
 se los ofrecen de flores 55  
 segun las que rindan ellos.  
 A don Gaspar Mercader  
 señalan por jardinero,  
 que a treynta del mes que corre  
 pide las plantas del huerto. 60  
 Y a treze del que le sigue  
 saldra nacido y compuesto  
 de arboles biuos logrados,  
 y de no castizos muertos.  
 De noche se mostrara 65

[54]

en su casa el jardín fresco,  
 porque rompera la noche  
 por aquella parte el velo.

**L**EGADO el día, no poco deseado en la ciudad de los Caualleros, y en el Prado de los pastores, cubrió don Gaspar Mercader las paredes de su casa con ramas verdes, y los azulejos de la sala con [55] flores varios de colores diuersos. Tomó licencia del pastor Fideno para dirigir la sentencia de aquellos versos en algunas ocasiones a Belisa, como a dueño de aquella fiesta. Y puestos los pastores de Denia debaxo vn dosel verde y blanco, con las ojas y flores de olorosos jazmines, sentados en sillas solo verdes, con tallos y ramos de las hiedras fieles, tocaron las cornetas y menestriles dulçaynas, guitarras, pioruas, rabeles, sacabuches, organillos, vihuelas, sonajas, adufes, trompetas, y otras diferencias de musicas, que todas juntas, y cada vna de por sí, regozijauan la sala con alegres entradas y sonoros dexos. Los caualleros y señoras tomaron puesto frontero de los pastores y pastoras, dexando lugar a los poetas que hauian de leer versos al rededor de la sala, y en medio della vn bufete con los papeles y premios que prometidos estauan. Y como juez don Gaspar Mercader mandó callar la musica, y empeço la fiesta, diciendo assi :

[56] *La vengança que puede tomar vn Cauallero de su dama, si fue mudable, como lo pide el Cartel, por don Gaspar Mercader.*

**T**OMAR vengança de mujer arguye  
 pecho, no menos que cruel, villano,  
 que el noble en siendo vengatiuo huye  
 de su blason illustre y soberano.  
 Su nobleza vengandose destruye,

el no vengarse tengo por mas sano,  
 porque siendo con damas, cosa es llana  
 que si es vengança, haura de ser villana.

Mas con todo, pues soy el jardinero,  
 por dar deste jardin el primer fruto, 10  
 gozando de sus bellas flores, quiero  
 guardar puntualmente su estatuto.  
 Vengança le dare de Cauallero,  
 que, dando a la nobleza su tributo,  
 noble y leal en ella ha de mostrarse, 15  
 tal que se vengue sin querer vengarse.

[57] Quien se viere ofendido de su dama,  
 si siendo dama puede hazer ofensa,  
 acrecentando su amorosa llama,  
 procure la deuida recompensa. 20  
 Muestre con veras que ofendido ama,  
 y que en seruilla y regalalla piensa,  
 de suerte que conozca su señora  
 que en el grado que esta ofendido, adora.

Si con esto la dama no se humana, 25  
 antes del noble termino se ofende,  
 sera vengança, pero no villana,  
 pues el que la causo no la pretende.  
 Ella se quedara ofendida y vana,  
 y el con mas gusto y mas amor, si entiende 30  
 que en siendo con las damas la batalla,  
 es la mejor vengança no tomalla.

**L**VEGO despues de leydas estas quatro Estancias, embio don Gaspar Mercader a cada vno de los poetas los papeles que con sus nombres estauan sobrescritos, y les suplico que cada papel fuesse leydo de su dueño, para que los de la sa[58]la mejor estuuiesen en lo que escucharian, todos le hizieron la merced que pidio, leyendo los versos siguientes, como el dixo.

*De Miguel Beneyto Estanças al premio, cómo las pide  
el Cartel'.*

CONSEJO pides en llorar desecho,  
que en todo con mi mal siempre conuienes,  
para vengarte del mudable pecho,  
que en males trueca tus passados bienes.  
Pero si del amor el ñudo estrecho, 5  
que ha tanto tiempo que en el alma tienes,  
mas firme ha de quedar con la mudança,  
en vano quieres pretender vengança.

Mas ya que de la ley de amor ecedes,  
en el papel de mis rezientes llagas 10  
quiero escriuir como vengado quedes,  
pero con condicion que no lo hagas.  
Puedes vengarte, si vengarte puedes,  
y si tu gusto es bien que satisfagas  
con publicarnos entre prendas tuyas 15  
las dulces prendas que gozaste suyas.

Y en saber que permite el niño ciego  
que a otro quiere como a ti queria,  
dile tu fuego, que si ve tu fuego,  
y la mudança que en su pecho cria, 20  
Vendra a dextarla, imaginando luego  
que el mismo pago le dara algun dia,  
y ella tendra de ti dobladas queexas,  
pues la hazes dexar, y no la dexas.

Puedes, para mejor satisfazerte, 25  
proseguir adelante tus antojos :

1. Dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Rev. de ch.*, 1902, I, p. 309) sous le titre de *Octava rima. A un cauallero : pregunto como podia vengarse de una dama mudable sin xarla*. Var. 1 Consejos. — 2 çelio (que en todo con mi mal comenes), — 4 tuerça tus — 13 Puedes vengarte sin vengarte, puedes; 15 entre penas — 17 Y si bes que.



y pues gozays con diferente suerte,  
 tu, gloria en verla, y ella en verte enojos,  
 Procura siempre a su pesar ponerte  
 donde te miren sus rebeldes ojos, 30  
 que desta suerte tomaras con gusto  
 justa vengança del agrauio injusto.

[60] *De Lopez Maldonado. Estanças al premio, como las pide el Cartel.*

Es el amor do no hay correspondencia  
 vn campo duro de cruel batalla,  
 donde al odio combate la paciencia,  
 y ella consigo se defiende y calla. 5  
 Es padrino del odio la inclemencia,  
 con la paciencia la verdad se halla,  
 y la apadrina en el Marcial ruydo,  
 do pierde el vencedor mas que el vencido.

Digo que pierde mas la dama ingrata,  
 que ya entrego su pecho a vn firme amigo, 10  
 quando aquel ñudo de amistad desata  
 de que fue juez amor, parte y testigo.  
 Herir piensa, y a si se hiere y mata,  
 justo de amor dignissimo castigo,  
 que toma por vengança desta mengua 15  
 del vulgo la mordaz ociosa lengua.

Y aunque esta era vengança bien bastante,  
 otra mayor el amador se deue,  
 [61] haziendo con su fe firme y constante  
 verguença y confusion a vn pecho aleue. 20  
 Harale esta verdad tan importante  
 ver lo que hizo y ver lo que hazer deue,  
 y vera el amador como se alcança  
 de aquel conocimiento esta vengança.

Bien puede la verdad debilitarse, 25  
 cobrando brio y fuerças la mentira,  
 que ni aquella jamas ha de quebrarse,  
 ni acertar esta el blanco adonde tira.  
 Desto puede el amante asigurarse,  
 que a mas vengança de su agrauio aspira, 30  
 pues la verdad hara su oficio vsado,  
 la dama arrepentida y el vengado.

*Vengança de vna dama mudable, por Fernando Pretel.*

[62] D E la viciosa loba Plinio cuenta  
 que en varios animales pone el gusto,  
 y que el lobo en vengança de su afrenta  
 siguiendola le da castigo justo.  
 Siempre con su presencia la atormenta, 5  
 y la encendida hembra a su disgusto  
 de sus propios desseos incitada  
 buelue a rogalle, y queda castigada.  
 La muger que se paga de mudança,  
 es loba del amor inexorable, 10  
 y el que della procura la vengança  
 por ver como su pecho el bien mudable,  
 Persiga como el lobo su esperança,  
 alabese del tiempo fauorable  
 al galan que ella entonces mas quisiere, 15  
 porque de injustos celos desespera.  
 Y si a caso del todo aborrecida  
 no le pueden los celos dar batalla,  
 por vn constante pecho combatida,  
 los desseos del suyo han de acaballa : 20  
 Ser pertinaz a su inconstante vida  
 y a manos de sus gustos sugetalla,  
 que al que viue en vn vicio muy contento,  
 la contraria virtud le da tormento.

- [63] Pues si vn contrario a otro se aborrece, 25  
 que vengança mayor que la firmeza,  
 si amor al pecho firme le ennoblece  
 y al mudable le da mayor baxeza?  
 Tanto quanto mas sufre, mas merece,  
 el galan firme, y llega a mas alteza 30  
 queriendo a su pesar al enemigo,  
 que es la vengança de mayor castigo.

*Vengança de vna dama mudable, por el Capitan Artieda.*

- S i tu dama por otro amor te dexa,  
 haz que el galan en quien los ojos pone  
 tal cosa vea por ventana o rexa,  
 a quien probablemente se aficione. 5  
 Que por lo menos formara del quexa,  
 pues si se enciende a su pesar, perdone :  
 en esto y lo demas la blanda mano  
 fuera rumor y termino villano.
- [64] Tras esto el pecho de su galan tienta,  
 mira bien lo que puede y se le alcança, 10  
 y en lo que dar no puede buena cuenta,  
 sacale dulcemente y ponle en dança.  
 Que de su corrimiento y de su afrenta  
 resultara el castigo y la vengança  
 dessa ingrata muger que te atropella, 15  
 pues el vltirage suyo es proprio della.
- Pues si en saraos, torneos, justas, cañas  
 y en lo demas tu nombre resplandece,  
 secretamente hieres las entrañas  
 de essa aspide cruel que te aborrece. 20  
 Que quando no aproueche industria y mañas  
 y toda via este puesta en sus treze,  
 dexas tus glorias por el orbe escritas  
 y su gusto ruyn desacreditas.
- Pues si el vulgo a tu opinion se arrima 25  
 y la condena por soberuia y necia,

quiero que en hermosura sea la prima,  
 y en letras lo mejor de Italia y Grecia.  
 Si el ser no es mas de aquello que se estima  
 y el vulgo la abomina y menosprecia, 30  
 que vengança mayor hasta la enmienda,  
 quando su culpa y tu valor entienda?

[65] *Vengança de vna dama mudable, por don Carlos Boyl.*

PVEDE el galan a quien su dama aspira  
 apagar con mudança su firmeza,  
 vengarse del veneno de su yra,  
 sin ofender su honor ni su belleza,  
 Con fingir que los bellos ojos mira 5  
 de vna dama, a quien quiere con terneza,  
 que a la muger mudable es ley vsada  
 herilla por los filos de su espada.

Del escorpion el frigido veneno  
 de su mismo escorpion tiene la cura, 10  
 y assi la que este mal tiene por bueno,  
 con la misma mudança se assigura.  
 Dareys la celos de fauores lleno,  
 contando de otra dama la blandura,  
 de otra dama que vn tiempo aya tenido 15  
 vuestro inuencible coraçon rendido.

[66] En su calle seruid, y ante sus ojos  
 a quien se le prefiera en linda y rica;  
 salid, qual Iris, para dalla enojos  
 de los colores a que mas se aplica. 20  
 Que viendo os adornar de los despojos  
 de la que en todo su pesar publica,  
 tendra notable imbidia, y si la tiene,  
 vengado quedareys como conuiene.

No pidays celos de ninguna suerte, 25  
 sino os quereys poner cadena y grillos,

3o Pr. : obomina.

que los celos de amor terrible y fuerte  
 mas prouechoso es dallos que pedillos.  
 Este es mi parecer, y aunque se acierte,  
 en el ayre sera fundar castillos,  
 mirarse en los cristales deste espejo,  
 que no es bien contra damas dar consejo.

30

*Vengança de vna dama mudable, por don Guillem  
 de Castro*<sup>1</sup>.

[67] EL galan oluido y ofendido,  
 para vengarse de su ingrata bella,  
 adore sus crueldades y su oluido,  
 que, oluido, adoralla es ofendella.  
 Aborrecido fue, y aborrecido  
 sera el continuo ardor de su centella,  
 que de vn mudable pecho la aspereza  
 tiene por su enemiga a la firmeza.

5

Retrate al biuo la amistad passada,  
 vera que no se hallaron en su empleo  
 gusto fingido, o voluntad forçada,  
 pues los gustos siguieron al desseo.  
 Y pues fue de su gusto tan preciada  
 la fe que abate el loco deuaneo,  
 sera de confusiones vn abismo,  
 porque menosprecio su gusto mismo.

10

15

1. Dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 111), sous le titre de : *Como se ha de vengar un galan de una dama que se le ha mudado*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Teza, *Versi spagnoli*, p. 10), sous le titre de : *Octava rima advirtiendó como se ha de vengar un galan de una dama mudable*.

Var. : 5-8 *Estr.* :

que, aborrecido el, aborrecido  
 sera el ardor de su inmortal centella,  
 porque un mudable pecho es ordinario  
 aborrecer de veras lo contrario.

9 *Estr.* : viuo el amistad — 10 *Estr.* : veran como, no hallandose a su — 11 *Noct. et Estr.* : fingido, voluntad — 12 *Estr.* : que los — 13 *Estr.* : y, viendo de sus gustos adorada.

Y pues fio la fama de el efeto  
 que hizo en voluntad la confiança,  
 amenaze con muerte de el secreto,  
 porque cobre la vida la esperança. 20  
 Que si honrra y valor tiene, en tanto aprieto  
 la pondra el miedo, que sera vengança  
 mayor que tomar puede y dezir puedo,  
 sino es que con mudarse perdio el miedo.

[68] Y si el ver vn amante mal logrado 25  
 entre la variedad de sus antojos  
 no la lastima, con hauer mostrado  
 los pesares del alma por los ojos,  
 Acabe con la vida su cuydado :  
 prestatle han, si le acaban sus enojos, 30  
 lenguas la fama, que podra quexarse,  
 y el cielo su poder para vengarse.

*Vengança de vna dama mudable, por don Leodomio Mercader, Cauallero del habito de Sanctiago.*

D ESEO justo de immortal vengança  
 procura con razon el triste pecho  
 que pagan su firmeza con mudança,  
 agrauando el amor a su despecho,  
 Y mas el que nobleza tanta alcança 5  
 mostrando ser amante tan de hecho  
 que pide la vengança de su llama  
 sin apartarse de la injusta dama.

[69] Ydolo puede ser de la firmeza  
 el que los golpes de mudança abate, 10  
 y guardando el decoro a su nobleza,  
 a su dama los gustos le combate.  
 Si son gustos que ofenden su belleza,

17 Noct. : del; Estr. : su fama del efeto — 18 Noct. et Estr. : en su — 19 Noct. et Estr. : del secreto — 22 Estr. : la pondra — 24 Estr. : pierde — 25 Noct. et Estr. : un deseo. Estr. : tan mal — 30 Estr. : prestatle ha.

es bien que los destruya, acabe y mate;  
que no ha de ser el bien comunicado,  
quando son bienes de vn galan honrrado.

15

Iusta vengança de su agrauio pide,  
aunque destruya con sangrienta mano  
al bello Adonis que su gloria impide,  
imitando vn Apolo soberano.  
Persiga el alma que a su Venus mide  
por los infames braços de vn villano,  
que no puede ser noble, pues corona  
con las ajenas glorias su persona.

20

Muestre, qual Argos, los velozes ojos,  
porque los de su dama esten corridos,  
viendo que le persiguen sus antojos  
vnos ojos sin causa aborrecidos.  
No permita gozar de sus despojos  
los que estan sin razon fauorecidos;  
pues no lo goza, no dexe gozalla,  
y es la mayor vengança que amor halla.

25

30

[70] *Vengança de vna dama mudable, por don Miguel Ribellas.*

BVSCAR manera o traça de vengarse  
de vna falsa, mudable y injusta dama,  
es en contar arenas ocuparse  
o en amatar de Mongibel la llama.  
Ni se pondra en efeto con hallarse,  
que mal se venga el misero que ama,  
y mal se halla suerte de vengança,  
con que pueda vengarse vna mudança.

5

Mas como el obediente marinero  
viendo el nauio por mil partes roto,  
sigue entre el mar ayrado y viento fiero  
sin esperança del siluo del piloto,  
Assi por daros gusto agora, quiero,  
no esperando acertar, dezir mi voto,

10

el que en tal caso mas paciencia tenga, 15  
aunque a su costa juzgo que se venga.

[71] Porque vn dissimulado sufrimiento  
causa a la que es mudable mil enojos,  
pues con seguilla le sera tormento 20  
lleuar al que aborrece ante los ojos.  
Gran soçobra sera a su mucho intento  
y no dexar que logre sus antojos,  
viendo que de sus culpas es testigo  
vn forçoso y solícito enemigo.

Y mostrar no sentir vna violencia 25  
vengança es, si alguna viene al justo;  
que a quien os da ocasiones de impaciencia,  
ver que no lo sentis le es gran disgusto.  
Haze grandes efetos la paciencia :  
trocar podria de la`dama el gusto, 30  
assi que tal mudança en el causasse,  
que quien la vitupera la alabasse.

*Soneto, alabando el secreto, por don Balthazar  
Centellas.*

E<sup>N</sup> todas las prouincias de la tierra,  
y aun en la gente barbara que hauido,  
todos naturalmente han conocido  
el valor del secreto en paz y en guerra.

[72] La justicia y gouierno en el se encierra, 5  
de aqui el priuar con Reyes ha nacido,  
los sabios todo siempre le han tenido,  
que alfin conserua el bien y el mal destierra.

Muchos por el la muerte no temieron,  
y estremos tantos por callar han hecho 10  
que el contallos resulta en nuestra mengua.

Mas entre todos digna gloria dieron  
al que por mas assegurar su pecho  
cortada se comio su propria lengua.



*Alabando el secreto, por don Francisco Crespi, cauallero  
del habito de Montesa.*

TANTA virtud y tanta fuerça alcança  
vn hidalgo secreto pensamiento,  
que va siempre creciendo su contento  
sin peligro ninguno de mudança.

Pues quien de amor buscare la priuança,  
el bien procure con secreto intento,  
que sobre este maciço fundamento  
al cielo se levanta vna esperança.

5

73 El que a nadie descubre su concepto,  
sin temer de la imbidia los agrauios  
gozar podra su gusto mas perfeto,

10

Porque en el mouimiento de los labios  
se conoce el prudente, que el secreto  
es la piedra de toque de los sabios.

*Alabando el secreto, por don Iuan Fenollet.*

LA pieça del arnes del que es discreto,  
mejor y mas gallarda en su tamaño,  
con que viste seguro todo el año,  
es en todas sus cosas ser secreto.

Qualquier hecho que emprenda terna efeto  
el que secreto fuere, sin que daño  
recele del mas deudo ni de estraño,  
como a todos les guarde yguual secreto.

5

Noble secreto que al discreto armas  
con armas de secreto en su prouecho,  
con que de estraño y deudo se assigura,  
Haz que el discreto me arme con sus armas,  
que si con ellas lleuo armado el pecho,  
ganada tengo a todos la ventura.

10

[74] *Alabando el secreto, por don Hieronymo Mercader.*

HABITA Dios la luz inacessible,  
 los Angeles son pura intelligencia,  
 el fuego elementar sin violencia  
 esta en su esphera torrida inuisible.

Carece el ayre de color visible, 5  
 la tierra fecundada de influencia  
 asconde el oro, que es la quinta esencia,  
 canonizado autor de lo impossible.

Aquestas nobilissimas criaturas  
 con el secreto ilustran mas su efeto 10  
 y el criador que a todas dio el modelo.

O deidad sagrada en las alturas,  
 hieroglicos son del don secreto  
 el ayre, el fuego, el angel, tierra y cielo.

Thimante ponga el velo 15  
 con tres que Dios reserua en su memoria,  
 la predestinacion, juyzio y gloria.

[75] *Alabando el secreto, por el Capitan Artieda.*

SVELO, paredes, chapitel y pomo  
 hizo de bronze (en vn peñon) la fama,  
 do los que a bozes por mil puertas llama,  
 los entretienen el porque y el como.

Pero al secreto vi labrar de plomo 5  
 vna casilla entre la juncia y grama,  
 do (porque el dueño las tinieblas ama)  
 no ay ventanilla, escotillon, ni assomo.

La fama de vna Troya haze mil Troyas  
 con gritos al salir multiplicados 10  
 por tanto ventanaje y claraboyas.

Pero el secreto ni habla a sus priuados,  
 ni aun puede ser hablando que los oyas,  
 porque estan baxo llaues y candados.

*Soneto de don Guillem de Castro a don Leodomio Mercader.*

No es mucho que vn jardin ayan plantado  
 las nueve hermanas con cudicia tanta  
 [76] por crecer su valor con vna planta  
 tierna, que el cielo eterno nos ha dado.  
 Y no fue sin astucia este cuydado 5  
 que agora en su prouecho se adelanta,  
 porque si en sus principios las leuanta,  
 mejoraran de estados con su estado.  
 En tantos años la naturaleza  
 cercada de ambicion llego a formalla; 10  
 formo a Laudomio que es la planta bella,  
 Y mostro por disculpa en su belleza,  
 que con mucho desseo de acertalla,  
 se quiso detener tanto en hazella,  
 Mas que hizo en componella, 15  
 si fueron instrumentos de su hechura  
 su padre y madre, estremos de hermosura!

*Alabando el secreto, por Maximiliano Cerdan.*

TREPANDO por mi proprio pensamiento  
 subi, qual el gusano de la seda,  
 al laborintio que mi pecho enrreda  
 por gozar del secreto a mi contento.  
 Y tanta gloria al encerrar me siento 5  
 que encarcelada en el mi alma queda  
 con mayor gusto, porque a solas pueda  
 contemplar en su mismo sentimiento.  
 Pero si a caso tu diuina mano,  
 siguiendo por el hilo de mi vida, 10  
 quisiere desatar el ñudo ciego,  
 La nueua palomilla saldra en vano,  
 pues a mayor secreto reduzida  
 reuiuirá qual Fenix en su fuego.

*Alabando el secreto, por Fernando Pretel.*

**L** ABRA de sus panales la dulçura  
 la secreta abejuela con tal arte  
 que nunca humano ingenio ha sido parte  
 para ver fabricar su compostura.  
 Qual abeja, labro tu hermosura 5  
 la dulce miel que gozo por amarte,  
 y en mi secreto pecho vino a darte  
 la cera a do sellaste tu figura.  
 Al punto el alma puso el dedo al labio,  
 y como las abejas vn Rey siguen, 10  
 jure por Rey la ymagen del secreto.  
 [78] Y el se gouierna en mi como Rey sabio,  
 pues es de piedra a los que le persiguen,  
 y es cera y miel por solo tu respeto.

*Alabando el secreto, por don Leodomio Mercader,  
cauallero del habito de Sanctiago.*

**E**L que los montes de desconfiança  
 querra ver derribados y desechos  
 y de los duros azerados pechos  
 ganar y sustentarse en la priuança,  
 Contra el desden, el tiempo y la mudança 5  
 armarse de firmissimos pertrechos,  
 y al fin salir con admirables hechos,  
 do se pierda de vista la esperança,  
 Quien en cosas ligeras, o las graues,  
 el fin quiere alcançar que es mas perfeto, 10  
 los reynos sugetar, prender las aues,  
 De todo crea que vera el efeto,  
 si el pecho cierra con las fuertes llaues  
 y con los firmes sellos del secreto.

[79] *Alabando el secreto, por Iayme Orts.*

**E**L amante que llega a ser secreto,  
 qualquier fauor merece que se le haga,  
 que aquesta es su deuida y justa paga,  
 si amor puede pagar al que es discreto.

Quel estado mas noble y mas perfeto 5  
 es saber encubrir de amor la llaga,  
 de suerte que callando satisfaga  
 a quien deue tener algun respeto.

Y pues que del callar resulta gloria,  
 y en efeto es la prenda mas subida 10  
 que tiene la mas felice suerte,  
 Quiero ganar callando la vitoria,  
 pues mientras el silencio tiene vida,  
 tiene la causa de mis penas muerte.

*Redondillas a vna dama indeterminada, por don Gaspar  
 Mercader.*

[80] **A**LGUNAS damas famosas  
 que en el amar se estremaron,  
 a empresas dificultosas  
 dizen se determinaron 5  
 solamente por dos cosas.

Por dos cosas homicidas  
 fueron muchas de sus vidas  
 y de sus famas tambien,  
 la vna por querer bien,  
 otra por ser bien queridas. 10

Tu, indeterminada bella,  
 juez ante quien propuse  
 mi enamorada querella,  
 que puede auer que te escuse,  
 sino mi contraria estrella? 15

Si tus mismos ojos son  
 testigos de mi aficion

y de los efectos que haze,  
de quien o de donde nace  
essa indeterminacion ?

20

Porque no nazca de ti,  
haz que luego se me lea  
tu justa sentencia aqui,  
que ya por presto que sea,  
no lo sera para mi.

25

[81]

Pues tus labios son juezes,  
con ellos es bien que empieces  
el falso amor y desden,  
y presto, pues sabes bien  
que el dar presto es dar dos vezes.

30

En pleyto de amor no esperes  
plazos largos, ni embaraços :  
aduierte que amada eres,  
y si son largos los plazos,  
seran cortos los placeres.

35

Solo vn consuelo encaminas  
con tus traças peregrinas,  
y es para que me asseguere  
que quieres que el pleyto dure.  
pues que no te determinas.

40

*A la dama indeterminada, por don Leodomio Mercader,  
Cauallero del habito de Sanctiago.*

[82]

Si de tu remisso pecho  
la musica que amor haze,  
y la que tu en mi has hecho,  
tanto el remisso le aplaze,  
siendo punto sin prouecho,  
Que puedo esperar al son  
de tu dura condicion ?  
pues la consonancia es mala,  
que amor en ti la señala,  
y suena en mi coraçon.

5

10

Mal templaras mis razones  
 quando de ti no te acuerdas,  
 redoblando mis passiones,  
 si amor pone en mi las cuerdas  
 y tu en el amor las pones. 15

Es de culebra la cuerda  
 que suenas para que pierda  
 el bien que en el alma toco;  
 mas si me pierdo por loco,  
 tambien te pierdes por cuerda. 20

[83] Muda, señora, el compas,  
 dexa el tañer al desgayre,  
 determinate, y veras  
 que son puntos en el ayre  
 todos los puntos que das. 25

Por ser concordancia amor,  
 es la musica mejor  
 si con dos almas discanta,  
 que vn alma si llora o canta  
 sola, lo passa peor. 30

Comiença el son por aqui,  
 determinate con tiempo,  
 que estando remissa ansi  
 hazes de amor passatiempo,  
 y el tiempo le hazé de ti. 35

Recibe pues mis consejos,  
 que aunque no son muy añejos,  
 quizá podran lastimarte  
 si quando quieras templarte,  
 haura de ser a los viejos. 40

*A la dama indeterminada, por don Guillem de Castro.*

[84] Si mi suerte me assigura  
 por galardón y descuento  
 de vna fe senzilla y pura,  
 que adores mi pensamiento  
 como adoro tu hermosura, 5

Nisida, con que razon,  
 pues te llama la ocasion,  
 topas en dificultad,  
 quien manda en tu voluntad  
 y oprime tu coraçon ? 10

Desecha el flaco temor,  
 pues assegurar te puedo,  
 como quien prueua su ardor,  
 que amor que repara en miedo,  
 no puede llamarse amor. 15

Y mide con mi disgusto  
 tu animo, pues es justo  
 que alcance por justo empleo  
 con las fuerças del desseo  
 los apetitos el gusto. 20

Vn pecho determinado  
 haze vn alma sossegada,  
 mas la tuya ha señalado  
 que es alma indeterminada  
 y ha de carecer de estado. 25

[85]

Y con otra ygual quimera  
 mi vida se considera,  
 pues ningun estado alcança,  
 que a vida sin esperança  
 le ha de faltar el que espera. 30

Esto solo que imagines  
 te mueua a desengañarme ;  
 y aunque a matarme te inclines,  
 determinate a matarme,  
 solo que te determines. 35

Que vna esperança deshecha  
 no daña, pero aprouecha,  
 si escoge por menor daño  
 mi muerte con desengaño  
 que mi vida con sospecha. 40



*A la dama indeterminada, por don Juan Fenollet.*

- Mas que la liebre medrosa,  
 indeterminable, incierta,  
 de que viues recelosa ?  
 [86] ves por dicha en mi fe muerta  
 como la tuya dudosa ? 5  
 Que recelo assi te obliga  
 a procurar mi fatiga ?  
 ya bien, ya mal se te antoja,  
 esse pecho al agua arroja,  
 y recoge el miedo, amiga. 10  
 En que topas, vas o vienes,  
 hazes prueuas de mi amor,  
 mal con ellas y el te auienes,  
 pues ahogas su valor  
 en el mar de tus vayuenes. 15  
 Dexa recelos atras  
 y assegurame no mas,  
 pues muero y viuo por ti,  
 de que si me das vn si,  
 que no me lo quitaras. 20  
 No seas veleta en duda,  
 que el primer viento que corre  
 sigue tras el y se muda,  
 pon de hoy mas fixa en tu torre  
 la fama parlera muda. 25  
 [87] Viuir en duda aborrece,  
 pues la fe en dudas perece ;  
 no temas suerte contraria,  
 que ya la fortuna varia  
 los osados fauorece. 30  
 Tan incierta condicion  
 de essa belleza desdize ;  
 mal sigues su obligacion,  
 donde yo la mia hize  
 sin querer satisfacion. 35

Y assi mas que marmol dura,  
 determinate sigura,  
 que por mi puedo ofrecerte  
 sin ningun hazar tu suerte,  
 como tope en mi ventura. 40

*A la dama indeterminada, por Maximiliano Cerdan.*

[88] EL verte estar tan pagada  
 de tu impropria condicion  
 confusa, indeterminada,  
 hara a mi propria passion  
 no determinarse en nada. 5

Gustas que colgada biua  
 vna esperança cautiua  
 sugeta a tu voluntad,  
 y tu en franca libertad  
 andar essenta y esquiua. 10

Mas entre mis males lloro  
 por ver como tu belleza  
 escurece tu tesoro,  
 pues verna por tu aspereza  
 a dar sin esmalte el oro. 15

Es amor en la hermosura  
 vn mercader que assegura  
 del tiempo verde los daños,  
 porque en los marchitos años  
 no se acabe la ventura. 20

Pues si la dexas passar  
 gozada del tiempo injusto  
 que no la puede gozar,  
 por lo que hoy pierdes el gusto  
 podras mañana llorar. 25

°9] En la confusion que tienes,  
 confundes tus propios bienes,

y ciegas te en esse engaño  
 quiza por buscar mi daño,  
 y a buscar el tuyo vienes. 30

Procura determinarte,  
 porque burlada no quedes,  
 dexa melindres a parte,  
 pues tu gozarte no puedes  
 sin que permitas gozarte. 35

No passe carrera vana  
 essa belleza inhumana,  
 que con presumpcion diuina  
 a despeñarte camina,  
 porque llores como humana. 40

*A la dama indeterminada, por Miguel Beneyto.*

[90] Los que a todos preferirse  
 suelen en termino honesto,  
 dicen, descuydada Tirse,  
 que determinarse presto  
 es de espacio arrepentirse. 5

Mas tu alma es diferente,  
 que como mi pena ardiente  
 eternizar ymagina,  
 de espacio se determina  
 y de presto se arrepiente. 10

Y tal la confusion es  
 que creer por verdad quiero  
 que estas por yr al reues,  
 arrepentida primero  
 que determinada estes. 15

Y assi tu pecho obstinado  
 arrepentido ha quedado  
 no solamente del bien  
 que no ha hecho, mas tambien  
 del mal que no ha procurado. 20

Pero bien dexa entenderse  
 que si me dexas en calma,

es porque tienes sin verse  
vna dureza en el alma  
que tarda de resolverse.

25

[91]

Y estas tan empedernida  
en tu duda endurecida,  
que ha de venir por mi suerte  
el no querer resolverte  
a resolverme la vida.

30

Mas yo no puedo quexarme  
de lo que quise culparte,  
pues en ti para dañarme  
es el no determinarte  
determinarte a matarme.

35

Con todo a pretender vengo  
que del pleyto que mantengo  
lograre las pretensiones,  
que pues en duda le pones,  
alguna justicia tengo.

40

*A la dama indeterminada, por don Francisco Crespi,  
Cauallero del habito de Montesa.*

O XALA del fuego mio  
te tocara, Siluia bella,  
la mitad de vna centella,  
que esse pecho elado y frio  
quedara encendido en ella.

5

[92]

Mas pues por mi mala suerte  
nunca he podido encenderte,  
del todo quisiera elarte,  
porque en fin tuuieras parte  
en mi vida o en mi muerte.

10

Si quedaras encendida,  
fuera mi esperança cierta;  
si elada, ya fuera muerta,  
que con acabar la vida  
se cerrara al bien la puerta.

15

Mas veo te diferente,  
ya estas elada, ya ardiente,

tibia e indeterminable,  
y es gran señal de mudable  
verte tan indiferente.

20

Determinate, pues sabes  
que tu determinacion  
ha de acabar mi passion,  
que en fin tu tienes las llaues  
de mi alma y coraçon.

25

[93]

Y aunque de tu ser declines  
y a darme muerte te inclines,  
no apelo de la sentencia,  
que yo prometo paciencia,  
solo que te determines.

30

Y tambien tengo por llano,  
que aunque me sobre la pena,  
me sera ventura buena  
tener muerte por tu mano  
y no vida por la agena.

35

En esto echaras de ver  
que siempre tuyo he de ser;  
y aunque me quieras matar,  
quiero mas cierto el pesar  
que no dudoso el plazer.

40

*A la dama indeterminada, por el Capitan Artieda.*

Si a persona alguna tienes  
sombra de aficion alguna,  
es la causa de tres vna,  
que resulta de los bienes  
del alma, cuerpo y fortuna.

5

[94]

Basta qualquier destos fines  
para que a vn galan te inclines,  
pero es forçoso tambien  
que en solo vn sugeto esten  
para que te determines.

10

24 *Pr.* : la llaues.

Assi que, dama gallarda,  
 si tu mano poderosa  
 al tiempo que escoger osa,  
 en las elecciones tarda,  
 es por no yguarte cosa. 15

Que si el amante y amado  
 ha de ser proporcionado,  
 siendo tu estremada en todo,  
 ha de ser del mismo modo  
 quien te yguare, estremado. 20

Y como este repartido  
 lo que tanteas y abonas  
 entre diuersas personas,  
 hasta hallarlo todo vnido  
 a diuersos te aficionas. 25

Que vale que en vn sugeto  
 esten lo hermoso y discreto,  
 lo noble, prospero y rico,  
 si se desuia tantico  
 de lo estremado y perfeto? 30

[95]

Pues para que se acouarde  
 y del puesto se retire  
 el que indignamente aspire,  
 haga de si mismo alarde,  
 y quando sus faltas mire, 35

Vea quan propias le son  
 a tu alma la discrecion,  
 a tu cuerpo la hermosura,  
 y quan firme esta y sigura  
 tu honra, estado y condicion. 40

Con diferentes entradas y fugas nuevas salieron los musicos a entretener la sala, porque don Gaspar Mercader lo quiso assi, no teniendo bastante satisfacion lestos versos, porque con el agrio de los suyos temia nfadar; y procurando dar fin a esta fiesta, apresto los premios, sossego la musica, acerco las bugias y tomo el papel de vna salua, diziendo :

[96]

## SENTENCIA BREVE

*de don Gaspar Mercader, Iuez en esta justa Poetica.*

Es el biuir del hombre vna espiriencia  
 de bienes y de males repartidos,  
 donde para atinar no basta ciencia,  
 ni todos los errores son oluidos.  
 Que lo moral comun es contingencia  
 de aciertos por gran suerte preuenidos; -  
 dexado lo que es Dios, no ay cosa humana  
 que tenga regla perdurable y llana.

5

Vnos saben hallar la mayor cumbre,  
 que nadie sabe como estan en ella,  
 y otros acertadores de costumbre  
 la tienen todas vezes de perdella.  
 Vn ciego topa lo que aquel con lumbré  
 de hachas juntamente y de su estrella  
 jamas encontrara, por mas que afane  
 y al mismo tiempo las astucias gane.

10

15

[97] Abraçan muchos (por no verse en esto)  
 la dulce soledad acompañada  
 del desengaño verdadero y presto  
 de la vida en lugar comun gastada.  
 Y a muchos que idolatran en el puesto  
 de los lugares publicos, enfada  
 la senda por quien otros se encaminan  
 al bosque solitario que abominan.

20

Yerran los vnos y los otros yerran,  
 mas como acertara cordura humana?  
 que aquellos de si mismos se destierran  
 y estos escogen la malicia llana.  
 Por esso dos estremos juntos cierran  
 vn medio que no pierde, sino gana,  
 y assi busca vna estancia el mas prudente,  
 que es soledad y corte juntamente.

25

30

- Es vn jardin en donde le acompaña  
de la ciudad la vista y gallardia,  
y el silencio y horror de la campaña 35  
aues y plantas a su modo cria.  
No hay pueblo que no pueda ser montaña,  
ni hay desierto incapaz de pulicia,  
que donde viue el mundo, que es el hombre,  
[98] de mundo con razon alcança nombre. 40
- Esta verdad las diosas mas perfetas  
que de Parnaso miden los caudales,  
començaron a ver como discretas  
en lo que's discernir bienes y males.  
Y ora por ser tristeza de poetas 45  
o por mostrar al mundo con señales  
los senos de su gusto y de su sciencia,  
plantaron vn jardin aqui en Valencia.
- Tierra que el cielo mismo la sublima  
bien como a su retrato verdadero, 50  
que a no tener sus lumbres por su clima,  
dixera que la influye mi luzero.  
Y en el prado, que fue campo de esgrima  
de la misma beldad y el niño arquero,  
su huerto fabricaron en memoria 55  
de la siguiente verdadera historia.
- Hallaron vn galan a donde Turia  
sirue de claro espejo a las almenas,  
sentido justamente de vna injuria,  
mas rico de mil lastimas y penas; 60  
[99] Que refrenando en su razon su furia,  
como el agua se enfrena en las arenas,  
tal vez era del gusto vn fiel retrato,  
y exemplo de los males otro rato.
- Lloraua vna mudança rigurosa 65  
villana sin razon de vn noble pecho  
por quien su dama ingrata y desdeñosa  
obro su daño a vista del prouecho ;  
Y mirando un retrato de su diosa,



sentido del agrauio y satisfecho,  
estas querellas dixo a la mudança,  
que bien miradas son en su alabança :

70

**B**ive de oy mas satisfecha,  
mudable Belisa, en tanto  
que me acaba el triste llanto  
que nace de mi sospecha.

75

Mal dixé, certezas son  
las que del biuir me priuan,  
que las sospechas abiuan  
las fuerças del coraçon.

80

[100]

Entrega el regalo mio  
a quien tendra mas ventura,  
que has de llenar de dulçura  
a quien hincha mi vazio.

Escoge prenda mejor,  
que merezca las que tienes,  
y conuierte mis desdenes  
en procuralle fauor.

85

Que no te dixé mudable  
por saberte nueuo empleo,  
que ni con otros te veo  
ni conmigo fauorable.

90

Quexome de la mudança,  
que de mi bien a mi mal  
haze por hazer mortal  
la vida de mi esperança.

95

Esta lloro y esta siento,  
de dos agrauios mouido,  
que es mudança con oluido  
dar por regalo tormento.

100

73 Dans *Pr.*, le B majuscule de deux lignes est suivi d'un B majuscule ordinaire.

[101]

Por esta crecen mis llamas  
a vista de tu rigor,  
que no hay vengança mayor  
qu'el no vengarse con damas.

Ella sin duda me mata  
y ella me esfuerça ofendido,  
que el hazerme mas sufrido  
es hazerte mas ingrata.

Pienso biuir desta suerte  
con mas tempestad en calma,  
siguiendote con el alma,  
y huyendo el cuerpo de verte.

Y si a caso por tu mengua  
se barruntan mis enojos,  
lo que confiesen los ojos  
pienso negar con la lengua.

Tendre mi alma apartada  
del gusto que me limitas,  
como casa que no habitas  
y esta en tu nombre cerrada.

[102]

Si me preguntan de ti,  
dire que no estoy contigo;  
y si lo contrario digo,  
que estaua fuera de mi.

De donde puedas mirarme  
me apartare desdeñoso,  
huyendo como rabioso  
del agua que ha de sanarme.

Al fin en qualquiera parte  
mi vengança se ha de ver,  
porque mi vida ha de ser  
toda huyrte y toda amarte.

Valdreme de mi secreto  
para tener reprimida  
entre la lengua la vida  
y entre el cuydado el aprieto.

Con el y mi desventura  
passare la que me queda,  
como gusano de seda  
labrando mi sepultura. 140

103; Creceran en mis entrañas  
tus sinrazones y penas,  
de lexos chicas almenas,  
de cerca grandes montañas.

Y si por salir de madre 145  
rebientan con mi dolor,  
seran biuoras de amor  
que al nacer matan la madre.

Desta suerte podras verme,  
si te consiento mirarme, 150  
mas resuelto en el vengarme  
que tu en el fauorecerme.

Hijos son los daños mios  
de tus dudas mal cubiertas,  
que voluntades inciertas 155  
engendran ciertos desuios.

El amor no sufre duda,  
y assi dizen los muy cuerdos  
que al passo de los acuerdos  
passa el cuydado y no se muda. 160

[104] Vn buen medio ha de tomarse,  
porque es tan vedado en esto  
el determinarse presto  
como el no determinarse.

Abortan el bien querer 165  
obras que no se recatan,  
y las dudosas lo matan,  
porque no pueden nacer.

Todas estas sin razones  
se dan batalla en mi pecho,  
porque tus cosas le han hecho 170  
campo de mil confusiones.

Y entre sus dudas metido  
muero sin querer sosiego,  
como quien baraja el juego  
por no recibir partido.

175

Assi lloró su nueva desventura  
el verdadero exemplo de tristezas ;  
y las damas que vieron su cordura  
digna de atropellar sus asperezas,  
Tomaron argumento de su cura  
para ver de las plantas las finezas,  
y este Cartel sacaron por sugeto  
de la mudança, dudas y secreto <sup>1</sup>.

180

[105]

En publicarse el cartel  
brotaron nueva hermosura  
todas las plantas con el,  
matizando de verdura  
sus ojas con ser papel.

185

Arboles buenos y malos  
se cubrieron de regalos,  
y algunos por dar tributo  
de frescas flores y fruto  
rindieron solos los palos.

190

Pide la resolucion  
don Leodomio Mercader  
a vna dama, y con razon,  
que en mi cielo puede ser  
mi hijo mi nuevo Phaeton.  
« Si de tanta breuedad

Don Leodomio Mercader.

200

1. La *Pr.* réimprime ici, sans variantes, le morceau de 68 vers, intitulé *Nuevo Jardin*, que l'on trouvera pp. 45-47 de notre édition. Dans *Pr.*, cette réimpression occupe les pages 105-108. Nous croyons inutile de le reproduire ici.

[109]

este muchacho se ayuda,  
(dixo vna dama,) en verdad  
que grande tendra sin duda  
del padre la voluntad. »

Y ansi viendo lo que el pudo,  
las damas le engrandecieron,  
y de su jardin no dudo  
que la mostaza le hizieron  
por prompto, altiuo y menudo.

205

Yo embidiando su fortuna  
a mi mostaza pedi,  
pues pica desde la cuna,  
que aqui se suba por mi  
a las narizes de alguna.

210

Publicando su valor  
tan sabio como gentil,  
vino como pretensor  
el gran don Carlos Boyl,  
llamado el Adorador.

Don Carlos Boyl.

Cisne ymagine que fuera  
segun su canto prouoca,  
y brotando primavera,  
traxo a Menandra en la boca  
de Menandro en la ribera.

220

[110]

Cada Musa lo queria  
para si, qu'es muy bonito,  
y Febo lo diuidia,  
qu'es don Carlos pan. bendito  
de las fiestas de poesia.

225

Enojadas vna a vna  
las damas de tales bodas  
no admiten essa fortuna,  
y assi por no ser de todas  
Carlos no fue de ninguna.

230

Con prissa quiso llegar  
don Iuan Fenollet al Prado,  
y saco por acertar

Don Iuan Fenollet.

vn Soneto mas armado  
 que si saliera a justar.  
 Alcornoque le llamaron 240  
 las damas quando miraron  
 tantas cortezas y fines,  
 y assi para sus chapines  
 en su jardin lo plantaron.

[411]

En estar en la campaña Lopez Maldonado.  
 de Maldonado el papel  
 sus cortezas acompaña  
 por hazer dellas y del  
 corchuelo para su caña.  
 De Castilla este señor 250  
 vino cubierto de flor  
 con pensamientos de cedro  
 y los años de sant Pedro,  
 y assi salio pescador.

Las Musas le conocian, 255  
 porque sus sombras leuantan  
 las nuevas plantas que crian,  
 y entre vnas cañas lo plantan  
 que vn manso arroyo ceñian.  
 El dixo : « En tan buen lugar 260  
 aparejo ay de pescar,  
 por caña no perdere ;  
 pero ya la caña el pie  
 me la pide para andar. »

[412]

Estando oyendo sus queexas Hernando Pretel.  
 las damas apassionadas  
 vn gran zumbido de abejas  
 de vn colmenar escapadas  
 hirio sus tiernas orejas.  
 Que vn panal de blanca miel 270  
 labraron en vn papel,  
 que lo ofrecen a estas bodas,  
 y por zangano de todas  
 viene Fernando Pretel.

Quisieron ver vn soneto 275  
 donde su miel destilauan,  
 pero vieronse en aprieto,  
 que las abejas picauan,  
 y cerrauase el secreto.

Y assi dizen : « No esta llena 280  
 poruentura esta colmena ;  
 quede agora en vn rincon,  
 que despues aura sazón  
 para cortalla sin pena. »

A Cerdan no le fue mal, Cerdan.  
 pues con su misma moneda  
 le pagaron su caudal ;  
 haze guzanos de seda,  
 y assi le hizieron moral.

[113] Tisbe que vio su despojo 290  
 tambien logrado, el enojo  
 perdio que al arbol tenia,  
 y al que de nuevo nacia  
 dexo su manto y su antojo.

El se quedo muy vfano 295  
 con prenda tan singular,  
 y con su antojo en la mano  
 se puso luego a mirar  
 la hebra de su gusano.

El qual de puro discreto 300  
 por remedar al secreto,  
 tanto se quiso esconder  
 que cierto le deuio hazer,  
 pero no se vio su efeto.

Leuantando el pensamiento Fabian Cucalon.  
 a las damas con razon,  
 vino como por el viento  
 Fabian de Cucalon  
 enuestido en vn pimiento.

Ellas viendo su ademan 310  
 que ya pica a lo galan,  
 dixeron : « A buena cuenta,

[114]

si Cucalon es pimienta,  
Beneyto sera açafrañ. »

El qual gustando el sabor  
de sus gallardos primores,  
hizo alarde por mejor  
de vnos naranjos con flores  
del huerto de Miraflores.

Beneyto.

Que pudieran a mi ver  
el jardin enriquecer,  
pero estan aunque loçanos  
entre frutales enanos  
que no los dexan crecer.

320

Don Guillem de Castro cria  
entre Marte y el esfuerço  
su regalada poesia,  
que semejando al mastuerço  
se le ha nacido en vn dia,

Don Guillem de Castro.

Mas con fauor tan colmado,  
que entre el arena sembrado,  
de la playa que asigura,  
echa tallos en hondura  
despues de auerse entallado.

330

[115]

Mostro su lança bien cara  
de verdes hojas vestida,  
que al almendro la acompaña,  
en vn punto florecida  
como de Bamba la vara.

335

Las Musas dixeron qu'es  
melancolico cipres;  
y por dalle refrigerio  
lo embian a vn cimiterio,  
hasta alegrallo despues.

340

En vn laurel trasplantado,  
que muchas vezes sembro,  
por discreto y por letrado

Don Geronymo Mercader.



don Geronymo llego  
Mercader acreditado.

350

Viendo sus versos contrarios  
de los otros ordinarios,  
y que hasta el cielo subieron,  
arbol de euano lo hizieron,  
porque del hagan rosarios.

Junto de la sombra amiga  
de vn verde y florido ramo,  
que todo el cuerpo le abriga,  
vn caçador sin reclamo  
viene caçando con liga.

Don Miguel Ribellas.

[116]

Es don Miguel de Ribellas,  
que con secretas querellas  
las aues coger pretende;  
y lo que es silencio estiende  
al secreto, que no es dellas.

360

En efeto ha concluydo  
que el secreto es propiamente  
cubrirse y no hacer ruydo;  
el ha dicho lo que siente,  
por lo que biue escondido.

365

Las damas con mucho espanto  
de que enfermo cace tanto,  
con lagrimas de sus ojos  
entregaron sus despojos  
al arbol del palo santo.

370

Vn muy granado Soneto  
de don Francisco Crespi  
me mostraron al secreto,  
tan cerrado que crey  
que era granada en efeto.

Don Francisco Crespi.

[117]

A las damas les agrada  
aquella fruta guardada,  
y su granado le hizieron,  
porque en el talle le vieron  
ayres del Rey de Granada.

380

- Vn arbol menos altiuo  
de lo que es su gallardia,  
del valor retrato viuo,  
que del tronco produzia  
ramos de palma y de oliuo,  
Tendio sus tallos en rueda,  
en señal de que Artieda,  
que a su sombra se recrea,  
escriue como pelea,  
que a Iulio Cesar remeda.
- Luego formaron quistion  
por el las Musas y Marte,  
que el pide con gran razon  
de aquel Eneas la parte,  
y ellas la de aquel varon.
- Anda el pleyto, y no es tan llano  
que no ocupe alguna mano;  
y assi quedara esta vez,  
mientras declara el juez,  
neutral como Veneciano.
- De don Baltasar Centellas      Don Baltasar Centellas.  
vn Soneto amanecio,  
que entre las plantas mas bellas  
de las estrellas baxo,  
y se quedo en las estrellas.
- No quiso arrancar los pies  
de la esphera, que al fin es  
del cielo su compostura;  
y assi quedo en la figura  
de vn arbol puesto al reues.
- Las damas lo engrandecieran,  
sin temor de hazelle mengua,  
si entre sus plumas tuuieran  
el estilo de su lengua,  
con que a la fama excedieran.
- Mas el de puro discreto,  
o por el mucho secreto  
o por su mucha dulçura,

Artieda.

390

395

400

410

415

420

[119] la lengua qu'esto assigura,  
se la comio en el Soneto.

Mucha algazara mouiendo Orts.

Orts con sus versos en prosa  
llego a la fiesta corriendo,  
disfrazado en vna rosa,  
que se la viene comiendo.

Como sus obras incitan 430

las alabanças que gritan,  
dixo gritando vn plebeyo :  
« Este sera vn Apuleyo,  
si la rosa no le quitan. »

Mas el callaua y comia 435

por hazer lo que le toca ;  
y assi sin ver lo que hazia,  
se le metio por la boca  
vn coco que en ella auia.

Orts pensando que era abeja, 440

a ser panal se apareja ;  
pero el maldito moscon  
lo conuirtio en su vision,  
y assi es coco o le semeja.

[120]

ESTAS son, damas ilustres, 445

las mas que fertiles plantas,  
que en vuestro jardin pretenden  
assiento con alabanças ;

Cuyo valor reconozco, 450

y cuya sombra en mi caña  
sera desde aqui el blason  
mas querido de mis armas.

Si, como soy Iardinero,  
del mundo fuera monarcha,  
sus rayzes como tuyas 455

por mi la tierra abraçaran.

Pero la muy reduzida  
que esta noche se me encarga,  
partire con vuestros votos

y con otros que me amparan. 460  
 Vosotros, ingenios nobles,  
 que soys lo bueno de España,  
 y aueys ganado blasones  
 en contiendas menos llanas;  
 Pues la hermosura y la sciencia 465  
 quieren acierto y jornada,  
 que a vezes la menos bella  
 y el menos docto se alaba,  
 [121] Sino saliere mi acuerdo  
 ygual a vuestra esperança, 470  
 ni los que pierden se corran,  
 ni se empinen los que ganan.  
 Toda mi hazienda os partiera,  
 si a vuestras obras llegara;  
 pero soy vn cauallero 475  
 que la posee limitada.  
 Y assi midiendo lo poco  
 que de tanto ha de ser paga,  
 esta sentencia pronuncio  
 con la razon consultada. 480

Nos, don Gaspar Mercader,  
 hortelano de las Damas,  
 — en vna huerta que riegan  
 lagrimas poco notadas,  
 Y los ayres que la ocupan 485  
 son fuego que el ayre abrasan,  
 y los verdes labirintos  
 secos enredos del alma,  
 Las llaues yerros de amor  
 y el perro que esta en su guarda, 490  
 es vn mudo Vulcanito  
 que de secreto no ladra; —  
 [122] Fallamos por esta nuestra,  
 que dimos en vna sala  
 de arrayanes retorcidos 495  
 con jasmynes y con parras,  
 Con el sello de vna rosa,

	que dexo su fresca estampa en vna goma deshecha de vna enzina verde clara,	500
	Que las estancias que pueden ser de las damas estancias, que ni tienen versos cortos, ni en preambulos se gastan,	
	Ni asonantes escabrosos desacreditan su gala, ni aconsejan que se cuenten las mercedes alcançadas,	505
	que es vengança poco noble, aunque es bien justa vengança,	510
	Son las que el Petrarca nuevo ha consagrado a la Fama, don Guillem de Castro digo, que el anillo de oro alcança.	
	Maldonado despues del tres pares de guantes gana de flores deste jardin mas olorosas que el ambar.	515
[123]	A don Carlos de Boyl por lo que adora las damas, le damos por premio justo vna banda de oro y plata, De su adoracion insignia, mas en Valencia sonada que lo fue la jarretera	520
	del Rey Duardo en Bretaña. Y suenen los menestriles mientras en primera instancia con sigundo aliento el premio que es sigundo se declara.	525
		530

D os llaues pide el Soneto  
segun la comun sentencia,  
vna de plata que abre,

- y aun otra de oro que cierra.  
 Fue opinion de muchos sabios 535  
 que estas dos van por la tierra  
 en dos hombres repartidas,  
 que las pierden y las truecan,  
 Y que por milagro están  
 en vna mano contentas, 540  
 alguna vez en la vida  
 que se juntan por gran fiesta;  
 Por donde la mayor parte  
 de los Sonetos se yerran,  
 sacando cabeças de hombres 545  
 y remates de culebras.  
 Esta verdad me assiguran  
 las señoras de mi huerta  
 que en vn cordon las dos llaues  
 han traydo aqui a Valencia. 550  
 Y andando por el lugar  
 a lo vedado cubiertas,  
 del llauero las cortaron  
 de Caliope la bella.  
 Y a la mano del ladron 555  
 descubrieron como diestras,  
 que por saber la verdad  
 ha sido el premio cautela.  
 O mugeril artificio,  
 que mas que vn Comico enrredas, 560  
 pues con tus embustes solos  
 se pueden juzgar tus tretas!  
 Don Geronymo que ha sido  
 buen Mercader en la feria,  
 como maestro de todo 565  
 tiene las llaues maestras.  
 Restituya las agora,  
 y lleue el premio por ellas;  
 y a Pretel damos los guantes  
 para tratar sus abejas; 570

Hizo gran tiro a la copa,  
 pero doblo se vna cera;  
 y por la miel que ha comido  
 no le consienten que beua.

- [126] Los que de su patria amada 575  
 las costumbres exercitan,  
 sin buscar en otras partes  
 vsos de agenas prouincias,  
 Merecen que ella les sea 580  
 madre sigura y propicia,  
 y por hijos regalados  
 los señale en sus caricias.  
 Son los versos mas de España  
 las tassadas redondillas;  
 y assi Español muy deueras 585  
 se muestra quien las cultiua.  
 El medido Castillejo  
 les hizo raja en Castilla,  
 hasta que de Italia Lazo  
 nos vino con nuevas Indias. 590  
 Muy hidalgos son los gustos  
 que su donayre exercitan,  
 y apegados al language  
 qu'es de su tierra natiua.  
 El que en esta competencia 595  
 con residencia mas fina  
 el oro dellas dexo  
 libre de rastros de alquimia,  
 Sin errar en versos cortos  
 y sin dexar indecisas 600  
 las razones començadas  
 en la primera quintilla,  
 Don Leodomio es Mercader,  
 cuya rigurosa lima  
 en nada remisa anduuo  
 con tratar de vna remisa. 605

La dama indeterminada  
 a dalle se determina  
 los guantes de ambar en premio  
 [427] de lo bien que la castiga. 610  
 Miguel Beneyto dos pares  
 de flores lleue, y la embidia  
 de muchos que aciertan menos  
 con mas años e ygual dicha.  
 Y assi lo determinamos 615  
 vistas las prueuas, y vistas  
 las fundadas pretensiones  
 en abonos y en justicia.  
 Testigos seran las damas,  
 a cuya sombra diuina 620  
 mis sentencias recelosas  
 se consagran y se arriman.

**T**odos alabaron a vna boz la Iusticia que a cada qual  
 se auia guardado en la sentencia, y don Leodomio  
 Mercader lleuo los guantes de ambar, que se le acabauan  
 de dar en premio de sus coplas, a la hermosa Belisa,  
 que le dio otro mayor, pues al recibillos puso los braços  
 sobre el tierno cuello suyo. Las discretas palabras que  
 le dixo, no fueron escuchadas, porque andaua entonces  
 la folla de la [428] musica; solamente vimos que don  
 Geronymo Mercader la copa de plata, y don Guillem  
 de Castro la sortija de oro, los dos juntos lleuaron  
 tambien los premios a Belisa. Desto quedo muy vfano  
 Fidenio, pues se hallaua esclauo de dueño tan auenta-  
 jado en todo; y quisiera publicar alguna fiesta para en  
 el rio, por pagar con ella la que entonces se acabaua de  
 hazer; mas por ser ya invierno, lo dexo por entonces;  
 como tambien la sala todos, y fueron acompañados con  
 la musica y con las blancas hachas que don Gaspar  
 Mercader les tuuo apercebidas.





## PRADO DE VALENCIA

COMPVESTO

POR DON GASPAR MERCADER

**L**A vispera del mas alegre dia que muestra el Sol su cara, sin poder alumbrar cosa que reguzijada no este, festejando al primo del hazedor del mundo; quando los Moros ponen de verde haya los azogados remos, las tembladoras flamulas, los gallardetes vistosos, las banderolas largas en los barcos ligeros, cubiertos ya de arrayanes verdes, y en las dos bandas dulçaynas y tamborines; quando los Iudios visten sus infames personas con mas cuydado que los Sabados, y quando toda la Christiandad entiende solo en alborocos, -[130] bullicios, juegos, danças, contentos y alegrías, entonces pues, dos horas antes que las estrellas llegassen a ver el Prado, estauan todos los pastores del sentados en la vistosa orilla del cristalino rio, y desde alli mirando en los corredores largos del Real famoso cerca de la Virreyna muchas damas y, haziendo corte al Virrey, los caualleros que estauan esperando vn Capitan que del lugar auia de salir, como todos los años es costumbre en dia semejante, a reguzijar el prado con poluora, y no a guardar la playa, que siendo de Valencia sigura se esta; nadie espero mucho la compañía, que luego el son de las caxas puso alerta los ojos que, au-

sados de los oydos, vieron baxar la puente vn paje de rodela vestido de naranjado, y en el murrión vn penacho con plumas todo de martinetes estimados y de celestes paxaros, en fe del Capitan para cuya cabeça lo lleuaua; el qual vistio aquel dia su persona de tela naranjada sobre puesta de aes y effes coronadas con [131] el cañutillo blanco de lo que ellas eran, y en el hombro yzquierdo vn reforçado mosquete que, disparado a pulso, mostraua la fuerça de quien lo regia. Formose esquadron, hizo se salua, subio por el nombre, y llego a la casa que dizen de la madera, hecha a modo de fortaleza; y fuelo este dia para subir de punto el reguzijo. En las quatro esquinas della estauan fixadas quatro banderas de infanteria, acompañadas de pifaros y caxas y de muchos soldados que en su guarnicion y defensa estauan. Llego el esquadron de poca gente y concierto mucho con veynte pieças reforçadas; dispararon todos, ganose este fuerte, y con instrumentos alegres de fuego se solemnizo la vitoria.

Llegaron infinitos cohetes a los cielos a dar nuevas desto a la Luna, que no osara salir aquella noche sin el reboço de sus humos, corrida de ver tantos soles en el Prado; al fin salio en ocasion que ya el pastor de Denia tenia mil alabanças dichas desta tarde. Y agradeciendo a la Luna su acertada venida, empeçaron vn juego entre pastores bueno, y nombrado el de la a, b, c, desta forma que cada vno de los que jugauan, auia de tomar vna letra, como digamos M, y dezir que salio de vn lugar o prouincia, cuyo nombre empieça por M; llego a otro que empieça por M, el nombre del huesped tambien por M, el de la huespeda por M, comio por principio algo que emiece por M, el medio de la comia. por M, las postres por M, partio a otro lugar que tambien empieça por M, vio en el camino vn pastor, o pastora, nombrado por M, tan hermosa, o hermoso, como algo que se nombre por M, y la quiere, o lo quiere

como algo que tambien empiece por M. Este es el juego; y el que no acertaua en todo, daua luego a los juezes vna prenda; y acabado el juego la cobraua, despues de cumplida la penitencia que por el yerro se le daua.

Luezes fueron los pastores de Denia, y repartieron las letras, dando a los pastores las primeras letras de los nombres de sus que[133]ridas pastoras, y a las pastoras bellas las letras primeras de los nombres de sus galanes. Diole a Fidenio por letra B, y a Belisa por letra F, a Cardenio A y a Arcinda C, a Dinarda O y a Olimpo D, a Nisida L y a Lisardo N; estos fueron solamente del juego, porque Leonardo auia entregado su cuerpo a vna penosa ausencia, como tambien el alma al rigor cruel de los rabiosos celos nacidos de que a Laura casauan; y desesperado fuese a la guerra, a que las balas del artilleria le quitassen, como mas piadosas, las flechas que en el coraçon le auian puesto los ojos de Laura, que tampoco se hallo en esta jornada, por andar algo pen-satiua y triste.

Mandaron los juezes a Fidenio que dicesse principio a este juego; y luego el a vista de infinitas atapadas y arreboçados que los auian cercado, empeço diziendo : « Señores, yo sali vna vez de Buñol, y llegue a Burgos; el hiesped era Bernardo, la hiespeda Beatriz, dieronme Berros, Bonitalo y Berengenas dulces; par[134]time a Buytrago, tope con Belisa, tan hermosa como Venus; y quierola como el Bien. » Todas las bocas de los oyentes fueron ecos de lo que dixo Fidenio, diziendo bien a vna boz; solo el pastor de Denia le dixo : « Venga vna prenda, Fidenio, que has errado el juego, diziendo que Belisa es tan hermosa como Venus, y el nombre de Venus, ni escrito, ni pronunciado, no empieça por B. » Fidenio dixo : « Señor, yo dare prenda, y pagare justamente, pues erre no solo en esso, mas tambien mintiendo en la comparacion; pues jamas Venus fue tan bella como Belisa, a quien hize agrauio y pido perdon. »

Y juntamente con esto dio por prenda vn liston naranjado guarnecido de plata, con que yua ceñido. Luego le toco a Belisa proseguir el juego, y dixo : « Señores, yo sali vna vez de Francia, y llegue a Ferrara; el huesped que halle, se dezia Fernando, su muger Francisca; comi Fideos, Faysanes y Fruta. Partime a Frisa; tope con mi padre tan hermoso como Febo, y quierole co[135]mo mi Fama. — Esso postrero disculpa tu yerro para conmigo, dixo el pastor de Denia; pero el nombre de padre no empieça por F, y si lo dissimulara contigo, quexaranse de mi los demas; dame vna prenda, que yo la boluere con penitencia leue. » Obedecio Belisa, dandole por prenda vna sortija.

Luego Cardenio dixo : « Vna vez sali de Alemaña, entre en Augusta, en casa de Alfonso y Antonia; comi Almendras, Anades y Azeytunas; fuy a Antiochia, tope con Arcinda, bella como vn Angel; quiero la como el Alma. » Respondiole Arcinda : « Otra vez sali de Castilla yo, entre en Cordoua en cas de Christoual y Catalina; comi Cohombros, Cabrito y Castañas; partime a Cartagena, tope con Cardenio, hermoso como el Cielo; quierolo como el Coraçon. » Ni en Cardenio, ni en Arcinda no huuo que notar yerro alguno; solamente murmuraron muchos, que siendo tan colmado el fauor que Arcinda le auia hecho, pudo dissimular Cardenio sin hazer alguna excessi[136]ua demostracion de plazer; y el que mas noto esto, fue su amigo Fidenio, que estaua corrido, y casi llorando, que Belisa auia escogido por menor daño que pronunciar el nombre de Fidenio, el auer errado adrede nombrando a su padre y el poner su prenda a dispusicion del juez. Vuo tantos pareceres en esto, que notauan vnos la compostura de Cardenio, otros dezian : facilmente se encubre vn pesar, pero vn plazer tan crecido no se como cabe en vn pecho. Otros seguian diferente vereda, diziendo que mas presto mata vn gusto que vna pena y que assi mas dificultoso era

de encubrir; llegaron a trocarse las disputas en apuestas. Y por atajar esto dixo el pastor de Denia : « Cardenio, vna destas Señoras atapadas manda, y yo pido, que nos digas tu parecer en vn romance en lo que estan disputando, y tu escuchas; haz lo por mi, y no por auer errado; que en todo anduiste tambien como suelen. » Cardenio humilde y cortesano respondio : « Tanto bien al[137]cança el pastor que merece ser mandado de ti, que el no errar yo fue mayor yerro, pues me desuio las ocasiones de obedecerte, cumpliendo la penitencia que me dieras; mas ya que mis yerros doras con esta merced que me hazes, yo te obedezco y siruo. »

*Romance de Cardenio, prouando que es mas facil  
de encubrir vn placer que vn pesar'.*

SIEMPRE las causas mayores  
hazen mayores efetos,  
que por la fuerça del mal  
se rige la de los pechos.  
No hay placer que llegue a grande, 5  
ni pesar que sea pequeño :  
que assi los bienes y males  
los suele medir el tiempo.  
Aquello se dissimula  
que tiene menos sugeto 10  
para llenar los vazios  
de los rincones del pecho.  
[138] Pues si el pesar es tan grande  
que jamas cabe en vn cuerpo,  
y el mayor placer no hinche 15  
los mas humildes alientos,  
Claro esta que del pesar  
saldrán los muchos excessos,

1. De D. Luis Ferrer de Cardona, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 147), sous le titre de *Romance probando que es mas facil encubrir el placer que el pesar*. Var. : 8 Pr. : suelen — 12 Noct. : del seno.

en corrientes por los ojos,  
 o por la garganta en fuego, 20  
 Y que el placer mas crecido,  
 por ser del alma consuelo,  
 repartida por el gusto,  
 todo se queda alla dentro.  
 Iamas por mucha triaca 25  
 rebento ningun enfermo;  
 y muchos han rebentado  
 de comer poco veneno.  
 Es el pesar vn gigante,  
 que tiene por aposento 30  
 la breue estancia de vn alma,  
 mal represado en su centro.  
 Y es el placer vn enano  
 en vn gran palacio puesto,  
 que aun con la sombra no puede 35  
 medir sus dorados techos.  
 Y pues los bienes son cortos  
 y los males tan soberuios,  
 lo que mas puede en los hombres,  
 esso se resiste menos. 40  
 Y assi muy pocos pesares  
 vemos quedar encubiertos,  
 y muchos gustos se cubren  
 con las fuerças del silencio.  
 La opilacion del enojo 45  
 a muchos brauos ha muerto;  
 y a pocos flacos acaban  
 ahitos de algun contento.  
 Hoy hazen en mi la prueua  
 los amorosos preceptos, 50  
 pues soy en fauores mudo,  
 y fuera rabioso en celos.

[139]

21 *Noct.* : Y aquel placer — 43 *Pr.* : gusto.  
 v. 49-52 *Noct.* :

Y en los trances amorosos  
 quedan seguros preceptos.  
 Quien no despinta favores?  
 y quien disimula celos?

**G**RANDEMENTE satisfizo Cardenio a todos, y mayormente a los que abonauan y defendian su cuerdo disimular; y sosegados todos, prosiguio el juego Lisardo, diciendo : « Yo sali de Napoles vna vez, pose en Narbona en casa de Nicolas y Narcisa, comi Natas, Neblis y Nuezes; llegue [140] a Najara, donde tope a Nisida tan bella como el Norte, y quierola como el Nacer. — Aqui esta el yerro, dixo el pastor de Denia, porque el querer o aborrecer su nacimiento cada vno conforme los males o bienes del discurso de su vida mala o buena, es caso en que puede dezir se : huelgo me, o no, de auer nacido; pero gozo presente de nacer, no dizes bien, Lisardo. Aun si dixeras pesar, se dissimulara, pues todos nacemos llorando; da vna prenda, y passe el juego adelante. » Quisiera Lisardo disculparse, diciendo que tambien nace el amor en algunos pechos, y que por Nisida lo dezia, en quien se holgara de ver nacer algunos agradecimientos amorosos, pero al fin protesto y pago con prenda de vna montera azul; y luego Nisida dixo : « Yo sali de Lisboa, entre en Laredo en casa de Luys y de Leonor, comi Lechugas y Lampugas y Limones de açucar y, passando a Leon, tope con Lisardo, tan hermoso como la Luna; quierole como la Luz. »

No tuuieron que reprehender ni ca[141]stigar en Nisida, y assi passo el juego adelante, Olimpo diciendo : « Yo sali vna vez de Dinamarca y entre en Dacia a posar en casa de Domingo y de Dorotea; comi Datiles y de vn Delfin y Duraznos; y passando a Denia, tope con Dinarda, hermosa como Diana; quierola como al Dinero. » El pastor de Denia reprehendio muchissimo la comparacion que hizo Olimpo del amor de su dama al amor del dinero, como no decente por cierto al parecer de todos; y assi con general consentimiento fue penado por ello, y huuo de dar en prendas vn rabel de pi-



nauete y euano, encaxadas las dos maderas a pedaços con tal artificio, que estaua el rabel cubierto con las cifras del nombre de Dinarda; la qual estaua ya apercebida para entrar en el juego, y no pudo aun, porque los arreboçados que al rededor passeauan eran muchos, y entre otros andaua vno que dio ocasion a todos de mirallo, porque hazia piernas tan afectadamente, y con tales pausas, que ni el son, [142] ni la caxa creo yo que le faltauan en la cabeça. Esto obligo a las atapadas a que le pidiessen al pastor de Denia que hiziesse dezir sobre esto algunas coplas, de suerte que las oyessen todos, y assi le huuo de tocar esta vez a Fideno; y parando el juego, dixo assi :

*Satira de Fideno a los hombres que de ordinario van haciendo piernas*<sup>1</sup>.

Estos hombres que tornean  
todas las horas del dia  
haciendo piernas, marean  
a los que en su compañía  
por su desgracia pasean. 5

Que con tal furia mouellas  
suelen a las pobres dellas,  
que sin saber lo que hazen,  
sus tristes piernas deshazen  
debaxo el nombre de hazellas. 10

Piernas haze a su despecho  
qualquiera destos camellos,  
porque de sus pies sospecho  
[143] que por estar lexos dellos  
se apartan tan largo trecho. 15  
Con todo, es el cielo amigo  
de su discrecion testigo,

1. De Miguel Beneito, dans le *Canc. de los Noct.* (Marti, t. p. 79), sous le titre de *Satira a los que van haciendo piernas*.  
Var. : 15 *Pr.* : trechos.

pues viendo que en conocellos  
no lleuan cuenta con ellos,  
ellos la lleuan consigo. 20

La vez que llego a encontrallos,  
para tener que reyr  
me paro vn rato a mirallos,  
gustando de verles yr  
hollando como cauallos. 25

Porque tal su furia es,  
que juzgandolo al reues,  
pensando estar en la guerra,  
son verdugos de la tierra,  
que la açotan con los pies. 30

Y de tal suerte la hieren  
para fingirse feroces,  
que diran quantos los vieren,  
que hundiendo la tierra a coces,  
ver sus Antipodas quieren. 35

[144]

Mas no nos diera disgusto  
que lo quisieran, que es justo  
que tengan tal intencion  
hombres que muestran que son  
antipodas del buen gusto. 40

Por no perder su compas,  
estos que la tierra aborta,  
o por no acertar jamas,  
aunque a vezes les importa,  
ni van menos, ni van mas. 45

Tanto que su compas viendo  
al mundo van pareciendo  
con sus passos compassados,  
que son hombres, que pagados  
andan la tierra midiendo. 50

Qualquiera destos trabaja  
al que es mas desuanecido

en locura hazer ventaja,  
y lleuan siempre al oydo  
el tardo son de la caxa.

55

[145] Y es gusto verlos andar  
quando dan en passear,  
pues lleuan los arrogantes  
las piernas como Elefantes,  
que no las puedan doblar.

60

Y como acostumbra ser  
ociosa y vana esta gente,  
por esto viene a querer  
hazer piernas solamente  
por tener algo que hazer,

65

Y assi pues hazen eternas  
estas costumbres modernas,  
yo de su exemplo mouido,  
por hazer algo, he querido  
hazelles pies a sus piernas.

Todos le pagaron con risa a Fideno las coplas, que generalmente dieron contento; y no anduuo mal la causa dellas, pues en tanto que las coplas se dezian y todos estauan mirando a Fideno y escuchandole, ocupados, el se agazapo entre otros muchos que sobre la yerua estauan tendidos. Y aunque despues de hauer llamado Fideno lo buscaron con los [146] ojos, ni pudieron hallarlo, ni saber del; y assi tornaron a acabar el juego, pues solamente faltaua por jugallo Dinarda, y dixo assi: «Yo sali vna vez de Ouiedo, y entre en Orihuela en casa de Onorio y de Olalla, y comi Orejones, Olla podrida y Ostiones; parti para Osma, tope con Olimpo, bello como el Oro, y quierolo como a mis Ojos.» No pago, ni deuio nada Dinarda.

Acabado ya el juego, reconoció el pastor de Denia la prendas que en su poder tenia, y consultando las penitencias que por los yerros passados se auian de dar, con las atapadas que lo cercauan, empeço mandando a

Fideno, por lo que tenia de galan y enamorado, que dicesse la fabula de Europa en Tercetos. Obedecio Fideno, pero fue pidiendo licencia para valerse de vnos que para el mismo sugeto hauia escrito Gaspar de Aguil- lar, vn poeta famoso Valenciano, de tanto credito que por solo su nombre se dispenso con Fideno para que los dicesse con mucho gusto de todos los que ya callando los esperauan. Y dixo assi :

[147] LA FABVLA DE IVPITER Y EVROPA,

*Dirigida a doña Artemisa de Oria, Duquessa de Gandia  
y Condessa de Oliua.*

EL soberano Iupiter tonante  
 desde vn balcon de aquel alcaçar santo  
 que tiene en ombros el soberuio Atlante,  
 Causando al mundo general espanto  
 buelue y rebuelue los turbados ojos, 5  
 ya consumidos por Europa en llanto.  
 Y para dar principio a sus antojos,  
 en el cielo immortal dexar procura  
 sus Reales insignias y despojos :  
 Aqui dexa la toga y vestidura 10  
 con que rige los hombres con sossiego,  
 alli la gran corona de luz pura.  
 De su inuincible mano arroja luego  
 los fuertes rayos con qu'el mundo altera,  
 hechos centellas de abrasante fuego. 15

[148] Apease del Aguila ligera,  
 con cuyas alas esmaltadas de oro  
 suele bolar contino por su esphera.  
 Y perdiendo el respeto y el decoro  
 que deue a su grandeza, al suelo baxa, 20  
 donde bolando se transforma en toro.  
 Y con hazer a los demas ventaja,  
 de Europa entre las vacas se presenta,  
 y ser quien es dissimular trabaja.

- Pero quando cayeron en la cuenta, 25  
en viendole venir buelue y leuanta  
qualquiera dellas la ceruiz esenta ;  
Qual arroja de arena con la planta  
vna gran multitud al ayre vano,  
qual se huelga de velle, y qual se espanta. 30  
Viendo pues su semblante soberano,  
de amor quedaron casi todas muertas,  
qual si tuuieran sentimiento humano,  
Porque los bellos ojos, que son puertas  
del alma, tiene como el sol ardientes, 35  
(de su diuinidad señales ciertas,)  
Los cuernos, aunque chicos, reluzientes,  
los pies ligeros, y las manos francas  
en correr a mil partes diferentes ;  
[149] Desdel erguido cuello hasta las ancas 40  
hermosa y remendada vna piel tiene  
con pecas negras sobre manchas blancas :  
Tan bello al fin y tan hermoso viene,  
que desdel mar de Potosi hasta el Mauro,  
y desdel monte Olimpo hasta Pirene, 45  
No hay animal que no le ofrezca el lauro,  
pues de modo lleo que parecia  
que baxaua del cielo el signo Tauro.  
Salio la bella Europa en compaña  
de las hermosas virgines de Tyro 50  
por solo hazelle al que da luz al dia.  
Que saliesse tan bella, no me admiro,  
porque la menor luz de sus centellas  
deslumbraua el Topazio y el Zafiro.  
Dezir que parecio entre las donzellas 55  
la blanca luna quando fue burlada  
baxo vn hermoso pauellon de estrellas,  
Sera en ley de razon cosa escusada,  
pues de los rayos de sus ojos bellos  
suele tomar el sol su luz dorada. 60  
Esparzidos lleuaua los cabellos  
con tal belleza sobre el cuello hermoso  
que seruian de lazo a muchos cuellos.

- [150] Su pecho que al amor tiene imbidioso,  
 mostro por entre sartas de granates 65  
 su grandeza y poder marauilloso;  
 Tenian todos ellos por remates  
 vnos dices con piedras esquisitas  
 de admirables hechuras y quilates;  
 Hauia Camafeos, Margaritas, 70  
 lacintos, Cornerinas, Esmeraldas  
 y perlas Orientales infinitas.  
 Bordado de coronas y guirnaldas  
 deuidas a su frente vencedora,  
 vn vestido saco corto de faldas; 75  
 No porque libertad en ella mora,  
 mas como de ninguno se recata,  
 sale como siluestre caçadora.  
 El vestido galan es de escarlata,  
 y las guirnaldas y coronas tienen 80  
 las flores de oro, y lo demas de plata.  
 Todas las damas que con ellas vienen,  
 en juegos y alegrías diferentes  
 a la orilla del agua se entretienen.  
 Mientras buscan las conchas reluzientes, 85  
 el mar juega y retoça con sus plantas,  
 con pequeñas menguantes y crecientes.
- [151] Y entre estos juegos y alegrías tantas  
 mira la bella Europa en las riberas  
 del mar, que son por causa suya santas, 90  
 Vn rebaño de vacas, que ligeras  
 pacen por vn lugar mas apazible  
 que ninguna de entrambas primavera.  
 Y el toro, cuya luz inaccessible 95  
 puede dexar su coraçon vencido  
 mas que la flecha del amor terrible,  
 Muy alegre al encuentro le ha salido,  
 que pues se conuirtio vna vez en oro,  
 bien puede estar en toro conuertido.  
 Por esso con respeto y con decoro 100  
 llega a besar sus pies, y ella le teme,  
 que aunque tan bello y tan hermoso, es toro.

- El qual, como el amor le abrase y queme,  
 procura que en miralle con terneza  
 la que es extremo de beldad se estreme. 105
- Y aunque parece toro en la braueza,  
 su gran ferocidad templar cudicia,  
 por engañar de Europa la belleza.
- Y assi para tenella mas propicia,  
 con la espalda la ciñe y la rodea, 110  
 con los cuernos la halaga y la acaricia.
- [152] Con la enroscada cola se pasea  
 por los jardines de su saya rica,  
 con la lengua la lame y la recrea, 115  
 Con los bramidos su aficion publica,  
 (o gran muestra de amor!) y quanto haze  
 con los ojos despues se lo dedica.
- La descuydada Europa, que le plaze  
 perder su libertad por ganar nombre  
 de muger que las deudas satisface, 120  
 Para que mas su noble pecho assombre  
 a quantos liberales hay, procura  
 honrrar a vn toro con fauores de hombre.
- Y para dar principio a su locura  
 texerle de las flores mas hermosas 125  
 vna corona de su mano jura.
- Que como son sus manos tan dichosas,  
 tienen en su color por excelencia  
 jazmines blancos y encarnadas rosas;
- De tenerlas por flores hay licencia, 130  
 porque quando las coge, no se halla  
 de la flor a la mano diferencia.
- El toro que se postra y auassalla  
 junto a los venturosos pies de aquella  
 que le ha vencido en desigual batalla, 135
- [153] Espera el lauro y la corona bella,  
 que en la guerra de amor el que es vencido,  
 es el merecedor y el digno della.
- Y despues que de flores ha texido  
 Europa la guirnalda que compone 140  
 mas bella quel Abril verde y florido,

- A ilustralle con ella se dispone,  
y en el remolinado ceruiguillo  
en lugar de coyunda se la pone.
- Queda el hermoso cuerpo del nouillo 145  
de arrayan, verde, de clauales, roxo,  
de violetas, morado y amarillo,
- Que Europa, porque tenga mas despojo,  
deshoja en el las flores que han sobrado  
de aquel diuino celestial antojo. 150
- Y como esta tan libre de cuydado,  
no piensa que el que Iupiter se nombra,  
pueda venir en toro transformado.
- Ningun peligro el coraçon le assombra,  
y assi se sienta sobre el toro hermoso, 155  
que pues pintado esta, sirue de alfombra.
- Y el, como esta de aquello cudicioso,  
con gran velocidad al mar se ofrece,  
que esta de ver sus glorias imbidioso.
- [154] Entra el toro nadando como vn pece, 160  
mas ella luego luego no se enoja,  
porque piensa que en ello la engrandece.
- Pero en sintiendo que los pies se moja,  
ya se arrepiente dello, ya se altera,  
ya se tiene a los cuernos, ya se arroja; 165
- Mas viendo ques en vano, de su gente  
de lexos se despide con los ojos  
mas cubiertos de perlas qu'el Oriente.
- Iupiter con los triumphos y despojos  
que le da la Fortuna, corre a Creta 170  
por dar algun aliuió a sus enojos.
- Buela con mayor furia que vn Cometa,  
ningun peligro teme, en nada topa,  
y sin lleuar tridente el mar sugeta.
- Y despues de venirle todo en popa, 175  
se sube al cielo donde esta, y fenece  
la fabula de Iupiter y Europa.
- Quien pues, bella Artemisa, quien merece  
que esta fabula insigne se le ofrezca,  
sino aquella que en todo le parece? 180



- Mas no es bien que con esto la engrandezca,  
que harto bien a la fabula le viene  
que en alguna manera te parezca.
- [155] Pues si alguna belleza Europa tiene,  
185 porque auia de ser tu semejança,  
este grande atributo le conviene.
- Si es de antigua prosapia, quien alcança  
la grandeza y valor de tu linage,  
tan digno de renombre y de alabança?
- Si ella tuuo en el mar tan buen passage,  
190 sentada en aquel toro, que desnudo  
vino de su grandeza y de su trage,
- Traerte a España de Liguria pudo  
el iupiter famoso de Gandia,  
transformado en el toro de su escudo. 195
- Pero, si ella mostro su couardia,  
quando se vio en el mar fiero, importuno,  
sin vela, sin timon, sin luz, sin guia,
- Tu que eres la gran hija de Neptuno,  
quando passaste el mar embrauecido, 200  
no mostraste jamas miedo ninguno.
- Ser tu padre Neptuno, el que tendido  
esta de largo a largo en los estrechos  
que forma el mar en Gibraltar y Abido,
- Lo dize la gran fama de tus hechos, 205  
pues en tu pecho la fortuna encierra  
mayor nobleza que en los otros pechos.
- [156] Tu padre esta en el mar como en su tierra  
sentado, y con imperio y señorío  
mueue los fuertes animos a guerra. 210
- Y quando se alça con orgullo y brio,  
por cada pelo de cabeça y barua  
destila vn ancho caudaloso rio.
- Y como labrador que al mundo adarua,  
215 destroça y desmenuza con su trillo  
de los contrarios la confusa parua.
- Por ser dios de las aguas es caudillo  
de las guerras nauales, que acomete  
con fuerte pecho y coraçon senzillo.

- No hay Turco, no hay infiel que no sugete 220  
 con sus fuertes caualllos de madera,  
 que corren mas que vn Andaluz ginete;  
 Porque son todos ellos de manera  
 que con timones en lugar de frenos  
 paran a la mitad de la carrera, 225
- Por bandas y por plumas estan llenos  
 de flamulas que al viento se desatan,  
 y en lugar de relinchos echan truenos.  
 De tal modo destruyen y maltratan,  
 que tiran balas en lugar de coces, 230  
 quando a los enemigos desbaratan.
- [157] Y con ser tan ligeros y veloces,  
 lleuan los pies de remos y caminan  
 con espuelas de comitres ferozes.  
 Eston son los que al Turco desatinan, 235  
 y las barbaras gentes Africanas  
 por estos humillarse determinan.
- Con estos tu gran padre tiene hufanas  
 las antiguas riberas de Liguria,  
 donde el sagrado mar peyna sus canas. 240
- Mas sin hazer a su valor injuria,  
 sera bien que renueue a la memoria  
 de tus passados la sangrienta furia.  
 Pues la fortuna leuanto su gloria  
 con las alas del aguila triumphante, 245  
 blason antiguo de la casa de Oria.
- Que fuesse leuantada fue importante  
 la que quedo estendida y dilatada  
 por todas las prouincias de Leuante,  
 Donde la fuerte, valerosa espada 250  
 del Principe famoso de tu nombre  
 fue con razon temida y respetada:
- Ninguno puede hauer que no se assombre  
 de ver que en vn linage aya podido  
 hauer con fortaleza siempre vn hombre. 255

- [158] Que muralla sin Doria se ha subido?  
 que estandarte sin Doria se ha plantado?  
 que batalla sin Doria se ha vencido?  
 Que prouincia sin Doria se ha ganado?  
 y que armada de naues y galeras  
 sin Doria por el mar ha nauogado? 260
- El arbol de Christo las banderas  
 en los confines de Africa remotos,  
 poblados de temidas gentes fieras.
- El sossego motines y alborotos, 265  
 y en las escaramuças y combates  
 de su estoque dexo los filos botos.
- El prouo de su pecho los quilates,  
 mostrando mas valor vn tiempo en Francia  
 que el fuerte vencedor de Mitridates. 270
- Para la flor de lis fue de importancia  
 que estuuiese en su pecho, porque estuuu  
 con mas belleza y con mayor fragancia.
- Por otra parte, quando el nombre tuuo  
 de caudillo Español, venciendo a Marte, 275  
 la immensa furia del Frances detuuu;
- Que aunque de entrambos tuuo el estandarte,  
 ninguno tuuo la vitoria cierta,  
 sino el que tuuo al Doria de su parte.
- [159] Como en el verde Abril la hermosa huerta 280  
 esta llena de flor, qualquiera historia  
 de su fama immortal esta cubierta.
- Pues quando estaua en duda vna vitoria,  
 si el Doria peleaua, la balança  
 caya siempre donde estaua el Doria. 285
- Su patria procurando su alabança  
 con priuilegios, mandos y gouiernos  
 pago de sus vitorias la esperança,
- Y con gran multitud de halagos tiernos  
 ennoblecio su nombre y su persona 290  
 con estatuas de marmoles eternos.
- Tambien quiso entregalle la corona  
 en abono de aquello que la fama  
 con clara trompa de metal pregona.

- Tu pues, que deste tronco eres la rama,  
 ilustrada con hojas, y aun con ojos,  
 de todo el mundo que te quiere y ama,  
 No culpes, Artemisa, mis antojos,  
 que en pago de tan grande atreuimiento  
 el coraçon te ofrezco por despojos. 295
- Que pues te alaba el alto firmamento,  
 donde tu nombre con estrellas santas  
 escrito queda en su eleuado assiento,  
 [160] Y pues te alaba el sol con luzes tantas,  
 y con aquella que le das, destierra 305  
 el aljofar menudo de las plantas ;  
 Y pues te alaba el hombre que en la tierra  
 escudriña el secreto soberano  
 del supremo valor que en ti se encierra ;  
 Y pues te alaba el prado, el monte, el llano 310  
 con todo aquello que en el mundo cabe  
 hasta el mas pobre misero gusano :  
 Y alfin pues alabarte todo sabe  
 sin eceptar ninguna cosa, dexa  
 que el nada que soy yo, tambien te alabe. 315
- Mas si de mi alabança formas quexa,  
 de la imaginacion que lo procura,  
 este soberuio pensamiento alexa.  
 Mejor es que te alabe tu hermosura,  
 tu discrecion, tu ingenio, tu linage, 320  
 tu nombre, tu semblante, tu cordura.  
 Cada qual sera justo que trabaje  
 en publicar tu fama y tu grandeza  
 con su diuino celestial language,  
 Porque en la hermosa faz tienes belleza, 325  
 en la cordura proceder humano,  
 en el linage publica nobleza,  
 [161] En el language estilo cortesano,  
 en el pecho magnanimo clemencia,  
 gallardia en el cuerpo soberano, 330  
 arte en el nombre, y en las obras sciencia.

Todos alabaron la traça, los versos y el language con que la fabula fue compuesta, y el estilo bueno con que, sin tropeçar en silaba, la recito Fideno. Y en tanto que la ocasion pedia silencio, cobro Fideno su ceñidero naranjado. Y el pastor de Denia por sacar vna prenda de donde todas juntas estauan, saco dos : la vna fue de Belisa y la otra de Olimpo. Estas dos prendas tomaron a su cargo de penar vnas atapadas, que no lo tuuieron las manos para quitarlas al pastor de Denia de las suyas, diziendo que o hauian de llevarse las prendas, o hauian todos de consentir en que ellas fuesen luezes dellas. Todos escogieron lo postrero, y assi mandaron a Olimpo que, pues su dama Dinarda auia dicho que como al Oro lo queria, y el amor deste metal no biue con extremo [162] en los coraçones de tan nobles pastoras, que fue quiza menosprecio, y en duda que vengandose desto, diga en Redondillas vn cuento verdadero contra las mugeres, y no con tan blanda mano que haya de quedarse sin prenda. Bien la dexara perder Olimpo, sino fuera porque hauia la hermosa Dinarda tocado con sus bellas manos muchas vezes el curioso rabel; mas Dinarda lo saco desta duda, señalándole que obedeciesse.

Y mientras se dispuso para hazello, mandaron a Belisa que, entretanto que Olimpo dezia las coplas, estuuesse al lado de Fideno escuchando las razones que el quisiesse dezille, y que, sino obedecia, luego le darian a Fideno la sortija para que fuesse dueño della. Cotejo Belisa las dos cosas, y por mas hazedera y facil escogio escuchar a Fideno, porque las palabras en vn punto mismo nacen y mueren, y fuera grande inconueniente que todos los pastores del prado, y muchos sin saber causa, viessen la sortija en poder ageno. [163] Finalmente dio lado a Fideno, como los demas tambien oydos a Olimpo, que ya dezia :

*El cuento que piden los Iuezes, para que me  
den mi prenda'.*

LA ciudad que en mil edades  
con esfuerço sin segundo  
domo libres voluntades,  
Roma, que ha sido en el mundo  
cabeça de las ciudades ; 5

La que pudo deshazellas  
con solamente emprendellas,  
la que tantas ha vencido,  
y la que despues ha sido  
vencida de tantas dellas ; 10

La que es agora coluna  
de christianas esperanças,  
la que es con suerte importuna  
exemplo de las mudanças  
de la inconstante fortuna, 15

Quando su triumpho duro,  
a dos amantes crio  
con vn solo pensamiento,  
que la suerte en casamiento  
sus voluntades junto. 20

El era de noble ser,  
y ella daua en señalarse  
en las muestras de querer,  
que en esta pudo juntarse  
ser constante y ser muger. 25

Y fue que amor imperfeto  
por hazer mejor su efeto,  
quiso por caminos varios  
dos diferentes contrarios  
juntarlos en vn sugeto. 30

1. De Miguel Beneito, dans le *Cancionero de los Nocturnos* (Martí, t. III, p. 15), sous le titre de *La Novela del Tiraquelo a proposito del discurso*.

Tanto cada qual queria  
del otro los ojos bellos,  
que toda Roma entendia  
que su vida qualquier dellos  
en la del otro tenia. 35

[165]

Biuián libres de enojos,  
gozando dulces despojos,  
y para sus pechos tiernos  
eran espejos eternos  
vnos ojos de otros ojos. 40

Con reguzijo y recreo,  
sin sombra de diferencia,  
gozauan su dulce empleo  
en ygual correspondencia  
con dos almas y vn desseo. 45

Pero la mudable suerte  
deste ñudo el lazo fuerte  
corto con la furia estraña  
de la afilada guadaña  
de la rigurosa muerte. 50

Del en efeto acabaron  
los dulces alegres días,  
y con su muerte faltaron  
en ella las alegrías,  
y las penas començaron. 55

Quisiera la biuda bella  
yr tras el; pero su estrella  
aqui la quiso dexar,  
para podernos mostrar  
el ingrato pecho della. 60

[166]

En sepultura famosa  
hizieron que se enterrasse,  
y, por su ley rigurosa,  
a que sobre ella llorasse  
obligaron a su esposa. 65

Y en esta ley acertauan,  
que como dellas notauan  
que no llorauan su muerte,

con ley rigurosa y fuerte  
a llorarla las forçauan. 70

Esta con pecho afligido  
fue, como la ley queria,  
a llorar su bien perdido,  
y el sepulcro humedecia  
de su adorado marido. 75

Con mortal desassossiego  
vn rato lloraua, y luego  
quedaua como pasmada;  
ya estaua qual piedra helada,  
y ya qual ardiente fuego. 80

[167]

Llamaua a la piedra dura,  
y al muerto cuerpo dezia  
que tuuiera a gran ventura,  
por gozar su compañía,  
estar en la sepultura. 85

Y dize : « Si quedo en calma,  
con todo lleua la palma  
mi doloroso cuydado,  
pues en tu cuerpo enterrado  
enterrada tengo el alma. 90

En el quise por cobrarte  
encerrar el alma mia,  
para con ella ayudarte,  
porque con ella querria  
boluer a resucitarte. 95

Mas, hay! que mi suerte esquiua,  
para que pena reciuu,  
ordena con desconcierto,  
que tu con alma estes muerto,  
y que yo sin ella biua. 100

Pero ya que esto es assi,  
no es justo que pueda tanto,  
porque ha de ser contra mi,

Var. Noct. : 83 tuviera gran.



[168]

la dureza deste canto,  
 que me diuida de aqui. 105  
 Mas no creo que podra,  
 que si en estoruarlo da,  
 con llanto la deshare,  
 y a pesar suyo estare  
 adonde tu cuerpo esta. 110

Ay piensa el pecho fiel  
 estar con amor profundo,  
 hasta que el hado cruel  
 buelua tu belleza al mundo,  
 o saque mi alma del. 115

Al lado quiero tenerte,  
 para poder desta suerte  
 eternamente juntar  
 lo que piensan apartar  
 amor, la fortuna y muerte. 120

Mas, hay! quan mal correspondest  
 a la pena en que me dexas,  
 pues tu belleza me escondes,  
 y a mis lamentables quexas  
 ninguna cosa respondes. » 125

[169]

Esto dezia abraçada  
 a la dura piedra helada,  
 y con la mucha passion  
 a la postrera razon  
 vino a quedar desmayada. 130

Con esta pena quedo  
 desmayada y sin sentido;  
 pero, quando en si boluio,  
 hallo quien del bien perdido  
 cierto consuelo le dio. 135

Porque siendo alli llegado  
 vn hombre que descuydado  
 en hora pesada y tarda  
 era vigilante guarda  
 del cuerpo de vn condenado. 140

Y quando su guarda hazia,  
 descubrio vn ardiente fuego,  
 y tomandole por guia,  
 viendo esta mujer, vio luego  
 que de su pecho salia. 145

[170] El qual su belleza viendo,  
 y su pena conociendo,  
 viendole alçar la cabeça  
 del largo desmayo, empieça  
 a consolalla diziendo : 150

« Templa tus tristes enojos,  
 pues tu puedes deshazellos;  
 trueca tan fieros antojos,  
 trata mejor tus cabellos,  
 enxuga tus bellos ojos. 155

Porque no es justo querer  
 tu propio gusto perder,  
 sin buscar a tu mal medio,  
 por cosa que no hay remedio  
 para que no pueda ser. 160

No es bien que tu ser destruyas,  
 serena tus dos estrellas,  
 que no son prendas las tuyas  
 para derramar por ellas  
 las bellas lagrimas tuyas. 165

Que quien murio desta suerte,  
 ni supo, ni quiso verte,  
 que es cosa euidente y clara  
 que si tu rostro mirara,  
 jamas sufriera la muerte. 170

[171] No te entierres sin consuelo,  
 mira que tu frente hermosa  
 es cielo de todo el suelo,  
 y no es ordinaria cosa  
 querer enterrar el cielo. 175

Dexe tu fiero cuydado,

que el bien que esse hombre ha mirado,  
 otro le mire tambien,  
 que es justa razon el bien  
 tenelle comunicado. 180

No des bozes en desierto,  
 dexa tus llantos esquiuos,  
 y mira que es desconcierto,  
 no guardando fe a los biuos,  
 querella guardar al muerto. » 185

Esto dixo, y con passion  
 della prouo la intincion,  
 que para osalla prouar  
 la ocasion daua lugar,  
 y el lugar daua ocasion. 190

[172] Ella que en su proceder,  
 tan sin serlo, se mostro  
 honrrada y casta muger,  
 mientras ocasion falto  
 para dexallo de ser, 195

Entonces con pecho fiel,  
 por no mostrarse cruel  
 a tan tierna voluntad,  
 sin poner dificultad  
 dexo regalarle del. 200

Con ella se fue, y turbado  
 conocio que los parientes  
 del misero condenado,  
 honrrados y diligentes,  
 del puesto lo hauian quitado. 205

Y luego en el mismo punto

177 y el bien que ese hombre ha gozado — 187 probó della la  
 intencion — 191 Y ella — 200 Dans *Noct.* est ajoutée ici une stro-  
 phe :

El con amor y terneza  
 enlazado en dulces lazos,  
 regalando su belleza,  
 con mil ardientes abrazos  
 gozo de su gentileza.

Y despues con alegria  
 la lleva en su compañía,  
 sin el muerto y sin pesar,  
 hasta llegar al lugar  
 adonde su guarda hacia.

201 Mas en llegando turbado — 205 de allí le habian.

mostrando rostro difunto,  
dixo boluiendose a ella :  
« Agora puso mi estrella  
al biuir el morir junto.

210

[473] Agora el biuir concluyo,  
que Roma, porque muriesse,  
obliga este esclauo tuyo  
a que la vida perdiesse,  
o guardase el cuerpo suyo.  
Mi muerte miro de aqui,  
por tu causa muero ansi,  
mas contento partire  
de que por ti morire,  
y tu biuiras por mi.

215

220

— No permita el cielo santo,  
(ella responde afligida,  
enjugando vn tierno llanto,) que sea Roma homicida  
de vida que adoro tanto.

225

Pues tan desgraciada soy,  
y en tan fiero punto estoy  
con quien de mi lleua palma,  
que, quando le doy el alma,  
con ella muerte le doy.

230

Mi propria vida te ofrezco,  
que por ser agradecida,  
en fe de lo que padezco,  
redimir quiero tu vida,  
si redimilla merezco.

235

[474] Pero vengo a imaginar  
que lo puedo remediar,  
pues quiere mi amor crecido  
desenterrar mi marido  
y ponelle en su lugar.

240

Y pues el remedio es cierto,  
no temas tu mal esquiuo,

213 obligo a este — 230 muerte con ella.

- yo cumplire este concierto,  
 que quien te da vn cuerpo biuo,  
 que mucho que te de vn muerto? 245  
 Su muerto cuerpo dare  
 por reyr lo que llore,  
 que es bien, trocando la suerte,  
 pues me dio pena su muerte,  
 que agora gusto me de. 250
- Assi podremos hazello,  
 y en siendo el pesar passado,  
 si yo llego a merecello,  
 el se quede alli colgado,  
 qual yo de tu hermoso cuello. » 255  
 Esto llorando dezia,  
 y en ver qu'el le respondia,  
 sin empidille la toca,  
 [175] quiso escuchar por la boca  
 lo que responder queria. 260
- Los dos juntos se boluieron,  
 y el muerto desenterraron  
 con la prisa que pudieron,  
 y donde al otro no hallaron,  
 este misero pusieron. 265  
 Ella con risa y estruendo,  
 el hecho no conociendo,  
 con el Adonis querido  
 luego se fue, del marido  
 y del sucesso riendo. 270
- Y con su desemboltura  
 al triste cuerpo difunto  
 lo dexo con tal ventura  
 que le quito todo junto  
 la honra y la sepultura. 275  
 Y haziendo sus daños ciertos,

251: Ansi podremos — 254 el quede — 255 y yo de — 258 sus l  
 vos labios toca. — 259 por escuchar — 261 Los dos volando vol-  
 ron — 264 el otro quitaron.

mostraron sus desconciertos  
por sus mudables plazerres,  
que de manos de mugeres  
no estan seguros los muertos.

280

[176]

**M**uy bien parecio el cuento a los que estuuieron<sup>1</sup> escuchandolo y mirando el donayre con que Olimpo le recitaua; y aun a Fideno le dio harto contento, y mas le diera mas largo por lo que fuera mayor el rato de hablar con Belisa, a quien hauia dicho y estaua diziendo assi : « Hermosissima Belisa, dueño ingrato de mis fieles ojos, quan cierto es que el estar tu escuchando me ha de ser efeto de algun yerro, tenido de ti por tal, y aun por mayor daño con nombre de penitencia. Como es pusible, cruel, que te alimenten mis quexas, y que te sean regalos mis tormentos? que culpa tengo yo en que la fortuna haya andado conmigo tan escassa quando repartio las riquezas? con el alma te adoro; rica es mucho, pues tan altiuos pensamientos tiene en lo demas. Qual de los zagales del Prado se me auentaja en algo? en que lucha entre que no venciesse, estampando en el arena la cabeça de mi contrario? que barra tire con nadie, que sigunda vez se me atreuiesse? quando sal[177]te con algunos, sin dalles ventaja? a que premio me opuse, que no te lo truxesse? que desafio ha hecho pastor, en que no exima a Fideno temiendole? que cantan ya en el mundo los musicos sino versos

278 sus lacivos plazerres — 280 Dans *Noct.*, il y a encore une strophe finale :

Asi quedo tristemente  
con un oprobio infinito  
el cuerpo del inocente,  
que sin cometer delito  
trataron cual delincuente.

Mas castigo debio ser  
del cielo, su padecer  
sin duda lo merecio,  
pues tanto en vida creyo  
a su laciva mujer.

1. *Pr.* : estuieron.

mios, alabando tus ojos tan bellos como crueles? Si en el tribunal de amor se guardara justicia, yo se quien pretendiera tus braços, como ya deuidos a mi firmeza, y aun querellara de ti como homicida de mis floridos años. Yo confieso, Belisa, que no me sera pusible jamas el oluidarte, que si pudiera, yo lo acabara conmigo por servirte; pero mi fe es inmortal, como el alma en quien biue, y aun mas, porque no le se principio. Qualquier partido tendre por bueno; dame si quiera esperanças tan largas que no se cumplan: solo tengan esse nombre. Y si tampoco esto quisieres, haz por mi algo, solo hagas, y sea dezirme que gustas de mi tormento; que si con tu consentimiento passo estas penas, claro esta que de semejante venturoso purgatorio me sacaras al cie[178]lo de tus fauores. Declaramete tu gusto para conmigo en bien o en mal: que si lo primero es, no sera justo que tengas mi vida en duda y alguna desesperacion mia en contingencia; y si lo postrero, sepalo yo y sacareme los desdichados ojos con que te ofendi. Duelete, Belisa, de quien te adora. »

No pudo dezilla mas Fidenio, porque en este punto acabo Olimpo sus coplas; pero Belisa dixo al leuantarse: « Fidenio, esta noche que vendra, a la vna boluere la respuesta por la rexa de mi choça. » Y fuese a cobrar la sòrtija a tiempo que ya Olimpo tenia su rabel de pinauete, y el pastor de Denia estaua mandando a Lizardo, cuya prenda quedaua ya sola, que antes de cobralla dicesse de improuiso vnas redondillas en nombre de vn galan que estaua esperando a su dama, que dexo de acudir, porque se le torcieron los chapines; y luego Lizardo dixo:

[179] *Queexas de vn galan que mal logro vn concierto,  
porque a su dama se le torcieron los chapines'.*

A MOR con traças ruynes,  
porque mi dichosa traça  
no tuuiesse alegres fines,  
colerico despedaçã  
el çorcho de tus chapines. 5

Y como lo hizo pieças,  
porque a hazerme bien empieças,  
o almenos lo determinas,  
quando a mi suerte caminas,  
en mi desdicha tropieças. 10

Con todo es razon que calle  
mi pena, pues si quisiera  
este tropieço quitalle,  
con mis suspiros pudiera  
tener barrida la calle. 15

Que dezir que los dexaua  
por el gran bien que esperaua,  
no me puede disculpar,  
pues deuiera suspirar  
por el tiempo que tardaua. 20

Eterno es mi padecer,  
pues aguardando aquel fin  
que no puedo merecer,  
porque se tuerce vn chapin,  
mi suerte viene a torcer. 25

Por el has llegado al suelo,  
y por el pierdo el consuelo;  
mas no es mucho que se tuerça,  
que es menester mucha fuerça  
para sustentar el cielo. 30

1. De Miguel Beneito, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 36), sous le titre de *Redondillas a una señora que por habersele torcido el chapin dejó de ir a cierta estacion*. Var. : 6 le hizo — 7 hacerme merce — 13 este estropiezo — 22 que aguardando el dulce fin — 29 ques.



Ofreciste al alma mia  
 que si ya no se juntasse  
 el cielo a la tierra fria,  
 no hauria quien estoruase  
 mi desseada alegria. 35

Pero soy tan desdichado,  
 que en la cayda que has dado,  
 mi gloria vengo a perder,  
 pues porque dexe de ser,  
 cielo y tierra se han juntado. 40

[181] Mas ya que amor me destierra  
 de mirar tus ojos bellos,  
 leuantalos de la tierra,  
 porque son tales que dellos  
 el mundo teme otra guerra. 45

Que piensa, pues con enojos  
 Faeton por sus antojos  
 con vn sol pudo quemalle,  
 que acabaron de abrasalle  
 los dos soles de tus ojos. 50

**L**A vltima redondilla estaua diziendo Lisardo, quando  
 llego de mano en mano vn papel sellado a las del pas-  
 tor de Denia, en que le pedian que si estaua otra peni-  
 tencia por dar, que mandasse dezir vnas coplas de vna  
 dama a vn galan que por dalle un billete, le dio vn pa-  
 pel en que tenia escritos sus pecados. El pastor de Denia  
 boluio a Lisardo su montera, y mostro como ya que-  
 daua sin prenda el lugar donde primero estauan todas,  
 pero por no dexar a nadie con quexa ni desseo, le rogo  
 a Dinarda que no por peni[182]tencia, sino por hazer a  
 todos merced, dixesse las coplas que pedia el escondido  
 dueño de aquel papel, y con' mucho contento accepto  
 Dinarda y empeço juntamente diziendo :

49 acabaran.

1. Pr. : ccon.

*Redondillas de vna dama a su galan, que por dalle vn billete, le dio vn papel en quien tenia sus pecados escritos*<sup>1</sup>.

**T**v piensas con el papel  
acreditar tus passiones,  
y aure de serte cruel,  
si juzgo por las razones  
que van escritas en el. 5

Estraños son tus cuydados,  
pues con efetos turbados  
tan sin acuerdo estuuieste,  
que por billete me diste  
el papel de tus pecados. 10

[183] Lo que yo miro de aqui  
que tu descuydo promete,  
es ver que daras alli  
al confessor el billete  
que escriuiste para mi. 15

Que a el con nuevos errores,  
porque nunca te mejores,  
y que todo se rebuelua,  
pues pides que yo te absuelua,  
pedille querras fauores. 20

Bien te acusas, bien te culpas,  
pues por tener contricion  
sin buscar vanas disculpas,

1. De Miguel Beneito, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. III, p. 27), sous le titre de *Redondillas a vn galan que dio a vna señora en lugar de vn billete vn papel donde estaban escritos sus pecados*, et dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Rev. de Arch.*, 1902, t. I, p. 306), sous le titre de *Castellanas. De vna dama que su galan le dio vn papel donde el tenia escriptos sus peccados, pensando darle vn billete*. Var. : 5 *Estr.* : estan escritas — 10 *Estr.* : la summa — 11 *Estr.* : Ya me rio desde aqui — 12 *Estr.* : pues tu — 13 *Estr.* : que daras fuera de ti, — 20 *Estr.* : le querras pedir fabores.

	en la nueva confission	
	agrauas tambien tus culpas.	25
	Sobrado con este error	
	a tu nuevo confessor	
	ser pecador has mostrado,	
	que quien esta descuydado	
	sin duda es gran pecador.	30
	Confieffas locos intentos,	
	pues que mi cielo te ofreces	
	sin ver tus merecimientos,	
	que otro demonio pareces	
	en soberuios pensamientos.	35
[184]	Y por darte penitencia,	
	pues tu con mucha licencia	
	cielo me sueles llamar,	
	te pretendo derribar	
	del cielo de mi presencia.	40
	Que, pues eres atreuido,	
	gustara de despeñarte	
	de tu cielo pretendido,	
	si pudiera derribarte	
	de lugar que no has tenido.	45
	Mas, ya que no puede ser,	
	quiero darte a conocer,	
	pues te confieffas conmigo,	
	confessandome contigo,	
	como no te puedo ver.	50
	Hoy tu gusto me eterniza,	
	y nuevo honor me atribuyo,	
	que, como assi me autoriza,	
	vengo a ser confessor tuyo,	
	y el serlo me martiriza.	55
	Y assi con honrra mayor	

24 *Estr.* : con la — 27 *Estr.* : a tu dama y confesor — 29 *Noct.* et  
*Estr.* : quien es tan — 34 *Estr.* : y otro — 52 *Noct.* : nuevo amor;  
*Estr.* : nuevo orror — 56 *Noct.* et *Estr.* : Y asi con drecho  
mayor.

[185]

para el cielo del honor  
que con honor conquiste,  
dos coronas ganare  
de martyr y confessor. 60

Que, como estas atreuido,  
ymagino que dessea  
tu seso desuanecido  
que confessor tuyo sea,  
pues tu mi martyr has sido, 65  
O sin duda deue ser,  
que tu puedes pretender  
conforme el punto en que estoy,  
que para absoluerte, soy  
el Papa que fue muger. 70

Y entiendo que pretendian  
los muchos yerros que has hecho,  
pues tan de piedra me vian,  
tocar en mi esento pecho,  
para ver si le encendian. 75

[186]

Mas podre de ti quexarme,  
que sigun piensas tratarme,  
por infierno me has tenido,  
pues dessa suerte has querido  
con pecados conquistarme. 80

Sobrado te desordenas,  
mucha libertad professas,  
y de suerte me enagenas,  
que tu las culpas confieñas  
y yo padezco las penas. 85  
Mas no ay porque te persiga,  
yo sola me fuy enemiga,  
pues la muger ya promete

58 *Estr.* : que con balor conquistase — 64 *Noct.* et *Estr.* : que  
yo tu confesor sea — 66 *Noct.* : Y sin — 67 *Estr.* : que deues de  
pretender — 71-85 manquent dans *Estr.* — 76 *Noct.* : Y podre —  
87 *Estr.* : pues yo e sido mi enemiga — 88 *Noct.* : que la muger;  
*Estr.* : porque la muger promete.

quando recibe vn billete,  
que sufrira quanto diga. 90

Yo sola me fuy cruel,  
que las culpas que en el vi,  
nacieron sin duda en el  
de la que yo cometi  
quando recibí el papel. 95

Mas ya que lo he recibido,  
pues tu confessor he sido,  
alargando mi poder,  
a mi me quiero absolver  
del yerro que he cometido. 100

[187] Y en penitencia me diera  
tenerte vn poco de amor,  
si mi fe no conociera  
que, aun para yerro mayor,  
penitencia graue fuera. 105

Mas a ti, que por perderme  
confessor quisiste hazerme,  
absolviendo tu conciencia,  
te señalo en penitencia  
vn largo ayuno de verme. 110

Las coplas y la noche tuuieron fin a vn punto mismo,  
porque ya la blanca luz del aurora yua barriendo  
las estrellas<sup>1</sup> y los ruyseñores empeçauan a festejar su  
venida; y assi el pastor de Denia acompañado de todos  
se fue a su choça, y los de mas cada vno a buscar nuevos  
gustos y entretenimientos diferentes, porque siempre en  
el Prado hazen destos dos dias solo vno. Fueron mu-  
chos a ver las doradas arenas de la sossegada playa,

96-100 manquent dans *Estr.* — 102 *Noct.* et *Estr.* : forzarme y  
tenerte amor — 103 *Estr.* : quando por fee no creyera — 105 *Noct.*  
et *Estr.* : grave penitencia fuera.

1. *Pr.* : esterllas.

ruciadas con la blanca espuma que esparzen los remos verdes, otros a ver correr los [188] fogosos y alegres caualllos, que sin tocarlos casi median corriendo del Real los llanos, y otros a ver sobre los linderos verdes del rio alegre infinita muchedumbre de reguzijadas gentes al son agradable de diferentes<sup>1</sup> instrumentos baylando y cantando recibir el dia y rogalle al sol con lisonjas que las riendas tenga y el açote dexe, para que ture la jornada presente mas que las otras. Los pastores y pastoras fueron a que tambien el ganado paciesse a bueltas de la fresca yerua el dulce aljofar de la mañana agradable. Vno de los que primero hizieron este oficio, fue Cardenio, apesarado grandemente de auerse apartado de la presencia de Arcinda, cuyos ojos adora en tanto estremo que sin ellos muere; y al passo lerdo de las cabras salio cantando este Romance<sup>2</sup> :

	A las templadas riberas	
	que el alegre Turia baña,	
	por el cielo defendidas	
	de las menudas escarchas,	
[189]	Con destemplado rabel	5
	y con passion destemplada	
	sale Cardenio, vn pastor	
	que se hiela y que se abrasa.	
	Sale a llorar, mas no sale,	
	antes la passion le saca	10
	de la choça el cuerpo triste,	
	y del triste cuerpo el alma.	
	Mas sacando a bueltas della	
	sus mal formadas palabras,	
	dize con acentos tristes	15
	salidos de las entrañas :	

1. Pr. : indiferentes.

2. De Tomás Cerdán de Tallada, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 135), sous le titre de *Romance a una gloria perdida*.  
Var. : 7 sale Biselio — 8 que entre los hielos se abrasa — 13 Y sacando.

[190]	« Bella Arcinda de mis ojos,	
	pues la fortuna me aparta	
	de los regalados bienes	
	que en tu presencia gozaua,	20
	Quiero con lagrimas tristes	
	solenizando mis ansias,	
	llorando bienes perdidos,	
	sentir la pena ganada.	
	Pasca sin dueño el rebaño	25
	por las dehesas vedadas,	
	y pues pierdo lo que gano,	
	perdido el ganado vaya.	
	Miraua tus bellos ojos,	
	pero la fortuna ingrata	30
	mudo mi suerte dichosa	
	con su ordinaria mudança.	
	Para otros desdichados	
	son vanas las esperanças,	
	mas para mi por mas pena	35
	las posesiones son vanas.	
	Dexome en tiniebla obscura,	
	pues a mi pesar les falta	
	a los tristes ojos mios	
	el bello sol de tu cara. »	40
	Esto dixo y arrojando	
	cayado y rabel al agua,	
	se boluio a sus mudas queexas	
	porque del hablar se cansa.	

No sabia Cardenio que lo escuchaua el dueño de su libertad, hasta que vio y oyo juntamente que Arcinda le reprehendio diziendole : « Si/ como agora mientes, siempre has mentido, desdichada de mi, que di credito a tus palabras y aposento en lo mejor de mi pecho! Di, falso [191] Cardenio, de que te queexas con tan grande extremo? que fauores licitos me pidiste que no los alcan-

çasses? quando pude poner en ti los ojos que no te mirase? que tibieza en mi viste o rastro alguno de arrepentimiento, para que los ayres hinchas con suspiros, y a la tierra combides con lagrimas? Pero ya, Cardenio enemigo, conozco y veo que otra vereda siguen tus deseos, por otro norte se rigen tus ojos, otra pastora ocupa mi merecido lugar; ya mi retrato no esta en tu memoria, y si lo esta, sera borrado. Pluuiera al cielo, que agora es testigo de mi verdad, que yo pudiera boluer atras el tiempo y no me pusiera en ocasion de tanto sentimiento! Mas, ay de mi! que ciega estaua, que no aduerti esta naturaleza cruel de los hombres, en ellos tan cierta y en las mugeres tan poco conocida! »

Cardenio quiso satisfazer con palabras a la injusta culpa, diziendo : « Arcinda de mi alma, venenosas yeruas pazcan mis cabras, azibar lleuen siempre para [192] su beuida las corrientes de Turia, vn toro me alcance, vn rayo me queme, los cielos no me escuchen, amigos me falten, sin gozarte muera, y por daño mayor en agenos braços vea yo esos bellos tuyos, si otro dueño tuuo, tiene, ni tendra jamas mi vida sino la belleza de esse rostro y los soles diuinos de essa cara que adoro; confieso que me quieres, y confieso que me quexo porque no me quieres mas; que pues obras son amores, hasta que con ellas me obligues, mucho falta por hazer. — No te enojés, dixo Arcinda, y en esso postrero no tengo yo voluntad, ni de mi la esperes, hasta que de mis padres la conquistes; y quanto esto es mas verdad, mas merezco que me quieras. Ya te creo y te perdono; y no te quexes, pues si quien pinto el amor, viniera por original a mi pecho, gigante lo pintara, y no niño. Pero escucha agora cuya es aquella boz que canta. »

PVES no escuchas mis razones  
por que la razon te falta,  
estas lagrimas escucha,



que lagrimas son del alma.  
Que como en mi pensamiento 5  
mis queexas solo se hallan,  
por mis tristes ojos salen,  
huyendo por no escuchallas.  
Solo me dexan a mi,  
siendo yo su propia casa ; 10  
que como ven que me quemo,  
se arrojan por las ventanas.  
No lloro la sangre mia,  
aunque es sangre distilada,  
sino lagrimas que son 15  
la propia sangre del alma.  
Ellas diran que yo biuo  
muriendo, pues tu me matas ;  
dame la vida el ser tuyo,  
y la muerte el ser ingrata. 20  
Que me diras si te muestro  
la fe que diste quebrada ;  
mira que agrauias al cielo,  
que fue testigo al juralla.  
Y pues es agrauio suyo, 25  
al cielo pido vengança :  
mas en vano se la pido  
pues es el cielo tu cara.  
No solo mi amor, perjura,  
con otro amor no me pagas, 30  
mas para quando te ofenda,  
el castigo me adelantas.  
Del alma te di las llaues,  
solo porque si llegaras,  
viesses las penas que passo 35  
para ver si te obligaran.  
Pero ya me desengaño,  
y tu tambien desengañas,  
que en todo el cielo pareces,  
y mas en el ser boltaria. 40

CON atencion escucharon el Romance Cardenio y Arcinda, porque lo cantaua muy bien Olimpo, aunque venia beuiendo el poluo de las huellas de su ganado, a quien siempre seguia. Toparonse con el para concertar algun entretenimiento para todo el dia. Pero apenas se saludaron, quando por entre vnas ramas vieron salir a Lisardo con su rabel [195] y su ganado, al vno siguiendo y en el otro tocando, y acompañandole con su boz y este Romance :

MIL años ha que pudiera  
 contarme ya entre los muertos,  
 sino me tuuiera biuo  
 la fe de mis pensamientos.  
 Tan asida tengo el alma 5  
 del oro de tus cabellos,  
 que me sustento con solo  
 las imbidias que la tengo.  
 Tus bellos ojos adoro  
 con los mios si te veo, 10  
 y en apartarme de ti  
 con lagrimas los anego.  
 Perdi la vida, perdi tambien el tiempo,  
 que tuuo mi esperança ingrato dueño.  
 Si te busco en la cabaña, 15  
 con mis desdichas tropieço,  
 y por ser tantas y tales,  
 llego tarde, o nunca llego.  
 A tus dichosas paredes  
 todas las noches me quexo, 20  
 y son para mi tan sordas  
 que ninguna vez me oyeron.  
 Con infinitos suspiros  
 tengo tan cansado el viento,  
 que passo la vida mia 25  
 con solo tres elementos.

[196]

Perdi la vida, perdi tambien el tiempo,  
que tuuo mi esperança ingrato dueño.

Es mi tormento eccessiuo,  
siempre mucho y siempre fiero, 30  
porque, como siempre crece,  
es ordinario y es nuevo.

De tu rigor inhumano  
para tu belleza apelo,  
pero juzga mi enemigo, 35  
y es mucho lo que pretendo.

El coraçon ha prestado  
las alas a mi desseo,  
y aunque soy Fenis de amor,  
por vn impossible muero. 40

Perdi la vida, perdi tambien el tiempo,  
que tuuo mi esperança ingrato dueño.

[197]

CON algunos suspiros tristes acompañaui su boz Lisardo, porque Nisida mostraua en algunas ocasiones estar arrepentida de los fauores que le hauia hecho; y aun sin duda los suspiros llegaron a lagrimas, sino lo atajaran Cardenio y Olimpo diciendole : « Seas bien venido, Lisardo, para que juntos nos holguemos. Pero mira aquella quadrilla de Angeles, que sacan sus anades al rio y sus cabellos a obscurecer los rayos del sol. » Salian juntas Belisa, Dinarda, Nisida y Arcinda <sup>1</sup>, echando suertes, pensando no ser oydas, para saber qual diria vn Soneto sobre juramento de que hauia de dezir en el el estado de su vida aquella a quien le tocara, y caminando aspacio, tratauan de algunos preceptos de amor. Finalmente huuo de dezir Belisa el Soneto, y en el la verdad clara de su estado, pues aunque no lo sabian

1. Arcinda est nommée ici par erreur. Elle est déjà en scène depuis le moment où elle est venue reprocher à Cardenio ses plaintes amoureuses.

sino Fideno y ella, que esperauan el plazo de hablarse aquella noche, tenia ella el coraçon entre tantas dudas y congoxas, nacidas del esperar, que dixo verdad diziendo assi :

- [198] **B**usco paz, y mantengo eterna guerra<sup>1</sup>,  
 ardo de amor, y soy de amor vn hiel,  
 a vn tiempo me assiguro y me recelo,  
 mi voluntad en todo acierta y yerra.  
 Quien me tiene en prision, ni abre, ni cierra;      5  
 sin lengua puedo hablar, sin alas buelo,  
 despeñome al abismo, subo al cielo,  
 salgo del mar, y anegome en la tierra.  
 Hazeme descuydar solo el cuydado,  
 estoy en mi quando de mi me quexo,      10  
 con veneno curar pienso la herida.  
 Iamas me trueco, y siempre mudo estado,  
 la muerte llamo, y de morir me quexo :  
 quien compondra tan descompuesta vida?

**S**INO nos engañas, Belisa, con fingimiento, dixeron las tres pastores, bien podemos yr a pedir albricias a Fideno, de que ya no tiene su mal tan cierto, pues tu tienes tu libertad tan en duda; pero yo sospecho que ya el lo adiuina, y viene a darnos sus cabras, en cuyo seguimiento lo vemos, y aun cantando : escuchemos le, que contra el Sol las ha. » Y era [199] verdad, porque siendole cada punto vna hora y cada hora vn siglo esperando la noche, lo desesperaua el dia, y assi cantaua sin poder imaginar que persona alguna lo escuchaua entre las hojosas ramas de los frondosos arboles :

1. De Gaspar Mercader, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. II, 124), sous le titre de *Soneto de imposibles*, et dans le *Canc. de aque de Estr.* (Mele, *Bull. hisp.*, 1901, p. 338), sous le titre de *Soneto a una vida descompuesta*. Var. : 7 *Noct.* : abismo y — o *Noct.* et *Estr.* : me alejo.

**B**ELISA, si el sol  
 mira tus cabellos  
 y adora tus ojos,  
 mataranme celos.  
 Por darme pesares,  
 lleua passos lerdos,  
 y tus labios toca  
 por darme tormento.  
 Quisiera vengarme,  
 aunque en balde peno,  
 que sus rayos topo,  
 pero no su cuerpo.  
 Mas ya que mi rabia  
 no puede mordellos,  
 mordera las piedras  
 donde tocan ellos.

5

10

15

[200]

**N**o pudo Fideno acabar su romance, porque sintio disparar la pieça mayor de los baluartes en señal de alguna grandissima nouedad peligrosa; y no tardo mucho, quando sin preguntalla vio la causa, y a poca distancia vn Leon feroz y orgulloso, que retillando los ojos, enroscando la cola, las guedexas riçando, los dientes cruxiendo y las vñas desembaynando, venia por el Prado bufando, a toda prissa buscando en quien ceuarse. Deste suceso fue causa, que en la casa Real donde (por autoridad y por costumbre) de ordinario hay Leones bien cerrados y mejor mantenidos, el que los tiene a cargo, dexo vna puerta entre abierta, para entrar sigunda vez; y entre tanto pudo vn Leon de los mas feroces y menos tratables salir como salio a causar en todas las pastoras espanto, en los pastores miedo, y en Fideno corage, porque de improuiso se juntaron todo sin dexarles el Leon tiempo para tomar consejo, porqu cerro con ellos, pensando tener ya [201] la pressa po suya; todos se alargaron lo mas que pudieron, sin Fideno que a pie quedo se descño la honda haziend

restro al Leon por defender el de Belisa hermoso, a quien con ruegos y bozes persuadia que se fuesse a poner en cobro; pero ya no pudo Belisa encubrir el grande amor que a Fidenio tenia y le dixo : « Valeroso Fidenio, si el Leon no te vence, ningun lugar hay tan seguro como este; y si te mata, que mas bien para mi que hallar mi muerte tan cerca, ahorrandome el trabajo de buscalla? aqui estare contigo, quiza tendre ventura de que empiece por mi el Leon y antes de ofenderte quede saciado, y tu sin daño; toma esta piedra, que desta suerte dandote muchas te ayudare. » No tenia las manos quedas Fidenio, ni tan poco diestro era, que mal lograse la piedra de Belisa; tal lance hizo, que la estampo en el ojo derecho del Leon, con cuya sangre el mismo se bañaua todo, dando saltos sin concierto de puro dolor. Todo el gu[202]sto que Fidenio tuuo del buen lance, se lo quito el pensar que la primera cosa que Belisa le hauia dado, fue aquella piedra, y diera la vida por no hauella enagenado de si, y algo corrido la dixo : « Belisa de mi alma, perdona mi yerro, aunque la piedra tuya, por ser tuya, no la puse, ni la pondre menos que sobre los ojos; en los de la honda la puse, despues en los del Leon, y agora la cobrare para ponella sobre los mios, de quien eres dueño; y ya por cobralla riño, y no por restaurar mi vida, que mas vale la piedra. » Cardenio, Lisardo y Olimpo ayudauan a Fidenio con sus hondas, quiero dezir con el sonido dellas, pero no con las piedras por ser lexos, bien es verdad que era por estar con sus pastoras; pero Fidenio todo lo hizo, y de suerte que dio muerte al Leon y cobro la piedra de Belisa, dexandola obligada y a el satisfecho del grande amor que en ella conocio.

Muerto el Leon, llegaron infinitas gentes, y aun no todos sin miedo; no fue menester buscar entretenimiento [203] para aquel dia, que bastantemente le huuo en semejante caso; solo a Fidenio se le hizieron mil las horas de aquel dia, y dos mil las que de la noche auian de passar

hasta el señalado plaço; jamas quito despues de puesto el sol los ojos del Norte y los oydos del relox, que todas las veces que daua horas, quitaua vna de vida a todos los del mundo y a Fidenio se la daua; llego por sus puntos la saeta a señalar la vna, el reloix a tocalla, y Fidenio a la rexa de la cabaña de Belisa, donde a poco rato las puertas de la ventana se abrieron, y las de los cielos a Fidenio, que dixo a Belisa :

« Siempre me fueron verdaderos mis ojos, y fieles sin mentir jamas, pero en esta ocasion, tan merecida como estimada, casi no los creo, si los oydos mios no los asiguran.

— Bien lo puedes estar, dixo Belisa, de que soy tuya por obligacion y por gusto, sin negarte de hoy mas lo que pidieres, como esten de por medio las rexas de mi choça y los rallo de mi honor. No quiero que con palabras me conquistes fauores, ni con enredos me [204] enlazes, sino por lo que deuo a mi desseo, quitarte las ocasiones de pedir dandote de vna vez quanto de mi pueden alcançar tus pretensiones, porque la muger que da poco, tiene grande culpa; pues dando poco dize que esta poco obligada; yo lo estoy infinito a los cielos de mi buen empleo, y a ti, Fidenio mio, de verte tan mio que de mi propia tengo imbidia. Esta verdad conoceras en lo que hago, pues no quiero deuerte sino que me deuas, haziendo por mi lo que pudieras assentar a tu cuenta, si negandolo diera ocasion a que lo pidieras mil vezes. Mi mano toma, y quisiera dartela dada; pero como el amor no esta lexos del interes, quiero que me pagues esto con tu mano; prestamela vn rato, para que pueda dezir para conmigo, que me vi asida de la misma aldaua de mi cielo.

— Agora tuuiera mayor ocasion, dixo Fidenio, de poner duda en mis bienes si me hallara solo, pero con la mano mia tengo asida el alma, señal de que estoy biuo y que no es sueño; como mas sabia [205] eres mas dis-

creta, y como mas noble, mas liberal; dicen que de buena mano buen dado, y tu das la mano y todo. Perdona me si enmudezco agora, que no quiero hazer agrauio a mis labios, quitando de ellos esta mano blanca tuya, que por ser de cristal no impidiera la vista, pero si la boz. Mil vezes la beso, recogiendo para el coraçon el ayre que tanto bien toco. Sigura estas, Belisa, de mi secreto, pues ya toda la vida llenare esta mano con que la tuya tengo, tan asida a mis labios, y tan besandola siempre, que por no apartalla de mi boca, haure de callar eternamente.

— Mal conoces mis dudas, dixo Belisa; ya ni temo, ni pido siguridades; primero que me determinasse, examine tus prendas, conoci tu valor, y de ti fieme; y antes veras, Fideno, eternas noches sin dia, trocar lugares mis cabras, y las estrellas los arboles en el cielo, sin fortuna la mar, el mundo sin engaños, la pobreza estimada, las vidas siguras, bolar los peces, llorar los Cisnes, en agosto nieues, Fenis infinitos, [206] venados lerdos, siguros bienes y amor sin cuydado que te dexe de querer con las veras que te adoran estos ojos tuyos...

— En quien biues, respondio Fideno; pues, Belisa, primero dexaras tu de ser la muger mas hermosa del mundo, que yo dexe de quererte por dueño de mi vida; la merced que me hazes pago con el alma, y el bien que recibo, lo aposento en mi coraçon; ya no hay en mi males dudosos, ni bien que no este muy cierto, pues de los golfos de mis penas me sacas con la mano al puerto siguro de tus fauores. Mil años biuas, angel mio, que yo siguros los tengo, mientras tu me amparas! Pero dime, Belisa, como podria yo ganar tierra para con tus padres, que no me quieren como yo los quiero? de que te mire, les pesa; ofendidos los tengo con mi solicitud; que me dizes? que me aconsejas? que me mandas que haga?

— Que, Fideno? dixo Belisa, tu negocio y el mio; mirame siempre que pudieres, y ponte donde yo tambien



te vea; de lo de mas no tengas pena; que satisfechos nosotros, que mas quie[207]res? »

Respondio Fideno : « Mas tengo yo de querer y mas que procurar, pues tu voluntad tanto de la suya pende; claro esta que tengo de conquistalles el gusto con los seruicios que pudiere hazelles. — Fideno de mi alma, dixo Belisa, dexate agora de festejar mis padres, y del tiempo espera nuestro bien, que solo el es quien puede remediarnos; yo lo desseo tanto que estoy contenta con solo ymaginar que podria ser verme en tus braços, a vista de todas las imbidiosas pastoras del Prado, si el tiempo quiere; pero, Fideno, ya es tarde, siento ladrar a Vulganito; y no querria que nos sucediesse alguna nouedad; demos le a la fortuna este rato de contento a cambio, para que nos lo buelua al plaço con interesses de mayores espacios. Toma este coraçon que traygo pintado en este papel, lleualo en señal de que va contigo el verdadero mio, en quien biues. Y a Dios, Fideno, que mas ladra el perro, y no estoy sin miedo. »

Tomo Fideno el coraçon; y las cortesias de qual primero se yria, turaron [208] gran rato; pero al fin a vn mismo tiempo se apartaron de la rexa, y se fueron Belisa a su cama, y Fideno a mirar el coraçon pintado que lleuaua, a la luz del luzero, que ya oso salir despues que Belisa se entro. Y tampoco tardaron mucho las coloradas nuues en traer nuevas del cierto dia y arreboles del cercano sol, con cuya venida ya los paxaros cantauan, las choças se abrian, los ganados se ponian en pie, y tambien los pastores para llevarlos a pacer, y el primero fue Olimpo, siempre quexoso de su corta suerte. Salia de la choça primero abierta que sus ojos soñolientos; y pesandole mucho de despertarse, entre bostezos dixo este Soneto al sueño, de quien era tan amigo :

*Soneto de Olimpo al sueño*<sup>1</sup>.

No me dexes en manos del cuydado,  
querido sueño, imagen de la muerte,  
que quisiera gozarte sin perderte,  
pues de su original fuyste traslado.

[209] Apenas, sueño amigo, me has dexado 5  
quando se ofrece al alma la mas fuerte,  
por esso en lo infelice de mi suerte  
eres mas dulce quanto mas pesado.

Llamante, y con razon, muerte fingida;  
ofrece tu descanso el fin incierto, 10  
o miseria en 'el mundo no entendida!

En tan dudoso bien ay mal tan cierto  
como auer menester en esta vida,  
para poder biuir, fingirse muerto?

LEGO Fideño a saludar a Olimpo diciendole : « Buenos dias, amigo, que ya el de oy para mi lo sera, pues en tu compañía le doy venturoso principio. Vna ocasion se me ofrece, Olimpo amigo, para echar de ver los que lo son mios : ya sabes mi vieja passion y mi tormento ordinario, agora pues quiero a pesar de mi estrella fingirme alegre y por vna cierta ocasion reguzijar el Prado con las fiestas que pudiere, que desta vez no ha de quedarme cabra por vender, ni en mi choça cosa por empeñar; que si salgo con mi in[210]tencion, dineros tendre hartos despues, y sino dexare el Prado, pues en la guerra por su persona dizen que los gana vno si puede, o sino, que los quita; para todo me hallo. Haz me agora merced, Olimpo amigo, de no faltarme en las fiestas, para que en ellas me honrres y me obligues de nuevo. » Olimpo le respondio que si lo haria, y que fuessen juntos a

1. De Guillén de Castro, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (édit. E. Mérimée des *Mocedades*, p. 163), sous le titre de *Soneto de vn melancolico de vn sueño*. Var. : 1 mano — 4 de tu — 6 al alma vn dolor fuerte — 14 para auer de bivar.

hablar con los otros pastores que ya salian al Prado festejando lo con nuevas coplas; a quienes llegado Fidenó con su buen término y cortesía ordinaria ganó las voluntades, de manera que ninguno respondió en duda, sino todos prometiéndole personas y haciendas, para que mejor saliese con su empresa. « Pues ya tenemos esto negociado, dixo Fidenó, bien será que demos jornada y señalemos fiestas y día, y, pues a mí me toca, lleuad los ganados a pacer a los puestos acostumbrados, y esperadme en la fuente de las rosas, donde passaremos la fiesta, haciendo lo que digo, que yo voy por la licencia al pastor de Denia. »

Todos se fueron, y llegó Fidenó a la choça del pastor de De[211]nia quando ya leuantado salia a poner sus ojos en los jasmis, antes que los pisasse el sol con sus rayos fuertes, y recibió a Fidenó muy bien como solia, y mejor quando supo la causa de su venida; dióle licencia para las fiestas, los brazos para abraçalle y palabra de ser juez en ellas. Fidenó se fue luego, por no perder punto en su negocio, a la fuente de las rosas, y no espero mucho a los otros pastores, y llegados les dixo : « Ya solo falta, amigos y señores míos, que pongamos en talle las fiestas, que ya tengo licencia para publicallas. Pareceme, si os parece, que las diga yo para ver si os dan gusto, y del modo que pienso salir en ellas, y para que cada vno escoja la vereda que mas quisiere. » Pareció a todos acertado esto, y así dixo Fidenó : « La primer jornada digo que será bien que tengamos vna justa de quien yo sere mantenedor, en el río con barcos que tendre yo prevenidos para quantos quisieren, con trages y con empresas diferentes como cada vno quisiere; yo saldre en vn barco hecho a forma de caualló, con quatro remos a modo de seys pies, con cuello, pecho y es[212]paldas, proporcionado todo con paramentos naranjados sobrepuestos de coraçones de plata, y en la silla de armas, puesta en su lugar, yre yo con pellico y montera

naranjada, cubierto todo de coraçones de plata, y en la montera plumas naranjadas y blancas, para que tenga el ayre con quien jugar y no quede aquel dia cosa en el Prado sin tomar plazer; sera de pino la lança, porque reguzijen las astillas, y entorchada de naranjado y plata; la targeta en quien se tienen de dar y recibir los encuentros, sera a modo de coraçon, y en ella pintado vn cielo con vna ancora y vna mano asida, y dize el mote :

Pues con mi mano alcance  
la vitoria,  
sigura tengo mi gloria.

**L**as lanças que han de justarse seran tres, y los premios que se han de ganar, yo los pondre, y el pastor de Denia los juzgara. » Muy contentos quedaron Olimpo, Lisardo y Cardenio de las ga[213]las, inuencion, empresa y mote que Fidenio auia de sacar, aunque les parecio que el gasto passaua de mucho, y asi le dixeron a Fidenio que solo traçase otra fiesta, porque bastauan dos, auiendo tantas cosas que preuenir para ellas; y Fidenio lo hizo por dalles gusto, y por tener todos yeguas en que salir, escogio vn juego de cañas, diziendo : « Yo saldre en mi yegua blanca, que tendra aquel dia las vñas doradas y vn jaez de monte, cubierto de lunetas de pauos, las cabeçadas de lo mismo, adornadas en lugar de plumas con flores naranjadas y blancas, petral de cascaueles plateados, y mi persona vestida a lo morisco, con marlota y capellar naranjado, con infinitos coraçones de plata y oro, turbante blanco y naranjadas plumas en la blanca adarga; sacare por empresa vn pao con la rueda hecha y los pies de oro, sin cosa que pueda entristecello, y el mote dira :

[214] Por todas partes dichoso  
vengo y voy,  
porque de Belisa soy.

**S**i tu sales tan brauo y galan, quien ha de osar salir a competir contigo, ni sacar a luz su pobreza para que mas la sepan, dixo Cardenio; pero pues nuestro fin ha de ser seruirte, cada vno hara lo que pudiere. — Essa merced estimo infinito, dixo Fidenó, y la seruire toda mi vida con lo poco que vale mi persona. Lo que agora falta, es que quando el sol de lugar a que los achos de teda alumbren, vengays a mi choça, de donde honrrado y acompañado de vosotros, yre a que se publique el cartel, que ya estara escrito delante de los pastores de Denia, que yo tendre preuenidos, para que no este sin la compañía que nuestros ojos dessean, y con esto a Dios hasta entonces. »

Fuese Fidenó a componer el cartel, y entre tanto tratan los pastores de que modo saldrian. Dixo Cardenio : « Yo tengo de poner mi barco a modo de galera Real, y no ha de auer cosa des[215]de la popa hasta el espolon que verde no sea, el arbol, la entena, las velas todas verdes, flamulas, banderolas, gallardetes, todo sera del color de mi vestido, verde siempre y de tafetan sobrepuesto de vn as cifras del nombre de mi hermosa Arcinda, a quien desde agora le prometo los premios todos; mi lança sera de verde y plata, y en la targeta sacare por empresa vn sol preso dentro de vna gabia, y dira el mote :

Por loco y por atreuido,  
pues toco  
los ojos que miro yo.

**D**ESTA manera pienso vengarme de los celos que muchas vezes me dio el sol tocando con sus atreuidos rayos los hermosos ojos de mi Arcinda bella; y pues todo el Prado sabe quan justamente gozo y merezco sus regalados faouores, bien podre salir de verde tambien en las cañas en mi yegua, que tendra aquel dia verdes los

clines y la cola, y sacar [216] vna confiada empresa, vfana del estimado bien que gozo, y sepa vna galera de oro que sobre los mismos cielos estrellados nauega, y dira el mote :

Si mas que cielos huuiera,  
mas quisiera, y mas tuuiera. »

**O**LIMPO dixo : « Muy brauo y galan saldras, Cardenio, y aunque no pienso ygualarte en galas ni empresas, ni prometer premios, pues aquella ingrata no los recibira sino de quien la lleue nuevas de mi muerte, con todo pienso salir muy a proposito del estado en que me hallo. Bien aya Fidenio que ordena estas fiestas y en ellas da ocasion a todos los pastores para publicar sus quejas o sus amores; yo tengo infinitas de Dinarda, y assi pienso formar vn monte sobre vn barco, cuyos remos vayan escondidos, y todo el monte sobrepuesto de tembladeras de papel blanco, como las lleuan tremolando los niños; y en la cumbre del yre ve[217]stido de esclauo con vna argolla al cuello, en cuyo remate estaran puestas tembladeras a modo de veletas, la lança yra cubierta y poblada dellas, y en la targeta este mote :

Toda la vida es mi dueño  
la belleza  
de quien tuuo ygual firmeza.

**E**N las cañas pienso salir muy a lo brauo, vestido de amarillo desesperado, y como ya menospreciadas y perdidas mis esperanças, pondre en la lança dos hierros : el vno tocara siempre el arena barriendola en la carrera con las banderetas verdes, y el otro tendra atrauesado por la mitad del cuerpo vn Cupido desnudo con <sup>1</sup> su arco, flechas, aljaua y benda, y el mote entorchara la hasta de la lança diziendo :

1. *Pr.* : desnud, ocon.

Pues mi esperança mato,  
y tan mal me trata,  
con hierro muera quien mata. »

[218]

**L**ISARDO dixo : « Yo, aunque estuuiera aborrecido de Nisida, no me atreuiera a sacar empresa ni mote que resultalle pudiera alguna sombra de enojo; antes bien disimulara mis quejas, procurando hazer mi negocio sin dalla pezadumbre; pero gracias al cielo que estoy libre de semejantes ilusiones, y assi pienso sacar artificiosamente sobre vn barco vna ballena cubierta de diferentes flores, y no tantas en numero como los tallos verdes de quien nacen, para que toda sea verde, en cuyo lomo yre yo puesto y vestido de lo mismo con mi lança florida y verde, y en la targeta con letras de oro escrito<sup>1</sup> :

De possessiones va llena  
mi esperança,  
que mi fe todo lo alcança.

**E**STA vereda me estara muy bien seguir para con Nisida y no mal para mi pobreza, pues el Prado me fiara sin prendas la librea para esta jornada y para las ca[219]ñas, que solo en ellas mudare la empresa en el adarga, y sera vna yedra fiel que se abraça con el tronco verde de vn alamo, y dize el mote :

Ni la fortuna ni el tiempo  
desharan  
estos lazos que se dan.

**Y**A se que mis mal pensadas empresas daran ocasion a que se haga burla dellas y de mi, pero disculpame el saber que jamas tiene razon vn pobre, ni sabe hazer cosa que gusto de; pero el cielo que nos dio manos

1. Pr. : escito.

yguales a todos, vera aquel dia quien tiene mas valor en ellas, y si nadara alguno encima y debaxo de su tarjeta; con esso pienso descorrer aquel dia la pobreza de mis galas. Pero vamos a ponernos bien y acompañaremos a Fideno, que luego nos esperara en su choça. »

Fueronse todos, y despues de anohecido salieron acompañando a Fideno con cien hachos de esparto y de teda con que les alumbraron [220] los zagales que para esto vinieron de todo el Prado, y con dulçaynas, tamborines y trompetillas, y con el mejor acompañamiento que jamas salio de choça de mayoral, quantimas de la de vn pastor pobre y humilde como Fideno; infinitos pastores le honrraron con luzes, y entre dos, los mas ancianos y principales, salio Fideno, y llego a la choça del pastor de Denia, que con su muger estaua en vna galeria hecha para esto, y acompañados de Belisa, Dinarda, Nisida y Arcinda, y otras pastoras las mas hermosas del Prado, y despues de la musica, en alta boz leyo vn zagal de Fideno, que, vestido de tafetan naranjado con plateados coraçones, venia para esto solo, vn cartel que dezia deste modo :

[221]

## CARTEL DE FIDENO,

*pastor dichoso del Prado de Valencia.*

**P**ARA prouar que Iupiter a Danae, Medoro a Angelica, Píramo a Tisbe, Leandro a Ero, Bruto a Porcia, Tarquino a Lucrecia, Adonis a Venus, y Artemidoro a Vrganda mintieron todos quando les dauan nombre de perfectamente hermosas, y que ellos y todos los que vsan lo proprio con sus damas, tambien mienten, y lo vsurpan quitandolo a la pastora Belisa, cuya perfeta hermosura ha lleuado, lleva y lleuara ventaja a todas las pastoras y damas que en el mundo biuen, conociendo Fideno esta verdad mas que todos, generalmente desafia para sustentarla sobre [222] las dulces aguas del famoso Turia, en vna justa con barcos y sin tela, a tres encuentros de lanças;



la jornada sera de sol a sol, de hoy en vn mes, y los juezes el pastor de Denia y otros dos, de sola su voluntad llamados, y los premios los siguientes :

Al que mas galan saliere, vna honda de naranjado y plata.

Al que mejor inuincion sacare, vn pellico y montera de tafetan con aforros de arminios.

Al que mejor empresa y mote truxere, vn cayado de palma con remates de plata de martillo.

Y al que mejores lanças corriere, vna banda bordada, que pueda presentar al cuello de quien es esclauo.

Tambien se publica para el siguiente dia en regozijo de la fiesta primera vn juego de cañas con estos premios :

Al que mas galan saliere vna silla gineta con estriberas y cinchas.

Al que mejor empresa en el adarga [223] pintare, vnas medias de seda y tres cucharas de plata.

Y al que mas cerca del cielo leuantare los bohordos, vn gauan de paño verde, con pasamanos, alamares y biuos de color naranjado.

Y sobre todos los premios lo sera el seruir al pastor de Denia, con cuya licencia manda Fideno publicar el cartel y fixallo debaxo sus corredores, donde las cañas seran, y donde el segundo dia se librarán los premios.

Fideno.

No solamente se fixo el cartel en la choça del pastor de Denia, sino en las puertas de la ciudad, en las bolas del puente y en la casa Real, que por esso nombro Fideno en el cartel pastoras y damas, porque no solo pastores quedasen obligados, sino caualleros tambien, para con quienes no sin valor se hallaua, y esto hecho tuuo fin la publicacion, dexando a Fideno en su choça y los demas se fueron a las suyas, [224] los vnos con desseo de ver las fiestas y los otros con cuydado de preuenir para ellas costosas y diferentes galas, que todo era menester para competir con las que de el mantenedor se esperauan en jornada tan publica y honrrosa.

DEL

## PRADO DE VALENCIA

COMPUESTO

POR DON GASPAR MERCADER

**L**EGITIMOS y queridos padres del amor son siempre los ojos, cuya rigurosa madrastra es el ausencia, que con azibares lo alimenta, con mudanças lo cria, temprano lo desconoce, y luego lo deshereda : diganlo las humildes corrientes del triste Turia, que ya solo pagan al mar su tributo sin reyrse entre molidos oros, ni entretenerse con las verdes ouas; diganlo las calandrias y ruyseñores, que ya como tortolas biudas solo pisan ramos secos, y solo entretienen sus gargantas con arrullos [226] tristes y con endechas confusas; diganlo tambien los margenes, prados y linderos, cuyas secas alfombras son de cerdas y fueron de ramos verdes olorosos y floridos; diganlo los alamos, con cuyas tembladoras ojas ya quedas tiene el ayre por menoscabo tocallas, y por menosprecio el jugar con ellas; digalo la luna, cuya menguante ya es eterna, por no mirarse en las hondas negras que de plata fueron, y el sol, cuyos ausentes rayos desampara de color las yerbas y de luz los campos; y mas que todos juntos, lo diga, (si tiene aliento con que pronunciallo,) el mas triste y mas afligido pastor que jamas oluido cabaña, Fidenio digo, cuyo palido rostro es testigo fiel de las congoxosas ancias de su afligido y penoso coraçon. Todo su bien ya es luto,

todo su contento tristeza, las musicas son suspiros, los romances endechas, las risas lagrimas, las canciones querellas, sus galas perdidas, sus inuenciones olvidadas, sus ojos fuentes, y su coraçon rabia, desgracia, tris-[227]teza, enojo, celos, desuventura, sentimiento y lloro.

Fuesse Belisa con sus padres por algunos dias, embiados de los pastores de Denia a las riberas del caudaloso Xucar; alargaronse las cañas y la justa para su buelta, y en vez della llevo nueua de que la casan sus padres con vn forastero pastor, cuyas cabras pacen las yerbas frescas del Castellano Tajo. Esto huuo de ser para que tambien le diesse a Fidenio enojo la embidia, cosa que jamas sucediera sino por este camino; ya no trataua con otros pastores, porque los que su mal sabian, apartauan se de con el, y los que no, su triste condicion aborrecian; solo lloraua sus males, solo los padecia, y sin compañía alguna pisaua las secas piedras, retratos de su ventura, y viendose ya tan muerto que no lo mataua el pesar, determino de embialle a Belisa vna carta, y no diziendole que a su noticia auian llegado las nueuas de que sus padres tratauan de casalla, sino queexas de la mudança suya, para con ellas descubrir tierra sin mostrarse de lo de mas sabedor, porque fue-[228]ra culpar la tardança de su desesperacion; con el zagal de Belisa que traya cartas al pastor de Denia muchas vezes, pudo embialle vna que deste modo dezia :

*Carta de Fidenio ausente a Belisa mudable*<sup>1</sup>.

A Belisa la mas bella  
que ay del vno al otro polo,  
de porte vn suspiro solo  
y dese en sus manos della.

<sup>1</sup>. De Gaspar Mercader, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 95), sous le titre de *Carta de un galan ausente a una dama mudable*.

A Ti, pastora tan bella 5  
 quanto mudable y cruel,  
 la salud te embia aquel  
 que a tu causa esta sin ella.

Pero si por esta via  
 a conocer no me doy, 10  
 quiero que sepas quien soy,  
 ya que ser tuyo solia :

[229] Yo soy, mas no soy, menti,  
 porque estoy tan diferente  
 del que era, que solamente 15  
 soy lastima del que fuy ;

Soy quien ha sido alma tuya  
 de tu boca, y fue tan tuyo,  
 que se oluido de ser suyo  
 por tenerte a ti por suya ; 20

Soy el que en pena excedi  
 las fuerças del sentimiento,  
 recibiendo por descuento  
 no mas de penar por ti ;

Y si para te acordar 25  
 estas señas no son parte,  
 vna sola quiero darte,  
 que no la podras negar :

Yo soy, fementida y bella,  
 vn hombre que tu olvidaste, 30  
 seña es de oluido, esto baste  
 para que te acuerdes della.

[230] Que quien poco o mucho amo  
 y luego quiso olvidar,

para no boluer a amar 35  
no ha de oluidar que oluido.

Vi te algun dia, traydora,  
lagrimas por mi llorar,  
mas siruieron de engendrar  
las que por ti lloro agora ; 40

Porque entonces tus enojos  
auer dado a mi alma hallo  
vn mar de gloria, por dallo  
agora de agua a mis ojos.

Llora mi alma el bien passado, 45  
siente y llora el mal presente,  
y lo que mas llora y siente,  
es auerla tu engañado.

De cuyo engaño sacaste  
muy pequeño triumpho y palma, 50  
pues si me engañaste el alma,  
vn alma tuya engañaste.

[231] Ofuscando mi sentido  
me la engañaste mejor,  
cubriendo el fuego de amor 55  
con las cenizas de oluido.

Mas por no enfadarte tanto  
ni estarte agora cansando,  
no mas yo quedo rogando  
al cielo piadoso y santo. 60

Après le v. 35, *Voct.* insère les trois strophes suivantes :

Bien es verdad que imagino  
quel tiempo de mis favores  
le pase contigo en flores  
por no ser del fruto dino ;

Y aun hoy el alma con luto  
tengo de que se secasen

tantas flores y quedasen  
marchitas sin llevar fruto.

Para condenar mi intento  
confieso que culpa sobra,  
pues si me falto de obra,  
me sobro de pensamiento.

52 a un alma.

Que si enojaua presente  
 la luz de tus ojos bellos,  
 antes de boluer a vellos  
 te sirua muriendo ausente.

Holgareme que estes buena,  
 aunque no puedo estar bueno  
 de tu bella vista ageno;  
 primer año de mi pena,  
 Del prado triste *Fideno*.

65

**S**ELLADA y sobre escrita le dio Fideno la carta al zagal de Belisa, y tuuola, entre tanto que se ofrecio ocasion de da[232]lla, bien cubierta con el pellico por no borralla con lagrimas, que tambien eran tinta, pues no les faltaua tosgo ni color negro en el coraçon de cuyo mar salian.

Al fin diose y lleuose poco antes que topase Fideno con Cardenio, su amigo, a quien le pregunto el estado de sus amores y como le yua con la bella Arcinda, cuyos fauores regalados tan sin recelos solia merecer y gozar. A quien respondio Cardenio : « Amigo Fideno, por mas que sea consuelo en los afligidos el topar con otros que tambien lo estan, en mi sucede a lo contrario, pues mi tristeza se aumenta, mi mal crece, y mi pena es mayor, quando te hallo tan sin brios, tan sin color, tan trocado y tan triste; los mismos efetos recelara en ti, a no ser tu daño tanto que yo se bien que no puede ya crecer. Y pues desto estoy seguro, sabras, Fideno amigo, que la bella Arcinda, (ya casi no mia,) esta muy trocada de lo que antes solia, y por mayor daño sin causa lloro, y sin culpa padezco, hasta sus cabras gimen ayudando[233]dome, pues las mata con hambre por no sacallas al prado que yo piso. Nacio esto de que vna pastora, (sin

61 Que si Fideno presente — 62 ofende tus ojos bellos, —  
 63 Pr. : auellos — 65-66 manquent dans *Noct*.

de que celosa,) me leuanto vn testimonio, hablandola en mi ausencia, diziendo que yo tenia por costumbre de noche, quando rondaua o hablaua con alguna pastora sobre concierto y adesora, llevar conmigo quien las espaldas (como dizen) me guardase, cosa harto prohibida en leyes de amor y harto escusada de pensalla de mi. Finalmente hablando conmigo vna noche quando mas gustos y mayores plazerres eran testigos de nuestras voluntades, me dixo que la noche passada hauia soñado vna falta en mi, y que determinaua entonces, pues no dormia, asigurarse della, y por esso me rogaua que, tocando las piedras furiosamente con el cayado, fingiese vna pendencia hechiza; yo con mi coraçon todo sano y todo suyo obedecila, sin dalla lugar a que sigunda vez me lo mandase, ni sin preguntar a que fin; pues me bastaua saber que era su gusto para segui[234]lle, aunque ya supiera lo que me auia de costar. Sucedio pues que al ruydo hechizo acudio vn zagal que a poco trecho estaua, quiça padeciendo otro martyrio semejante, y hallome sacudiendo las piedras; saque desta furia fingida que el zagal me tuuo por loco, aunque no se engaño tanto como Arcinda, que confirmo el sueño mentiroso que fingio, y la aleuantança de la pastora (cuyo nombre sabre harto presto); mandome hazer y mouer aquel ruydo tan de repente por hazer con esperiencia su duda mas figura; pues es cierto que si yo tenia compañía, auia de acudir a fauorecerme y ayudarme. Truxo el diablo aquel zagal para mi daño y su gusto. Ella se entro luego; no me ha visto mas, ni yo tengo mas que dezirte. »

Fideno dixo : « Pluuiera al cielo que mis males tuuieran tan facil el remedio ! Mañana sera otro dia, Arcinda conocera tu verdad, mudara de parecer, y hareys las dulces pazes, que yo, por tener ocasion de hazellas contigo, sospecho que va buscando [235] Arcinda estas pendencias. Hay de mi ! Cardenio amigo, que ya muriendo

biuo en los infiernos de amor, sin remedio, sin consuelo y sin esperança; ya no me conozco, ya me aborrezco, ya casan a Belisa sus padres con vn pastor forastero, a quien los cielos y la fortuna cabalmente dotaron de todo aquello que dexaron de dar me a mi. Mira quan rico, quan galan, quan discreto, quan dadiuoso, quan dispuesto, quan gentil hombre, quan venturoso sera, si todo lo que a mi me falta, tiene : tendra luz, tendra claridad, tendra sol, tendra dia, y yo, triste como su oposito y contrario vencido, tendre llanto, luto, tristeza, obscuridad, lagrimas, desconsuelo, y noche tenebrosa y lobrega; al fin fin tendra con sigo a Belisa, y yo conmigo la incurable rabia de los celos invidiosos y declarados. Cardenio, dime, por que razon llaman vida los hombres a la que se passa con tan desastrados sucessos? con tan penosos ayes? continuos tormentos? ordinarios solloços? corrientes lagrimas? [236] y mal logrados desseos? y llaman muerte al fin de todas estas desuenturas? Por cierto que es muy grande el engaño que reciben, pues con trocados nombres harto mejor se declarara lo que son. Cardenio amigo, perdoname primero que te canso y enojo, y luego dame consejo, dime tu parecer, y adeuina mis sucessos : que sera de mi? que hare yo en ocasion tan penosa? con quien reñire? o que te parece que haga? Ya me considero, (y digo mal considero,) pues me veo aborrecido y oluidado de Belisa, solo y pobre el cuerpo de bienes de fortuna, y pobre y sola el alma de soberanos bienes; no osare ponerme, (aunque pueda,) delante sus hermosos diuinos ojos, por no quedar corrido y agrauiado de que diga Belisa para consigo : si yo te oluide, como biues? Si quiero escoger por menor daño hazer ausencia, no me prometo buen fin, porque la tierra eclipsa, impide y escurece los rayos del Sol para con la Luna. Pero, aun que mil mundos se pongan de por medio [237] entre Belisa y mi, de los rayos de sus ojos tocados seran mundos de cristal que passados



dellos mas encenderan, (si mas puede ser,) el abrasado y ceniziento coraçon mio. Si quiero desauenirme con alguno, no hallo con quien, porque su padre no tiene culpa en no darmela. Pues si yo huuiera de disponer della, de mi mismo la guardara por verme tan desdichado y tan poco merecedor de bien tan immenso. Pues si me abalança y arroja la imbidia a que las aya con el dichoso que sube lo que baxo yo, si Belisa es suya, como lo puedo yo ofender? a traycion no sabre, que jamas las quise vsar; de bien a bien menos, porque si el mismo sol es todo suyo, nadie podra partillo, ni yo estar con vista. »

No pudo Cardenio dexar de impedille las prolijas y lamentables quexas con que Fidenio mas se atormentaua, assi porque bastauan a enternecer vn enemigo, como tambien porque vn zagal lleo preguntando por Fidenio para dalle vna carta que en las manos traya. Y como los [238] suspensos y dudosos aun las ojas de los arboles, mouidas de los vientos, les son causa de paralles los sentidos y ponelles duda en si escuchan o no, assi Cardenio atajo a Fidenio, y acudio luego al señuelo del papel y a la boz del zagal, y supo del sobrescrito y del que la carta era de Lisardo, que la escriuia a Fidenio haziendole saber la muerte de Nisida, su querida pastora, que juntos auian ydo a vna casa de plazer en los montes para cobrar salud, y fue para perder la vida Nisida, y el pobre de Lisardo la paciencia y, al parecer de las gentes, tambien el juyzio conforme los extremos que hazia, bastantes a enternecer las peñas que hauitaua. Mucho se dolieron Fidenio y Cardenio de la desdicha de Lisardo, que nadie tiene mayor compasion de las cosas que aquellos mismos, a quienes semejantes les suceden. Fidenio dixo : « Cardenio mio, considera agora y veras que soy centro de todas las desdichas que hay en el mundo, pues ya, tu con las tuyas, y este papel con las de [239] Lisardo, venis como rios a parar en el

mar grande de desventuras que soy yo, pues desde que Belisa me oluida, soy propriamente ayman de desgracias. Ya sabemos del zagal lo que dize el papel de Lisardo, pero con todo es amigo y no podemos dexallo de leer; no te vayas por tu vida, que pues trata de tristezas y muerte, aun que no truxera sobrescrito, claro esta que para mi hauia de venir. Escuchame, que assi dize :

*Carta de Lisardo a Fideno*<sup>1</sup>.

PUES ya en el alma la razon te ha hecho  
de fiel amigo verdadero hermano,  
y assi estas en la boca y en el pecho,  
Escuiarte quisiera, y es en vano,  
pues no siento valor, para escuiarte, 5  
en el entendimiento ni en la mano.  
Esta pluma tome para dezirte  
mis incurables males, aunque diera  
ocasion de cansarte y afligirte.  
Bien conocido tengo que no fuera 10  
mal entendido de tu ingenio claro  
si, como se sentirlos, los dixera.  
[240] Mas quiero auenturarme, y no reparo  
en perder este tiempo, pues ha sido  
en hazerme mercedes tan auaro. 15  
Aqui me tiene misero, afligido,  
llorando agrauios, y ablandando peñas,  
de puro sentimiento sin sentido.  
Tanto que si me pierdo entre estas breñas,  
para buscarme alli si hallarme quiero, 20  
a mi mismo de mi me doy las señas.

1. De Guillén de Castro, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (édit. E. Mérimée des *Mocedades*, p. 153), sous le titre de *Tercetos de un galan que se fue aflixido por la muerte de su dama, y escribe a un amigo suyo en ausencia*. Var. : 1 Por que en mi alma — 2 de honrrado amigo — 11 ingenio rraro — 17 Pr. : penas; Estr. : peñas,

- Y hallandome al reues del ser primero,  
aunque siempre adorando, cuerdo y loco,  
el bien por quien biui y agora muero,
- Tanto a desconocerme me prouoco 25  
que aunque me toco y miro, estoy en duda  
si soy yo lo que miro y lo que toco.
- Y los dias que el seso no me ayuda,  
medio muerto en su seno me recoge 30  
la noche ciega en la campaña muda,
- Y porque mas la pena me congexe,  
es muy cierto passalla en tu aspereza,  
como a mi desatino se le antoje.
- Alli entre negras sombras mi tristeza  
me muestra por mi causa y por ser fuerte 35  
el mayor mal en la mayor belleza.
- [241] Porque la estoy mirando de la suerte  
que la vi a mi pesar la vez postrera,  
con mis braços luchando y con la muerte!
- Quien dezillo con lagrimas pudiera! 40  
pero estan mis entrañas agotadas,  
y no puedo llorar, por mas que quiera.
- Llora algunas por mi, y salgan contadas :  
pagaretelas yo, que estoy de modo  
que voy pidiendo lagrimas prestadas. 45
- Pero mal a pagallas me acomodo,  
pues que me tienen las desdichas mias  
tan empeñado en esto como en todo.
- Hay! noches, donde estan mis alegrías?  
es verdad que la muerte troco en sombra 50  
el sol hermoso que os trocaua en dias?
- Hay! muerte, bien te teme quien te nombra,  
pues no te enternecio el llegarte y vella!  
tu fuerça espanta, y tu crueldad asombra.
- Por donde començaste a entrar en ella, 55  
siendo, quando en tus manos la ofrecian,  
toda llena de gracias, toda bella?

32 en su — 35 por su causa y por mi suerte — 46 Pero como a  
pagallas — 56 quando a tus.

- Tanto que con embidia te ofendian  
sus partes, estremando su hermosura,  
y en ellas vnas con otras competian. 60
- [242] Que bello rostro, celestial figura!  
que lindo talle, que bien hechas manos,  
afrentando a la nieue su blancura!  
Pues los diuinos ojos soberanos  
con vn mirar, destierro del disgusto, 65  
quales vieron tan bellos los humanos?  
Al fin naturaleza quiso al justo  
ser prodiga vna vez de sus haueres,  
tan llena de ambicion como de gusto,  
Y engrandeciendo el ser de las mugeres, 70  
por parecer diuina siendo humana,  
cifro en esta su ciencia y sus poderes.  
Y tu, muerte, enemiga de inhumana,  
has querido mostrar que a tu potencia  
es todo vano sueño y sombra vana. 75  
Pues yo vi, pregonada la sentencia  
(tan llorada de mi) en este sugeto,  
vna bien conocida diferencia.  
Vi lacio el cuerpo, el rostro no perfeto,  
denegrido el color, ciegos los ojos, 80  
y todo ya con diferente efeto.  
O terrible dolor! duros enojos!  
que de todas las suertes que le he visto  
la estan mirando siempre mis antojos.  
[243] Pero que bien en lo que trato asisto, 85  
perdona, que en tocando en aquel paso,  
por marauilla a mi dolor resisto.  
Conocerás en esto el mal que passo,  
viendo en los disparates que te escriuo,  
que saliendo de mi, sali del caso; 90  
y asi, Fidenó, a Dios, pues muero y biuo. »

62 Que lindo airoso talle, hermosas manos, — 63 afrenta de la  
nieue — 65 con su mirar, — 66 quales vieron — 70 Y enobleciendo  
el ser — 74 que tu potencia, [*corrige par l'édit. en que su potencia*]  
— 83 De quantas suertes vide su persona — 84 est suivi du vers :  
No puedo mas : mi cortedad perdona! — 85-91 manquent dans *Noct.*

**A** PENAS huuo acabado Fideno de leer la carta de Lisardo, quando le pregunto a Cardenio : « Dime lo que te parece deste mal y del mio : qual daño es mayor, el que llora Lisardo, o el que padezco yo? » Respondio Cardenio : « Bien se te hecha de ver, Fideno, aun en las preguntas, qual te tienen estas cosas de Belisa. No ves claramente la diferencia grande de los casos? Nisida ya no es Nisida, pues murio; luego no pueden tener remedio las pretensiones de Lisardo, por mas que la fortuna haga sus diligencias acostumbradas, boltarias, veloces, y el tiempo, caduco y vario, diuida y rompa los vidros de su relox con mas mudanças que de arena granos, y junte los poderes suyos para hazer algun efeto como suele. Ella alfin [244] murio, y tambien el remedio que Lisardo esperaua. Belisa biue, a Dios gracias : el tiempo no permanece en vn estado, la fortuna no es fixa, ni estable. Considera pues qual de los dos, tu o Lisardo, estays con mas ocasiones de mostrar pesar; todo tiene remedio en el mundo, no ay cosa impossible, todo puede ser y no ser, si no ay muerte de por medio; mientras las gentes biuen, no ay males que del todo preualezcan; todos los daños tienen alguna entrada de esperança, para ser menores : aun a los arboles no ay yuierno tan esteril, desnudo, elado y seco que los despoje tan por el cabo, que no les dexe algun tallo verde por señal de que huuo primavera que le dio, y que tambien el tiempo traera otra que lo crezca y ampare. — Bien estoy con tus consuelos, dixo Fideno, por lo que se bien del pecho cenzillo de donde nacen, y la verdadera fe y amistad de donde proceden; a nadie los que me dizes escuchara, pero de ti solo por bien los tengo, y con gusto los recibo. [245] Solo para mis lagrimas te pido licencia, porque son agua, y con ellas rebiuo de los desmayos que me dan. — Su causa dellas no puedo yo vedallas, dixo Cardenio, pues tan proue-

choso efeto hazen, antes bien con las mias, si tu quisieres, te ayudare, mostrando al mundo que mas siento y lloro tus cosas que las mias. Vamonos a dar orden en que lleuen la respuesta desta carta a Lisardo, escriuamos le consuelos, ya que no podemos con otra cosa ayudalle, y de camino escucha lo que va cantando aquel zagal, que si la boz no me engaña, el que solia cantar a Belisa tus romances, me parece que es. » Fideno dixo : « No lo dudes, que yo lo conozco bien ; anoche vino a mi choça diciendo que tenia vn tono muy triste, y que le diesse algunos versos ; no pude negallos, y esso canta. Vamonos, que son malos y son mios, que todo es vno. »

[246] *Romance de Fideno a Belisa mudable.*

« **A**ssi tu querido Adonis  
 resucite, y te entretenga,  
 diuina Venus, que escuches  
 mis solloços y mis quejas.  
 Assi trueques de tu hijo  
 en bellos ojos la benda ;  
 que me vengues de vna ingrata  
 falsa, mudable y ligera,  
 De aquella Belisa digo,  
 que con voluntad incierta  
 presente me regalaua,  
 porque me enseñase ausencia,  
 Que vna vana sospecha  
 presto se cobra, y tarde se desecha.  
 Memorias de lo que fuy,  
 mi sentimiento acrecientan,  
 que no ay mal tan insufrible  
 como el que por bien empieça.  
 Goze de sus pensamientos  
 las mas estimadas prendas,  
 que quien da para quitar,  
 da mas por dar mayor pena.  
 Quiso enriquecer mi fe

[247]

con azules recompensas,	
al paso que me ha enseñado	25
vna costosa espiriencia :	
Que vna vana sospecha	
presto se cobra, y tarde se desecha.	
El ciego que nunca vio,	
facilmente se consuela,	30
mas yo mi perdida lloro,	
porque me vi en las estrellas. »	
Esto Fidenó cantaua	
de su gusto en las obsequias,	
cuyos fauores han sido	35
como soñadas riquezas.	
Y escriuio en vn seco tronco	
que vn tiempo la primavera	
por aposento tenia,	
y lo aborrecen las yedras :	40
Que vna vana sospecha	
presto se cobra, y tarde se desecha.	

No pudo Fidenó dexar de escuchar todo el romance juntamente con Cardenio [248] que lo detuuó del brazo. Y despues de cantado se fueron a la choça de Fidenó, donde hallaron nueuas de que Lisardo hauia de llegar aquella noche al prado; y esto causó que no fuesse menester la detencion de Cardenio para responder a Lisardo como antes auian concertado; y assi se fue a recoger, porque ya el sol lo auia hecho, y todo el campo se cubria de negro a causa de la noche triste, cuyas libreas eran de su manto. Y apenas llegó a la choça, quando vn zagal de Arcinda le dió vn papel sellado, que, despues de abierto, vio que dezia deste modo :

*Carta de Arcinda fiel, a Cardenio enojado.*

PARA que me castigues o perdones el enojo que sin razon te di, mañana antes que el sol borre todas las estrellas, estare ya esperandote en la fuente de los jazmis; piensa hasta enton-

ces lo que mejor te sera; solo no faltes a poner en execucion [249] lo que auras escogido y determinado.

*La firmeza misma.*

CON vna sortija pago Cardenio el porte del papel, y mas diera, si entonces tuuiera mas; pero la pobreza de la dadiua quedo suplida con los ofrecimientos y promesas, que, por hauer sido bien cumplidas siempre, las recibio el zagal con ygal contento que la sortija. Huuiose de esperar, porque Cardenio quiso responder a su Arcinda y dalle muestras de su ya passado enojo y del gusto con que al plazo acudiria; y a poco rato le dio vna carta que dezia :

*Carta de Cardenio esclauo, a su dueño Arcinda.*

PORQUE no halles los jazmis talados con mis suspiros, con mis lagrimas anegados, y con mis querellas secos, sere yo el que primero llegara al puesto, a de[250]zilles mi ventura, como les publique mis queexas, y a esperar alli que me perdones tu el quererte demasiado, que ya de recebidos enojos no me acuerdo en ocasion tan estimada y alegre.

*Cardenio tuyo.*

LEVOSE el zagal el papel dado con mil abraços, y Cardenio passo aquella noche esperando que Venus le diesse nuevas ciertas del cercano dia; por momentos miraua las estrellas, que eran a su parecer mas lerdas en el andar que su coraçon bascoso en el desseo. Iamas cerro los desuelados ojos, hasta que tuuo por mejor partido esperar en el mismo puesto a su querida Arcinda que el detenerse en su choça, apresurando con suspiros las ruedas del Carro, la buelta de la Bozina y el circulo de la Esfera. Al fin se fue a la misma fuente de los jazmis, (yo pienso que aun no seria media noche,) y por entretenir vn rato al cudicioso pensamiento, dixo este Soneto contra la esperança :



[251] *Soneto de Cardenio contra la esperança*<sup>1</sup>.

QUE gloria siente y bienauenturança  
 el que sin esperança se modera?  
 no esta claro que aquello que se espera,  
 en tanto que se espera, no se alcança?  
 Quien dessea riquezas? quien priuança? 5  
 quien obispar? quien arbolar bandera?  
 el que esta falto dello, de manera  
 que es priuacion de estado la esperança.  
 Porque la pintan norabuena verde?  
 pintenla de vn color tan asqueroso 10  
 que de enfadados del, nadie se acuerde.  
 Digolo, y otra vez afirmar oso,  
 que quien de vista la esperança pierde,  
 en este mundo biue con reposo.  
 Tengome por dichoso, 15  
 pues he llegado al escalon postrero,  
 si llega presto el dulce bien que espero.

Poco aprouecho la detencion del Soneto, para que mas presto llegasse el aurora, pues, por mucho madrugar, no por [252] esso los cauallos del sol atropen-

1. De Rey de Artieda, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (*Rev. crítica de Historia y Literatura*, avril-mai 1901). — Le même sonnet se trouve : 1<sup>o</sup> dans les *Discursos, epistolas y epigramas de Artemidoro*, de Rey de Artieda (Çaragoça, 1605), f. 98 v.; 2<sup>o</sup> dans la *Primera parte de las Flores de poetas ilustres*, de Espinosa (Valladolid, 1605), f. 37 r. et v., [réimpression de 1896, p. 65 et note pp. 350-52]; 3<sup>o</sup> dans la *Floresta de rimas antiguas castellanas*, de Böhl, n<sup>o</sup> 805; 4<sup>o</sup> dans la *B. A. E.*, XLII, p. 540. Par exception, j'indique les var. d'après le texte des *Discursos*, parce qu'il a été publié par l'auteur lui-même. Var. : 2 el que con lo que tiene se modera.

9-14

Sobre opinion las mas vezes se funda,  
 y si lo que esperays no viene a pelo,  
 con vna y otra obstinacion segunda.  
 No lo pense dezir, pero direlo :  
 es la Esperança vn ansia vagabunda  
 que por pesada no la sufre el cielo.

15-17 manquent dans les *Discursos*.

llan mas de lo ordinario su tassada carrera. Pero como los demasiadamente tristes y los que por extremo tienen contentos, (aunque por diferente ocasion,) todos son vnos en lo que es ni tener remedio de descansar, ni como poder dormir, tambien desampararon las choças Fidenó y Lisardo, que grande rato hauian estado ya juntos, y salian hablando de sus desuenturas, mirando a ratos los cielos, cuyas estrellas ya Nisida pisaua, y en la mudança dellas veyá Fidenó vn retrato verdadero de la inconstante fe de Belisa. Traya consigo siempre Lisardo vn papel, y en el pintada vna calauera desde que murio Nisida, y tenia por costumbre hablar con ella a sus solas, como si verdaderamente fuera la calauera capaz de los sentidos que tuuo quando biuia; deziala mil amores, despreciando la vida que gozaua, llamauala Nisida, pediala fauores, besauala mil vezes, haziala regalos, entreteniasse con ella, y para quando en su juyzio tornaua o algunas per[253]sonas podian juzgar que a solas estaua hablando con aquella triste figura, tenia escrito en lo mas baxo del papel cerca de la calauera vn Soneto, para dar a entender que las palabras no entendidas que estaua pronunciando consigo, eran las de aquel Soneto, que dezian deste modo :

*Soneto a vna Calauera.*

ESTA calua, asquerosa y descarnada,  
 el sol con su cabello obscurecia,  
 y estos dos ojos fueron algun dia  
 ojos do estuuó la beldad cifrada.  
 Sobre esta cauezuela mal formada  
 vna nariz resplandeciente hauia,  
 y en estos ralos dientes se veyá  
 orden de perlas, de coral cercada.  
 Todas aquestas cosas estuuieron

5

cubiertas de vna tez blanda, apazible,  
 qual la roxa blancura de la aurora.  
 Mas ya las cosas que tan bellas fueron  
 son vna triste calauera horrible,  
 qual sera presto quien la mira agora.

10

[254]

ESTE Soneto huuo de dezille de memoria forçosamente Lisardo a Fidenó, que hauiendole visto el papel, quiso informarse de lo que en el venia, y no pudo Lisardo negalle la verdad, y assi le mostro la calauera a la escassa luz de las estrellas blancas, y los versos del Soneto se los dixo; y luego le rogo que le dicesse algunos versos, si hauia compuesto en ocasion tan penosa y triste. « Hartas vezes », le replico Fidenó, mas no pudo dexar de hazer lo que Lisardo le pedia por ser, como le era, tan amigo, y assi le dixo: « Lisardo, a quien se deue todo, no hay cosa que negar se pueda. Mi oficio ha de ser obedecerte, y assi te dire vn Romance que poco ha yua escriuiendolo el pensamiento en los blancos papeles de la memoria. »

*Romance de Fidenó.*

[255]

Y<sup>A</sup> en el centro, ya en las nuues,  
 sin timon, arbol, ni remos,  
 surcando el mar de cuydados  
 en vn vaxel de recelos,  
 Sin la aguja de ventura,  
 y amarrado el pensamiento  
 entre las cadenas roncás  
 de ausencia, desden y celos,  
 Al tiempo que el cielo hermoso  
 lo miraua de mas lexos,  
 dixo Fidenó llorando,  
 casi con vltimo acento :  
 « Hay! que no puedo  
 boluer atras el enemigo tiempo.

5

10

Veloz, tyrano, inconstante,  
 mudables torres de vientos  
 me dexaste fabricar  
 sobre la nieue de vn pecho.  
 En el biuio mi esperança,  
 y de mis ojos el fuego  
 por el cristal de mi fe  
 abraso su fundamento.  
 Ardieron mis esperanças,  
 lograronse mis desseos,  
 siendo yo en firmeza Fenis,  
 y tu de glorias infierno.

[256]

Hay! que no puedo  
 boluer atras el enemigo tiempo.  
 Entre la tierra y mis pies  
 pise de fortuna el cuello,  
 tal que la obligue a asistir  
 en mi dulce cautiuero.  
 De la ocasion burladora  
 tuue asidos los cabellos,  
 asilos al alma mia,  
 y con el alma soltelos.  
 Mas tu, verdugo inhumano,  
 naciste sin asidero,  
 sin alma, por ser cruel,  
 y por ser libre, sin cuerpo.  
 Hay! que no puedo  
 boluer atras el enemigo tiempo. »

« SIEMPRE fui grandemente aficionado a tus versos,  
 dixo Lisardo, por las muchas verdades que en ellos  
 encierras; pero la que agora dizes, lleua grande ventaja  
 a las demas, pues si pudieras boluer atras el tiempo,  
 roandole en el passado euano la presente nieue de sus  
 ranas, quien [257] duda que yo viera aquel angel que  
 os cielos habita, y que tu gozaras los estimados fauores  
 que algun dia te dauan consuelo y esperança? Ya los  
 passados tiempos son agua passada. Yo te asiguro,

Fideno, que nuestras malas suertes, (o las desdichas mias que para mas bastan ellas,) les pondran a los tiempos que agora lloramos, agua en las alas, y en las chinelas plomo, para eternizar los males que nos causan. Por ti lo digo, Fideno, que ya por mi el tiempo ni la fortuna no pueden hazerme bien, que son como agua-ziles, pues tienen poderes para prender, y no para libertar; mi mal ya passa en cosa juzgada, ya es sin remedio. Tu, si, que lo tendras a lo que imagino; pues la propria discrecion de Belisa sera solicitadora de tus cosas; el mucho amor que te mostro, acordara tu causa, y las obligaciones en que la tienes puesta, abogaran por ti. Y pues qual yo estas triste, desuiemonos de estas cercanas fuentes, que algun dia riendose por dientes de piçarras y por la[258]bios de arena nos entretenian y alegrauan, y agora no quiero estar cerca de lo mismo, que pensare que hazen burla de lo que entonces mostrauan plazer. Vamonos, Fideno, que ya las tortolas dexan sus<sup>1</sup> ramos secos, los paxaros desamparan sus nidos, y viene el alua, restituyendo a las cosas los colores que les quito con la noche. Lleguemos, si te parece, a la choça de Cardenio, donde consultaremos con el otra y mil vezes el infelice estado de tus cosas; y el, como sabio, quica nos aduertira de algunas cosas, que, como tuyas, seran acertadas y, como tales, nos seran de provecho. — Vamos », dixo Fideno.

Y luego cruzaron los arroyos que hasta llegar a la playa eran dulces hijos de aquellas blancas fuentes, tomando el camino de la choça de Cardenio; el qual hauia escuchado a los afligidos pastores, cubierto siempre de la noche negra y de los verdes arboles copados, sin osar ni querer salir a dezilles algo, por no dalles ocasion a que alargando sus quexas acortasen su ventura. Saliole esto muy bien, [259] pues apenas fueron ydos

1. *Pr.* : su ramos.

de aquel lugar, quando la hermosa Arcinda llevo a la fuente de los jazmis, de cuyas flores, solamente en ser mayores, diferenciavan sus manos. Viola Cardenio y como si jamas huuiera della recebido algun enojo, se oluido de hablalla acerca de las passadas cosas, sin dar ni pedir satisfacciones, antes bien la dixo : « Arcinda, mas bella que el tiempo en que vienes, pues tu eres aurora de mi coraçon, quando sera aquel venturoso dia que yo saque juntamente mis cabras al prado y tus anades al rio, sin que tus blancos pies se humedezcan tan a desora con el rocio destas frescas yeruas? quando seras de mis ganados dueño? pues lo eres de la vida mia. Quando dare remedio al fuego de mi pecho con la nieue de tus blancas manos? quando tengo de llenar todos los pastores de Turia con embidia, mis esperanças de possessiones, y mis sentidos con alegres bienes? quando (dime, gloria de mis ojos,) por bien o por mal tengo de merecer los braços tuyos, cuyos lazos desseo? [260] Aunque tanta obediencia para con tus padres professas, no es razon que pongas en oluido mis pretensiones. Sabete, Arcinda, que las cosas que se publican son las que dañan, y las que no, siguras estan de causar enojo; pues el secreto, a cuya sombra se hazen, las cubre y defiende. De lo que es mi amor, jamas te vi dudosa; pues del secreto mis prendas te aseguran. Determinate, Arcinda de mi alma, y saca la que yo tengo y es tuya, deste limbo en que esta. »

Respondio Arcinda : « No puedo yo, Cardenio, negarte el mucho gusto con que tus cosas miro, que, aunque a todos parecen bien, a mi mas; ni tampoco el amor excessiuo con que te quiero, pues en lo que es voluntad, toda soy tuya, y en las otras possessiones que pretendes y pides, o Arcinda sera de Cardenio, o no sera de nadie jamas. Yo en la primera me determinara, pero tengo padres; y quando otra cosa pensaren, pondre en execucion sin duda la postrera sin genero de remedio, y sin mudar

de proposito eternamente. En lo vltimo que [261] me dizes, yo pienso que te burlas, pues quien tanto me quiere, no creo yo que presuma de mi que podre hazer cosa que tan mal me este; y no dudo de ti el secreto que prometes, porque bastan ser hidalgos respetos, para que los tengas y guardes; pero quando yo semejante trauesura hiziera, lo primero que te vedara, fuera el callarlo, por no perder los parabienes que cudicio, y el publicar tanto bien como mi alma gozara; mas yo se que mis padres no estan muy lexos de nuestro parecer: tratelo con ellos pues, yo tengo certeza de que seras bien recebido. Y no hagas esto con prisa demasiada, porque vna vez oy dezir que, como el amor es desseo, se pierde en no desseando; y temolo porque va a dezir mucho de possessiones tristes a desseos alegres. Mi voluntad te declaro, mi libertad te ofrezco, mi alma te doy: guialo tu como quisieres, que mi dueño seras, y lo que tu hizieres, tendre por bien; solamente la obediencia que a mis padres deuo, no se menoscabe, pues en ella todos [262] mis pundonores restriban. Pero, Cardenio, quienes son aquellos que vienen a este puesto?

— No los conoces? (dixo Cardenio,) que son los desdichados amantes Fidenio y Lisardo, a quienes la mudança y la muerte los han puesto tan desconocidos y tristes; yo bien los diuiso. Pero escucha aquel zagal de Fidenio, que sin instrumento alguno viene cantando en seguimiento dellos vn tono, y a fe que es harto triste. »

*Romance de Fidenio.*

A<sup>ssi</sup> esparze sus agrauios  
 en el Prado de Valéncia,  
 de vna mudança ofendido,  
 Fidenio, vn pastor de quexas :  
 « Ay! enemiga Belisa,  
 antes amiga tan tierna,

[263]

que eras causa de mis gustos  
 y exemplo de mis firmezas,  
 Porque razon, fementida,  
 al mejor tiempo me dexas, 10  
 quando mas te merecia  
 y quando mas te quisiera?  
 Si regalauas dudosa,  
 por que sigura desdenas?  
 quien jamas prouo en fauores 15  
 y dio galardón en penas?  
 Los bienes de que me priuas,  
 los males con que me aquexas,  
 ni otra que tu los causara,  
 ni otro que yo los sufriera. 20  
 Considero en lo que diste,  
 y en lo que agora me niegas,  
 otra Belisa en tu oluido  
 y otro Fidenó en mis prendas.  
 O! no es possible que fuimos 25  
 en mis venturas primeras,  
 ni tu quien las concedias,  
 ni yo quien gozaua dellas.  
 Mas tus mudanças, ingrata,  
 que impusibles las sustenta, 30  
 hizieron las veras burlas,  
 por hazer las burlas veras. »

ARCINDA dixo a Cardenio : « Yo me voy, y procurare  
 ocasiones de hablarte por el infinito gusto que  
 haziendolo grangea[264]re. — Ya tengo mucha certeza  
 de lo que agora me dizes, respondió Cardenio ; mas no  
 te vayas : ayudaras me a consolar estos pastores, mis  
 amigos, que veo y pesar[mehia] que echasen de ver que  
 te vas porque ellos vienen. »

A este punto llegaron Fidenó y Cardenio, y con su  
 cortesania acostumbrada dieron el parabien a Cardenio  
 y a Arcinda de las ya confederadas amistades y pazes  
 hechas, y luego pidieron licencia para mudar puesto,



pensando que impedían con estar presentes la confirmación de los auenidos gustos; pero Arcinda negola por quitalles algunas sospechas y por dar gusto a Cardenio, procurando algun consuelo a Lisardo y a Fideno, diciendo : « Mucho he sentido, Lisardo, la ocasión de tu luto, y con mayor razón puedo yo recibir los pesames deste suceso que dallos, porque no tuuo Nisida amiga tan fiel como yo, ni de quien con mas seguridad fiasse sus secretos; todos los supe, y en ellos vi la justa causa de tus lagrimas. Dios sabe, (y aun yo lo se,) si ha sido bastante verdu[265]go de su vida la fuerza que a si misma se hazia, en no mostrar publicamente las veras con que te queria, y el infinito amor que a tus cosas encerraua en su pecho. Ya, Lisardo, no hay remedio, modera tu llanto, que no es razón que tus ojos paguen con semejantes ecessos aquello en que no tuuieron culpa, ni fueron causa. Yo te suplico que los trates mejor, si quiera por lo mucho que te asiguro hauer sido la cosa que Nisida mas en este mundo quiso. En ellos se miraua, luego no es razón que los espejos della estimados y queridos los mal logres; como suyos los trata, que en nombre suyo te lo pido, y en el mio te lo suplico, quan encarecidamente puedo, que assi lo hagas, y que no me respondas agora, pues desta suerte podre ahorrarte algun rato de los solloços que vedarte procuro. Y tu, Fideno, cuya tristeza alabo, pues nos ocasiona el buscarte remedio, que nuevas me daras de ti mismo? en que van tus cosas? mira en que puedo servirte, que la compasión que las tengo, [266] trocaré en qualesquier diligencias que a su remedio conuengan. »

Fideno respondió : « No tengo con que pagar tanto fauor, sino es deseando que eternamente conozca Cardenio la merced que le hazes, para que pague y sirua las infinitas que recibe, con fidelidad, con amor, con solicitud, con firmeza, con verdad, con secreto y con jamas tener otro fin, sino el servirte y estimarte.

A lo que preguntas, digo que si doy mil passos en busca de la muerte, ella con diligencia mayor se ausenta de mi con tanto cuydado, que tengo por muy cierto se matara a si misma porque no haya muerte que pueda ser fin de mis desdichas. Nacera desto, que tengo de ver en agenos braços a Belisa. Esto postrero te doy por respuesta : mira qual estoy, y no te duelas de mi, pues no ha de ser de prouecho; yo solo quiero sentir mis daños, pues solo por causarmelos se hazen estas determinaciones, tan poco pensadas y tambien escogidas. Y tu, Arcinda bella, assi con eternas pazes y con lazos seguros [267] gozes los inuencibles y venturosos braços de quien eres dueño! Assi las frondosas parras de tu cercado sus hojas crezcan, y los bien hadados y seguros laureles sus cogollos logren, para que juntos y entretextidos te den sombra las siestas! Assi con doblado fruto te acudan las cabras! Assi jamas tus Cisnes canten, ni tus Tortolas lloren! Assi las colmenas tuyas rebienten de muy llenas, y en la parua dexes lo que en las troxes no cupo! Y finalmente, hermosa Arcinda, assi en las conuersaciones de amor preguntes que cosa son los celos, sin que jamas lo sepas! Que si tienes alguna amiga, o conocida, por consejo sano le des que, si fuere querida, o festejada, de algun pastor, que lo piense bien antes de abalançarse con faouores, y enriquecello con esperanças; pero que vna vez determinada, jamas tuerça su intento, ni retroceda de lo que ya escogio. Cuentalo, Arcinda, pero no le cuentes sucesos de nadie, dile solamente este mio, que bastara para licion [268] de todos y de todas. Diez años, los mejores de mi edad, fuy martyr de mi desseo, en ellos y con el mereci de Belisa (a pesar del tiempo) faouores, que muchos fueron, para que perdiessse muchos. Yo quedo, Arcinda, qual tu me ves, solo, olvidado, triste, medroso y afligido, y a pesar de mi estrella tengo por cierto que, aunque Belisa no quiera, se acordara de algunas cosas;

y por mas que me oluide del todo, a ellas no podra, pues lo que tuuieron de suyas, alcançaran de suerte. Yo se, Arcinda, que si esto hazes, y esta licion das, que tu seras pagada con bendiciones, y ella estimada con agradecimientos; pero ya pensar que haya en las mugeres firmeza, es presumir que los vientos la tienen, es querer asigurar fundamentos en las arenosas playas, es buscar agua dulce en las ondas mudables de la mar bascosa, y es querer tocar con el puño las estrellas altas. Perdone, Arcinda, que con tu licencia, (pues Belisa fue conmigo mutable,) no quiero eximir a ninguna de lo que [269] agora digo. »

Arcinda respondio : « Cada vno habla de las cosas conforme le va en ellas. Tu biues con queexas, y no es justo que haya en el mundo quien quiera impedirte-las, si con ellas descansas. Por lo que toca a mi, yo te confieso que dizes verdad, y por mutable me tengo, pues del no querer he passado al extremo de voluntad, en que agora me hallo; y harta prueua es de que mi amor es infinito, pues con tanta publicidad lo confieso. »

Fideno dixo : « Essas mudanças que publicas, Arcinda, mudanças honrrosas son, pues por mejor, o en mejor, los sabios mudan consejo. De las mudanças a lo contrario digo, y dellas trato, pues son las que me tienen sin alma, o con alma por dezir mejor, que ya es lo que mas siento el tenella tan desdichada y tan aborrecida de aquel ingrato dueño suyo. Mas tu, Lisardo, que nos dizes desto? a quien te atienes? que te parece? Puede ser que haya hauido en el mundo muger alguna que haya sido constante, sin tropezar jamas en la mutable na[270]turalidad suya? »

Saco Lisardo de su pecho ronco la cansada boz, diciendo : « A los primeros passos de mi carrera atajaron los cielos mi espiencia : no tengo voto mas de en los principios; estos alabare toda mi vida, porque tan buenos fueron que la fortuna de imbidiosa me los quito.

Diga desto algo Cardenio, que tan bien logrados tiene sus desseos, y tanta ocasion de ser contrario de tu parecer determinado. »

Y luego Cardenio dixo : « Si, lo sere por cierto, que no todas las mugeres han de pagar lo que vna peço; pero llegando al fallo, yo no acabo de entender las cosas de Fidenó. Que nuevas tan assiguadas tiene el del casamiento de Belisa? Que tanta prissa tiene de llamar la muerte, y tan sin ocasion se quexa de su ventura? Ha visto en agenos braços a Belisa? Porque tanto se quexa, sin primero assigurar la causa? No querria que llegasen a su noticia estas cosas, porque tengo miedo que lo que es agora quexarse, seria entonces hauer ade[271]uinado el justo castigo y merecida mudança de tan arrojados lamentos y anticipadas querellas. Calla por agora, Fidenó, por amor de mi. Y pues, mientras yo hablo, das vado a tus ordinarios suspiros, con licencia de todos alargare mis palabras, para contaros el desastrado successo de la muger mas constante que en el mundo huuo jamas, y fue Tegralda, aquella con cuya historia cierta haura Fidenó de venir bien y confessar que huuo en el mundo mujer, que no solo en vida de su amante mostro los infinitos quilates del oro cendrado de su amor, pero aun despues de muerto confirmo la opinion en que justamente la tenian. Mas yo tengo jurado en cierta ocasion, que por vida de Arcinda jamas empeçare en ninguna conuersacion a dezir versos, que otro<sup>1</sup> no los diga primero; Arcinda lo sabe, ella mire si bien le esta que yo rompa el juramento. »

Luego Arcinda entendio que Cardenio dezia aquello, porque Fidenó dixesse algunos versos y diuertille un poco, [272] y assi respondió : « No por cierto, Cardenio, que no tengo yo tan mal empleados mis desseos, ni he menester mi vida (para lograllos), tampoco que

1. *Pr.* : otri.

assi consienta auenturalla quebrando el juramento. Bien puedes tu, como tuuiste libertad para jurallo, tenerla agora para rompello, mas yo se que Fidenos nos sacara desta disputa y te quitara la presente ocasion, que ya tengo por cierto te holgauas della, para poner en peligro mi jurada vida; y si esto es verdad, hay de mi! »

Fideno que ya desde la primer palabra hauia visto lo que Cardenio y Arcinda desseauan, sin declararse sabedor desto, se dexo engañar, diziendo : « Por cierto que, aunque fuera el dezir versos negocio para mi dificultoso, lo facilitara el desseo que de seruiros tengo, y mas hauiendo de por medio el atajar vn inconueniente tan grande como el juramento, y sobre todo el comprar agora con mis versos malos los buenos que de Cardenio espero. Ya los digo :

[273]

*Romance de Fidenos.*

Pves huye siempre la muerte  
 con el rigor que la sigo,  
 y en mi nacieron desdichas  
 con immortales principios,  
 Pues ya de mis esperanças 5  
 atajados passos miro,  
 y el coraçon alimentan  
 memorias del bien perdido,  
 Y pues ya las sombras mias  
 con tanta pena diuiso 10  
 que si lleugo a conocellas,  
 las pregunto por mi mismo,  
 Lloren los ojos mios  
 mas agua que a la mar lleuan los rios.

**Y**A con este principio de Romance esta asigurado lo del juramento, (dixo Fideno,) y Cardenio obligado a no hazernos esperar mas lo que tanto deseamos. » Y conociendo Cardenio esta verdad, empeço sus versos diziendo :

[274] *Firmeza, lagrimas, y suceso de Tegralda*¹.

**E**N Arauco nacio de nobles padres  
vna dama discreta, noble y bella,  
mucho mas que las otras de aquel tiempo.  
Y quando ya despues de muchos años  
que con carreras, luchas y con fuerças

5

1. De Gaspar Mercader dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. III, p. 63), sous le titre de *Suceso y lagrimas de Tegralda*. Dans *Noct.*, la pièce commence ainsi :

Qual las corrientes varias divididas  
por lo redondo de la tierra seca,  
qual vez con curso menos presuroso  
y tal con ligereza velocissima,  
a empellones se van apresurando 5  
por entrar en el mar, a donde llegan,  
temprano o tarde, todas, sin que alguna  
le dexé de pagar tributo y feudo,  
y en llegando a su seno entre las ondas,  
si tuvieron alguno, pierden nombre, 10  
asi de la fortuna los poderes  
reconocen y prestan homenajes  
al ancho golfo y variedad confusa  
del tiempo, que lo muda y trueca todo.  
Prueba es desta verdad poder agora 15  
lo que ni la fortuna en mi pudiera,  
ni conmigo yo propio, aunque algo puedo.  
Mas aunque no tuviera por difícil

de victimas poblar las aras santas,  
en quien sus canas largas se festejan, 20  
y, robando de Delfos y de Delfo  
los costosos olores, disculparme  
ofreciendolos todos en su templo,  
quiere lisonjeando sus antojos  
obligarle esta vez con mi obediencia 25  
por si acaso querran sus impusibles  
remediar los forzosos que padezco.  
Confieso pues, o tiempo! que en Arauco,  
diferente horizonte deste nuestro,  
y aun, a lo que imagino, nuestro antipoda, 30  
porque, sino lo fuera, en otra parte  
el amorosa fe se recogiera,  
que, huyendo las mudanzas deste clima,  
va buscando aposento lo mas lejos,  
nacio de nobles padres, etc., etc.

Var. : 1 Nacio de nobles padres una dama, — 2 tan discreta y tan noble como bella, — 3 y mas bella que todas las mujeres — après le vers 3 *Noct.* insère ces trois vers :

Y perdone Belisa, que si fuera  
ella firme qual esta fue constante,  
no le usurpara el titulo de hermosa.

4 En efeto despues de muchos años.

procuraron galanes diferentes  
 conquistar la belleza de sus ojos,  
 ocupar sus diuinos pensamientos  
 y entibiar de su pecho el hielo blanco;  
 quando, a costa de muchos Españoles, 10  
 algunos que adorauan sus desdenes,  
 de todos los demas se auentajauan;  
 quando en los mal contentos coraçones  
 de muchas otras damas se ceuauan  
 los dientes de la imbidia ponçoñosos; 15  
 quando los pensamientos del mas libre  
 galan, soldado, niño, viejo y moço,  
 de seruilla ocupauan los desseos;  
 y quando los verdugos de las almas,  
 los que acaban la vida y la paciencia, 20  
 [275] los padres de la muerte, los que al cielo  
 tambien encaminaron la conquista,  
 los venenos del pecho, la carcoma  
 que poco a poco las entrañas roe,  
 los hijos del amor desheredados 25  
 por abortados, falsos y bastardos,  
 hermanos del engaño y la sospecha,  
 primos de la traycion y la mentira,  
 la passion immortal, los celos digo,  
 — que pues puedo nombrallos, no los tuue, — 30  
 estauan descansando con su maquina,  
 que en ygualdad conforme estauan todos  
 enamorados como aborrecidos,  
 entonces, pues entonces quiso el cielo  
 no embiarle a la dama en la marina, 35  
 como a Europa, pintado y bello toro,  
 ni granos de oro, como a Danae bella,  
 porque Iupiter no es tan atreuido,  
 sino vn dispuesto moço, y tan gallardo,  
 que su estimada honrrrosa valentia 40  
 pudiera competir con su ventura.

8 sus calmados pensamientos — 22 su conquista — 25 los ojos del  
 amor — 36 un pintado (un *en surcharge dans le ms.*).

- Este baxo de alla, que yo no pienso  
 que pudiera tener humanos padres  
 vn hombre tan ligero y tan valiente ;  
 [276] la parlara y veloz fama quisiera, 45  
 sus infinitas lenguas ocupando,  
 blasonar las noblezas de Crepino,  
 nombre que fue deste dichoso moço.  
 Por este la ocasion adelantandose  
 ordeno que en la lucha derribasse 50  
 al atreuido jouden Mareguano,  
 ganandole la gloria que con fuerça  
 vsurpo de los tristes que midieron  
 a pesar de su gusto el duro suelo ;  
 que corriendo dexasse a todos quantos 55  
 al cudiciado premio se opusieron,  
 de la suerte que dexa a las estrellas  
 en su curso, (que es lerdo a nuestra vista,)  
 la ligera Cometa calurosa,  
 y que por sus ventajas mereciesse 60  
 ganar todos los premios ofrecidos  
 al que de vencedor ganasse el nombre.  
 Hizo tambien que los Iuezes puestos  
 para declaracion del vencimiento,  
 satisfechos, pagados y contentos 65  
 del gallardo ademan, pujança, y brio  
 del nueuo Orlando y del Alcides nueuo,  
 encogidos, suspensos, se corriessen  
 de no tencelle en premio preuenido  
 mas riquezas, que el mar tiene en su seno, 70  
 y el ancho suelo en sus cerradas venas.  
 Pero, visto que el premio señalado  
 era tan solamente vna guirnalda,  
 por mejorar el precio que hasta entonces,  
 aunque en nombre de premio, era muy poco, 75  
 rogaron a Tegalda que quisiesse  
 (con gusto de Brancol, su padre della,)  
 enriquecer del moço la cabeça ;



	admitiolo Tegualda, porque siempre son la cortesania y la hermosura vnanimes, reciprocos, conformes.	80
	Llego Crepino hufano, vitorioso, cercado de impossibles esperanças, que en mirando a Tegualda inuidios fueron.	
	El suelo sus colores diferentes, (con que vestido estaua,) matizando, y detiniendo su camino el cielo, deseosos y atentos preuiniendose, al hijo vieron que nacio de Venus; vibrar el arco, y apuntar la flecha, y con ella passar dos coraçones ;	85 90
[278]	vieron la bella dama que a Crepino entrego el homenaje de su pecho, y en su cabeça puso la guirnalda ; vieron los ojos de vno y otro amante mostrar claros señales euidentes de estar mas que rendidos sin despojos ; vieron dos cuerpos dos, y vna dos almas que en entrambos viuia, y en ninguno, del amor ordinarios impossibles ; y vieron que dio fin a esta jornada la variedad confusa de la musica, cuyo acento sonoro a las tinieblas de la cercana noche fue llamando.	95 100
	Despues que con fauores y regalos pudieron engañar los dias prolixos que tardo en concertarse el casamiento, sobre los bien asidos eslauones de las cadenas fuertes amorosas assento sus coyundas ymeneo graues, fuertes, pesadas, enojosas, aunque a su parecer fueron entonces blandas, dulces, suaues, apazibles.	105 110
	Turo por todo vn mes este contento ; pero viendo Vulcano que Crepino	115

100 ordinarios y impusibles.

[279]

mas regalado aliento que el gozaua,  
por ser Tegualda mas que Venus bella,  
cercado de celosas ilusiones,  
a impedilles el gusto se abalança,  
a Marte obligaciones representa,  
y Marte a dalle gusto determinase,  
y en la campaña vn fiero assalto trauase.

120

Crepino que en el suelo le era oposito,  
qual sube el fuego al elemento quarto,  
y qual baxan las piedras a su centro,  
al son de las trompetas y las caxas,  
cercado de adquiridos pundonores,  
a la batalla cruel sin alas buela;  
mata, quiebra, destroça, rompe; aparta,  
descostilla, derriba, despedaçá,  
y en el ayre cabeças diuididas  
piden vengança, y llaman gente nueua.

125

Mas despues de la entrada rigurosa  
ablando el coraçon, que ya era cera,  
lo que antes del amor fue de diamante;  
y el pecho que sin alma estaua entonces,  
qual con ella otras vezes, y sin talamo,  
de fuerça enflaquecio, que estaua ausente  
y alguno sabe lo que puede ausencia.

130

135

[280]

Todos en el cargaron de manera  
que tuuo el desdichado de Crepino  
mas heridas que poros, y por ellas  
a Tegualda su espiritu nombrando,  
dexo al helado cuerpo seco y frio.  
Tegualda que, eriçados los cabellos,  
cada momento le era vn siglo entero,  
recogido el color, la sangre fria,  
temblando el coraçon, vio que boluia  
el alma suya, que lleuo su esposo  
en trueco de la que el dexado hauia;  
qual si las bellas hebras que cubrian  
de su diuino rostro la belleza,

140

145

150

- huuieran sido crueles homicidas  
 de su querido amante, las esparze  
 hechas pedaços por el ayre y suelo. 155  
 No la mano en el fuego puso Ceuola,  
 no se metio en la cueua el brauo Curcio,  
 no las ardientes brasas trago Porcia,  
 ni la daga los pechos de Lucrecia,  
 no se arrojó de las almenas Ero, 160  
 ni se metio la espada Tisbe hermosa  
 con tal animo y fuerça qual del suelo  
 la desdichada viuda se leuanta  
 en busca de su ya difunto amante.  
 [281] Y qual nuue asaltada de los vientos 165  
 que con veloz carrera va bañando  
 de la tierra el camino por do passa,  
 assi la nueua y desdichada Nemesis  
 sus mal seguros pasos apresura,  
 dexando el rastro de sus ojos bellos 170  
 en las corrientes muchas de sus lagrimas,  
 y, llegada al monton de los difuntos,  
 de vno en vno lloraua sus desdichas,  
 porque muertos parecen a Crepino,  
 lo que fuera impossible estando biuos. 175  
 Mas ya que las estrellas por su muerte  
 de luto y nuues todas se cubrieron,  
 obscureciendo mas la noche negra,  
 alaridos, suspiros y querellas,  
 del Mongibel que abrasa sus entrañas, 180  
 de la llorosa dama desfogauan  
 con tal fuerça y rigor que a los contrarios  
 enternecio de suerte que le dieron  
 por toda aquella noche alojamiento  
 entre señoras nobles principales. 185  
 Y quando el sol sus rayos encendidos,  
 seguros de los ojos de Tegualda,

166 que la veloz carrera va hollando — 171 en las muchas corrientes (par suite d'une correction; la version primitive était con forme à celle du *Prado*).

[282]

que de disgusto estauan eclipsados,  
 por los montes mas altos desplegaua,  
 del fuerte donde estuuu aquella noche,  
 salio el vnico exemplo de firmezas  
 en busca de la muerte y de Crepino.  
 Con ella no topo, que vn desdichado  
 no muere, que la muerte es fin de daños;  
 pero topo con el, y conociendole  
 sus braços cruza, a su garganta llega  
 con ardientes suspiros, que eran tales  
 que, a no tener salida por las llagas,  
 el natural calor le retornaran.  
 Tanto lloro Tegualda, y lloro tanto,  
 que si Crepino entonces fuera biuo,  
 con sus lagrimas muchas le anegara;  
 mas quando el coraçon falto de aliento,  
 con los penosos ayes despedido,  
 con vn desmayo el cuerpo descayeron,  
 de Yanaconas vino vn grande numero  
 a lleuarse a los dos, y los lleuaron,  
 a Crepino a ponelle en sepultura,  
 la mas honrrrosa que pudieron darle,  
 y a casa de sus padres a Tegualda,  
 que no murio, por que dispuso el cielo  
 que quedase en el mundo por exemplo  
 de que ha podido auer muger constante,  
 aun despues de la muerte de su amante.

190

195

200

205

210

[283]

**A**RCINDA tomo la mano, acabados ya los versos sueltos, diziendo : « Bien ha prouado Cardenio su parecer, y bien ha salido con su intencion; por mi vida, que mis ojos estauan agenos de tener lagrimas que de plazer no fuesen, y les sucedio al reues, pues tambien han salido algunas de compasion de la pobre Tegualda, triste y mal lograda. Lisardo, estas cosas no solo sirven de espejo de firmezas, sino tambien de consuelo a los que semejante pena padecen; leuanta la cabeça, di-

uierde los ojos, esto haz por mi, que desseo mucho tu sosiego. Y tu, Fídeno, dexate de preuenir essos lutos en tu coraçon : tiempo hay de llorar los males sucedidos, sin anticipar tan continuos llantos en ocasiones inciertas. Y con esto a Dios, que hago falta a mis anades. Y tu, Cardenio, esta noche a las doze me hablaras por la cerraja de las puertas de mi choça; alli te espero sin falta. »

Con esto se fueron los tres pastores a la choça de Fídeno, y la bella [284] Arcinda lleuo sus anades a que beuiesen el agua dulce de Turia; y hallo vna nouedad grandissima en el Prado, y a su amiga Dinarda<sup>1</sup> sola, que yua corriendo en busca suya a la fuente del jazmin. Y despues de reportada y detenida, la dixo : « Querida Arcinda de mi alma, si algun dia te han herido las rigurosas flechas del amor, escucha y aboname; y si toda la vida fuyste libre deste contagioso mal, escucha<sup>2</sup> y calla, pues de qualquier suerte tienes de fauorecerme; quando no por la voluntad y amor que me tienes, hauras de ampararme, por quien eres, de lastima que tendras. Yo quiero mas que a la misma lumbré de mis ojos al pastor Olimpo, cuyas gracias y merecimientos son tantos y tan grandes, como las veras de mi firmeza y los extremos de mi fe. Esta voluntad mia es con otra tanta pagada, y bien pagada de su hidalgo proceder y buenos terminos. El es hijo de honrados padres, aunque pobres; yo, como tu sabes, soy hija de la misma auaricia, que es her-  
285' mana de la riqueza; jamas mis padres quisieron escuchar los que nuestro casamiento procurauan, porque con el numero de sus dineros, que cada dia crecia, tambien yua en aumento el insaciable desseo de que fuesse mayor. Mil cosas proue de dia, y todas me salieron mal; de noche jamas cerraua mis ojos, siempre estaua ymaginando como traçaria nuestro remedio, y nunca pud

1. *Po. : Nisida.*

2. *Po. : escucha.*

dar alcance a cosa que de prouecho fuesse. Todo lo intente, todo lo sufri, y toda la vida lo sufriera y passara, si ayer no llegara a mi noticia que ya mis padres me tenían casada con vn pastor rico y forastero. Aqui fue Troya, mi Arcinda, pues no me quedo cabello por romper, como si ellos fueran la causa de mi daño. Yo casada con el mismo Rey, que no fuera Olimpo? mis ojos mirar a otros que los suyos? yo en los braços de pastor que no vi? Dios me libre, o por mejor dezir, (agora que ya lo estoy,) me ampare y defienda! Por no cansarte abreuio, y digo que lo mejor que pude, di auiso a Olimpo [286]po de que anoche me viniesse a hablar por donde ya otras vezes solia; vino, y con mas lagrimas que palabras le dixe el infelice estado de nuestras pretensiones. Acudimos al remedio, y el que menos dañoso nos parecio y mejor para destorbar este concierto de mis padres, fue que, pues Olimpo tiene en esto de las armas bien prouada su intencion, publicasse esta mañana por todo el Prado, que no le pessaua de mi casamiento respeto de estar ya cansado de verse en mis braços, y que, despues de hauer dicho esto, pusiesse su persona en cobro, porque no echase mano del la justicia. Esto supo hazer Olimpo esta mañana muy bien, y en llegando a noticia de mis padres la boz que en el Prado andaua, tiniendola por verdadera, me desterro, (qual ves,) de su casa el miedo que les tuue. Tu amiga soy, necessitada vengo, y en tus manos me pongo.

— No escogiste mala valedora, (dixo Arcinda,) pues de quanto yo tengo, seras señora, como tambien de la verdade [287]ra voluntad con que pienso seruirte. » Y con esto lleuola a su choça, para que descansase vn poco el pecho de los solloços, enxugase las lagrimas de sus ojos, y trençasse las ruuias madexas de sus cabellos de oro, y alli mas con espacio trataron deste suceso, haziendo saber luego a todos y publicar por el prado que Dinarda estaua en compañía de Arcinda, porque no

ymaginassen algunos que juntamente con Olimpo hauia hecho ausencia. No podia Arcinda acabar consigo el reprehender a Dinarda su determinacion, porque ella estaua en vispera de otro tanto, y aun de peor, sino hallaua el fin cercano y bueno que sus desseos procurauan. Solo notaua en este caso, que pudiera escogerse diferente traça para que no padeciera la honra de su amiga, en tanto que tardaua el remedio que todos hauian de procurar; pero con todo por no dar pesadumbre a Dinarda, que muy afligida se mostraua, se lo tenia para si, animandola y facilitandole los buenos fines de sus remediadas congoxas. [288] Solamente la tenia en cuydado puesta el no saber donde Olimpo estaua, y huuo de preguntarselo a Dinarda; la qual respondió : « Ay de mí! Arcinda, que tan turbada estaua que no se me acuerdo de preguntalle quien me daria lengua del; ni tampoco le dixe de quien se podia fiar para hazer me saber de su salud : Dios se la acreciente y guarde! Que sera de Olimpo? dimelo tu, Arcinda de mí alma, tu que lo sabras adeuinar. Parecete que estara en alguna parte peligrosa? aurase ydo del Prado? no lo creo, pues ya fuera muerta yo, si mí Olimpo huuiera hecho ausencia. Pues si esta en alguna choça de amigos escondido, Dios le guarde y libre de la justicia! Y dime, Arcinda, si por caso le prenden, tiene mucha pena? castigaran lo? deue mucho por lo que ha dicho? que haran del? y que sera de mí? »

Respondio Arcinda : « Amiga, tu quieres que sepa las cosas venideras, y tu me hazes agora letrado : yo sere quanto tu quisieres, sin faltar cosa a que no te responda. Pareceme [289] que Olimpo no haura puesto, (como dicen,) tierra en medio; porque, apartandose el, desuiava de sí las ocasiones de saber en que punto andauan sus negocios, y tambien era dexarte con cuydado, y lo lleuara muy grande, pues, aunque con tus padres quedauas, por esta vez tenian nombre de enemigos. Olimpo es hon-

rado, y no se le passarian por alto estas obligaciones ; yo me determino que no esta lexos de ti, sino en alguna choça puesto entre amigos, de donde pueda de noche con vestido trocado salir a saber nueuas de sus cosas y las tuyas. En essotro de la justicia, lo que a mi se me alcança, es que en tu boca tiene el la vida o la muerte : si lo prenden, estara a dispusicion tuya, pues si tu dizes que el miente, le quitaran la vida, por dar castigo a su aleuantança, y exemplo y miedo a los demas pastores ; y si tu confirmas lo que el dize, entre marido y muger, (ellos contentos,) no hay justicia que tenga voto ; daranle libertad, y a ti por esposa ; pero adierte [290] lo que digo, y pues con espacio estamos, preuengamonos para lo que sucedernos puede. Possible seria que si a Olimpo prendiessen, (aunque todo sucediesse como digo,) quiesen tus padres denunciar del por quebrantador de su choça, cosa que, aun hecha con tu consentimiento, tendria Olimpo pena graue. Contra esto te adierto y preuengo que digas en su ocasion, (si llega el negocio a que hayas de dezir tu dicho,) que Olimpo ha merecido tus braços, con tu voluntad tomados, y con nombre de marido en la fuente de los jazmis, no haviendo de por medio fuerça sino la del amor, que a el hizo pedillos, y a ti que los diesses. De lo que fuere dar testigos, no tengas pena, nombra me a mi, y nombra tambien a Cardenio ; y en lo demas pierde cuydado, que buena compaña tienes en mi para seruirte y ayudarte ».

Dinarda le respondio : « Esto postrero conozco y veo tan claramente, que solo cudicio ya que me des [291] licencia para besar tus pies infinitas vezes por las colmadas mercedes que de ti recibo ; mi vida te deuo. Pero, Arcinda de mis ojos, otra pena me da tormento ; y es que, si van a prender a Olimpo, temo de su condicion, sus manos recelo no hagan algun daño en los que fueren por el, no sabiendo lo que tu me dizes, y la sigura vereda que podriamos seguir. Como le dare yo auiso,



si no se donde esta? aqui retriba el cuydado de mi mala fortuna; de todas suertes me ymagino venturosa, pues en tu poder estoy, esto solo me da pena muy grande. » Arcinda dixo : « No la tengas, que yo buscare esta noche remedio al daño que temes. Por amor de mi que suspendas agora tus pensamientos hasta la mañana, que yo voy a recoger mis anades primero que los rayos soñolientos del sol nos dexen a oscuras. » Y assi salio a ponellos donde por aquella noche estuuiesen recogidos.

Y viendo cruzar el camino al zagal de Belisa, que con unas cartas venia [292] en busca del pastor de Denia, ay le ' pregunto : « Como esta Belisa? Como se oluida tanto de sus amigas que, ya que no quiere vernos, tambien se oluida de escriuir nos, como si jamas nos conociera? Por mal señal tengo esto; no querria que fuesse verdad lo que se suena en este Prado, pues ya todos dizen que Belisa muda de estado, y tambien de tierra. Que casamiento es este tan fuera de proposito? Que no ay pastores en este prado que, (aunque nadie merece a Belisa,) qualquiera dellos vale tanto como esse forastero que nos inquieta? Y no digo que valen todos mas, porque basta hauer tenido en duda ser de Belisa, para que yo lo calle; pero la pura verdad es que ya aqui nos conocemos todos, y sabemos la diferencia que ay de personas a personas, y aun de linages a linages. — No te enojés, hermosissima Arcinda, (respondio el zagal,) con migo, que yo no tengo en essas cosas voto; y si lo tuuiera, bien sabes de quien hiziera yo las partes, pues agora [293] con lo poco que puedo, le valgo y siruo. Lo que me dizes, oygo por ay, sin que en alguna cosa aya certidumbre; yo no la se. Estas cartas traygo al pastor de Denia; mira si me mandas algo, que esta noche pienso dar la buelta. — Si, amigo, (dixo Arcinda,) que pues es

tu camino por la choça de Fideno, que de mi parte le digas que ya hize aquello que me encomendo; mi zagal es ydo fuera, y no tengo con quien embialle esta respuesta; haz lo por mi, que en otra ocasion se ofrecera algo con que lo satisfaga. — Eso y mas deuo, y hare por servirte; y a Dios, que es tarde ».

Arcinda se holgo de auer dado aquella traça, para que Fideno se enterase de la verdad; y con esto se entro en su choça, para entretener la mitad de la noche con Dinarda, hasta que a la otra mitad diesse principio juntamente con Cardenio, que sin duda acudiria al señalado plazo y al conocido puesto. No tardo mucho el zagal de Belisa en hazer lo que le mando Arcin[294]da, pues apenas huuo dado las cartas al pastor de Denia, quando fue, con el recado de Arcinda, a Fideno; el qual, viendole entrar, quedo como el triste preso, a quien leyendo estan el fallo de su sentencia. Y quando huuo escuchado, luego entendio la merced que Arcinda le hazia; y despues de hauerle agradecido el recado, lo aparto dizien-dole : « Que nueuas puede esperar de ti quien, teniendo su mal en duda, ya esta rabiando? por amor de mi, zagal amigo, que de mi no te duelas, ni de mis extremos tengas compassion, sino que claramente me digas la verdad desnuda : como esta Belisa? que ya no me atreuo a dezir mia por mil respetos; en que andan sus cosas? es verdad, o no, lo que tu ya me entiendes, y yo aun nombrallo no oso? dimelo luego : assi los cielos tus desseos cumplan! Assi tus esperanças se logren! Assi de pobre zagal subas a lo que tu mereces! Assi true[295]ques los pellicos bastos con vestidos de sedas estimadas vistosas! Y assi jamas te veas en ocasiones tan desesperadas como las mias! » El zagal de Belisa, despues de huelle hecho infinitos juramentos de no negalle la verdad, le dixo : « Fideno, señor mio, ya sabes que toda mi vida fuy la llaue de tus secretos, y que jamas me viste descuydado en ellos, ni yo a ti quexoso de mi cuydado; esto piensa,

y no dudarás del propio desseo que de servirte tengo. Muchos dicen que los padres de Belisa han escuchado vn casamiento para su hija, y que van ya concertando los intereses; que ya en estos tiempos a esso llaman cassarse las gentes de agora. Yo con certeza no se que te dezir, ni Belisa tan poco supo que yo venia a este Prado; pero vila algo triste, y no vestida de las naranjadas galas que professa, antes bien con pellico ordinario, pensatiua, melancolica, cabishbaxa y sola. Pero yo quiero que entiendas [296] de nuevo con quantas veras te serui, y con las que agora hare lo mismo. Si quieres mañana, (quando las estrellas empiecen a bordar los cielos,) esperarme, o que te espere en la fuente del cipres, yo te doy palabra de lleuarte secretamente a donde Belisa esta, y mas prometo, que o tu la hablaras, o yo no estare mas en seruicio de sus padres, ni parecere por estas tierras. — Essa palabra recibo, que ha de ser restauradora de mi vida; yo acudiré al puesto quando dizes. Entrate en mi choça, seras dueño della y desta pobreza que conmigo traya. » Y dióle vnos dineros que lleuaua. El zagal le respondió : « Plegue al cielo que sea esto albricias anticipadas de lo bien que tienes de negociar; no puedo quejarme, pero pierde cuydado, que en la fuente del cipres te estare esperando a la hora señalada. Vendrás en habito diferente del que sueles vestir, y lo de mas fíate de mí, y dexalo a mi cargo; y a Dios, hasta entonces. »

El zagal se partió [297] y Fidenó entro a dar parte desto a su amigo Lisardo, con quien passo aquella noche, esperando el plazo de su concierto los dos solos, porque ya Cardenio era ydo a su choça, donde halló a Olimpo, que hauia llegado algunas horas antes en busca suya a fauorecerse del; y le contó lo que con Dinarda le hauia sucedido. Cardenio le consoló, y prometió ayudalle y servirle, por ser como era su amigo y su deudo. Y dexándole en su choça escondido, se fue adonde

ya le estaua esperando Arcinda, que, como primero tocaron las horas de su deseo que las del relox, ya casi estaua quexosa de Cardenio, el qual llego a la cerraja; y haziendo la seña acostumbrada, llegose mas; y despues de ser ya conocido, le dixo Arcinda: « Sabes lo que hoy sucedio en Olimpo y Dinarda? » Respondio Cardenio: « Bien lo se, pero esto no haze a mi negocio. Como estas, Angel mio de mis ojos? — Tratemos de lo que te pregunto, dixo Arcinda, que si haze a nuestro caso. A lo menos no sabras que [298] tengo en mi choça a Dinarda. — Ni tu tampoco sabras, (dixo Fidenio,) que yo tengo en la mia a Olimpo. — Muy bien estoy con esso, respondio Arcinda, y me huelgo mucho, pues confio de tu valor que ya no saldrán de tu poder sin remedio. — Esso se hara como tu quisieres, y lo trataremos despues, (torno a dezir Cardenio,) y agora saber quiero como has passado el dia de hoy sin verme, y que es lo que dezir me quieres? »

Y Arcinda dixo: « Cardenio de mi alma, para que mientes nombrando dia, pues tu proprio confieñas que lo passe yo sin mirarte? Para mis ojos no hay luz ni dia sin ver los tuyos bellos, de cuyos rayos bastaran a tomalla mil mundos; pero no quiero yo, que toda es mia. Y assi digo, Cardenio mio, que para lo que te llamo, es para que sepas de mi, que me ofenden mucho las prolixas largas de nuestro negocio. Tu eres el mas bello pastor que nuestros tiempos conocen: todos te alaban, todos te tienen ygualmente imbidia y amor. Y yo, aunque [299] doy credito a tus palabras, no te pienso tener siguro, hasta que no puedas enagenarte de mio. Mis padres te bendizen siempre, y quando a caso te nombran, algunas vezes dicen: Cardenio, pero las mas solo dicen: aquel gallardo, aquel galán y discreto. Pues si esto es assi, (como yo se que lo es,) no quiero perder punto en mi remedio. Y assi te ruego y pido, que dentro dos dias hagas tratar nuestro casamiento con mis

padres, que en esto pienso echar de ver lo que me quieres. Yo en cabeça agena tomo los escarmientos : mira Olimpo y Dinarda' quales andan ; no quiero verme en otro tanto y mal lograda ; en tu mano esta, que me respondes? » Cardenio dixo : « Dueño hermoso de mi corazón, quien con el alma paga, que deuda negara ? Con el mismo gusto que mis pretensiones desean y cudician, me combidas. Tu lo quieres, yo lo desseo. No hablemos mas por tu vida desta diligencia que me mandas hazer, yo la tomo [300] a mi cargo. Pero dime, gloria mia, que albricias daras al que la dulce nueua te traxere? — Sera, (dixo Arcinda,) la dadiua como las nueuas. A qualquiera que las trayga, le dare las castañetas, el cayado, las sartas, el rabel, y mis sarcillos, y, si tu eres, los braços mios fieles ; y sera todo para mi, las nueuas y las albricias. » Estando en esto huuieron forçosamente /n de diuidirse, porque el pastor de Deſia hauia mandado que fuesen a buscar y prender a Olimpo, y la ronda yua buscandole por el Prado ; y por no ser conocido pidio Cardenio licencia a su bella Arcinda, y se fue despues de hauelle rogado que tuuiesse cuenta en regalar a Dinarda, porque lo mismo pensaua hazer con Olimpo, y que no la diesse pena el estado de su negocio, que el se encargaua desde entonces del remedio suyo.

Cardenio ?

Boluiose Figeno a su choça, donde fue muy bien recibido de Olimpo, y mas quando supo que su Dinarda estaua en compañía de Arcinda. Pues Dinarda yo asiguro que pago con [301] mil abraços a Arcinda las nueuas que le dio, de que Olimpo estaua en la choça de Cardenio, que ya como tan amigas que siempre fueron, no se podian encubrir secretos ; y assi huuo de confesalle Arcinda el rato sabroso que con Cardenio tuuo ; y a poco le pesara, por las infinitas preguntas que Dinarda le hazia. Ella las satisfizo lo mejor que pudo ; y dexan-

1. Pr. : Olimpo y Nisida.

dola en la cama quando ya las fuentes sus cristales mostrauan, y las cumbres rojas de los montes recibian al sol, saco sus anades a que nadando el agua paciessen ouas. No quedo Dinarda sin ocasion de entretenerse, pues para la buelta de Arcinda le prometio tenelle vnas Otauas escritas a buena cuenta, que con ser Otauas bastaua; pues el nombre de buenas ya Arcinda lo daua por perdonado, y esto quiso traçar para dexar entretendida a Dinarda y quitalle aquel rato los dudosos pensamientos, que tanto la afligian; y bien le salio, pues toda la mañana pudo estar pisando las arenas doradas del cercado [302] rio y escuchando a diferentes pastoras varios pareceres. Dezian las vnas : « No es possible sino que la mentira de Olimpo tiene de causar vna exemplar justicia que asombre el mundo; pero, sino lo prenden, que se le da a el? estara ya en Valencia, donde por solo ser atreuido, hallara mas valedores y amigos que haura menester. » Otras dezian : « A fe que no es possible que mienta Olimpo, yo se que del alma queria a Dinarda, y no es hombre que hauia de juntar las aleuantanças que dizen, con las verdades de su fe. » De muchas pastoras era defendido, aunque la mayor parte condenauan su atreuimiento, pero todas concordauan en que dezia verdad Olimpo; y sino, que la culpa tenia Dinarda. Porque no hay en el mundo hombre tan desalmado, que se atreua a disfamar vna muger, sin tener algunos faouores publicos que tomar por asidero y dar por testigos aparentes para dexar la mentira. Tambien Arcinda dezia, que nadie podia<sup>1</sup> abalançarse a dar su voto, y mas [303] siendo voluntario, sin oyr ambas partes. Y en todas sus palabras andaua muy medida, por ser esto costumbre suya, y porque todos sabian que Dinarda estaua en su choça. Estos dares y tomares turaron hasta que ya el sol tocaua con su cuerpo lo mas alto del cielo y

1. *Pr.* : popodia.

con sus rayos mas derechamente la tierra. Y assi se bol-  
uio Arcinda con sus anades a su choça, y hallo a Dinarda  
que las Otavas acabaua de escribir, y dezian assi :

*Otauas de Dinarda afligida* <sup>1</sup>.

Yo soy la que, en el campo mas florido,  
nacio de vn fertil tronco hermosa rama,  
dando, con la ocasion de auer nacido,  
al mundo historias, lenguas a la fama ;  
La que creciendo con valor crecido  
hasta el cielo lleigo, y agora llama  
a ciertas esperanças gloria incierta,  
y a verdes hojas esperanza incierta.

5

[304] Como tras tantos gustos, tantos daños,  
mi tristeza ordeno de mi alegria !  
pero quimeras son, o son engaños,  
que no deuo de ser la que solia.  
Ay ! tristes horas, infelices años,  
qual me teneys ? pero la suerte mia  
con tal velocidad mis bienes muda,  
que el hauellos gozado pongo en duda.

10

15

Que no los tuue, a persuadirme vengo,  
que es tan cierto, en tiniendolos, perdellos,  
que el miedo de perdellos, si los tengo,  
no me dexe gozillos ni tenellos,  
Y, quando tengo males, entretengo  
la triste vida en la esperanza dellos ;  
y assi, entre el mal y el bien entretenida,  
nunca tengo contento y tengo vida,

20

Mas es tal mi fortuna en quien confio,  
que, estando en lo mas alto de su rueda,  
en lo mas baxo miro el gusto mio,

25

1. De Guillén de Castro, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Teza, *Versi spagnoli*, p. 13), sous le titre de : *Estancias de mi señora la duquesa doña Artemisa. A la Inconstancia*. Var. : 1 Soy yo la que, en el campo florido — 5 en su valor — 8 esperanza muerta.

[305] y, si voy a subille, no esta queda.  
 Que aunque da libertad a mi aluedrio,  
 peso con el cuydado, y ella rueda; 30  
 y como en lo mas baxo me derriba,  
 a lo que estaua baxo, miro arriba.

Y como miro assi el furor violento  
 con que mi alma pierde lo que gana,  
 y veo vn laberinto y vn tormento 35  
 nacidos de vna gloria soberana,  
 Pienso que la ocasion de mi contento  
 es fantastico sueño o sombra vana,  
 que de passo a la vista se me ofrece,  
 y, si bueluo a mirallo, desaparece. 40

Mas sufra el pecho firme, pues peleo  
 con este hielو ardiente en que me abraso,  
 por passar a mis glorias quando veo  
 vn monte de impossibles en el passo;  
 Que al fin, logrando el gusto y el deseo, 45  
 aunque en mi daño el tiempo acorta el passo,  
 para que mi alegria se remonte,  
 con mi firmeza allanare este monte.

« **N**o me parece, Dinarda, (dixo Arcinda,) que son estos  
 los versos primeros que de ti haure oydo, ni aun  
 los sigun[306]dos que tu auras hecho, porque en mi  
 vida lleго a mi noticia cosa tan a proposito, y tan con-  
 forme al estado en que estas. Di lo que quisieres, que  
 toda mi vida oy dezir a los pastores mas sabios que de  
 vna guerra muy grande siempre viene vna paz otro tanto  
 grande. Dexe correr estos tiempos turbios, que, pasada  
 esta mareta, llegaremos al puerto que tanto deseamos. »  
 Con estos consuelos entretenia la bella Arcinda a su  
 guespeda, pues ya tenia con Cardenio su negocio bien  
 entablado, pero Fideno en su choça no cabia, porque

31 y, volviendo de nuevo a mi trabajo, — 32 a lo que estaba  
 arriba, miro abajo. — 36 nacido — 42 en que le abraso.



aun los suyos para su bien estauan en agraz, y assi tenia en el coraçon bascas, en el pensamiento congoxas, en el pecho cuydados, y en la memoria centinelas, para no dexar de acudir antes de hora al señalado plazo que le dio el zagal de Belisa. Y pues todo hauia de ser esperar, determino de yrse a la fuente del Cipres, que era el puesto; y por ser arbol tan de cimiterio, no le vino mal su sombra al cuerpo de Fidenó, que tan sin alma estaua. Con todo huuo de entrete[307]nerse en algo, porque aun el sol tocava, (y no de lado,) las mas pequeñas piedras que en los profundos valles estauan, y assi escriuió en la corteza del Cipres con la punta de vn cuchillo este Soneto, que declaraua el infelice estado de su vida :

*Soneto de Fidenó.*

EL arbor que en su edad verde y florida  
 jamas negaua el natural tributo,  
 dando la hoja, sombra, flor y fruto  
 para descanso de la humana vida,  
 Agora tiene la virtud perdida, 5  
 y no es mucho que este con tanto luto,  
 que estando el campo del fauor enxuto  
 la fuerça del amor esta encogida.  
 Pero si el tiempo sabe hazer mudança,  
 quando su sol de darle luz se acuerde, 10  
 podra reuerdecer con mas pujança,  
 Porque, aunque en este inuierno esteril pierde  
 por defuera el color de la esperança,  
 yo se que el coraçon le queda verde.

[308]

COMO la corteza del cipres era tan dura, forçosamente huuo de tardar mucho Fidenó en escriuir el Soneto, y fue tanto, que se acabo el vltimo verso jun-

tamente con la luz escassa del dia. Y luego acudio el zagal de Belisa, que ya hauia cobrado respuesta del pastor de Denia, y se pusieron en camino juntos, como ya tenian concertado. Las preguntas de Fideno fueron sin numero, y bastantes a entretener camino mas prolixo. Llegados pues a la espaciosa vega, donde la choça de Belisa estaua, pusose Fideno en lugar seguro y escondido, para que el zagal entrasse solo a dar las cartas que traya, y a negociar con Belisa que hablasse con Fideno; y no huuo menester muchos ruegos para persuadilla, porque la hallo con grandissimo desseo de hazer lo que le pidio, y le agradecio mucho al zagal la buena compañia que hauia traydo. Todos negocian bien, sino el pobre de Fideno; mas, siendo pobre, a nadie causara espanto ver que la misma desventura sea, porque nunca [309] huuo jamas ricos necios y desdichados, ni pobres venturosos y discretos. Brauo trance se le espera, y no le diera yo nombre de seguro al que semejantes nuevas le truxera, porque no creo que las escuchara del todo, sino es de la misma Belisa, que embio por el con el zagal en lo mas tarde de la noche, quando las estrellas luzen mucho, respeto de que el sol esta mas lexos.

Y llegado, le pregunto Belisa desde vna ventanilla muy alta para subida, y baxa para escuchar : « Esta el campo seguro? » Respondio Fideno : « En otro tiempo no preguntauas esso donde mis manos vias. Por seguro le tengo, pues a nadie diuiso. — Escuchame, Fideno, (dixo Belisa,) mis desgracias. Sabras que la importunacion de mis padres ha llegado a tanto estremo, que vna y mil vezes de ellos a mi han querido persuadirme a que viniesse bien en vn casamiento que me tratan, y a tu noticia ha llegado, pues tan arrojadamente me embiaste aquella carta, que Dios soberano sabe, y estas yeruas ver[310]des, que recogieron mis lagrimas, quantas he derramado por su causa. Ha! enemigo, no me bastan a mi estas persecuciones, este continuo tormento, sino que

tu quieres apresurar el fin de mis dias ; si tanto <sup>1</sup> le desearas, presto le veras, que yo te dare agora la justa ocasion. Viendo pues mis padres que yo les respondia determinadamente : que de la misma suerte que a las mugeres bien nacidas les esta vedado el responder a sus padres en ocasiones de tomar estado que « no », que assi mismo yo me vedaua el responder que « si », porque jamas queria tener voto en cosa que ellos hauian de determinar ; esto les dixe vna y muchas vezes con humildad infinita, para obligalles a lo contrario de lo que hizieron, pues llamaron a mis parientes y consultaronlo con ellos. Yo que supe esto, pareciome que pudiera con algunos de los mas cercanos y conocidos vsar alguna libertad, les dixe a solas y en secreto mi gusto declaradamente. Y los ya traydores me engañauan diciendome de ti mil alabanças y bienes. [311] Qual me dezia : « Bien empleada estas : mil años has de gozarte con Fidenó, o sobre ello perdere la vida. » Y qual, poniendome los brazos sobre el cuello, casi llegaua a mi cara a serme Iudas, que en lo demas sin casi lo era, diziendo : « No supieron tus padres escoger tambien como tu. Nobleza, sangre, valentia tiene Fidenó : pues es discreto, bien nacido, valeroso y bien criado. Si le faltan dineros, hazienda tengo yo que te dar, para que alegre biuas. Ya te doy el parabien. Dexame negociar a mi, veras lo que hago. » Yo que semejantes ofrecimientos escuchaua, con la fuerza de mi obligacion cobraua tantas, que a despecho suyo les besaua los pies. De alli a dos dias determino mi padre de llamarlos a todos, y juntamente con ellos vue de estar yo presente ; a quienes con viejas razones persuadio mi padre que le diessen su parecer en el casamiento, que le tratauan para mi de aquel pastor forastero ; cuyo nombre ni le pondre en mi boca, ni mi memoria lo conoce. Algunos quisieron dar su parecer

ablando, pero los que [312] sus votos me dauan antes y sus haciendas me prometieron, aquellos mismos dixeron que tenian por muy grande inconueniente dar semejante voto publicamente, porque tienen oydos las paredes, y si alguno sabia faltas en el linage o en la persona del forastero pastor, quica en alta boz no osaria dezillo, y de otra manera si. Hay! Fideno, que aqui restribo mi mal, esta fue la basis y el fundamento de la mortal sentencia que me dieron. Yo imaginaua que se traçaua aquello por mi bien, y despues supe de vna amiga mia, (muger de vno que alli estaua, y a quien el se lo dixo,) que se ordeno aquello secretamente, por miedo que tenian a Fideno, no matasse despues a los que contra el haurian dicho su parecer. Al fin escogieron que con chinias de piçarras negras y blancas se votasse mi casamiento, de forma que las negras dixessen que si, y las blancas lo contrario. Dieron a cada vno dos piedras, vna blanca y vna negra, y a mi tambien. Y despues de vn largo par[313]lamento que mi padre les hizo, por orden nos leuantamos a poner la mano dentro vna montera y dexar alli secretamente vna piedra. Esto hizimos todos, y despues mi padre lleugo a boluer la montera y vimos las piedras (ay de mi!) del propio color que mi coraçon estuuu : todas eran negras, sino la blanca que yo puse, que les siruiu de consuelo a los traydores que me engañaron, pues al despedirse me dezian de vno en vno : « Ya puse yo aquella piedra blanca que ves, no tengo la culpa; a los otros perdona, y a mi me manda lo que seruida fueres. » Yo estaua de mi tan lexos, que solo esto podia desculpar la paciencia que tuue. Como mis padres vieron la conformidad de pareceres tan grande, dandose prisa en concertar cosas que no las tratan conmigo, viendome andar enferma y triste, mis negocios estan en el punto que digo, y esta es la piedra negra que en mi poder quedo, para testigo de que puse la blanca. »

Tomola Fideno, y dixo : « Este es el coral de la

ballesta de amor [314] con que esta vez no haura errado el lance, y se ha buuelto negro, como el coraçon mio, que solo es blanco para que le tiren, y negro para todo lo de mas. La piedra del si me das agora; y es piedra negra, para que sea negro el si que recibo. Yo tomara este si mejor en bronze, para hazer fe del, quando quisiera; pero tu me le das en piedra sobre acuerdo, para que la deshaga con las continuas lagrimas mias. Iamas he visto dar vn si a la gana pierde hasta agora; que este si mio es dos mil vezes no, y el no de aculla es vn si para siempre. Con todo guardare la piedra, que por lo que tiene de negra, sera piedra de toque de mi boca, y la dare aposento en lo mejor de mi pecho; pues ya para ser aguilá de veras, solo me faltaua tener en el coraçon vna, estando hecha la prueua de la vista, quando tantas vezes mire los bellos soles de tus ojos; y no me importa poco el escondella tanto, pues tan cerca estoy de tirar piedras, que no con menos demostracion deuo pagar lo que siento. Hay! Belisa, yo [315] creo quanto me dixiste, y quando no lo pronunciara tu boca, bastaua ser en mi daño para que verdad fuera. Dime los nombres de essos traydores parientes tuyos, y enemigos mios : quitareles el alma villana, beuiendome la sangre que tuya tienen, y quedaran todos traydores, y del todo muertos.

— Por cierto, Fideno, (respondio Belisa,) que no esperaua yo esse remedio de tu buen entendimiento. Lo que pretendemos es salir del lodo, y quieres tu entrar mas dentro.

— No pienso yo tal, ni Dios lo quiera, dixo Fideno; pero quiero agora sin arreboçar mis verdades y sin mascara de artificio dezirte mis justas queexas, poniendo por testigos a la fortuna, que leuanto mis cosas, para que de mas alto cayesen; a los cielos que alguna vez, so color de llouer, llorauan mis desuenturas; a los vmbrales de tu choça, que con mis hombros les fuy Atlante;

a los vientos que les di combate con mis suspiros; a las piedras y a las rexa, que las ablande con el agua fuerte de mis ojos; al tiempo mismo que en mis tassadas venturas bolaua, y agora solo viste [316] plomo; a las estrellas que de tu vista tocadas reluzian doblado, y finalmente a ti misma, que eres, contra mi, fortuna, piedra, cielos, vmbral, rexa, tiempo, pared, viento, estrellas, y Belisa, que cuyo nombre lo es todo. Digo pues, cruel, como es pusible, que si las palabras tuyas son verdaderas, repares en ningun genero de inconueniente? o soy Fideno, o no soy nadie? para que tan sugeta te muestres en ocasion tan penosa? otras se auenturan mas presto. Ya puedes tu pagar diez años de martirio con algun atreuimiento: que te han de hazer tus padres, salida de su poder? Y si tanto mi pobreza temes, dame sigura palabra de esperarme dos años cabales sin casarte, que yo ceñire frascos y espada, y antes del plazo o tendras con mi muerte libertad, o yo traere de la guerra dineros bastantes, (quitados a enemigos,) para que seas dueño dellos y de mi. Buen partido te hago, pero sospecho que deues tener mal punto, y querras barajar el juego.

— No, no, Fideno, (dixo Belisa,) [317] siempre el punto de mi fe crecio sin venir a menos, y agora esta en el mas leuantado extremo. Y pues ya las verdades se desnudan, hablare sin enigmas. Yo te adoro, pero pensar que tengo de hazer cosa que no diga con mi honrra, es como dezir que te oluide, que es el mayor imposible que puede hauer en el mundo. Para esto no ay traças, ni puede hauellas, que de tener honrra a no tenella es la distancia tan poca, que no consiente atajos ni rodeos. El alma que yo tengo, es tuya, pues pude dalla sin perder sto que llama el mundo fama, y lo sera eternamente en lo de mas, biua o muerta. No esperes de mi cosa que val me este, festeja a mis padres, de cuya voluntad pende nuestro buen sucesso; y otra vez no me agrauies

señalandome intereses, que Dios soberano como vltima verdad las sabe todas, y de mi, que estimaria mas la sombra de tus pellicos pardos y pobres que la de los cetros cubiertos de diamantes. Y con esto, pastor, a Dios, que ya mi ventura se des[318]maya, y siento ruido. »

Con esto se entro Belisa, dexando a Fideno a la luna, que de todas maneras lo era entonces de Valencia. No espero mucho, porque el zagal de Belisa salio a dezille a Fideno, que si estaua despierto, que se durmiese, y si dormido estaua, que recordase, para que, trocando sus efetos los sentidos, echase de ver que ya el sol hauia enxugado los aljofares del aurora. Cayo en esto Fideno, quando se lo dixerón, y rogole al zagal que lo acomodase entre vnos arboles que formauan naturales laberintos, para que estuuiesse aquel dia escondido, y que le truxese vna pastora que biuia juntamente con Belisa, que le importaua mucho hablalle, que, haziendo esto por el, le daua palabra de no enojallo, pidiendole en toda su vida cosa alguna que le diesse trabajo. El zagal le dixo que casi no queria hazello con esta condicion, pero que no queria dexar por ningun respeto de seruille; y assi se fue luego, y truxo la pastora a que la hablase Fideno, y dexola con el. El qual le [319] dixo :

« Con mucha razon puedes darme nombre de atreuido, pues sin auerte hecho seruicio alguno, tan arrojadamente me atreuó a llamarte, y mas para tan escondido puesto. Pero ya estas aqui, y hauras de escuchar mis prolixas razones y perdonarme el no hazerte algun regalo, que mi venida fue a deshora, y no me dexó traer conmigo vna sortija, dos acuerdos, quatro sarcillos y vna cadena que tengo : todo es de oro; y porque no lo dudes de mi pobreza, sabras que vendí lo poco que me quedaua quando hauia de hazer aquellas fiestas, y en essa ocasion troque con vn rico pastor mis cabras todas con lo que te dixe; mas ya desde agora puedes tenerte por señora de los sarcillos y de la sortija. »

La pastora le respondió : « Fideno gallardo, no hagas agrauio con dadiuas y promesas al mucho desseo que de seruirte hay en mi, sino mandame lo que quisieres; mi persona es tuya para seruirte en las cosas de Belisa; emplea el tiempo en mandarme, y no en cumplimientos voluntarios [320] y bien escusados. — Mucho es lo que pido, dixo Fideno, y assi es mucho y muy grande el miedo que mi lengua encoje y ata, y mas siendo la primera vez que pidia nadie sin hauer dado antes. — Otra y mil vezes te digo, (respondio la pastora,) que no trates mas conmigo de cosas semejantes, si tienes de dar en esso. Que pueden pedirme tus desseos que yo no haga? Querras que la lleue papeles? no lo creo, que ya tienes tu andado mas. Querras hablalla? ya pienso que lo has hecho. Pues que sera lo que pides? Querras entrar en su choça de noche sin que lo sepa ella? tu proprio determinate y ten animo, que yo te dare ocasion. — Essas manos tengo de besar, (dixo Fideno), a pesar de la fortuna. »

Y tan descuydada hallo a la pastora de semejante excesso, que ni las pudo apartar, ni defender. Puso en ellas Fideno mil vezes la boca y los ojos, diziendola : « Portera diuina de los cielos mios, como podre yo pagar tanto bien, sino con el alma? dierala sin falta; pero tiénela ya Belisa. Mil [321] años biuas, y en ellos jamas dessees cosa que luego no alcances! Si con esto rebiuo, que sera si me señalas plazo para tanto bien? han de ser años los que tengo de esperar para que tu palabra cumplas? seran por ventura meses o semanas? pronuncia el fallo, pastora de mi vida. — Si, hare por cierto, dixo la pastora, y en breues razones; pues quiero que esta noche, quando el reloix de la vna, entres en la choça de Belisa. Y adierte que es muy grande, porque hizieron vna de dos, y es menester entrar sobre este acuerdo. Subiras por la rexa a la ventana que sobre ella esta, donde ya aure acudido yo para guiarte; y a Dios hasta



entonces, que tengo cuydado de si me echan menos. — Los acuerdos y la cadena ya es todo tuyo, (dixo Fidenó,) mañana lo tendran tus manos. Dios te guie, y me de paciencia para esperar que se vaya este sol que tanto me persigue, y tan enfadoso es para conmigo! Por lo menos ay mil años de distancia desde aqui a la hora señalada. Bien te pin[322]tan, fortuna cruel, con vna rueda; pues la mudança suya siempre trocando asiento, lo baxo sube, y lo muy encumbrado derriba: el vno de tus clauos deue de ser verde, y en el fixadas mis esperanças, pues agora de tan postradas suben de nueuo a la mas alta cumbre en que jamas las vi. Aguas de Xucar dulces y sabrosas, no digan vuestras corrientes a nadie el bien que espero. Paxaros, cuyos oydos fueron testigos desta promesa, ayudadme con las gargantas, alabando la pastora; y no me ofendays con ellas, descubriendo mi secreto; assi biuays seguros con vuestros polluelos en los copados nidos. Y vosotros, arboles, dadme nueuas de la cercana noche, haziendo mayores de lo que vosotras soys, las sombras que tanto desseo. Obligaros quiero con vn Soneto a todos, para que del y de mi sepays quan mas desdichado soy que todas las cosas que en el mundo tuuieron este nombre. » Y como si verdaderamente lo estuieran escuchando el rio, paxaros y arboles, les dixo este Soneto:

[323]

*Soneto de Fidenó*<sup>1</sup>.

DESPUES de ser Numancia destruyda  
no boluio mas a su primer estado;  
ni la infelice Troya se ha poblado  
despues que fue en ceniza conuertida.  
La gran Cartago dio vna gran cayda,

5

1. De Gaspar Aguilar, dans le *Canc. de los Noct.* (Salvá-Martí, p. 50), sous le titre de *Soneto a las ruinas de un pensamiento*. Var.: 5 No quedo de Cartago la temida.

pero della jamas se ha leuantado,  
 ni al valor de Sagunto derribado  
 su grandeza le fue restituyda.  
 Ninguna destas fue reedificada,  
 porque tan graue mal fuesse el postrero 10  
 de quien pudiese ser atormentada.  
 Mas esta Babilonia donde muero,  
 despues de ser mil vezes derribada,  
 otras tantas ha buuelto al ser primero.

CON estas y otras cosas semejantes se entretenia Fidenio, y, como del sol los cauallos piden poco pienso, acabaron su jornada presente, y aun otra media en los Antipodas, acercando la hora del concierto. Y en tocando llego Fidenio a la rexa y [324] subio a la ventana abierta, por donde lo metio de la mano la pastora en vn aposento obscuro, por no passarlo por delante la cama de Belisa sin auisarla primero. Llego la pastora sola, recordo a Belisa, diziendole que Fidenio el dia de antes hauia entrado en la choça sin ser visto, y que despertó entonces para que se lo dixese, por no dalla susto y no causarle con el sobresalto la enfermedad de que biuia achacosa. Iamas de la redonda boca salio el plomo, ni la pisada culebra se empino con tanta velocidad y presteza, como Belisa se puso en pie, diziendola : « Ve, amiga, y dile que agora quiero hazer prueua de los ofrecimientos suyos : que se vaya por amor de mi sobre palabra mia de que yo me dare por obligada. » Y en boluiendo la pastora las espaldas, despertó Belisa a sus padres, pidiendoles licencia de pasarse a su cama, como lo hizo, diziendo<sup>1</sup> que la tenia en grande congoxa puesta vn sueño que la daua miedo. Y de poco le huiera pessado el dezillo, porque su padre [325] la res-

6 fuerza que a todo el mundo ha sujetado.

1. *Pr.* : diziendo.

pondio : « A mi se me antoja tambien que senti vnos passos no leixos de mi cama. » Y tomando vn baston que a la cabecera tenia. fue a reconocer la choça. No hallo a Fidenio, porque solamente señalo a tientio vn coraçon con vn cuchillo, por señal de que estuuio alli, y luego cobro la ventana bien, aunque ascuras, por vn hilo que dexo atado a la ventana del vn cabo, y el yua desouillandole al passo que entro; y no le fue de poco prouecho, pues no pudiera escusarse vna gran desgracia, sino fuera ayudado de esta sagaz preuencion. Al fin saliose, aunque no se pudo hazer todo tambien que no quedasse la ventana por cerrar. Esto hallo el padre de Belisa en su choça muy de nueuo, y huuio de pagar la pastora que metio a Fidenio, porque, hallandola vestida, dio ocasion a que no se desnudo mas en aquella choça, ni todos sus enredos fueron parte a que la dexassen de embiar a casa de sus padres; donde, (fingiendo otra causa,) la embiaron. Fidenio la acudio como deuia, y con lo que pudo. Y el [326] dia siguiente fue a toparse con Belisa a la hora cierta que solia salir con sus anades; la qual, en viendole, lo amenazo puniendo el dedo sobre la frente, y sin hablar palabra torcio camino y busco compañía de muchos para que Fidenio huuiesse de apartarse, como lo hizo. Y aunque espero alli algunos dias, fueron en vano, y tanto que huuo de escoger boluerse al Prado, donde fue bien recebido de Lisardo, que passaua mal sus tristes soledades.

Hallo a Cardenio muy alegre de que sus cosas yuan ya puestas en camino de tener buen fin, porque se hauia determinado de pedir por muger a la bella Arcinda; y para esto hauia hablado con los pastores de Denia, que ya le hauian prometido fauorecerle y ayudarle. Muchos dias passaron sin tener fiestas en el Prado, como solia otro tiempo de ordinario auellas, por estar, como estauan, vnos ausentes, otros con luto, y Fidenio tan pensatiuo y triste, que nadi le conocia sin

mirallo dos vezes. Solamente a la choça de los pastores de Denia yuan las tardes [327] algunas pastoras, y quando mucho passauan por alli mascarar reguzijando con sus disfraces. Y vna tarde entre otras muchas que la bella Arcinda solia hallarse en ella, huuu gallarda junta de pastoras bellas, y Cardenio passo carrera vestido de mascara, y despues boluio, apeado ya, a entretener aquellas pastoras, hablando las como a las mascarar se permite; empeço a dezillas algunas razones, obligandolas a que le respondiessen, como siempre solian; y a poco rato que tan callando las vio, echo de ver claramente que ya era aquello sobre concierto y por dexallo cansar hablando; y assi pidio licencia para dezir de improuiso vnas coplas a las pastoras que no quieren responder a las mascarar; y como tampoco le respondian, atribuyo el callar a que le otorgauan la licencia, y empeço diziendo :

*Redondillas a las pastoras que no quieren responder  
a las mascarar*<sup>1</sup>.

[328] EL que a su dama molesta,  
suele con aficion rara  
por hablalla en vna fiesta  
salir mascara, aunque cara  
compra della la respuesta. 5  
Lleua con suerte importuna  
dos bocas, pues la fortuna  
por atizar nuestras llamas,  
quieren que pastoras damas  
muestran no tener ninguna. 10

1. De Miguel Beneyto, dans le *Canc. de los Noct.* (Martí, t. III, p. 34), sous le titre de : *Satira a las damas que no responden a las mascarar*. Var. : 4 mascara, mas cara — 9 ha querido que las damas — 10 muestren.

No nieguen, aunque son bellas,  
 respuestas por entender,  
 que no se merecen dellas;  
 pues tambien se dexan ver,  
 y nadi merece vellas. 15

Que el mirallas y el seruillas  
 hazen tales marauillas  
 en el que sabe estimallas,  
 que da valor el mirallas  
 para merecer oyllas. 20

[329] Ellas por trocar su nombre  
 de nuevo dan en callar,  
 y porque su pecho asombre  
 agora dan en guardar  
 la palabra como el hombre. 25

Pero diferentes van,  
 como sus pechos lo estan,  
 porque el hombre que es honrrado  
 la guarda porque la ha dado,  
 y ellas porque no la dan. 30

Con tan tristes condiciones  
 muestran las que siempre adoro,  
 auarientos coraçones,  
 guardando tanto el tesoro  
 de sus discretas razones. 35

Y prosiguiendo el intento  
 de su auaro pecho esento,  
 a tan grande extremo llegan,  
 que las palabras nos niegan,  
 con ser las palabras viento. 40

Y buscando sus prouechos  
 para colmar los agrauios  
 que en el mundo tienen hechos,

11 No nieguen las damas bellas — 14 que tambien — 15 y nadie  
 — 16 Y el — 21 Que ellas — 31 Con sus tiernas condiciones —  
 32 las damas que adoro.

- han dado en cerrar sus labios,  
como en abrir nuestros pechos. 45
- [330] Que ensordecidas al ruego  
del astuto niño ciego  
tan por los extremos van,  
que guardan el viento, y dan  
con gran abundancia el fuego. 50
- Pero no deuen culparse,  
que dan siguiendo su intento  
el fuego por no abrasarse,  
y se quedan con el viento  
que las ayuda a mudarse. 55
- Y assi por esto sin duda  
se finge cada qual muda;  
y porque su trato asombre,  
esta muda, porque el nombre  
pronostica que se muda. 60
- Y con ser tal su mudança,  
en esto no puede hauella,  
aunque yo tengo esperança,  
que agora querran hazella  
por ordenar la vengança. 65
- Pero por mas que la ordenen,  
siguros mis versos vienen,  
que no pueden ser tenidos,  
ni llegar a sus oydos,  
que las mudas no los tienen. 70
- [331]

**B**IEN presto se echo de ver que tenían las pastoras oydos y lenguas, pues con tanta presteza entre si solenizauan las coplas de la mascara; y mas que todas se holgo el pastor de Denia, viendo quan bien se hauia pagado de la mudez fingida. Y con saber ya quien era, fue preguntando a todas, si conocian la mascara que

45 y en abrimos nuestros pechos — 58 que porque — 59 porque el hombre — 65 por tomar de mi vengança (tomar de mi *en surcharge d'une autre écriture au-dessus de ordenar*) — 68 ser sentidos.

tambien andauo; y no falto quien nombro a Cardenio dos vezes. Mas lo boluio a querer saber, para tener otras tantas ocasion de honrrarlo, porque solo esto tuuo por oficio todo el tiempo que gouerno aquel prado, con su presencia alegre y con su vista florido. Alfin quiso y pudo representar a los padres de Cardenio que en su cabaña tenia, quan honrrado, quan virtuoso, quan rico, y quan gentilhombre se mostraua Cardenio, y que pues ya eran de su pretension sabedores, que no le quitassen las albricias que de las buenas nuevas esperaua, y las fiestas que en tan deseado [332] casamiento se harian. Humildes, agradecidos y alegres, respondieron los padres de Arcinda al pastor de Denia, diziendó: « Quando fuera Cardenio vn zagal pobre, nos estuuiera bien demasiado hazello de Arcinda esposo, fiados en las siguras esperanças de tus mercedes, quantimas hauiendo de fixallas sobre los seguros y leuantados cimientos de su ya merecido valor. Nosotros quedamos obligados de nuevo a servirte. » No quiso el pastor de Denia consentir largas en este negocio, porque las mercedes que hazia, eran tantas, que, aun apresurandolas mucho, no se dauan lugar las vnas a las otras. Esto se vio claramente luego, pues llamaron a Cardenio, y luego se le ofrecio otra ocasion de hazer lo que digo; pues hauiendole besado las manos Cardenio, y tambien los padres de Arcinda, y entre ellos hecho se las devidas y acostumbradas cortesias, dixo Cardenio: « Señor, ya sabes el estado en que estan las cosas de Olimpo y Dinarda; y tambien saben todos que [333] Olimpo es mi compañero y amigo, tanto como lo es de Arcinda Dinarda; pues los bienes recebidos de tu mano, justo es que con participantes se logren, a Olimpo le disculpan sus amorosas congoxas; el si de Dinarda yo me obligo a recaballo; sus padres estan presentes y saben quan honrrado es, y de los mejores linages deste Prado; solo reparan en que es pobre, (a lo que yo imagino). Esto pienso reparar yo con poner en su

cabeça la mitad de mi hazienda, de lo qual pongo a tu persona por testigo. Valganos el ser quien eres, para que tengamos, Arcinda y yo, quien nos ayude a recibir esta merced de hoy y a gozar tal contento, que todo es tanto que no cabra en los dos solos. » Y boluiendose a su Arcinda, le dixo : « Señora, porque no sea necedad la primera que te digo, es suplicarte me ayudes en esta ocasion, pues tambien lo es tuya. »

Poco tardo Arcinda en pedir esto de rodillas. Y el pastor de Denia, despues de leuantalla, hablo, antes de responder, con [334] los padres de Dinarda a solas, y luego en alta boz dixo a Cardenio : « Yo tengo negociado lo que me pides hasta lo postrero que dixiste, que no lo tengo de consentir. Goza tu hazienda, y con ella sirue a tu Arcinda, que mas merece. Que a Olimpo yo lo perdono; y aunque con su persona sola merece tanto como todos, yo quiero que no le falte con que regalar a su querida Dinarda. Ay estan dos mil cabras, cien bueyes y algunos sembrados de que le hago dueño, juntamente con darle dos choças, las que mas cerca de mi cabaña estan, que no ha de estar lexos de mi pastor a quien tanto quiero. » Quisieran todos besalle las manos, pero tuuolas para esto tan cerradas como abiertas<sup>1</sup> para ser liberal, y fue harto, pues todos esperauan que les diese las manos, si quiera porque era dar, de que tanta costumbre tuuo siempre; pero, en lugar de dallas, dió fin a estos casamientos. Dio ocasion a infinitas alabanças, y dio principio a otras cosas, que, a no serlo, ya lo hizie[335]ran pastor de Denia, y de nuevo lo pusieran en el dichoso estado que ya gozaua.

Toda esta noche se gasto en parabienes, en gustos, en alegrías, musicas, combites y bayles; solamente Fidenó y Lisardo que en su cabaña estauan, acompañados de las sombras negras de la obscura noche, estauan tristes,

1. *Pr.* : abieraas.



pensatiuos, llorosos y mudos, aunque ya, despues de recordados, parece que sobre concierto quisieron dezir cada vno vn Soneto. Y como Lisardo no tenia pensamiento de buscar remedio a su mal, porque la causa del ya no le tenia, con este cuydado menos, pudo despertarse primero, y dezir :

*Soneto de Lisardo.*

	T	ANTO lloro el pensar que siempre	biuo,	
		y tanto siento el ver que no me	muerdo	
		que, en creyendo que biuo, entonces	muerdo	
		y, en sintiendo que muerdo, entonces	biuo.	
[336]	E	mbuelto en la mortal angustia,	biuo,	5
		y viendo della el fin, contento	muerdo :	
		assi que es vida el gusto con que	muerdo,	
		y muerte el ansia grande con que	biuo.	
	C	on tanto miedo de morirme	biuo,	
		que puedo asigurar que siempre	muerdo	10
		y que, pues no soy muerto, siempre	biuo,	
	D	e suerte que en vn tiempo biuo y	muerdo,	
		pues con la muerte de la pena	biuo,	
		y, porque no se acabe, no me	muerdo.	

GRANDEMENTE le tuuo Fideno siempre compassion a Lisardo de tan desgraciada desu Ventura ; y porque se la pagasse con otra tanta como solia, dixo vn Soneto desta suerte :

*Soneto de Fideno.*

BELISA hermosa, di, porque te dexo?  
 si te quiero dexar, porque te sigo?  
 si huyo el verte, como estoy contigo?  
 y si te quiero ver, porque me alexo?

1. De Miguel Rivellas, dans le *Canc. de Duque de Estr.* (Mele et Bonilla, *Rev. de Arch.*, 1902, I, p. 320), sous le titre de *Soneto de un galan a una dama de quien andaua que.xoso*. Var. : 1 Si boy, Nise, tras ti, por que te dexo?

Como te alabo, si de ti me quexo? 5  
 como te quiero mas, siendo tu amigo?  
 [337] como a lo que procuro, contradigo,  
 y en lo que determino, estoy perplexo?  
 Es que en ti sola hallo gloria y pena,  
 y cada efeto de su causa mana, 10  
 que ay en ti parte mala y parte buena.  
 Hay quien da mil dolencias y quien sana,  
 ay quien prende y quien libra de cadena,  
 donde ay cuerpo diuino, y alma humana.

Los tercetos del Soneto oyeron muy bien Cardenio y Olimpo, que ya juntos yuan buscando por el Prado a quien darian parte de sus venturas, que siempre los contentos causan en quien los posee, vn insaciable deseo de que todo el mundo participe de su alegria. Y llegaron, como tan grandes amigos de Fidenio y de Lisardo, a dezilles los buenos sucessos y fines de sus pretensiones, y como ya las bodas estauan concertadas, faltando no mas que dar jornada, la qual hauia de ser con moderado reguzijo por estar como estauan ellos tan tristes, pero que les suplicauan que no les faltassen aquel dia a [338] honrrar con su presencia sus choças. Esta palabra dieron los pastores tristes, quedando solamente acompañados de su afligida soledad penosa, y Cardenio se fue juntamente con Olimpo, a que hablasen con sus suegros y, señalado el dia, suplicasen a los pastores de Denia que se hallassen presentes en los desposorios y mesa. Fue todo negociado a pedir de boca, y en vn punto, pues los padres de las nouias vinieron bien en que fuessen las bodas el Domingo siguiente, y los pastores de Denia, (nunca escassos en hazer mercedes,) prometieron de comer en la choça de los nouios despues de auellos sido padrinos. Passaronse como bo-

5 Porque te — 6 Porque te quiero mal, si soy tu amigo? —  
 9 Porque en ti — 12 da enfermedades y.

lando estos pocos dias, ocupados en las devidas preuenciones, buscando y haziendo galas vistosas y diferentes para los costosos vestidos de sus personas, concertando instrumentos de musica, no escusando ninguno, desde los mal templados rabeles pastoriles hasta los menestriles sonores y reales, y caçando para la comida en las ori[339]llas del mar francolis, en las cumbres de los montes perdizes, en las faldas conejos, y en los llanos liebres, en los pinos torcaças, en el ayre paxaros, en las torres pichones y en el agua peces.

Llego pues el Domingo, y juntamente con la diligente aurora nueua cierta con vn correo de que el gran Mayoral embiaua por los pastores de Denia, para tener cabe si los que tantos seruicios le hauian hecho; y no quedara en el Prado cosa que no vistiera luto, sino alborocara los coraçones, leuantara los animos, y alegrara las pretensiones de todos el esperar tener tan cerca del Mayoral personas tan apassionadas por los pastores del Prado, y tan hechas a enriquecellos con auentajadas mercedes. Esta esperança despinto los sentimientos primeros, y con general alegria se hincho el Prado de parabienes, y se cubrio de gentes que acompañaron a los pastores de Denia y a los nouios, que despues de velados llegaron a la choça de Cardenio, que la tuuo [340] circuyda de morteretes que les hizieron salua. Y antes de llegar a la puerta treynta passos, estaua diuidido en tres partes vn ancho espacio, cubierto de arrayanes y tantas diferencias de flores en los suelos y paredes, que solamente el cielo podia ser, (como lo era,) cubierta de tan hermosas estancias. En el primer quadro estauan seys zagales vestidos de verde con guirnaldas y ceñideros de varias flores, y con rabeles tañendo y cantando letras alegres. Y en el quadro sigundo estauan doze pastoras conocidas de las nouias, que con mascaras en los rostros y castañetas en las manos seguian baylando el concertado son de los menestriles. Otro poco se detuuieron

contentos de ver el bayle y procurando adeuinar quienes eran las mascarar. Y quando passar adelante quisieron, hallaron sin puerta la pared frontera, por donde forçosamente hauian de passar; solo Cardenio sabia la causa desto, porque vn Astrologo su amigo, por festejalle mas, le pidio licencia [341] para componer aquel quadro y dezir a los pastores de Denia, (como en pronostico,) lo que les hauia de suceder en venideros tiempos, que ya el con mucho estudio lo alcanço a saber de las estrellas, cuyos esperados efetos jamas le salieron mentirosos. Abriose pues de improuiso vna ancha puerta, donde supitamente parecio el Astrologo en figura tomada de Magico encantador, cubierto el vestido de ouas, espadañas, juncia y yedras, la barba y el cabello de color de nieue, y en la mano derecha vn baston ñudoso, que mas hazia su persona feroz y respetable. Con esta nouedad suspensos, prestaron atento oydo ygualmente todos al Magico, que en boz alta dixo :

[342]

## CANTO DEL MAGICO

*en la Choça de Cardenio y Arcinda.*

O tu que ilustras de la quarta Esfera  
 el camino rebuelto en llamas de oro  
 y, de Apolo siguiendo la carrera,  
 muestras al mundo el resplandor que adoro,  
 Pues es tu luz tan clara y verdadera 5  
 de todos los Planetas el tesoro,  
 que eres estrella confessar podrias,  
 y aun del Oriente, pues los Reyes guias.

VN tiempo hiziste de tu fuerça ensayo,  
 mostrando tu valor en las Asturias, 10  
 quando el sol eclipsado de Pelayo  
 de la luna sufrio tantas injurias.

... y en la tierra de Valencia  
 los señores que son los señores  
 que en la tierra de Valencia son señores.  
 ... y en la tierra de Valencia son señores.

[343]

**A**hora que la luz del día y la  
 luz de la luz su curso atecado  
 por la luz del día que procura  
 la luz de la luz su curso atecado.  
 Razón es que la luz y la luz  
 que en la luz su curso atecado.  
 ... era porque fue el lugar primero  
 que se dio en España por luzero.

**N**ORABUENA, pastor, vayas a verte  
 con aquel que te dio este cargo honroso,  
 que antes de mucho te dara la suerte  
 otro mas leuantado y mas famoso,  
 Porque en tu mano venturosa y fuerte  
 quiere poner el cielo poderoso  
 el gouierno de España, Italia y Flandes,  
 y de otros Reynos y prouincias grandes.

[344]

**T**IEMPO vendra que el Mayoral de España  
 de ti confiara su monarquía,  
 y esta gloria tan grande y tan estraña  
 que ha de causar a tantos alegría,  
 Sera quando la fertil Alemania  
 le ofrezca el fruto del jardin que cria,  
 que sera Margarita, en cuyos ojos  
 pondra el Amor sus triunfos y despojos.

**E**sta querida regalada esposa  
 del Mayoral que digo, vendra hufana,  
 y en esta tierra, (por su causa hermosa,)   
 celebrara la boda soberana.  
 No haura encarnada trascendiente rosa,  
 cogida en el Abril por la mañana,  
 que arroyo suauidad tan esquisita  
 como la bella flor de Margarita.

A qui, pastor, con orden y concierto  
 A se verán juntos el Frances y el Godo, 50  
 y todo por tu causa, porque cierto  
 es todo hazello, procurallo todo.  
 El prado se vera de oro cubierto  
 y de finos diamantes, de tal modo  
 que, aunque pastores, quedara prouado 55  
 que el vellocino de oro hauran guardado.

[345] N o aura en esta ocasion grande, ni chico,  
 que no quede por ti con premio honroso;  
 quien lleuara vn gauan, quien vn pellico,  
 quien vn çurron, quien vn cayado hermoso : 60  
 Ninguno podra hauer dichoso y rico  
 que no quede por ti rico y dichoso,  
 y assi sospecho yo, pues fama cobras,  
 que tu nombre ha nacido de tus obras.

D E tu blason tan raro y peregrino 65  
 ninguno puede hauer que no se assombre,  
 pues dezir Sandouales imagino  
 que pronostico ha sido mas que nombre,  
 Porque, como es verdad, sueles contino  
 valer en qualquier cosa a qualquier hombre, 70  
 tanto que es de valor vn grande abismo  
 ver que te obligue tu renombre mismo.

S ANDO fue el primer hombre que en la cueua  
 dió principio a tu nombre soberano  
 dando de su valor notable prueua 75  
 con vna viga en la inuincible mano.  
 Pero por mas que a referir me atreua  
 los nombres de los tuyos, sera en vano  
 que referillos pueda sin que tope  
 vn Diego Gomes, vn Bernardo, vn Lope. 80

[346] L os tres salieron con semblante fiero  
 en mil escaramuças y alborotos,  
 y los tajantes filos de su azero  
 por su grande valor quedaron botos.

Estos y los demas que no refiero, 85  
 aunque en tiempos passados y remotos,  
 encaminaron las acciones tuyas  
 a las grandezas milagrosas tuyas.

**I**NCLINENSE a tu nombre las estrellas  
 y, despues de su numero infinito, 90  
 las montañas del mundo y, despues dellas,  
 las soberuias piramides de Egyto.  
 En cuyas eleuadas cumbres bellas  
 tu renombre immortal quedara escrito,  
 contra la voluntad del tiempo vario, 95  
 en laminas de bronze, o marmol Pario.

**E**N acabando el Magico su canto, (de todos tan bien escuchado y con tanta alegria oydo,) no fue menester serlo mas, porque el pastor de Denia lo enriquecio tan presto, que no le dio tiempo para que el lo supiera de las estrellas, ni [347] ellas le señalaran tanto bien como de sus manos recibio. La comida los esperaba puesta en la mesa, y el sol estaua ya en lo mas alto del cielo, quando los pastores de Denia ocuparon el mejor puesto de los asientos, teniendo a los lados los dos nouios, y frontero dellos las dos pastoras, que por los ojos alimentauan las esperanças de sus coraçones. Turo el dia menos que la comida y bayles. Y luego los pastores de Denia quisieron alegrar los nouios con su ausencia, (nunca buena, sino en esta ocasion).

Fueronse acompañados de todos; solo Fideno, (que siempre estuuo presente y descuydado,) torcio camino para hablar con el zagal de Beliza, que venia muy apresurado, el qual, primero que Fideno le hablase, le dixo con palabras y lagrimas : « No me mandes, Fideno, agora que te diga nueuas de las cosas de Belisa; callandolas yo, puedes entendellas tanto como el pastor de Denia leyendo estas cartas, en quienes viene todo largamente escrito. — No por esso, dixo Fideno, [348] tienes

de enagenarte de mi y de valerte de lo que mis amigos tienen por mi medio. Ya que mi riqueza es solo de desdichas, y no quiero conuidarte con ellas, en esta choça te espero quando des la buelta; vendras por vnos papeles que tienes de llevar por amor de mi. — Esso hare yo sin falta », dixo el zagal, apartandose de con Fideno; el qual entro a dar parte a sus amigos de su desgracia diziendo : « Si, quando estaua mi mal en duda, rabiaua, que sera de mi agora que ya es tan cierto? Fortuna cruel, Belisa ingrata, no me dierays mas poco a poco este daño, para que la costumbre del esperallo hiziera callos en mi paciencia? Hay! que mi mal es sin remedio, pues la muerte fugitiua no quiere admitir en su tribunal mis apelaciones; y pues ya la muerte, con no faltar a nadi, me falta, no me falte papel en que escriuir a Belisa la postrera carta. » Y tomando con que, se la escriuio deste modo :

[349]

*Carta de Fideno a Belisa casada.*

A L mas valido diamante  
 en plomo vil engastado,  
 esto escriue desde el Prado  
 vn aborrecido amante.  
 Nombrar Belisa no quiero, 5  
 ni nombrar Fideno mas,  
 pues tu tan mudada estas,  
 y yo sin mudarme muero.  
 Dime, desleal, conuino  
 a tu ser, poner tu fe 10  
 en quien sabes tu, y yo se  
 que aun de tu desden no es dino?  
 Mas, aunque te diera enojos,  
 yo atajara intentos vanos  
 a no ser poner las manos 15  
 do tu pusiste los ojos.



	No me pesa que lo quieras, pesame de que me amauas, solo porque te ensayauas a querer a otro deueras.	20
[350]	Mas este juyzio reuoco, por que bien mirado cayo, que fue mucho para ensayo, si para veras fue poco.	
	Tengo por muy gran desdicha verme por hombre trocado, a quien no dio nada el hado, por darselo todo en dicha.	25
	Mas de tu rigor apelo al tiempo que puede tanto, que acompañara mi llanto rogando al piadoso cielo,	30
	Que tu amado haga mudança, porque tu quedes con paga de la que hiziste, y el haga su prouecho y mi vengança.	35
	Pero que sirue dar bozes, pues nunca oydas seran? quedate con tu galan, que bien quieras y mal gozes.	40

ESTA carta sello Fidenio, y se la dio al zagal de Belisa, y juntamente con ella le dio el coraçon estampado, con que Belisa lo enriquecio. Rogole mucho que en llegando alla se le diessen, porque no que[351]ria tener retratos de la misma falsedad; lo demas impidieron las lagrimas, y el zagal se fue con el coraçon y con la carta, y lleo en ocasion que Belisa estaua con su padre esperando el pastor forastero y dichoso, para que aquella noche se celebrasen las bodas, que ya estaua todo preuenido. Y entre tanto que su padre leyo las cartas del pastor de Denia, tomo Belisa la que el zagal traya, y, despues de leyda, tambien el coraçon y el recado, cayen-

dole infinitas lagrimas de los ojos, diziendo al zagal : « Estas doy por respuesta, y a mi honrra por disculpa », entrose a esperar que la llamasen, para dar el si, que le costo despues tanto. No tenia Fidenó entonces las mexillas enxutas, pues como ya desausiado, ni se acordaua de buscar remedio, ni le pesaua de verse tan lexos del. Sus amigos no le dauan consuelo, porque lo eran tanto, que lo hauian menester para si, conforme los grandes efetos que en ellos causaua la compassion que le tenia. Lisardo andaua con su calauera, procurandola [352] resucitar con el aliento; Cardenio y Olimpo trocaron en possessiões sus desseos, y con Dinarda y Arcinda se acordauan, entre sus mayores gustos, de las desgracias de sus seruidores y amigos, y los arboles verdes lo dexauan de ser, pareciendose a las marchitadas flores ya pisadas de los que acompañaron a los pastores de Denia, que ausencia hizieron del Prado, llamados, como dixe, del Mayoral dignissimo para mayores cosas, que siendolo seran mas merecidas.

FIN

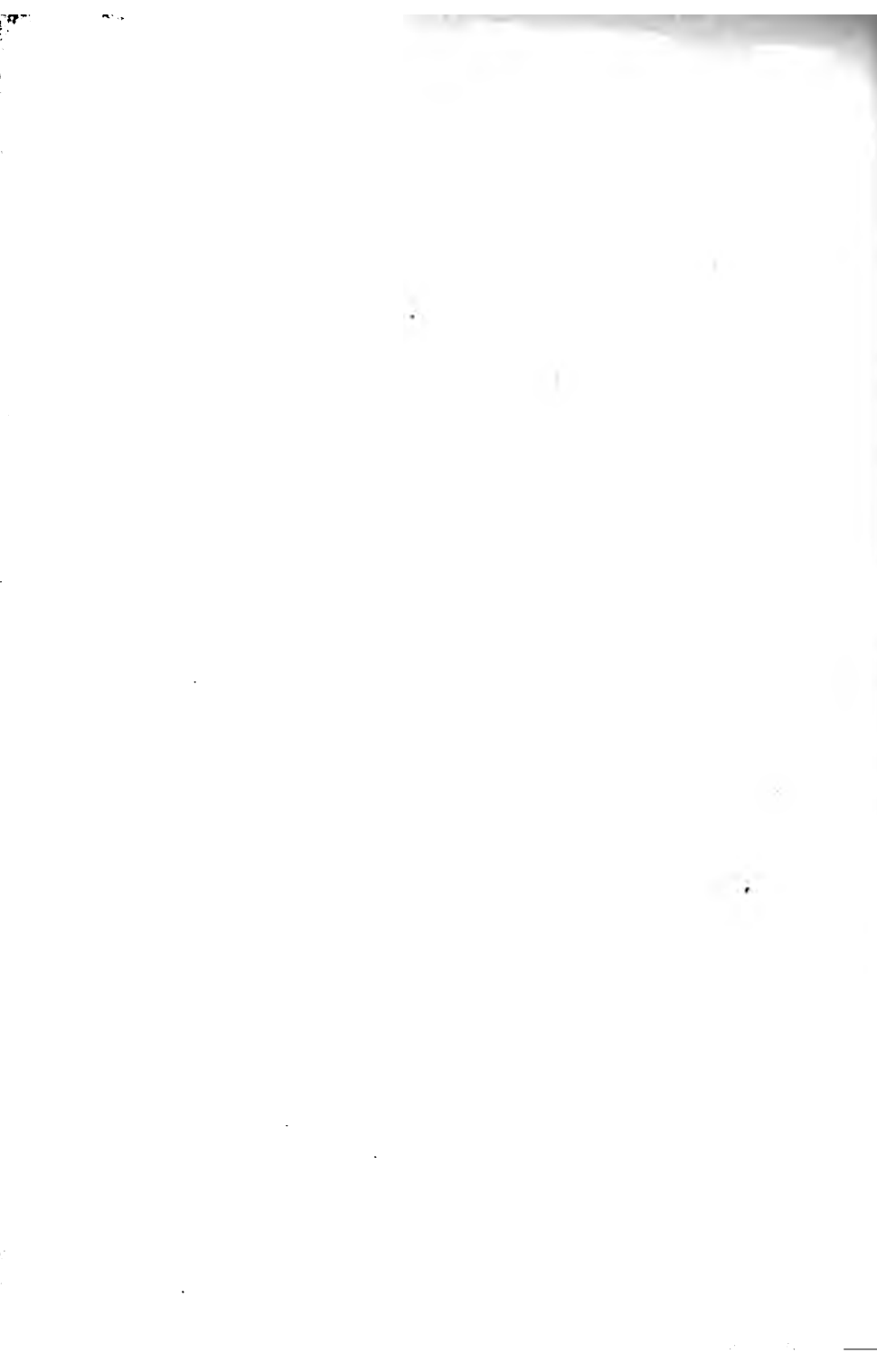


No

## APPENDICE

---

Documents inédits sur Don Gaspar Mercader et sa famille.



# APPENDICE

---

## I. — DON GASPAR MERCADER MAYOR.

### Acte de Baptême. — 1547.

Gaspar Johan  
jeroni  
mercader.

A xvj de maig batejam a gaspar johan jeroni, fill del molt noble don melchior mercader. foren compares los reuerents mestre salaya, mestre sabater e mestre pasqual, mestres en sacra teologia; fon comare dona Isabel mercader, viuda.

Archivo de San Nicolás. — *Libre (2º) de Bateigs... desde lo any 1533 fins 1554 incle, fo 123 vo.*

### Acte de Mariage. — 1566.

A 27 de juny dit any foren esposats en casa de aquells lo noble Don gaspar mercader, fill de don melchior mercader y de dona rafela mercader, conjuges<sup>1</sup>, preceint les amonestacions, etc., ab licentia de mo sussior de 29 de maig 1566 per lo Reverendo canonge pellicer. testimonis (*manquent.*)

Hojeren missa a 3 de juliol dit any en presentia del sor de bujol (*sic*) y don giner y don miquel de moncada. Dixlos la missa lo matex que los esposa, que es lo canonge pellicer.

*En marge* : hojeren missa a 3 de juliol dit any y pagaren la charitat.

Archivo de San Nicolás. — *Libre de matrimonis y confirmacions desde lo any 1563 fins 1593 inclusive, fo 6.*

1. On remarquera la négligence avec laquelle cet acte de mariage a été dressé : le nom de l'épouse n'est même pas indiqué.

### Acte de Décès. — 1603.

*Febrer.* — Diuendres a 7 de febrer llegiren tota la nit dotze preueres a don Gaspar Mercader, sr de Bunyol y balle gñal de la pñt ciutat y regne de Vala.

Archivo de San Nicolás. — *Libre de Actes funerals del any 1603, f.º 79.* — Dans le chapitre intitulé : *Tandes de llegir de nit.*

*Febrer.* — A 8 de febrer portaren a Sant Onofre lo cadauer de don Gaspar Mercader, sr de Bunyol y balle gñal de la pñt ciutat y regne de Vala, y foren gñals.

*Ibid., f.º 84.* — Dans le chapitre : *Tandes de a cauall del any 1603.*

### Testament. — 1602.

Acte est dressé le 3 février 1603 de la remise du testament au notaire Jaume Peris. Ce testament, rédigé le 15 mars 1602, était scellé et cacheté. Il fut ouvert le 7 février 1603, le jour même où mourut D. Gaspar Mercader mayor, qui l'avait dicté et signé de sa main. Le registre notarial porte une copie de ce testament, dont l'original est inséré à côté de la copie. Voici une analyse et quelques extraits :

Elegeixch en marmesors y del present meu vltim y darrer testament executors a don Gaspar Mercader y Carros, fill meu, don Ramon de Rocafull, señor de la baronia de albatera, gendre meu, don Pedro Cernello y Mercader, fill meu, si sera de edad pera poder ho esser lo dia de la mia fi, y al sor rector qui sera lo dit dia de la mia fi de la Sglesia parrochial de sent Pere martir y sent Nicolau de la present ciutat ab vot y parer de la de mi molt amada Dona laura Cernello y de Mercader, muller mia...

D. Gaspar énonce ensuite ses intentions pour ses obsèques et sa sépulture. Puis il fait un legs à chacun de ses enfants : à Don Balthazar Mercader y Carros, *una doble de or*; — à Doña Rafela Mercader Carros y de Rocafull, *una doble de or*, en outre de la dot constituée au moment où elle s'est mariée; — à Doña Victoria Mercader y Cernello, 3,000 livres pour lui servir de dot<sup>1</sup>; — à Don Pedro Mercader y Cernello, 1,500 livres de rente (et, en outre, il est confirmé dans la possession d'un moulin que lui avait légué jadis un frère du testateur, le chanoine Miquel Mercader); — à Don Joan, à Don Berenguer, à Don Miquel, à Don Lois, à Don Galseran Mercader y Cernello, *una doble de or* pour chacun; — à Doña Laura, 1,000 livres pour entrer en religion. Après avoir ainsi songé à ses enfants, D. Gaspar stipule que sa femme est légitime propriétaire de la dot, qu'elle a apportée à la communauté, et d'un certain nombre de bijoux ou objets précieux dont il énumère quelques-uns. Il continue :

1. Par codicille en date du 3 février 1603, D. Gaspar, constatant que sa fille désire entrer en religion, révoque ce legs et le remplace par un autre de 600 livres; il impose en outre à son héritier principal l'obligation de construire pour Doña Victoria une cellule à sa convenance dans le couvent où elle entrera.

En tots los altres bens meus, mobles e immobles, deutes, drets y actions meus e mies e a mi pertanyents y pertanyer podents y deuenys luny o prop ara de present o en lo esdeuenidor per qual-seuol titol, causa, via, manera y raho hereu meu propi e vniuersal y encara general a mi fas institubeixch a Don Gaspar Mercader y Carros, fill meu primogenit y de dona Laudomia Carros q<sup>a</sup>, primera muller mia, legitim y natural y de llegitim y carnal matrimoni procreat y nat, y als fills y descendents seus mascles... (*Suivent de minutieuses dispositions pour fixer la ligne de succession.*)

Ultimament deixe lo vsufruyt de tots mos bens a la dita dona Laura Ceruello y de Mercader, molt cara y amada muller mia, excepto los bens vinclats com de aquells no vulla ni entenga fer lin legat, sino es dels demes bens meus que resten liberts.

Darrerament deixe en tudors y curadors dels dits fills e filles mies menors a la dita de mi molt amada dona Laura Ceruello y de Mercader, muller mia, a don Gaspar Mercader y Carros, a don Ramon de Rocafull, señor de la baronia de Alhatera, gendre meu, a don Josef Pellicer y a don Francisco Lansol de Romani, señor de Gilet...

Le 2 mars 1603, un mois environ après que ce testament eût été publié, Don Gaspar Mercader y Carros, le nouveau seigneur de la baronnie de Bruñol, fit par-devant le notaire Peris la déclaration suivante :

Que així per la raho desus dita de no recaure en la dita herentia dites baronies e lochs e per priuarlo del benefici de inuentari y per altres respectes a daquell ben vists no vol exceptar la dita herentia, ans be repudia aquella fent acte de repudiatio de la mateixa manera e forma que sino fora instituhit hereu del dit son pare.

Le même jour, 2 mars 1603, tous les tuteurs, désignés par D. Gaspar Mercader mayor pour ses enfants mineurs, déclarent refuser cette charge, à l'exception de D<sup>a</sup> Laura Cervello.

Archivo del Colegio del Patriarca. — *Prothocolum Michaelis-Jacobi Peris, not. publici ciuitatis et regni Valentie, de anno a nat. dm. millessimo sexcentessimo tercio.*

## II. — DON GASPAS MERCADER MENOR.

### Contrat de mariage. — 1583.

Capitols fets y fermats, pactats, closos, auenguts e concordats per y entre los molt Illustres Dona Francisca Mercader y de Centelles, viuda relictà del molt Illustre Don Gilabert de Centelles Ramon de Riusech, olim Don Jaume Centelles, q<sup>a</sup> caualler, señor de la baronia de Almedixer, e lo molt Ill<sup>e</sup> Don Gilabert de Centelles Ramon de



Riusech, olim nomenat Don Nofre Cotaldo Centelles, señor de dita baronia e de la baronia de Mancofa e viles de Nules, Mascarell e la Vilavella, situades en lo regne de Valencia, fill dels dits molt Illustres coniuges, e la Illustre Dona Ypolita Centelles, donzella, menor de vint anys y major de quinze anys, eciam filla dels dits molt Illustres coniuges, ... in solidum de vna. — E los molt Illes Don Gaspar Mercader major y Don Gaspar Mercader, fill primogenit de aquell e de la molt Illustre Dona Laudomia Carros y de Moncada, q<sup>a</sup> primera muller sua, tambe menor de vint anys e major de quinze anys, ... in solidum de altra, — en e per raho del matrimoni mijansant la diuina gracia fahedor per y entre los dits Don Gaspar Mercader, menor de dies, de vna e la dita Dona Ypolita Centelles, donzella, de altra, los quals son del serie y thenor immediate segunt :

I. — E primerament es estat pactat, clos, auengut e concordat per y entre les dites parts que los dits molt Illustres dona Francisca Mercader de Centelles y don Gilabert de Centelles Ramon de Riusech, olim nomenat don Cotaldo Centelles, don Janer Rabaça de Perellos en dit nom de curadors, y la dita dona Ypolita Centelles en los dits noms y en qualseuol de aquells, constituhiran al dit molt Ille don Gaspar Mercader, menor de dies, en e per dot de la dita dona Ypolita Centelles segons fur de Vala vint milia liures moneda reals de Vala, en les quals hajan de ser y sien compreses aquelles quinze milia liures de les quals per lo dit don Jaume Centelles quondam fonch fet legat a la dita dona Ypolita ab lo dit son testament, pagadores les dites vint milia liures en esta forma, ço es dos milia liures en dines comptants encontinent apres ferma dels presents capitols e huyt milia liures en censals tuts y segurs, ... e les cinch milia liures en tants anys contadors eo ipso apres de dita misa nubcial quants seran menester a raho de quatrecentes liures cascun any fins tant ab tot effecte les dites cinch milia liures sien pagades; ... e les restants cinch milia liures a compliment de les dites vint milia liures de la dita dot se hajan de pagar en tot cas que lo dit molt Ille don Gilabert de Centelles Ramon de Riusech, olim don Cotaldo Centelles, sia compte de Oliua, e no en ans.

II. — Règle le mode de payement et d'acquit des censals.

III. — Réserve le retour à la famille de la plus grande partie de la dot au cas où D<sup>a</sup> Hipólita mourrait sans enfants.

III. — Sauvegarde les droits de D. Cotaldo et de D<sup>a</sup> Hipólita Centelles sur l'héritage de leur père.

V. — Dispose que la dot de D<sup>a</sup> Hipólita recevra de la famille du mari l'habituelle augmentation ou *creix*, et qu'elle sera garantie plus tard sur le domaine de Buñol.

VI. — Item es estat pactat y concordat per y entre les dites parts que durant la menor edat del dit Don Gaspar Mercader lo dit molt Illustre Don Gaspar Mercader, son pare, sia tengut y obligat tenir

aquell juntament ab la dita Dona Ypolita Centelles en sa casa y companyia fentlos tots sos obs, així a daquells com a sos criats y familia, així de menjar e beure com de vestir y calsar e de totes les demes coses que menester hauran, he y honrradament segons sa condicio, e lo mateix sia tengut y obligat fer e faca lo dit molt Illustre Don Gaspar Mercader, major de dies, mentres no sera señor de Bunyol, per tot lo qual temps aquell no sia tengut ne obligat parar casa al dit son fill a part, sino tan solament donarli lo sustento, segons dessus es dit, fent lo dit Don Gaspar Mercader major sens los fruyts de dita dot, e aco mentres tindra en sa companyia e fara los dits obs a dits coniuges.

VII. — Item es estat pactat y concordat per y entre les dites parts que seguintse lo cas de ser señor de Bunyol apres dels larchs dies del molt Ill<sup>e</sup> Don Balthazar Mercader, señor huy es de Bunyol, lo dit molt Illustre Don Gaspar Mercader major y hauent atesa ja perfeta edat de vint anys lo dit Don Gaspar Mercader, son fill, e no en ans, ni en altra manera, lo dit Don Gaspar Mercader major de dies sia tengut y obligat, segons que ab los presents capitols promet y se obliga, parar casa a part als dits Don Gaspar Mercader e Doña Ypolita Centelles, coniuges, be y honrradament segons sa condicio, e eciam vltra la renda corresponent a la propietat de la dita dot que ab tot effecte se haura pagat de la dita Dona Ypolita, subuenirlo y donarli cascan any mil y cinchcentes liures de renda per al sustento de la casa y familia del dit Don Gaspar Mercader menor, e aço durant tan solament la vida del dit Don Gaspar Mercader major de dies, e no en pus.

VIII. — Garantit le payement par D. Cotaldo Centelles de la rente annuelle de 400 livres qu'il a promise (art. I).

VIII. — Intervention de D. Cristofol Centelles, frère de la fiancée, en garantie du payement de la dot.

X et XI. — Régient l'exécution du présent contrat.

Archivo del Colegio del Patriarca <sup>1</sup>.

### Autorisation de Mariage. — 1583.

Die xxviii maii anno predicto.

Cum nobilis don Gaspar mercader, dierum minor, Valencie, Et nobilis domna ypolita centelles, domicella, filia nobilis don Jacobi cen-

1. Ce contrat fut reçu à la date du 26 avril 1583 par trois notaires : Martinus-Michael Orti, Joannes-Baptista Ferrer, Franciscus-Hieronymus Metaller. — Les protocoles des deux premiers sont conservés au collège du Patriarche, celui du second en bon état; la copie publiée ci-dessus a été faite sur ce dernier.

telles, quondam, ciuitatis Valencie, cupiant etc. 34<sup>1</sup>. Ideo nos, Augustinus frexa, mandamus vobis parrocho ecclesie parrochialis Sti petri quatenus etc. Dat. Vale...

Archivo del palacio arzobispal. — *Liber licenciarum*, anno 1583.

**Description par le chanoine Tárrega d'une fête donnée  
par D. Gaspar Mercader. — 1592.**

Le romance inédit que l'on va lire, se trouve au tome I du *Cancionero de los Nocturnos*. Tárrega le fit connaître aux académiciens, ses confrères, à la séance du 18 mars 1592.

*Miedo*. Romance pintando el torneo que mantuuo el academico Relampago, contando los mote y galas quen el huuo.

Pusose para vna fiesta	[fo 177 vo]	de la esperança del gusto,	35
vn gran theatro de damas,		ques gran ebra vna esperança,	
que como estrellas salieron		De las hachas y los sones	
quando la noche cerraua;		llegaron con yqual causa	
Y entrelas amor se puso,	5	las centellas a los ojos	
dando a sus ojos su aljaua,		y a los oydos las caxas;	40
el arquillo a sus cabellos,		Y el mantenedor tras ellas	
y a sus gargotas sus alas;		entro con muestra gallarda	
Saetas, ojos y lumbres		con diez padrinos de blanco	
con yqual fuerça mostrauan,	10	por ser de blanco su gala.	
que cegaran ygualmente		Blanco fueron de mil glorias,	45
ojos, saetas y achas.		porque con el publicauan,	
Y otros soles de hermosura		pues eran nata del mundo,	
amaneciendo en ventanas		questauan bien como natas.	
hazian Indias la tierra,	15	Y a su blason y diuisa	
quel sol por ellas dexaua.		el mantenedor yguala	50
Aun mismo tiempo estas lumbres		con vna calça balona	
illustrauan vna plaça,		de negro en campo de plata.	
que nunca se vio en el suelo		Vna pyramide lleua	
mas tenebrosa y mas clara.	20	por empresa en la celada	
Y en ella vn tropel de gente		y en el remate vna bola	55
esta mirando vna valla,		que vna pluma verde abraça :	
que por balança se puso		Sepultura como aquellas	
del buen gusto y de las armas;		quel ancho Nilo bañaua,	
Que don Gaspar Mercader	25	que por llevar cuerpo muerto	
para mostrarse y prouallas		no saco mote por alma.	60
hizo plantar a sus brios,		El quiso mostrar con ello,	
que nunca en su honor le faltan.		segun callando mostraua,	
El mantenia vn torneo,		vna firmeza secreta,	
porquel mantiene la fama	30	ques la que mas se auentaja.	
a tres encuentros de pica		Dando la buelta al palenque	65
y a cinco golpes de spada.		se puso auer como entraua	
Quando, rompiendo el silencio [fo 178 ro]		Don Antonio de Cardona,	
de mil lenguas que colgauan		luz <sup>2</sup> de su antigua prosapia;	

1. Ce numéro 34 renvoie à l'enquête qui avait été faite par l'autorité ecclésiastique sur le degré de parenté unissant le fiancé à la fiancée. Cette enquête est encore conservée dans les archives du Palais Archiépisopal. Cf. notre biographie de D. Gaspar Mercader.

2. Le *z* de *luz* est une correction ancienne.

De leonado y plata lleua tonelete, calça y bandas, y de los mismos colores mil plumas diferenciadas, Y vna muerte que tenia entre ellas sobre vna palma vna corona y vn mote, que arguye incierta bonança, Porque dize : « Si tus manos me niegan esta guirnalda, las de la muerte piadosa la daran, pues me la guardan. » Luego Gaspar de Cruyllas siguio las mismas pisadas con don Francisco de Borja, ques par sin par en España. De verde y plata se visten, y por empresa lleuaua el primero al sue fenix con esta letra en las llamas :	70	y quales apasionadas, Don Bautista Granulles se presento en la estacada con alma y con mal de ausencia ; gran pueua de su constancia ! Vn sol y vna luna llena, que la tierra los aparta, sobre su gala trahia blanca, amarilla y morada ; Y sus cedulas dezian con su abono acreditadas :	130
« La esperanza del biuir con sus cerlezas me mata » : siguridad prouechosas, si es Valencia como Arabia ! La hyerba que del sol rubio ausente mira la cara, saco el sigundo en la empresa con esta letra adornada :	75	« Aunque la tierra esta en medio, no se eclipsa con distancias. » Huuo señora que quiso despachar luego vna carta a la que del nueuo eclipsi era la gloria y la causa ; Mas temiendo quel correo no se anegara en las aguas de Chucar, lo dilato para hazello con la pasqua. Y tuuiera mensajero ya con espuelas calçadas porque don Carlos de Borja entro a la posta en la plaça. Corriendo viene fortuna y vn arbol seco la causa, quen la cimera trahia, que con el corre borrasca. De blanco fue su diuisa por ser en blanco su paga, y dize el mote : « Algun dia larga cuenta y bien sumada. » De don Miguel Figuerola llego la suerte y la tanda, que por salir mas costoso saco gala de oro y plata ; Y en vn molino de viento puso esta letra grauada :	135
« Por ser eterna su lumbré, eternamente loçana biuire » : grande promesa si con el tiempo no falta ! Otros dos aventureros entraron en la demanda desiguales en diuissas, parejos en alabanças. De encarnado y plata viste el tonelete y la calça Peralta, cuyos alientos como el nombre se leuantan ; Su cimera lo publica con vn peral diuisada y vna mano, que de todas coge la pera mas alta ; Mas porquel lenguaje temple la presumcion de alcançalla, dize « Per alta que sia » su letra, ques valenciana. Sobre negro y oro puso Don Francisco Villarasa vna palma que lo adorna y vn arnes que lo señala, Y por mote : « Esta menor tengo bien assegurada, pues otra, mas alta que ella, la suerte puso en mis palmas ».	80	« En la piedra tus desdenes y en la vela mis bonanças. » Y con vn bolcan ardiendo Thomas Cerdan se mostraua de amarillo, pardo y verde al amor y a la batalla. Volo su montañia vn fuego, del qual estaua minada, dexandole por cimera vna banderola parda, Con vn mote que dezia : « En mengua de la mudança la fuerça que puse en ella, hasta el fin pienso guardalla. » Por remate de la fiesta Don Melchior de Borja allana de Marte las pretensiones y de Narciso las gracias, Pues trayendo lo mas fino de la soldadesca hufana,	140
Mientras que las damas todas las dos parejas mirauan, quales con censura libre	85		145
	90		150
	95		155
	100		160
	105		165
	110		170
	115		175
	120		180
	125		185

que de Flandes las ceruizes sujeta al jugo de España, Con vna pica de vn hyerro que de palmo y medio pasa,	190	dignas de historia mas larga, que bien se vera por ellas lo que fueron las hazañas. De tan gallardos sujetos quise, por ser cosa llana	210
al vso de aquel pays gallardamente terciada, Mostrando con las mesuras	[fo 179 ro]	solo contar las entradas ; Y el mantenedor discreto no quiso poner la espada a sentencia de juezes,	215
la que se deue a su dama, de azul de blanco y de verde entro postrero en la balla, Y reclinando la pica sobrella al vso de Italia vna palma con dos manos mostro sobre la celada.	195	que las mas vezes sengañan ; Y assi con ygal vitoria los sacaron de la plaça, que quando ninguno pierde, todos ygalmente ganau.	220
Y dexian los papeles que sus padrinos sembrauan : « Lleua la palma mi fe : dichosa fe con tal palma ! » Estas entradas se hizieron	200	Y las damas se boluieron con mas razon obligadas, quentre bandoleras tienen gran garauato vnas armas.	
	205		

Biblioteca Nacional de Madrid. — *Cancionero de los Nocturnos*, t. I.

### Description d'une parade militaire conduite par D. Gaspar Mercader. — 1599.

Lorsque le roi Philippe III vint, un peu avant son mariage, s'établir à Valencia, il y eut dès son arrivée un grand nombre de fêtes, et en particulier une série de parades militaires dont la première eut lieu *el segundo dia de la entrada de Su Magestad en Valencia*, c'est-à-dire le 21 février 1599. Felipe de Gaona, qui fournit cette date, a donné une description détaillée de ces parades et notamment de la septième, qui fut commandée par D. Gaspar Mercader. Cette description se trouve dans un précieux ms. de la *Bibliothèque universitaire* de Valencia, lequel est intitulé : *Libro copiosso i muy verdadero | del cassamiento y boda de las Magestades del Rey de | España don Phelippe tercero con Doña Margarita | de Austria en su ciudad de Valencia de Aragon y de | las solemnes entradas que se les hizieron en ella...* etc. Le chapitre XXIII de cette volumineuse relation, qui est contemporaine des fêtes qu'elle décrit, est consacré aux parades et manœuvres militaires, comme l'indique le titre : *Capitulo 23, que trata de como salieron por su horden de la ciudad las compañías de soldados de infanteria de los officios (sic) y parroquias della; y las compañías de soldados de los quatro quarteles de la guerta de Valencia, con sus valerosos capitanes y banderas por sus jornadas al guardar el fuerte del Guerao, horilla de la mar*. La partie de ce chapitre, consacrée à D. Gaspar Mercader, présente un double intérêt. D'abord, elle nous fait connaître sur lui quelques détails inédits. Surtout, elle nous permet de saisir sur le vif le procédé de composition dont il usa pour écrire son *Prado*; il suffira, pour s'en rendre compte, de comparer la relation de Gaona, notamment vers la fin, avec le début du livre II du *Prado* (pp. 91-92); on verra alors sur quel fond de réalité D. Gaspar a fait reposer sa fiction romanesque, et l'on verra aussi qu'à chaque page du *Prado* le personnage qui apparaît sans cesse pour être représenté en belle posture, c'est lui, toujours lui et encore lui. Voici, avec quelques coupures, le récit de Gaona :

[fo 197 v<sup>o</sup>] En el otro dia a la tarde que fue Domingo, salio el muy gallardo y valiente capitan don Gaspar Mercader. ... El qua[1] valeroso capitan(a) yva vestido con balones de razo naranxado prensado, guarnescido de fressos de horo y plata con jubon de lo mesmo,

y ensima del vna cuera de anteblanca y adobada, guarnescida con hun ancho possoman de horo y plata; y las medias calsas heran de ceda de punto blancas con las ligas de tafetan naranxado la vna y la otra de tafetan blanco, con los sapatos blancos y las guarniciones de la espada y daga con la pretina y tiros [fº 198 rº] della todo de color naranxado, con el sombrero de rasso del mismo color, todo pespuntado de horo, y rica trensa y medalla de horo con muchas plumas blancas y naranxadas, y en medio dellas salia una pluma de martinetes verdes, siendo la trensa del sombrero sembrada(s) de piezas de horo esmaltadas y en ellas engastadas piedras y perlas de gran valor, que cierto parescio muy bien de galan y rico de vestido; siendo este don Gaspar Mercader el mas curiosso cauallero señalandose siempre mas que todos los demas caualleros de su tiempo sacando inuenciones de vestidos diferentes de lo que se hussauan en Valencia, como lo veran en el proceder desto mi libro quando le nonbrare tratando de sus galas y inuenciones. El qual capitan valerosso yva delante de su compañía de soldados solo con su escudero delante, que le traya el morion y escudo de asero lusciente como vn espexo, el qual era vn negrito... (*Suit la description de la compagnie, qui est formée par « los officios de zapateros chapineros »*) [fº 198 vº]... Con muy buen horden dieron la buelta por la plasa de la Seo, [fº 199 rº] donde fueron muy bien vistos de los muchos caualleros y damas que hauia por aquella plasa puestos en sus carrosas sin la demas gente que salia a verlos por todas las calles y plasas por donde pasaron; y desta plasa passaron por delante de los palascios del patriarcha y Arsobispo de Valencia, y con el mismo horden baxaron por aquella calle passando por delante de la cassa del mismo Capita[n], donde a las ventanas della avia muchas damas hermosas y galanas mirando esta tan luscida compañía con su buen capitan; y, dando la buelta por los Santetes, salieron a la calle de la Mar, y por ella drecho a la gran plassa de Predicadores, donde hauia mucha gente que los aguardauan... Y, salidos a la gran plasa de Predicadores, dieron la buelta para el portal del Real; saliendo por el, pasaron la puente baxando al campo del Real Palacio; entonses mando el capitan hazer alto, hordenando hun esquadro[n] de toda su compañía a modo de aver de combatir. [fº 199 vº] Todo lo qual se lo estauan mirando su Magestad y Altezza con sus damas y caualleros de ariba de palascio, puestos a daquellos balcones y jelocias del, quan bien que hordenaua este capitan con sus oficiales a todos los soldados de su compañía mandandoles poner en hun esquandron formado como si hu[u]jessen de combatir alguna fortalessa : que cierto fue muy cossa de ver. Y estando todo a punto y puesta la bandera en medio del esquandron, entonses el sobredicho capitan, adelantandose vn poco del esqua-

dro[n], a vista de su Magestad y Altessa, encarandose con buen brio con el mosquete que traya al hombro, sin hauer de menester horquilla lo disparo con tanta gracia y fortaleza como si fuera hun arcabus hordinario, y en el mismo punto dispararon todos sus mosqueteros correspondiendoles los demas arcabuseros con tanto estruendo y poluoreda, alboleando el alferes la bandare (*sic*) a daquel tienpo al son que hazian los pifanos y tambores a modo de combatir, que dio contento a todos de lo bien que hizieron todos, y del... Y con este horden saludando el Capita[n] a su Magestad y Altessa tomaron el camino para el fuerte del Guerao, donde hizieron su guardia y sentinella aquella noche, como las demas compañías.

### Acte de Décès. — 1631.

A 8 de Agost llixgueren quatre Preueres al cadauer del conde de Buñol: paga per cada porcio catorçe sous y set [diners].... 14. 7.

Archivo de San Nicolás. — *Llibre de Actes funeraris del any 1631*, fo 72 rº.

A 9 de Agost portarem a çoterrar a la vila de Buñol lo cadauer de Don Gaspar Mercader y Carroz, conde de Buñol, ab dotse Preueres, creu y tres capes. son quatre dietes. paga a cada Pre dos lliures, tres sous y onse diners..... 2. 3. 11.

*Ibid.*, fo 87 rº. — Dans le chapitre : *Tandes de a cauall*.

### Testament. — 1630.

*Die sexto mensis Januarii anno a natiuitate  
domini MDGXXX.*

En nom de nostre Señor Deu Jesu christ e de la Santissima e Induidua Trinitat, Pare fill e sanct esperit, tres persones e vn sols deu tot poderos, ... conexeran tots com yo Don Gaspar Mercader y Carros, conte de Bunyol, vehi y habitador de la present ciutat de Valencia, estant malalt en lo lliit, detengut de greu malaltia corporal, de la qual temch morir, estant empero en mos bon seny perfeta memoria e loquella clara y manifesta, fas e ordene lo meu vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia, en e per la forma seguent.

E primerament e ans de totes coses, recomanant la mia Anima a nostre Señor Deu Jesuchrist, qui aquella ha creat, elegeixch y nomene en marmessor y de aquest mon vltim y darrer testament meu

executor a Don Laudomio Mercader, del habit del Señor Santiago, fill meu, ab vot y parer de Dona Ypolita Centelles, condesa de Bunyol, molt cara e amada muller mia, al qual done e confereixch ple e bastant poder que puixa tants de mos bens pendre e aquells per sa propria auctoritat, e sens auctoritat, ni decret de jutje, ne official algu, vendre, alienar e transportar a les persones e per los preus a daquells ben vists e dits preus rebre que basten a fer y complir les coses e obres pies per mi desus ordenadores.

Elegeixch sepultura al meu cors esser feta y aquell vull sia soterrat en lo vas eo sepultura de la esglesia que esta dins lo castell de Bunyol sots inuocacio de Sent Saluador.

E preneh per Anima mia y en remisio de mos pecats y de tots los fels difunts trescentes liures moneda reals de Valencia de les quals vull y man sia fet y pagat lo gasto del meu soterrar y que aquell sia fet a coneguda y voluntat del dit mon fill y marmessor sens pompa ni acompanyament algu, y que tot lo que sobrara, sia distribuït per aquell en ferme dir y celebrar tantes mises resades quantes dir y celebrar se me poran a sa coneguda y voluntat.

Item vull y man que tots mos torts, deutes e iniuries sien satisfets y pagats, satisfetes y pagades, aquells empero y aquelles que constara y aparra yo esser deutor tengut y obligat ab cartes publiques, albarans, testimonis e altres qualseuols legiïmes proues.

Item regonech a la dita Dona Ypolita Centelles, condesa de Bunyol, molt cara y amada muller mia, que tota la dot que en contemplacio de son matrimoni em fonch constituïda y aportada, le he aguda y rebuda realment y ab tot effecte, y aixi vull y man que aquella li sia restituïda y pagada juntament ab lo creix a daquella corresponent en la forma acostumada.

Item done, deixe y llegue a la dita Dona Ypolita Centelles, condesa de Buñol, molt cara y amada muller mia, les terres que aquella y yo hauem fet plantar de moreres en lo terme de Bunyol, lo qual llegat li fas y entench fer ab pacte, vincle y condicio que aixi entre vius com en vltima voluntat sia tenguda y obligada a hauer de dispondre de dites terres en lo fill o fills mascles del dit Don Laudomio Mercader, fill nostre, que aquella voldra y ben vist li sera, donantho tot a hu, poch o no res, eo per les parts y porcions, modo y forma y ab los vincles que li pareixera.

En tot lo restant de mos bens haguts y per hauer, mobles e immobles, sehents e semouents, deutes, drets, y accions meus e mies, e a mi pertanyents y pertanyer podents e deuents lluny o prop ara de present o en lo esdeuenidor per qualseuol titol, causa, via, modo, manera e raho, hereu meu propi, vniuersal y encara general ami fas e instituïxch per dret de institucio al dit Don Laudomio Mercader,



del Abit del Señor Santiago, fill meu vnich y de la dita Dona Ypolita Centelles, molt cara y amada muller mia, llegitim y natural y del dit nostre legitim y carnal matrimoni nat y procreat a ferne a sa voluntat. Al qual done facultat pera que, aixi en cas de no voler acceptar la dita mia herencia com en cas de acceptarla, puixa y estiga en sa facultat donar y deixar aquella per via de eleccio aut alias, com sera son gust, aixi entre vius com en vltima voluntat al fill o fills de aquell legitims y naturals que voldra y li pareixera, donantho tot a hu, poch o no res, eo per les parts, modo y forma y ab los vincles que li pareixera aixi mateix com yo viuint ho poguera fer.

Aquest es lo meu vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia, lo qual e la qual vull que valga e valer puixa per dret de vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia, y si per dret de vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia valer no pogues, vull que valga e valer puixa per dret de vltims y darrers codicils o per aquelles lleys, furs y priuilegis del present regne y alias de justicia e raho natural escrita que mes y millor valer puixa y dega. Lo qual fench fet y rebut en la present ciutat de Valencia huy que contam sis dies del mes de Janer any de la natiuitat de nostre Señor Deu Jesuchrist Mil siscentos y trenta. Setñal de mi, dit Don Gaspar Mercader y Carros, conte de Buñol, testador qui desus, qui lo present, vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia de la primera linea de aquell fins a la darrera inclusiuament fas, llohe, ratifique, y conferme.

Presentes foren per testimonis a la confeccio y recepcio del dit e preinsert testament conuocats y per lo dit testador pregats Don Ramon Vicent Sanz de la llosa, del Abit de nostra Señora de Montesa, frances Vicent de Gracia y Luys Joan Lopiz, Preueres, habitants de la present ciutat de Valencia, Los quals interrogats per mi Vicent Gaçull, notari, rebedor del dit e preinsert testament, si coneixien al dit testador y estar aquell en disposicio de poder testar, tots concordantment dixeran que si, e lo dit testador dix coneixer a mi dit notari y testimonis e yo, dit notari, conech a tots molt be.

Archivo del Colegio del Patriarca. — *Receptorium Vincentis Gaçull, notarii publici ciuitatis et regni Valentie, de Anno a Nat. dm. millesimo sexcentessimo trigessimio.*

*Dicto die VI mensis Januarii anno a natiuitate domini MDCXXX.*

Com a cascu per furs del present regne et alias li sia llicit y permes ans ans (*sic*) y apres de la confeccio de son vltim y darrer testament

fer e ordenar sos vltims y darrers codicils, per ço .... recordantme hauer fet y ordenat mon vltim y darrer testament, vltima y darrera voluntat mia en mans y poder del notari dauall escrit en lo present dia de huy y entre altres coses so recordant hauer fet llegat a Dona Ypolita Centelles, Condessa de Buñol, molt cara e amada muller mia, de les terres que aquella y yo hauem fet plantar de moreres en lo terme de Bunyol en lo modo y forma en dit mon testament conten-guts, ara per los respectes a mi ben vists ab aquestos presents mos vltims y darrers codicils reuoque lo dit legat de la mateixa manera que si nol hagues fet.

Item, ajustant a la dita mia disposicio, deixe y llegue a Catharina Gomez, que esta en mon servici, trenta liures vltra de sa soldada.

Tot lo alias en lo dit mon testament dispos y ordenat vull, y es ma voluntat, que reste en sa força y valor...

*Ibid., ibid.*

### **Inventaire des biens de don Gaspar Mercader. — 1631.**

Le 2 septembre 1631 inventaire fut dressé des biens relevant de la succession de D. Gaspar Mercader. Le 6 septembre, à la requête de D<sup>a</sup> Hipólita Centelles, en vue de la restitution de sa dot, une estimation fut ajoutée à l'énumération des objets inventoriés. Dans le texte qui suit, les deux documents, inventaire et estimation, sont rapprochés, le prix étant indiqué entre parenthèses.

... Primo essent en la cassa ahon lo dit Don Gaspar Mercader... solia viure..., situada y possada en la present ciutat de Valentia, Parrochia de St Nicolau, en lo carrer dit de cauallers, foren atrobats

Quatre draps de ras grans vsats (pretio et estimatione centum librarum). = Item vint y quatre quadros dels emperadors Romans vsats (nonaginta sex librarum). = Item vn quadro gran de nuestra señora del Rosari (centum librarum). = Item altre quadro de la Inmaculada Concepcio de nostra Señora (octo librarum). = Item cinch cortines de vellut y tela de or vsades, a cinch y a sis teles cada cortina, les quals se diu tenir empeñades Miquel Campos de Romeu per raho de vn cambi de trecentes liures (tercentarum quinquaginta librarum). = Item vn doçel de vellut ab vn escut de armes vsat (ducentarum quinquaginta librarum). = Item nou draps de tapiceria de cayguda ordinaria vsats, los quals se diu tenir empeñats Diego Phelipe fortuny per vn cambi de trecentes liures (tercentarum librarum). = Item cinch draps de tapiceria de cayguda chica, los quals se diu tambe tenir empeñats en son poder lo dit Diego Phelipe per raho de altre cambi de altres trecentes liures (centum quinquaginta l.). = Item dos papallons, lo hu de borlilla y lo altre de bolante molt

vsats (quinquaginta l.). = Ittem cinch cortines de rasillos de groch y vert, de cinch y a sis teles cada cortina (centum quinquaginta l.). = Ittem nou cortines de tafata de encarnat y vert de a quatre, a cinch y a sis teles cada cortina (centum triginta l.). = Ittem cinch cortines de tafata blau y groch de á cinch y á sis teles cada una (quinquaginta l.). = Ittem cinch cortines de tafata groch y encarnat de á cinch y á sis teles cada cortina (quadraginta l.). = Ittem dos jochs de quadros de sibiles chiques, de á dotse quadros cada joch (sex l.). = Ittem vn retrato del Saluador vsat (quatuor l.). = Ittem otro retrato del hermano francisco vsat (trium l.). = Ittem dos quadros de les Madalenes (trium l.). = Ittem tres dotsenes de cadires molt vssades (triginta sex l.) = Ittem sis bufets de noguer molt vsats (duodecim l.). = Ittem tres catifes vsades (quadraginta l.). = Ittem vn llit de camp ab son parament de drap blau tot molt vsat (decem l.). = Ittem vn contador de euano y marfil molt vell (sex l.). = Ittem huyt llits de posts peral seruici dels criats (octo l.). = Ittem vint matalafs, los cinch de llit gran, y los demes chichs (sexaginta l.). = Ittem tres dotçenes de llansols, ço es sis llansols de llens prim y los demes perals criats (sexaginta l.). = Ittem dos jochs de coixins de llit (sex l.). = Ittem huyt flaçades vsades (sexdecim l.). = Ittem dos colches, la vna de çeda y la otra brodada de fil (decem l.). = Ittem altres dos colches blanques (sex l.). = Ittem sis caixes de pi vsades (duodecim l.). = Ittem vn escriptori sancer vsat (septem l.). = Ittem tres contadors de fusta de siprez plans pera tenir papers, molt vsats (sex l.). = Ittem vn almari gran de pi vsat pera tenir roba (sex l.). = Ittem vint y hun quadro (*sic*) al temple de diferentes coses (vndecim l.). = Ittem catorse quadros de paysos tambe al temple molt vsats (septem l.). = Ittem once quadros dels fills de Jacob tambe pintats al temple molt vsats (sex l.). = Ittem dotçena y micha de toualles de taula, y quatre dotçenes de torcaboques de teixits de casa (viginti l.). = Ittem sis toualles de taula alamandesques, y tres dotçenes de torcaboques (quindecim l.). = Ittem quatre toualloses de randa (sexdecim l.). = Ittem dotçe toualloses de mans (quatuor l.). = Ittem dos robes de vestir de vellut, de Dona Ipolita Centelles, condesa de Buñol (viginti l.). = Ittem dos habits de llana de la dita condesa (viginti l.). = Ittem vn verdugado (quatuor l.). = Ittem dos faldetes de tafata de color (quatuordecim l.). = Ittem vn manto de çeda (septem l.). = Ittem dos parells de canelobres de plata (quadraginta l.). = Ittem dos buxies de plata (quindecim l.). = Ittem quatre canelobrets de plata pera tenir pehuets (sexdecim l.). = Ittem vnes tiçores de espauilar ab son plat de plata (quindecim l.). = Ittem vna caixa de coche de vellut carmesi, sinse rodes, estreps, ni enserat (centum octuaginta l.). = Ittem vn coche vert molt vsat ab vn parell

de mules velles ab que de ordinari anaua lo dit Don Gaspar Mercader y Carros, conte de Buñol (centum octuaginta l.).

Totes los quals bens foren atrobats en dita casa, y empenjats respectiue en la forma que se ha dit dessus. = Y en la Baronia y Condat de Buñol se tingue noticia hauer hi y recaure en dita herencia los següents :

Primo dos parells de mules (octuaginta l.). = Ittem sis cadires de repoz negres molt velles (sex l.). = Ittem quatre bufets de noguer vsats (duodecim l.). = Ittem quatre llits de posts ab dos matalafs cada hu tot vell peral seruici dels criats (viginti l.). = Ittem quatre flacades blanques y dotze llansols peral seruici dels criats (duodecim l.). = Ittem, et vltimo, vna galera ab ses rodes vella (duodecim l.).

Le 6 septembre 1631 est dressé un inventaire annexe, qui enregistre qu'à la succession de D. Gaspar Mercader appartiennent encore *dos esclaves de color negro de trenta a trenta cinch anys cascuna de aquelles (pretio duscentarum librarum)*.

Archivo del Colegio del Patriarca. — *Receptorium Vincentis Gaquil... de Anno... Millessimo sexcentessimo trigessimo uno.*

### III. — LAUDOMIO MERCADER.

#### Acte de Baptême. — 1592.

Abril 1592. — Dilluns a 20 b[atega] moss[en] roiz a don dimas uicent juan frances laudomio gaspar, fill de don gaspar mercader i de dona hipolita. c[ompara] don gaspar mercader, s[enyor] de buñol i dona francisca mercader i de centelles.

Archivo de San Esteban. — *Libre de Batismes... començant en lo any 1588 fins 1618, fo 25 v.*

#### Acte de Décès. — 1654.

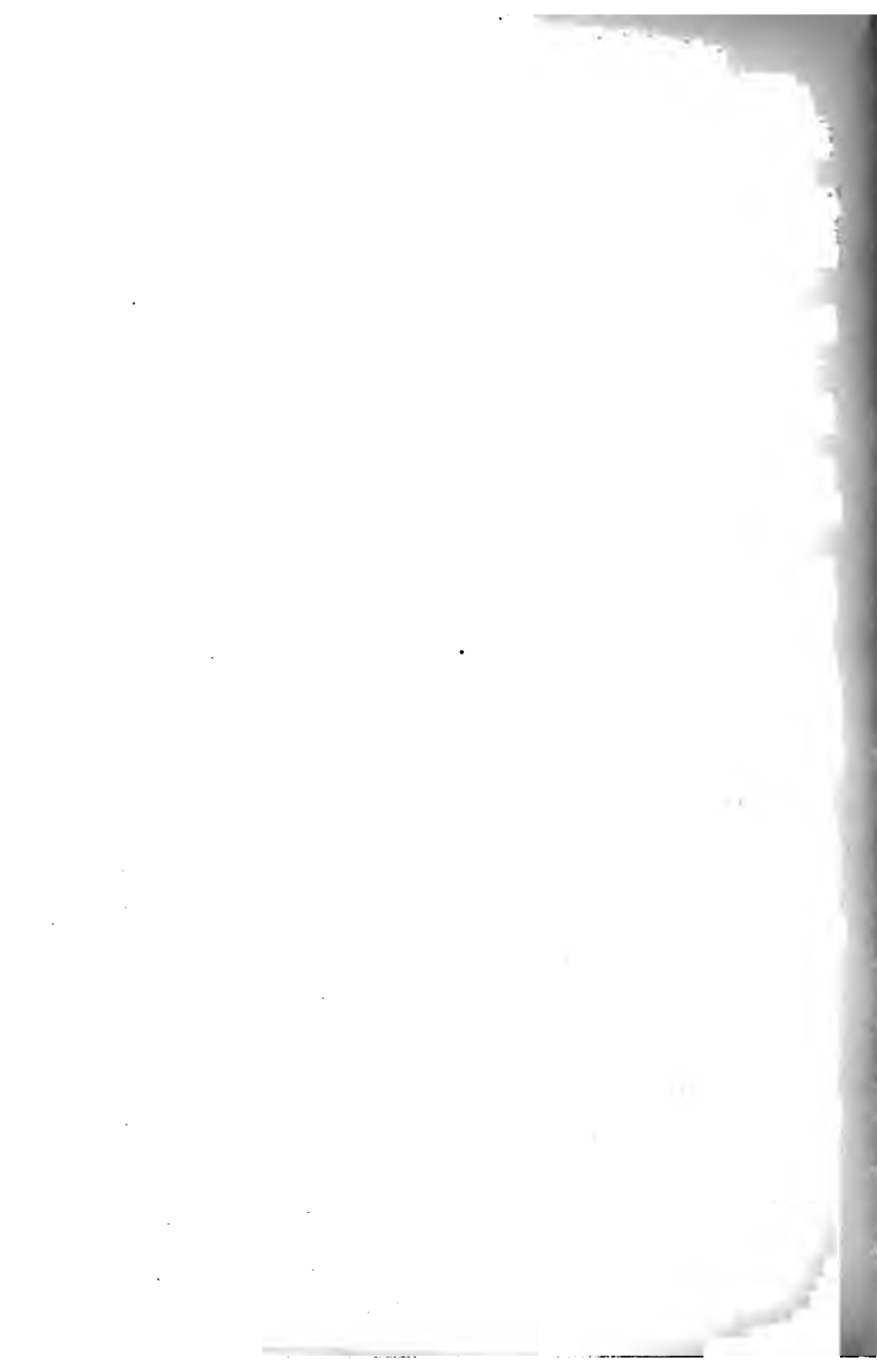
A 26 de janer 1654 soterarem en lo lloch de Buñol en la iglesia del castell de dit lloch, sepultura de els contes de Buñol, a Don Laudomio Mercader, conte de Buñol, ab 12 preueres, creu y 3 capes, que fan sinc dietes, quatre y una de descans a 12 sous la dieta, conforme consta la tachacio feta per m<sup>o</sup> Ignacio Pallares, notari de la Curia de causes pies, ab lletania y 3 misses cantades, la primera que fonch de nostra señora es conta a 3 sous per preuere, y les demes

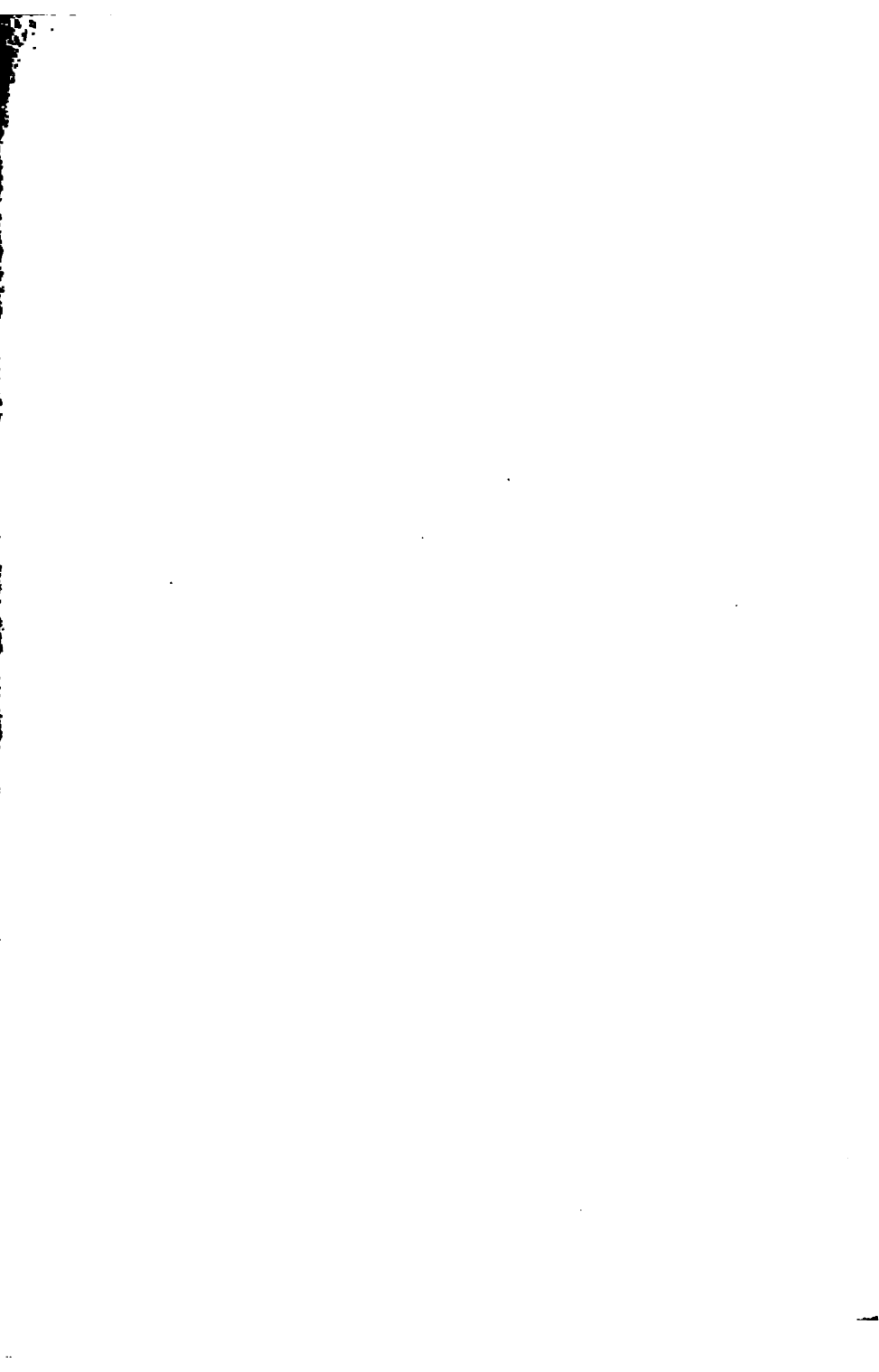
misses y lletania es conta a 5 sous la porcio, responsos a 4 sous la dieta per cada porcio, per les aches 2 dietes a 4 sous per porcio, que acumulat toca a cada preuere tres lliures y dihuit sous, de la qual càritat es capsoua sis sous y sis diners. resta a pagar a cada preuere lo pagador tres lliures onze sous y sis diners. dexas per la sua anima 1500 lliures ab testament rebut per Juan Perales, notari, en 19 de Janer 1654. marmesors Don Gaspar Juan conte de Peñalua, D. Gaspar Grau y Dona Anna de Perellos.

Archivo de San Nicolas. — *Llibre de Actes funeraris*, 1654, fo 82 vo.

# TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE .....	IX
<i>Tableau généalogique de la famille Mercader</i> .....	XIV
INTRODUCTION :	
BIOGRAPHIE DE D. GASPAR MERCADER, COMTE DE BUÑOL..	XV
I. — La seigneurie de Buñol.....	XV
II. — Famille et adolescence de D. Gaspar Mercader.	XXI
III. — La jeunesse : le chevalier galant.....	XXXIV
IV. — La maturité : le chef de famille.....	LII
V. — La vieillesse : le chrétien.....	LXVIII
BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE D. GASPAR MERCADER...	LXXXI
LE PRADO DE VALENCIA .....	LXXXVI
<i>Additions et corrections</i> .....	CX
LE PRADO DE VALENCIA, texte :	
Preliminaires. ....	I
Livre I.....	13
Livre II.....	91
Livre III.....	147
APPENDICE, choix de documents :	
I. — D. Gaspar Mercader mayor.....	223
II. — D. Gaspar Mercader menor.....	225
III. — D. Laudonio Mercader .....	237







Envoi franco dans toute l'Union postale, contre mandat-poste ou valeur sur Toulouse

## BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

La *Bibliothèque méridionale* publie des travaux & des documents de tout genre relatifs à l'histoire, à la langue & à la littérature du Midi de la France & des pays voisins : Italie, Espagne, Portugal. Elle forme deux séries distinctes au point de vue du format : la première série, petit in-8°, est plus spécialement consacrée à l'histoire littéraire ; la seconde, grand in-8°, à l'histoire.

### EN VENTE :

- PREMIÈRE SÉRIE, tome I. *Poésies complètes de Bertran de Born*, publiées par Antoine THOMAS, chargé du cours de philologie romane à la Sorbonne. — Petit in-8°. — Prix : 4 francs.
- PREMIÈRE SÉRIE, tome II. *Première partie des Mocedades del Cid de Don Guillén de Castro*. (Épuisé.)
- PREMIÈRE SÉRIE, tome III. *Les Mystères provençaux du quinzième siècle*, publiés pour la première fois, par MM. JEANROY, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse et H. TEULIÉ. — Petit in-8°. — Prix : 7 francs.
- PREMIÈRE SÉRIE, tome IV. *Le troubadour Guilhem Montanhagol*, par Jules COULET, agrégé des lettres, ancien élève de l'Ecole normale supérieure & de l'Ecole pratique des hautes études. — Un vol. petit in-8°. — Prix : 5 francs.
- PREMIÈRE SÉRIE, tome V. *Les comptes consulaires d'Albi*, par A. VIDAL, lauréat de l'Institut, secrétaire de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn. — Petit in-8°. — Prix : 5 francs.
- PREMIÈRE SÉRIE, tome VI. *Juan Ruiz, arcepreste de Hita. Libro de buen amor*, texte du XIV<sup>e</sup> siècle publié pour la première fois avec les leçons des trois manuscrits connus, par Jean DUCAMIN, agrégé de l'Université, professeur au collège de Castres. — Petit in-8°. — Prix : 20 francs.
- PREMIÈRE SÉRIE, tome VII. *Le Troubadour Bertran d'Alamanon*, par J.-J. SALVERDA DE GRAVE, maître de confér. à l'Univ. de Leide. — Un vol. petit in-8°. — Prix : 5 francs.
- PREMIÈRE SÉRIE, tome VIII. *Voyage au purgatoire de saint Patrice, Visions de Tindal et de saint Paul*, textes languedociens du quinzième siècle, publiés par MM. A. JEANROY, professeur à l'Université de Toulouse, & A. VIGNAUX, archiviste municipal. — Petit in-8°. Prix : 4 francs.
- PREMIÈRE SÉRIE, tome IX. *Poésies de Guillaume Ader* : I. *Lou gentilome gascon*; II. *Lou Catounet gascon*, publiés par A. VIGNAUX et A. JEANROY. — Petit in-8°. Prix : 5 francs.
- PREMIÈRE SÉRIE, tome X. *Le Troubadour Elias de Barjols*, par Stanislas STRONSKI. — Petit in-8°. — Prix : 5 francs.
- DEUXIÈME SÉRIE, tome I. *Documents pour l'Histoire de la Domination française dans le Milanais (1499-1513)*, publiés par L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier. — Un volume grand in-8°. — Prix : 7 fr. 50.
- DEUXIÈME SÉRIE, tome II. *Inscriptions antiques des Pyrénées*, par Julien SCAZE. 468 inscriptions dont 350 gravées d'après les monuments originaux. — Un fort volume in-8° raisin de 600 pages, imprimé sur beau papier. — Prix : 20 francs.
- DEUXIÈME SÉRIE, tome III. *Gaston IV, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, prince de Navarre, 1423-1472*, par Henri COURTEAULT, archiviste aux Arch. nat. — Un vol. gr. in-8°. — Prix : 7 francs.
- DEUXIÈME SÉRIE, tome IV. *Les Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc du XIII<sup>e</sup> siècle aux guerres de Religion*, par Paul DOGNON (Épuisé).
- DEUXIÈME SÉRIE, tome V. *Quelques préliminaires de la révocation de l'Edit de Nantes en Languedoc*, par P. GACHON, prof. à la Faculté des Lettres de Montpellier. — Un vol. gr. in-8°. — Prix : 7 francs.
- DEUXIÈME SÉRIE, tome VI. *La Réforme en Béarn*, par M. l'Abbé V. DUBARAT, aumônier du Lycée de Pau. — Un vol. gr. in-8°. — Prix : 7 francs.
- DEUXIÈME SÉRIE, tome VII. *L'Impôt sur le revenu au dix-huitième siècle, principalement en Guyenne*, par Marcel MARION, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux. — Un volume grand in-8°. — Prix : 6 francs.
- DEUXIÈME SÉRIE, tome VIII. *Louis XI, Jean II et la Révolution catalane (1461-1473)*, par J. CALMETTE, archiviste paléographe, docteur ès lettres. — Grand in-8°. Prix : 15 fr.

